



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



GR.



Taylor
Institution Libr
OXFORD

PRESENTED BY

Miss Emma Dunst

Vet Ec/II A. 149





R.



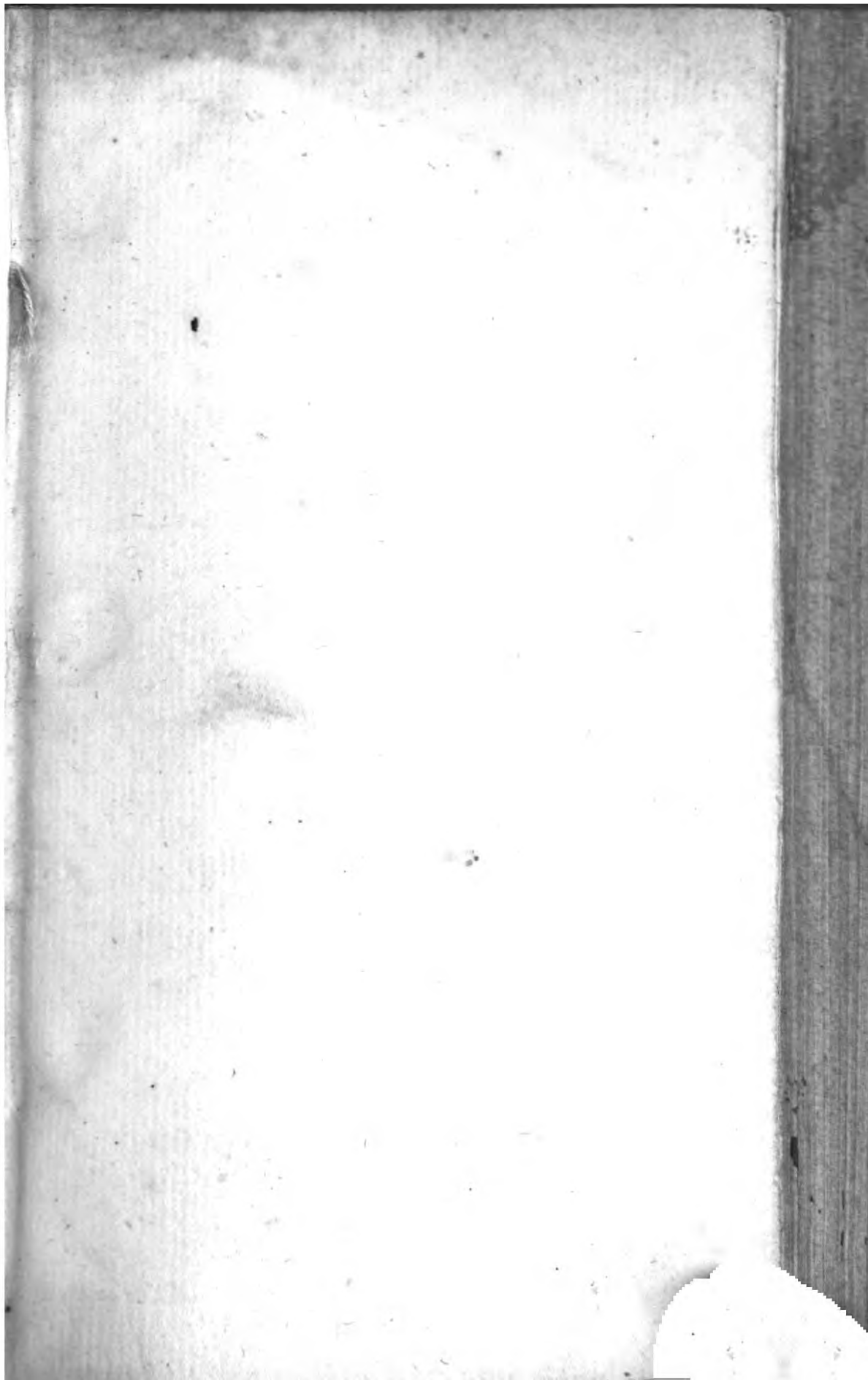
Taylor
Institution
OXFOR

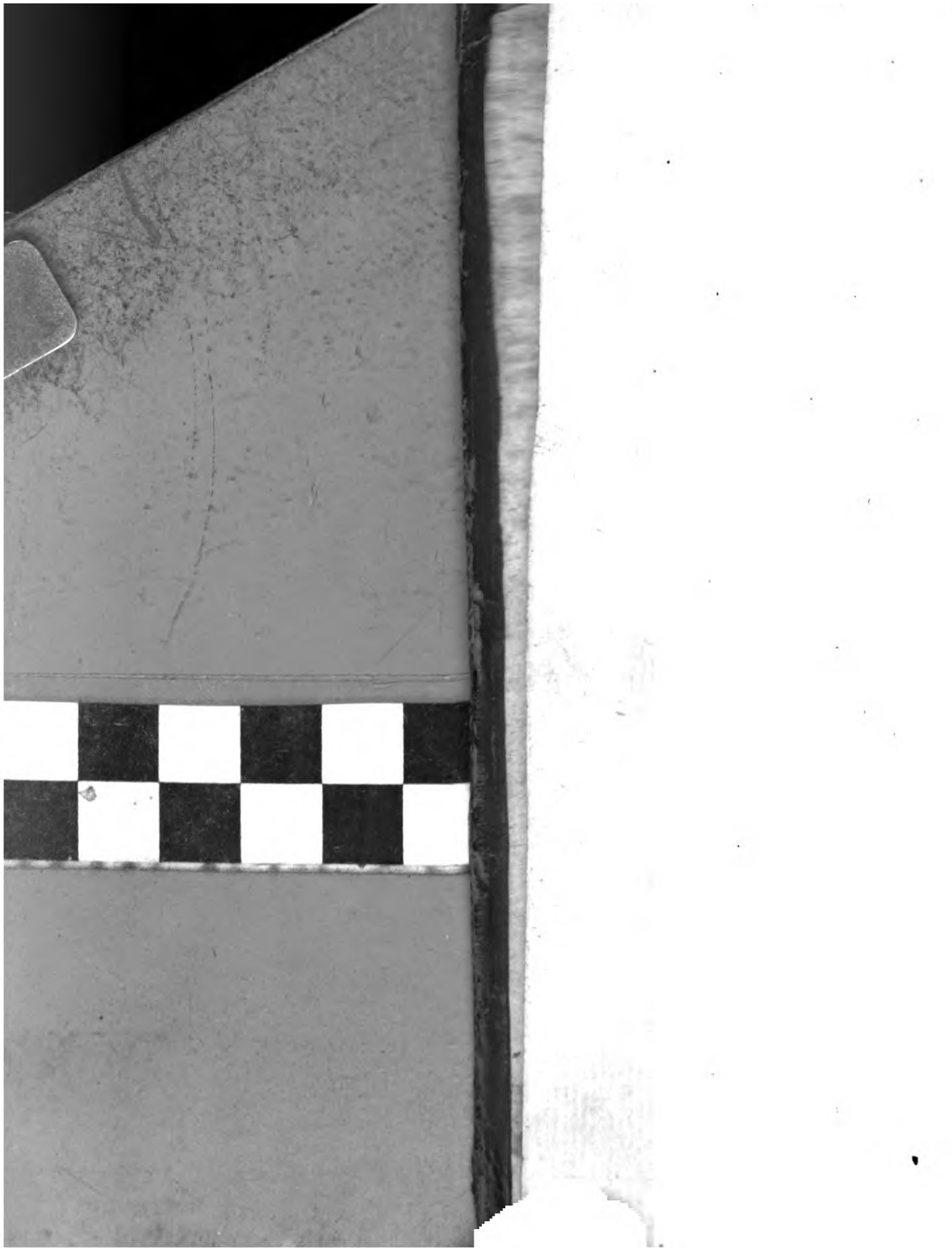
PRESENTED

Miss Emma J

Vet Ec. II A











de St. Jean pascal.

LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
Traduits du Grec.

*AVEC LES CARACTERES OU LES MOEURS
DE CE SIECLE,*
Par M. DE LA BRUYERE
de l'Academie Française.

AVEC LA CLEF EN MARGE.
divisé en trois Volumes.

NOUVELLE EDITION
Augmentée de la

D E F E N S E
de M. DE LA BRUYERE & de ses CARACTERES,
Par M. COSTE.
T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M,
Chez les Freres WETSTEINS. 1720.
Avec Privilege.

TAYLOR IN
UNIVERS
- 5 MAY
OF OXF
LIBRA



S U I T E
 D E S
 C A R A C T E R E S
 S U R
 L E S M O E U R S
 D E C E S I E C L E .

L'H O M M E .

L'HOMME ne se peut définir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'hui, demain ne lui ressembleroit pas, à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres, la plus inconstante de toutes les créatures.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel, né avec des inclinations terrestres, exposé à des misères sans nombre; toujours prêt à tomber, dangereux ennemi de lui-même; insensible aux attrats de la vérité, détournant ses yeux du bien, ayant un cœur qui se contredit perpétuellement; incertain dans ses démarches, constant dans le mal,

chancelant dans ses pieus
mé dans le crime , defec
voilà une legere ébauche

* Je dirai plutôt ce que
que ce qu'il est veritable
dit mieux ce que Dieu r
Dans Dieu l'infinité de
l'infinité de foiblesses red
parler affirmativement.

Cette infinité de part &
est une énigme que l'hom
dre , & l'homme un m
developper.

* A considerer l'homme
que le Ciel lui a données
t-il pas sur les autres cré
misères que le peché a l
être ne lui est pas prefer

* Dans l'homme tout
de par raport à Dieu : da
ni , si on le compare au
bles de meriter la grace.

Dieu en créant l'Hom
son image ; le peché a
ture , qu'on ne reconno
été son modele & son A

* Nous vantons l'
l'Homme , la profondeur
fidélité de sa memoire ,
tout cela ne merite pa
tion : mais cela le con
talens à un saint usage
connoissance de son Cr
vienne de cette éternité

* Quel est le fondem
me superbe ? De quelq

SUR LES MOEURS DE CE SIECLE. 3

dans la grandeur, dans l'élevation, pourvû d'une belle ame, d'un cœur genereux, d'un esprit sublime, orné des perfections du corps, je te trouve toujours Homme, c'est-à-dire mortel, créature impuissante, portée à l'erreur, esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier ! Tu ne te consideres que par des endroits favorables à la vanité, cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance ; considere-toi, si tu peux, dans ta juste étendue : surpris le premier d'un tel orgueil en dépit de tes foiblesses, honteux d'avoir tant de superbe avec tant de raisons de t'abaïsser, tu diras comme le Sage, *Mauvaise présomption, d'où viens-tu ?*

L'orgueil de l'homme naît de sa corruption, comme ces insectes qui ne s'engendent que de la pourriture.

* Par quelque endroit qu'on regarde l'homme, on le trouvera environné de foiblesses. Son esprit est affujetti à mille pensées qui le troublent ; il ne voit la verité qu'à demi ; il se glisse dans ses connoissances une infinité d'incertitudes, il s'y mêle quantité d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obscuritez qu'il ne sauroit developer ; il échape à sa volonté de mauvais desirs ; son cœur est tyrannisé sur les passions, sa Raison n'a que de foibles lueurs ; son corps qui se corrompt tous les jours apesantit son ame, & le rend presque incapable du bien.

* Les Hommes ne connoissent ni leurs foiblesses ni leur excellence. S'ils étoient persuadez de leur grandeur, ils ne s'abaïsseroient pas jusqu'à la recherche des créatures ; s'ils étoient convaincus de leur impuissance, ils ne se revolteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'esprit n'est pas exempte

de foiblesse : Le Sage
que reproche à se faire
nous sommes Homme
nous le paroiffons.

L'Homme accuse ses
defauts ; vain pretexte
reconnoître foible ? D
rale, dans l'Evangile n
force qui nous manque

Il est si vrai que nous
foibles, que nous ne
portrait de ceux qui nous

Contradiction étrange
me, il ne peut rien,
nouons cette contrarie
imagine fans cesse, l'
rieuse fecondant heure
tre vive imagination, t
faisons prendre un autre
bâtiffons des Villes da
geons à notre gré la fa
çons la terre de nous c
de nous enrichir, tous
vir ; voilà ce que peut l

Ajoûtons qu'il y a
font impossibles. Il n
ni dompter ses passion
prit à la recherche de la
mour du bien, il ne pe
reux, ni embrasser ce qu
souffrir le mal, ni repor
se souffrir lui-même, n
se satisfaire de peu, ni
Voilà ce qui est impo
tout, & si il ne peut ri
peut tout ! Son impuiff

voir est limité : son pouvoir est infini , son impuissance a des bornes : ce qu'il peut faire prevaut à ce qui lui est impossible , ce qui lui est impossible l'emporte sur ce qu'il peut faire. Je sens bien qu'ici je me contredis ; mais ma contradiction doit servir de preuve à celle que j'assure être dans l'homme.

Autre contrariété qui se trouve dans l'esprit de l'homme : il ne sauroit accorder ses sentimens. Quand il craint , il s'étonne de ce qu'il esperoit , s'il espere il traite ses premieres craintes de frivoles : il se defie des joies qu'il a , & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé.

* L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien ; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entraînât vers le mal ; rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La Raison veut maîtriser le cœur , le cœur à son tour veut donner la Loi à la Raison : qui des deux fera vainqueur ? Le bon parti est toujours le plus abandonné ; c'est donc la Raison qui a le dessous.

En quelque lieu qu'on aille , on porte , hélas , ce cœur facile à corrompre , s'il n'est déjà corrompu. Aisé qu'il est à être ébranlé , un mot suffit , une parole , un regard , c'en est déjà trop ; il succombe à ces tentations naissantes.

* Les Hommes ont toujours à combattre. Vainqueurs d'une passion , une autre s'élève qu'il faut reprimer ; celle-ci détruite , il en naîtra plusieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'est point un séjour de paix : La cupidité afoiblit , l'ambition se revolte , l'ambition terrassée l'avarice prend sa place. Toute notre vie n'est

6 SUITE DES CARACTERES

pas suffisante pour faire la guerre à nos ennemis.

* La vertu de la moderation est inconnue à l'homme, il porte toutes choses à un excès deraisonnable. Il y a dans ses joies de la dissipation, de l'abattement dans ses tristesses. S'il desire, il est inquiet; s'il perd, il se trouble; s'il est grand, il est superbe.

* L'inconstance est l'apanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal, tantôt nous nous y endurcissons; un moment nous voit sages, un autre nous voit coupables. Il se peut faire qu'il y ait des hommes en qui ces revolutions ne soient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer; en sont-ils plus excusables?

Courir du mal au bien, de la vertu au vice; du crime revenir à la sagesse; de la sagesse retourner au desordre, faisons-nous autre chose? Notre vie n'est-elle pas un veritable flux & reflux?

* Point de regle sûre parmi les Hommes, point de jugement stable, point d'opinion certaine. Ce qui passe aujourd'hui pour crime, fera demain réputé merite; ce qui a maintenant la certitude de la verité, sera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'est-elle pas toujours la même? change-t-elle selon les differens genies? Incorruptible qu'elle est, elle ne fuit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous sommes, nous pretendons l'assujettir au gré de nos fantaisies.

* L'Homme canonise toutes ses volontez. Il croit que son ardeur à souhaiter une chose est la marque de sa droiture. De là ces préjugés, ces entêtement dont on ne veut point démordre, de-
là

là cette obstination à suivre un dessein juste ou injuste, c'est ce qu'on n'examine plus.

Grand sujet d'erreur ! On croit ne se pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour se séduire. Où l'on ne voit pas un mal aparent, on n'en soupçonne aucun ; on se persuade que tout ce qu'on fait est bien, à cause qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en coûteroit pas davantage.

Falloit-il que l'homme eût une volonté, & l'avoir si contraire à celle de son Créateur ? Dieu veut que nous soyons saints & parfaits comme lui ; les hommes voudroient que Dieu fût le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

* L'un étudie les Langues, l'autre veut devenir Naturaliste ; celui-ci s'applique à la Geometrie, celui-là passe sa vie à apprendre la Carte ; personne ne donne un moment à s'étudier soi-même, à se connoître, cette indifférence est sans excuse.

Se connoître soi-même, c'est de toutes les Sciences la plus étendue, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philosophie a des connoissances bornées ; la Théologie n'est pas impenetrable ; les mysteres de la grace & de la predestination se peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme est un abîme, qu'il est mal aisé, je pourrois dire impossible, d'aprofondir.

Il est aussi difficile à l'homme de se connoître, qu'aux Anges de connoître leur Créateur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses defauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous-mêmes, n'excusera point notre négligence. Etudions-nous long-tems, sondons-nous à tout moment, si le travail est long, souvenons-nous qu'il est nécessaire.

Travaillons tant qu'il nous plaira à nous connoître , il échapera toujourn quelque chose aux recherches les plus exactes ; on ne sauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu ; que sera-ce , si nous en negligons le soin ?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoissons point nous-mêmes. Si nous entreprenons de nous deguifer , il est sans doute qu'ils se deguisent encore davantage.

* Dans quelque situation qu'on mette l'homme, je defie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé , il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rapel-
lez à son premier genre de vie , il se plaindra de votre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle , que supérieur à toutes choses, la possession d'un Être suprême peut seule remplir les vastes desirs de son cœur ; fatale en ce que le feu de sa cupidité ne s'éteint jamais. Il soupire après ce qu'il ne possède pas , regarde avec envie la félicité d'autrui , est inquiet de la sienne propre, s'applique à en acquerir une plus parfaite : mais chercher de véritables bonheurs parmi les créatures, c'est demander des fruits de benediction à une terre maudite , c'est vouloir trouver Dieu dans le sein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde, en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie sont les seuls accomplis, il n'est pas juste de nous plaindre qu'en celle-ci, il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux : fait-on pourquoi ? Nous estimons trop les
cho-

SUR LES MOEURS DE CE SIECLE.

choses dont notre ambition se voit à regret frustrée ; nous n'estimons pas assez celles dont la jouissance nous est accordée.

Le desir grossit dans notre esprit les objets ; la valeur en disparoît à nos yeux , si-tôt que la possession nous permet de les regarder de près

On fait dependre son bonheur de tant de choses, qu'on se ferme l'entrée du repos. Qui est-ce qui se contente d'une reputation mediocre, d'une fortune mediocre ? Il n'y a pourtant que cette voye qui conduise à la felicité.

Nous nous trompons de croire dans nos malheurs , qu'un peu plus de santé , un peu plus de bien , un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui est-ce que la jouissance d'une fortune commode, la possession d'un grand nom, l'exemption de toutes sortes de maladies tiennent lieu de bonheur ? Ah que l'homme ne se contente pas ainsi !

* L'Homme est à plaindre de tant souhaiter de repos , de ne travailler que pour le repos , & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aspire à une vie tranquille ; a-t-on la liberté d'en goûter les douceurs , elles paroissent insipides ; on se trouve malheureux d'être sans occupation , incapable qu'on est de se supporter alors , on se replonge dans le trouble , quelle bizarrerie , quelle inégalité !

Nous prenons le chemin des travaux , de l'embarras , de l'agitation pour arriver au repos ; toute la vie se remue , on se travaille , qu'envisage-t-on ? Le repos. Pourquoi difere-t-on à se le procurer ?

* Combien ayons-nous de tems à être sur la terre ? mille années de vie nous font-elles promi-

10 SUITE DES CARACTERES

ses ? Un Ange exprès venu de Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une mort prochaine ? Quand nous serions immortels , nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les besoins de plusieurs siècles.

D'une maniere ou d'une autre nous nous abusons ; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous , ou nous renonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons , n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choses presentes , & l'indifference dans laquelle nous sommes à l'égard des futures.

Si la foi ne me l'enseignoit , je ne croirois pas que tous les hommes fussent destinez à l'immortalité ; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en esperoient point.

* Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait sujet de regretter. Il doit craindre l'avenir , deplorer le passé , se desier du present. L'avenir qui n'est pas dans son pouvoir , lui prepare peut-être de grands malheurs. S'il considere le passé , quel trouble dans son esprit ! Les crimes dont sa jeunesse a été remplie , doivent lui arracher des repentirs violens ; sa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel sujet de confusion. Sans cesse exposé à ceder aux attaques de ses passions , le present est pour lui un tems des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuse vitesse , l'ont peut-être vû tomber sans esperance de se relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en notre disposition , & c'est ce tems que nous nous laissons ravir. Nous anticipons l'avenir , quelque certains que nous soyons de son incertitude , les siècles fu-

turs

turs sont les objets de nos desirs, nous approchons dans notre idée ces années encore si éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les suivantes par notre impatience; de sorte que l'homme ne s'estime jamais heureux, il fait seulement ses efforts pour l'être, & se borne à espérer de le devenir.

De cet avenir qu'on envisage de loin, on se contente de prendre quelques années, sans penser à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune sera faite, dit le mondain intéressé. Que n'ai-je vingt années de plus, s'écrie le Savant, je serois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & personne ne dit, Peut-être qu'avant peu il sera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je possède, me fera connoître que je comptois sur des jours qui n'étoient pas à moi.

* Si l'Homme faisoit un bon usage de la vie, je lui pardonnerois de se plaindre de la nature qui a rigoureusement borné ses jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie très-longue. Si elle nous l'avoit donnée, en serions-nous plus sages, & plutôt detrompez du monde? N'aurions-nous pas toujours les mêmes esperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus spacieuses. Le libertin y aiant marché long-tems reconnoîtroit ses égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir sage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on se blâme soi-même, de ce que la vie étant si courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie d
parler le langage de son co
qui ne la trouve trop longue
remplir par le plaisir une in
causent de l'ennui.

Qui croira-t-on , ou de
dure trop, ou de ceux qui f
dure pas assez. Les premi
qui s'approche avec lenteur ,
rent le passé qui a fui avec ra
échaper le present.

* Certainement la vie est
ne combien il faudroit de te
fait aux yeux de celui qui ne
pte; mais elle est assez long
chrétiennement toutes les an

La vie est courte pour c
joyes du monde ; elle ne p
qui languissent dans l'afflict
vivre long-tems, & Salomo
rir trop jeune.

L'homme par des vœux n
de prolonger ses jours ; si
telle qu'il fût condamné à
il en feroit de plus ardens
incommodités d'une vieilles

* La vie est trop courte ,
en considerant les beautez c
te seule reflexion, ou il se
noit les désirs de son cœur.
mes est trop grande en effet
vagues pour les executer en

Si nous avons assez de
Péternité, d'où vient, diso
courte ? Pourquoi d'ailleu
de desseins, tant d'attache à

mes convaincus que notre séjour n'y fera que de très-petite durée !

* **MECENAS** ne se soucioit pas d'être laid, bossu, estropié, pourvu qu'il vécût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie, nous y en avons la plupart une plus criminelle. Nous perdriens volontiers avec les qualitez du corps, la science, la vertu, si de là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soulever ses flots, que le plus avare Marchand décharge son vaisseau, afin de se sauver du naufrage; on a beau dire, on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie, *Vous me voyez*, répondit-il, *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre, il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit, on ne nous y voit plus. Nous n'y paroïssons pas, nous y avons paru, car tout a fui, tout a passé, & le présent se dérobe à nous.

* Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie, dans l'âge avancé on s'en promet quelques-unes: je vivrai peut-être encore un an, dit ce languissant vieillard, & c'est toujours la même esperance. On trouve donc ses jours finis, quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

* Jusqu'ici nous avons vécu ou pour le Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous? Quand vivrons-nous pour Dieu?

* En vain déclame-t-on contre la corruption des siècles; tant que l'homme vit, il est impossible de le detromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'aveugle. Jusque-là

son erreur lui plaît, la
des idées de bonheur
ambitione les grandeurs
s'attache à des travaux
le surprend dans ses
avoué qu'il s'est trompé

Quelle est la première
jeune debauché, l'ini
mondaine, le courtisan
d'une même voix, *N*
chemin de la vérité. Qu
vrir les yeux qu'au mor
mer pour toujours!

* La mort qui nous
tures que nous avons
grandeur du Dieu que

La mort découvre a
monde, elle ne les en
passions se reveillent à
s'oupire ardemment apr
être enlevés. Le vindic
le riche meurt sans écl
pocrite meurt dans son

* Nous regardons l
un malheur qui leur est
la devrions regarder co
celle qui nous menace.
vent s'empêcher de s'éc
à sa fin; songent-ils qu
que leur fin ne sera pas

Quel sera alors le
connoissances se sont b
les de la mort? Ils verro
ce, la folie de leurs spé
qu'à la mort comment i
auroient dû apprendre to
loit mourir.

Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à son égard.

* D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la reflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formez trop tard, ne s'exécutent point: les gemiffemens d'une ame fauffement contrite ne font plus écoutez. On ne peut invoquer Dieu, ou on s'y adresse en vain: on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi: on desire la vertu fans trop détefter le mal, on s'éforce lentement de quitter le vice fans pouvoir embrasser efficacement la pieté; on est enfin dans l'impuiffance de travailler à fon falut, ou dans la malheureufe neceffité de n'y travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux fortes de personnes qui pensent différemment de la Religion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens font proprement sans Religion, ils ne croient pas, ils ne veulent pas croire: résolus d'oposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en seroient pas ébranlés.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuyé, quand

quand il peut s'autoriser
il se permet le mal
ment.

* Si l'homme peut
voit, je lui pardonne
ne voit pas. Mais
me d'obscurité, où
fommes témoins d'un
nous ne pouvons ap
prétant sa lumière,
rayons; la Terre n
bondance, & pourv
apaise ses flots pour
ge dans les pais étra
en notre faveur; le
qu'avons-nous à répo
jusques ici compris
succession des jours &
& reflux? Tout cela
xions.

Incapables de conn
lons fonder les jugem
mandons compte de sa
sageffe responsable de

* L'homme a gran
tout ce qui ne sort pas
ne lui suffit-il pas de
sister à la voix de l'Et
moindres ouvrages se
bien pût les produire sa
notre?

Dieu pour menager
des incomprehensibles
nous ne fissions pas un
point comprendre. L
ge pas de la sorte.

veugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage? Dieu descendra-t-il sur la terre pour vaincre notre obstination? En cela nos desseins sont prevenus, & notre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort; voilà les mysteres de notre foi, & si je l'ose dire, les objets de notre incredulité.

* Le Philosophe qui croit que la Raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût développé les causes secretes: Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus resserre, ou dans sa Raison une penetration plus étendue.

Le Chrétien plus soumis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées; la verité plus éclatante.

* L'impie est un homme qui fait gloire de vivre sans religion; Parlez-lui de Dieu, il vous écoute froidement; l'Eglise est son rendez-vous ordinaire, il y cause, il y rit, il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une assemblée où la licence ne seroit point défenduë. Aussi peu touché de respect à la vûë de celui qu'on y adore, que s'il étoit honteux de s'humilier en sa presence; il incline foiblement la tête, & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure, qu'il ne raille des choses saintes, qu'il ne blasphême ce qu'il ignore. Les jours de fête sont ceux où il prend plaisir de lier d'infames parties de débauche; il rougiroit qu'on le vît dans les

Temples , glorieux d'impies de son caractère ses inventions diaboliques

* L'esprit fort est p de religion : moins gro souffre plus volontiers tivement ; par ses adro leries il déchire sans f ceremonies , les reliq lui des matieres de pla cours de la nature , & devoit ce semble attr pendant , il l'attribué : certaine necessité don d'origine.

Celui-là passe dan croit l'ame immortell re il le revoque en do nom d'une sagesse pol confondre par l'autor son principe est de ne

Ces Prophetes, dit gens comme nous ; eux , qu'à mille autr ment de la Religion i te : Non , ils n'étoie nous. Ils avoient u éclairé, une conscie les tenebres, vous j aimez votre égareme grande.

Dans le langage d qui sont, à les bien y a-t-il de la bonne f voudrois être témoin de la mort. S'ils n

pourquoi ont-ils recours aux Sacremens? S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoi tremblent-ils, pourquoi invoquent-ils un Dieu que jamais ils n'avouèrent?

* Les plus embarrassés quand il faut mourir, sont ceux qui dans le tems d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremissent aux menaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans son desespoir, s'il y a un Dieu je ferai damné: s'il n'y en a point, il y aura bien des fots: mais cet esprit fort ne considère pas qu'il sera plus sot que personne.

* Ecoutez, je vous prie, un autre raisonnement de cet esprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompense de vos bonnes œuvres, votre jugement est intéressé, je le refuse. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plutôt en faveur du vôtre? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous appréhendez le châtiement de vos crimes, n'est-il pas plus juste que je m'en raporte à cet homme de bien?

Si l'Athée & tous ceux qui combattent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'ils ne tombassent pas dans les dereglemens dont la seule bienfaisance nous éloigne, peut-être les excuserois-je, quoi qu'au fond toujours inexcusables; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu?

* Je n'ai pû encore m'imaginer qu'il y eût de véritables Athées. *L'impie*, lisons-nous dans le Prophète, *a dit dans son cœur. Il n'y a point de Dieu*, c'est-à-dire l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son esprit combat malgré lui les desirs de son cœur; tout s'opose à
ses

ses faux sentimens , l'existence d'un Dieu, clairement qu'il s'est terrible de n'abjurer son qu'on sent la colere de n'avouer un Dieu ge des impies, l'impiepietez!

Je ne crois point un rejette la croyance de au dernier point de m plus impies appeller à cours.

* Après toutes les vons avoir de notre R il se trouve des gens née pour faire parade ment de la mort. Se sent éfraiez par tout ble cette derniere heu la feinte assurance q montrer, que leur an quillité ; ce calme ex pidité trompeuse. Q tenir que les seules fra le pas des tristes reflex encore plus horribles ce spectacle doit déco fermeté.

J'ai lû dans le Socr zac une Histoire qui Il dit qu'un Prince ét mort, le Theologien me de prêcher devant pagné de deux ou tr union, & le conjura

cession de foi. Le Prince lui répondit en souïrant, *Monsieur mon ami, j'ai bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moi, vous voiez que je ne suis pas en état de faire de longs discours: je vous dirai seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel (montrant un Mathematicien qui étoit là present) vous pourra éclaircir des autres points de notre creance.*

N'y-a-t-il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort? Est-ce insensibilité ou ostentation? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la verité des nombres, & de n'avoir que cette creance! puis qu'il fait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit*, il aura tout le tems de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il tems de goguenarder à l'heure de la mort? La plaisanterie peut-elle être plus hors de propos? Avons-nous oublié que c'est là le moment que Dieu s'est reservé lui-même pour se railler des impies?

* Rien ne doit être plus menagé que l'occasion de parler des choses saintes: il est honteux de n'avoir point de Religion, il est ridicule d'en faire trophée. En soi-même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

Stilpon répondit fort sagement à Cratès, qui lui demandoit si les Dieux prenoient plaisir aux adorations des hommes; *Demandez-moi cela quand nous serons seuls.* S'il avoit de ses Divinités des sentimens peu respectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fût permis de le déclarer publiquement,

ment, ou bien par un affectoit le secret, n'ignorans ayent part à de leur intelligence.

On ne doit pas certains points de la gens ou que nos mau rompre, ou que nos jetter, sinon dans l'le doute. Qu'on pren pas la liberté de se f veux que blâmer les mysteres sans venerati cent à contre-tems leu

Sur tout doit-on a femmes, naturellement tout savoir, se mêle des éclaircissemens, re nent à ne se point c Theologien n'allez plu lamment une question dépendent: on vous p sez sur la grace, taisez homme qui la possède.

Un Chrétien qui ve paroît plus coupable le cœur. Celui-ci ne il ne le dit pas; celui-flotter les autres dans à l'herésie.

Quoi de plus ordinale, & de jouer la R l'Eglise des Novateurs des curieux qui veulen la mode, bien que les la bizarrerie.

Tant de divers jugemens sur un point de Morale ne servent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignoreroit souvent quel est le bon parti, s'il n'étoit combattu avec opiniâtreté, & qu'une lumière secrète que le Ciel donne alors ne fît entrevoir le mauvais. Qu'on agisse avec sincérité, qu'on ne suive ni la pente qu'on a vers l'immortalité, quand les verités sont au dessus de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lorsqu'elles combattent les passions, on trouvera sans peine le dénouement des contrariétés qui sembloient choquer la Raison.

La diversité des opinions qui devoit exciter le desir de s'instruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fausses preventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de spectateurs qui ambitionnent de se rendre arbitres de leur sort.

Nous nous revoltions contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que notre amour propre a intérêt de ne pas approuver.

* Ne se remuer ni à la persuasion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Eglise, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; Ciel! quelle immobilité, quel endurcissement!

* Les Savans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent penetrer; plus ils decouvrent, plus ils doutent; assez temeraires pour fonder les conseils impenetrables de Dieu, ils se retranchent toujours sur les delicates repugnances de leur Raison.

L'ignorance grossiere, la science trop subtile nuisent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refute rien; delà la superstition. Si on

on veut tout aprofondir, on croit difficilement; de là les doutes impies.

Tant raisonner sur la Religion, est une dangereuse opiniâtreté, le raisonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi véritablement met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

* Quel charme empêche les hommes de subir le joug de la Religion, d'obéir à la vérité? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur deguifât, ils voudroient que personne ne la connût, afin que personne ne la leur aprît; ils voudroient que les maximes austeres de la Morale demeurassent éternellement indefinies, soit qu'ils ayent l'adresse de persuader qu'en ne s'instruisant point ils seroient excusables, soit qu'ils craignent qu'une instruction trop convainquante n'ébranle la resolution qu'ils ont prise de se conduire au gré de leurs passions. Davantage, ils souhaiteroient que l'auteur de la Verité ne fût pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nuages de leur cupidité, s'éteignît tout-à-fait, esperans qu'alors leur ignorance auroit son excuse; leurs pechez l'impunité.

* Quelque ingenieux que nous soyons à favoriser la cause du mensonge, quelque équitables que nous croïions nos jugemens, nous n'agissons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal; l'esprit se travaille, on diroit que le cœur voudroit se mettre de la partie, car tous deux s'empressent en apparence à le discerner; au fond il y a peu de serieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient sinceres, la prompte connoissance du mal nous feroit entrevoir sans difficulté la circonference du bien.

C'est un effet de notre malignité, de tourner plutôt vers le mal qu'on connoît certainement, que

que vers le bien qu'on develope plus qu'à demi. On est sûr qu'il est très-bien fait de s'abstenir de certaines choses, on doute s'il est defendu d'en embrasser d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le sont pas néanmoins; n'est-ce pas déjà se rendre coupable que de se déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reste quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous dise précisément à quoi se borne la perfection du Christianisme? à quoi il nous engage à la dernière rigueur? Aprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore si l'usure, si la medifance ne sont que des fautes legeres, & ne cesserons-nous d'être usuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

* Il faut, disent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aisée qui ne trouve ni de la gêne ni du scrupule, une vertu d'honnête homme qui se borne entre l'excès du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injustices sans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puisse sympathiser avec la bienséance, une vertu civile qui allie la conscience avec l'intérêt, les usages du monde avec les maximes du Christianisme, ce systeme n'est-il pas beau?

L E M O N D E.

PLUS on étudie le monde, plus on y découvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoît assez. Qui prend le

parti de n'y être pas diffimulé , y joue un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincerité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien ; cette maxime me surprit ; je la trouvai juste , quand je vis qu'il ne l'étoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hypocrites. Chacun y connoit trop la necessité d'affecter ces dehors, pour y manquer : Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de careffes ; tel feint de vouloir nous servir , qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif , on temoigne de la complaisance à un rival qu'on deteste en secret.

* Quand on considere qu'on a une fortune à menager , il n'est point de diffimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soi, se donnera-t-on au naturel en leur presence ? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur : l'homme interessé fait l'apologie de la generosité , le traître celle de la fidelité , l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Cette hypocrisie est devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon , quoique j'aime beaucoup mieux un homme dont la conduite fût sincerement reguliere.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites ; la politique les souffre , la Religion les deteste, le Christianisme les condamne.

* S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître , ne vouloir paroître que ce que l'on est, en cela consiste la Science du monde. *Ne fais point le Prince, disoit Solon, si tu n'as pas appris*

à l'être. Toutes choses ne sient pas à toutes sortes de personnes ; l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y sont élevez , à moins qu'on n'ait travaillé avec succès à se l'aproprier.

Ce que disoit Solon au courtifan , nous le pouvons adresser à tous les hommes en particulier. A l'un nous dirons qu'il ne fasse point l'honnête homme , si auparavant il n'a appris à le devenir ! A l'autre nous dirons qu'il ne fasse point le bel esprit , s'il n'a étudié les regles de le paroître à juste titre , parce qu'enfin dès qu'on ne peut soutenir les aparences d'un faux merite, d'un caractere emprunté , autant qu'on étoit réjoui d'avoir surpris l'aprobation generale , autant est-on desespéré de la voir suivie d'un mepris universel.

* Il n'est dans le monde que le savoir-faire : ce savoir-faire est un grand talent & souvent celui des gens qui n'en ont point d'autre.

Du savoir-faire au merite , il y a autant de distance , que de l'esprit à la droiture de cœur.

* Un moment donne les plus belles esperances , un autre les détruit ; tel qui semble les détruire les fera bien-tôt renaître ; voilà le train des choses du monde.

Je ne me soucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles , si la trente-unième me réussit ; ne fai-je pas que l'ordre des choses du monde est d'aller lentement.

* Qu'il est peu de joyes parfaites en ce monde ! Mais aussi qu'il y est peu de chagrins sans ressource ! Dans les plus grands plaisirs on éprouve je ne sai quelles petites traverses qui en diminuent ce souverain agrément ; dans les plus ameres disgraces , il entre un mélange de douceur qui corrige l'excès du mal.

* Si le respect humain empêche l'éclat de bien

des desordres , il n
sion de bien des vert
se retire des' grands v
brasse les grandes ve
gion donne un mau
austere n'est pas du p

* Il ne manque à
commerce avec le
on remarqueroit au
Ouvrages que de so

L'esprit le plus é
avec le monde , n
qui le frequente. C
Ouvrage par ses be
nes , l'autre enseve
des termes hors d'
celui du monde pol

* L'experience du
instruit de mille ch
vent montrer. On
on y apprend à vivre
apprend à se taire.
fruit que nous en av

* En tout , il n'y
gens de bon goût.
ce qu'ils font de plu
en est d'autres qui p
dent infiniment agre
de traiter ses amis
tueux , les viandes
blez , les vins exq
Qu'y manque-t-il ?
la maniere de celui

Dans cet ambig
voit rien d'extraord
très-satisfait ; d'où
maniere.

Aminte vous fait offre de dix pistoles , *Dorilas* vous en envoie trente ; l'offre du premier vous charme , la generosité effective de celui-ci vous contente à peine : D'où part cette délicatesse ? de la maniere.

La raillerie d'*Alcidor* vive & mordante ne me blesse point ; celle de *Geronte* toute innocente , toute naïve qu'elle est m'irrite ; il n'y a , vous répondrai-je , que le ton & la maniere.

Lucinde dans son negligé captive tous les cœurs , *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries sans être regardée ; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroît en compagnie , les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple , il parle naturellement , son frere n'a que de beaux mots , des pensées choisies , & n'est pas goûté. A quoi attribuerons-nous cela ? à la seule maniere.

En quoi consiste cette maniere , demande celui qui veut corriger la sienne ? Il est très-difficile de le dire. Je vois ce qui plaît dans un homme , j'y remarque d'une premiere vûe ce qui choque ; mais je ne saurois vous donner cet agrément si nécessaire ; la nature a dû vous le procurer , ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout deplaît , jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout ; les mêmes choses qu'on admiroit dans autrui , on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme ; on élève toutes leurs paroles , on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes , de la grace dans ce qui leur échape au hazard , & s'il falloit rendre compte du motif des louanges qu'on leur donne , tout ce qu'on auroit à dire ,

c'est qu'il paroît dans leurs manieres, un je ne fai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

* Me montrera-t-on une plus belle Science que la Science de se taire à propos?

Ou taisez-vous, ou dites quelque chose qui soit meilleur que le silence, disoit Pythagore à ses Disciples. Cette maxime nous impose une grande reserve dans nos paroles. Peu parler est bon, se taire vaut encore mieux. Dans mille occasions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le silence n'est pas toujours un effet de conduite: L'ignorance le rend necessaire à bien des gens.

Si l'on traite de stupide celui qui se tait, qu'il garde alors plus severement le silence, il ne sera point exposé à faire une mauvaise réponse, ou même son silence commencera à passer pour un trait d'esprit.

Un grand parleur fût-il le plus éclairé du monde, perd son credit, & il n'est en admiration que chez les fots.

Un esprit mediocre sans Science, sans lumieres peut reparer par le silence le tort de son incapacité.

Les gens qui ont la reputation de savoir, au lieu de chercher à se faire estimer par de longs discours, se tairont plutôt. Au moins leur discretion ne sera point interpretée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour aprendre à parler; mais il ne faut point hasarder cette demarche, qu'auparavant on n'ait appris à se taire: car on y achete trop cher l'experience d'une indiscretion dangereuse.

Nous voyons que les Courtisans entendus sont plus austeres à garder le silence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choses

indifferentes, ceux qui favent le monde n'en usent pas autrement.

* Beau secret, que celui de renfermer de grands sens en peu de paroles ! Faut nullement excusable, que celle des gens qui par de fatiguans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne serois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis proposer la loi de Pythagore ?

* Je n'estime pas un homme qui parle bien, dès qu'il parle trop ; je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté d'en dire de jolies : Qui ne le fait pas, manque aux regles du savoir-vivre.

* On parle beaucoup dans le monde du savoir-vivre ; les soins de l'éducation aboutissent à ce point principal ; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politesse. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toujours dans la maniere de certains esprits quelque chose de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il se voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont besoin pour être parfaitement instruits des regles du savoir-vivre que de quelque teinture du monde. Nous sommes mêmes surpris de ce qu'en peu de tems ils acquierent cette charmante politesse. Ils ont un parler honnête, des manieres distinguées, un air riant, une humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réussiroit pas à les aigrir ; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres ; ils cherchent à se perfectionner avec l'honnête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le

parlent , ses sentin
leurs.

Le savoir-vivre est
honnête homme , ét
la dernière importan
monde. Vous y ren
chagrine , des critiq
defauts , & qui en ve
les plus épurées , de
trui blessé , des farou
plus engageantes de
l'homme bien né n
vivre avec des per
trange.

Dans les moindre
qui sait vivre : Exac
bonne grace tant rec
indifferente le fait ren
point de sa bouche .
chapent jamais , qu
Tout sent en lui l'ho

Si les hommes ét
peut-être leur pardon
sur le soin de se form
yant à vivre avec des
fera le lieu de leur so
le plaisir de leur com
doux , complaisans ?

* Lorsqu'on me c
pas vivre , il n'est g
croye coupable. Que
que , medisant , ingr
toutes ces mauvaises c

Il n'est point aussi
lui qu'on m'assure po
C'est un homme don

resserment, la fidélité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus soient en lui des vertus supposées; il oblige son ami par une véritable inclination de le servir, l'excite continuellement à de nouveaux égards; lui donne de sages conseils, lui parle sans flatterie.

* Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-ci que je demande, j'estime peu les autres.

Sans le savoir-vivre, le courage est une brutalité; car le prétendu brave insulte tout le monde: la générosité est une générosité blâmable, puisque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empressement qu'il a de nous obliger est sans vérité; parce qu'il est une secrète recherche de ses intérêts.

* Qu'il est beau de voir des gens qui savent vivre, & qu'on est heureux de vivre avec eux! Quoi de plus agréable que ce commerce de bons offices, ces complaisances reciproques, ces manieres de se prévenir? Là on propose ses sentimens sans crainte d'être contredit; l'envie ne se glisse point dans ces sociétés d'élite; on y pratique les loix de la bienséance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la discorde en est bannie.

Un homme qui fait vivre le montre par tout; celui qui n'est pas si austere se croit permis d'agir à sa fantaisie devant ses inferieurs.

Si vous voulez qu'on loue en vous le savoir-vivre, n'en demeurez pas au simple devoir, ou faites-vous un devoir de tout. Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inferieur, qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil
mettez au nombre de v
& obligeante maniere de
let.

* La bienséance ne pe
compagnie d'honnêtes ge
l'on fait ; il y faut parler
tres. Un homme qui a c
dra-t-il d'autres choses que
qui souffle à ses oreilles lu
ne ondée d'un moment l'
des tempêtes, sans confide
criptions fatiguent.

La plûpart ont ce genie
devient à charge. Le gue
tion sur les sièges , les car
L'amant vante le bonheur
rite de sa belle , le Partisa
tre en jour l'utilité des in
finances.

J'aime mieux un homr
nir en compagnie laisse f
net , qu'un babiliard infi
par tout où il va. Le p
d'écouter , & on l'estime
maître d'une conversation
roître seul bel esprit , on
nité d'un faux savant , qu
crit l'honnêteté.

* Les gens qui savent
toutes sortes d'humeurs , l
au gré de celles qu'ils ren

Le talent le plus neces
tion du monde , est celui
tant à Sparte , il n'y avo
qui fût ou d'une austerité p

mateur du travail. Etoit-il en Ionie, il pouffoit la moleffe au delà de ce que les plus voluptueux Ioniens l'avoient portée. Passa-t-il en Perse, les plus magnifiques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade de l'excès, j'y louë d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du pais, & qui est assez maître de soi, pour passer quand il faut d'une extremité à l'autre.

Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londres à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Hollandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort necessaire.

* Voilà quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore, peu les pratiquent : de là viennent les desordres qui troublent la société.

* Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

* L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquérir la véritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dès qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manieres, qui devant Dieu ne sont d'aucun mérite, à se former une humeur enjouée, un génie heureux, qualitez dont il ne nous récompensera pas ; soins au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par consequent avec un

travail au lieu qu'avec
veroit, pour ainsi dire

Soyez ambitieux, d
usez de finesse envers
envers les Grands, de
aprenez à satisfaire vo
licate, instruisez-vous
vez ces guides qui vo
vos galanteries, qui
la faveur. Sacrifiez
point d'affectation da
contraire à votre re
réelle, si elle est nuisi
tune; suplantez cet e
songez qu'à vous éle
de monde.

Soyez simples dans
gion, humbles dans vo
vos bons succès; ob
dulgence pour les ma
sans flatterie; sacrifi
point d'hypocrisie da
cessaire à votre agran
fession sincere de dro
contraire à vos proje
du Christianisme. Qu
le monde! Quelle d
la belle morale, &
maine?

* En tout ce qui n
de, on aime son ig
homme de plaisir, à
ne connoître ni son
vû qu'il sache les m
fes de la politique,
fiacle.

* Nous devrions dire de toutes les choses du monde , ce que disoit Monsieur de Castelnau , à qui on donna le bâton de Maréchal de France six heures avant que de mourir : *Cela est beau en ce monde , mais je vais dans un pais où cela ne me servira guères.* Une belle reputation , une grande fortune , une naissance illustre , en ce monde rien n'est plus beau ; en l'autre , où l'orgueil est puni , où les riches passent pour les contradicteurs de la Croix de Jesus-Christ , où on ne distingue ni le Prince ni le Gentilhomme , tout cela ne sert qu'à rendre plus criminel.

* Les plus attachez au monde ne sont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triste image des peines qu'il y a à souffrir avec un maître si ingrat , mille fois ils le détestent , & prennent enfin la resolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin , & on ne les liroit pas , il vaut autant les finir.

LA SOLITUDE.

IL faut avoir un grand fond d'esprit , ou en être tout à fait privé , pour soutenir longtems la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui fait s'y occuper , elle est afreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la meditation des belles choses. Un homme sans genie , incapable de reflexion , vivroit hors du monde exempt de chagrin , car il ne s'en feroit pas une idée delicieuse. Un esprit mediocre , qui contemplerait à travers les bornes de la solitude les joyes du grand monde , se verroit avec regret au milieu des déserts !

mais un homme d'un esp
aux choses humaines que
effet, accoûtumé à mépr
roit dans ce séjour, où il
ridicule des autres homm

* Si l'on pouvoit vivre
plus heureux. La tranqu
blée que par la force des p
ne se fortifient que par u
ce avec le monde.

Nous nous gâtons les
nous communiquons reci
tions mauvaises. L'ambiti
vailler pour la gloire ; l'a
désir d'une belle réputation
fer du bien ; le vindicati
sur le point d'honneur ; l
riofité ; le Capitaine n'ap
des armes ; chacun veut
d'autres lui-mêmes, en le
Qui pourroit vivre dans la
craindre de ce côté-là.

* Personne dans le mon
état. On voit que les hom
routes pour se rendre heur
le qu'on suit est la veritab
tems vécu dans cette incer
que le choix d'autrui est m
trouve le Soldat heureux
hender les pertes, les nau
me la condition du March
point exposée à mille haza
courir. Le grand Seigneur
mens de son état, & port
ferieurs: ceux-ci enchante
de vie, ne croient rien

a ressenties , l'esprit rempli
ce qu'on pouvoit devenir
tendres engagements , on
me pour se résoudre à la
té , on se veut mal d
mens.

* Changement heureux
le monde ! Il lui falloit
pour lui aider à s'habiller
lât le sommeil au bruit
pouvoit servir sur sa table
tes ; ses maisons ne pouvo
meublées , ni ses jardins
nus ; il ne faisoit usage d
cendre de sa chambre , ou
lecture d'un moment l'in
son jugement n'étoit ni b
retraite lui fait faire des
nent cette conduite molle
me cultive son parterre ,
ses soins lui semble plus
belles plantes des jardins
dort au doux bruit des ru
chant du coq. Simpleme
d'une nourriture médiocr
cité regne dans sa maison
tion agreable de lire les L

Le Solitaire travaille tou
il est architecte , son peintre
mot il se suffit.

* La solitude n'auroit pu
privoit entierement des con
peut renoncer au monde ,
quitte le monde , parce
cultive l'amitié , parce qu'

La solitude qui nous r

nous laisse une sensibilité toujours égale pour nos amis.

* L'amour du repos n'est pas un assez puissant motif de nous retenir dans la solitude ; il faut y être conduit par le desir de s'attacher uniquement à la meditation des choses du Ciel.

DOUX agrément de la solitude, vous faites perdre aux Savans le dessein d'être des ouvriers du Demon, en les apliquant à un travail plus chrétien & en leur faisant trouver des délices sans nombre, des douceurs sans reproches, dans la lecture des Livres saints. Que leur auroit servi le succès dans des Arts que la Religion abhorre, sinon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquise ? Trop foibles pour resister aux charmes d'une reputation éblouissante, ils auroient continué de sacrifier les interêts de leur conscience à la réussite d'une vaine curiosité. Ainsi ce seroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obscurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus solide approbation.

* La solitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y fassent renaître le vertueux Solitaire à de nouveaux plaisirs ; tantôt il s'occupe des choses du Ciel, pour s'animer à en meriter la possession, tantôt il regarde les choses de la terre, pour s'exciter à les mépriser, occupé sans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penser à soi, les dissipations du monde nous l'ôtent. Les pensées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent. Il envisageoit alors de grands établissemens, son ambi-

bition se nourrissoit de l'a
la verité qui l'y fait penetr

* Celui-là est parfaitement
vivre sans le secours d'autr
a ce parfait bonheur ; là
on méprise leurs honneurs
de faire regulierement sa c
tendre des années entières
ment de ses desirs : on n
innocens , qui ne trouble
fente.

Voit-on dans la solitude
chetez , des bassesses & de
point embarrassé du soin
traversé par la crainte de
fortune , on se rit de son p
t-on un état plus heureux

Quelles consolations n
aux malheureux ? l'amant
tre les dangers de l'amour
va consoler de sa mauvaise
impossible au zele éloquen
vient possible au silence de

* Un Solitaire vraiment
fit dans une Lettre l'éloge
termes : Pardonnez-moi ,
que je suis tenté de faire ;
ma retraite , agréez que je
moment. Toute la face
gnifique des grandeurs du
ici chaque jour un spectac
nature des vôtres , & que
une joie legitime. Je vois
re , les chefs-d'œuvres de
croissent ici à vûe d'œil ,
chement tapissées ; Salon

pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels sont les objets qui ravissent mes yeux ; en regardant de pareilles choses, loin d'être obligé de leur commander de se fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puissance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent aussi innocemment se satisfaire : les concerts du rossignol, les chants de la fauvette, les ramages de mille oiseaux m'animent à louer le Createur ; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables ravissements.

* La solitude est plus nécessaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux sages, qui ont de quoi se défendre de sa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la solitude, elle n'est agréable qu'à ceux à qui elle est moins nécessaire.

Pour qui sont faits les déserts ? Pour qui sont établies les retraites ? Est-ce pour les personnes en qui la chair est morte, en qui les passions sont éteintes, qui n'ont point de vices dominans ; ces demeures séparées de la dangereuse société des hommes conviennent mieux à ceux que les apas du monde trompent aisément. Fuyons dans les solitudes : si les villes sont pour nous des lieux de tentations ; cherchons dans les montagnes, s'il se peut, un asyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puisque nous avons une ame à l'excès susceptible des desordres qui inondent le grand monde, *Tout est vanité, tout est vanité*, repete le Sage, dans les plus affreux retraits, comme dans les plus nombreuses Cours, elle établit son regne ; la seule différence est qu'on n'a pas la force de résister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

* Les

* Les hommes confidés
font par tout égaux. Cette
dans les grandes villes, à ca
des uns & de la simplicité d
seulement & on la reconno
tirez du monde.

Je rencontre à Paris un
je le saluë, à peine me regard
nous nous rencontrions en
m'ôtera le premier son chap
civilité bizarre ? Suis-je pl
gne qu'à la ville ? Ce n'est
tôt que lui-même denué à
qui selon lui le rendoit sup
vient plus homme qu'il n'é
à moi, il me traite comme

* J'envie le bonheur d'un
de commerce avec le monde
dans la solitude que la fo
dans ces campagnes inhabi

* Les montagnes, les r
le lieu solitaire, mais ils
J'appelle être dans la solit
vre seul avec soi-même ;
bien se trouver au milieu
les fréquentées, que dans
ferts.

Avoir pour demeure un
compagnie les bêtes sauvages
pierres & des torrens, pou
sans aprêt, pour occupat
lâche; être enfin dans l'ho
qui ne soit interrompu qu
loups, & le rugissement
qu'une partie de la solitud
vec soi-même comme s'il

dans le monde, comme si on y avoit toujours été seul, & voilà la vraie solitude.

* Tous les hommes iront-ils se confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagements dans les villes! trop de raisons les empêchent de se retirer, je le fai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gâtent dans le commerce du monde.

Si j'entreprendois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes; les déserts seroient plus fréquentés que les Provinces, les Provinces seroient désormais de véritables déserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si nécessaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UN statue exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors; qui en considereroit le dedans, y reconnoitroit un vuide affreux. Telle est la Cour.

Je me suis toujours dit, qu'après des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour? Les bons services y sont suspects, les affiduez peu reconnus, on se lasse de vous vouloir du bien, on vous protege froidement, l'envie se déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut essuyer le cruel mépris, être disposé à flatter, caresser jusqu'à un valet, lui faire des soumissions, le remercier de ses refus. J'en conviens, mais je me trahirois, si je me disois guéri de la passion que j'ai eue de vivre à la Cour. Je suis du nombre de ceux qui se flattent
que

que leur moderation
taques de la fortune
perimenté, je croir
per.

* La Cour est un
ne se gouverne pas c
sans nous sont auffi

Qui croiroit qu'à
on eût des mœurs, c
mens tout differens c

Versailles & Paris
un même climat ;
res. L'air de l'un e
n'est pas tout-à-fait
diffimale, on se sert c
vert, plus naturel, p

* Le goût de la C
lui de la ville ; je ne
la Cour on juge fine
solidement ; ce que
d'avoir l'approbation

Deux Orateurs son
devant le Roi de Fr
d'Angleterre. Le pr
le second, selon sa r
dre au Cardinalat : c
point à la Chapelle,
applaudi par les grand
été par leur Souverain
de Paris, qu'un audit
murmurant: Qui des
Je ne doute point que
probation des gens c
celle du Peuple, qu
choix des Prélats.

* L'homme de Co

ce qui est admiré de la ville: revenu à la Cour, il fuit l'opinion des autres Courtifans. Chaque lieu comme chaque siècle à son goût particulier; il faut le suivre bon ou mauvais: quel risque court-on? on est bien reçu d'être de l'avis commun.

On annonce une piece nouvelle, le titre en est trouvé heureux; on court en foule à la premiere representation, plusieurs Princes l'honorent de leur presence, la piece est jugée exquisite. Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des representations plus exactes; la piece n'y est point admirée, elle échoue. Ces Courtifans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuera-t-on cette variété de jugemens? Je ne suis pas assez penetrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veuille se contenter de ma premiere; chaque siècle a son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville aient applaudi. Ce qu'ici on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtifans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiés.

* Il y à peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit chrétiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

* Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont gliffans, on y tombe aisément.

* A la Cour il faut une sorte de perseverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec
vec

vec violence , leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

* La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin , elle prévient en lui le mérite des affiduez.

* Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoître à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en aprocher , il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier , le corps oint d'huile , l'épaule gauche couverte d'une peau de lion , une massue à la main droite , il se présenta en cet état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans , Alexandre commanda qu'on le fît aprocher ; il l'écouta , se mit à rire , & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée : chacun veut être connu des Princes ; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûs ; le nombre en est si grand , qu'il en reste toujours quelques-uns derrière , ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit ; que font-ils ? Ils imitent Dinocrates , tous se travestissent à son exemple , & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection , qu'en braves athletes ils défendront ses interêts , & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre , ils auront le courage des lions , la force des Hercules. Si cette application ne plaît pas , je consens qu'on n'admire que l'histoire.

L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur , qu'ils n'ont pas le tems d'examiner ce qu'ils donnent , ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard , des indignes les obtiennent , tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne coûte gueres à la Cour d'être genereux ; on y revêt les uns de la dépouille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

* On nous surprend de nous dire qu'il y a des pais, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils soupent, jouer enfin toutes les nuits, & les metamorphoser en autant de jours ?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se goûtent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habillée à cinq heures ; la Comedie, le bal, le jeu se succedent ; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation ? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

* La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës differentes. Les uns la recherchent par raport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez : D'autres la recherchent par raport à l'autorité ; ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire valoir : ils veulent qu'on coure à eux, qu'on les croye depositaires des graces de la fortune, & qu'on les folicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la Cour assiduëment, parce qu'eux-mêmes sont fort assidus à faire la leur ; vous attendez d'eux ce qu'ils atten-

dent du Roi , n'est-il pas juste que vous l'achetiez au même prix ?

* Tout homme qui entre à la Cour doit se dépouiller de sa volonté , plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéissance. C'est un lieu où on se gouverne au gré d'autrui , & où il n'est pas permis de suivre ses propres fantaisies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit souper , on y soupe quand il est tems de dormir ; il faut se lever de bonne heure , se coucher bien tard , & toujours contre son inclination. Ce fut de tout tems la maniere de la Cour. L'état d'un simple particulier est incomparablement plus doux ; il est son Maître & son Roi , personne ne le contredit ; il n'attend point , on l'attend ; il dit son goût , on le suit , il mange à son apétit , il a la liberté de tout.

* Servitude étrange que celle des Princes ! nous les voyons les maîtres du monde , & nous les croyons libres ; mais n'est-ce rien que l'empire qu'exercent sur eux une infinité de passions violentes ? Ils commandent aux Peuples avec autorité , ils obéissent à leur orgueil avec plus de soumission. Ce sont des *Marius* qui conduisent des armées , & ce sont en même tems des *Marius* qui se laissent conduire par l'ambition.

* Dès que nous sommes attachés à la personne des Grands , nous ne nous appartenons plus , c'en est fait. Nous aurions envie de rire , ce Grand ne rit pas , il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel , ce Grand n'en a point , la bienfiance demande que nous nous repandions en éclats de joye ; quelle plus cruelle servitude ?

Je déplore la condition de ceux que l'interêt , la politique , la flatterie engagent à des divertissemens extérieurs , tandis qu'une secrète affliction les consume. Ce Comedien vient de perdre une femme

me qu'il aimoit , il faut qu'il quitte ses habits de deuil , & qu'aux yeux du public , il affecte une joye qu'il ne sauroit avoir : n'est-ce pas un nouveau sujet de tristesse? Ce Courtisan a eu du des-fous dans une affaire dont dependoit le fort de sa famille , malgré sa douleur il est contraint de prendre un visage gai. Voilà ce qu'on apelle des gens doublement malheureux.

* A la Cour on a besoin de tout le monde , plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier ; que de la faveur de son Maître. Chacun cherchoit à se faire connoître des Domestiques de Sejan ; ils partageoient avec lui les hommages des flatteurs.

Jusqu'aux moindres personnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît sans pouvoir , qui en a plus sur l'esprit du Prince , qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne mesurent pas leur confiance à la qualité , ils l'abandonnent plus souvent à un homme du commun qui en use avec prudence , qu'à d'autres qui pourroient s'en prevaloir.

Il faut à la Cour faire des soumissions à qui nous en doivent. Quiconque n'est pas disposé à en passer par là n'y est absolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtisan briguera dans l'occasion l'amitié d'un Valet de chambre , pour avoir accès chez le Ministre.

* La sensibilité se trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent , naturalise chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous sentimens d'humanité , parce qu'ils épuisent en leur faveur toute leur tendresse ; ils regardent souffrir le

reste des hommes avec autant d'indifference, que s'ils étoient d'une autre nature inferieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même Loi qui nous ordonne de vous respecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puissamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de son accueil, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dedommager de celle dont il se dépouille si volontiers en notre faveur.

* La familiarité avec les Grands est tôt ou tard dangereuse; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere respectueuse, point autrement.

Trop voir un Grand Seigneur, notre presence le fatigue, nos assiduites l'importunent: le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Est bien heureux qui s'en peut passer.

* Ce n'est pas le succès de quelque important dessein qui donne aux Princes le plus de joye: la malice d'un singe, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot d'esprit, une fine raillerie ne les penetre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne savent pas goûter les belles choses? Ce n'est pas toujours cela; élevés dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligés d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui reveillent leur humeur. Cette raison me semble la veritable.

* Les gens de la Cour ne savent pas faire usage d'eux-mêmes. Leurs pieds, leurs mains

ne font que des parties de bienséance , & non des membres nécessaires , ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les ont.

* Par tout la verité est mal reçûë , à la Cour elle est en horreur.

L'Art de flatter les puissans est si commun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni des moins instruits.

Les grands Seigneurs ont beau malfaire, ils ne manquent pas d'avoir à leur devotion des Poètes & des Orateurs qui les flatent à propos , & qui leur font un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flaterie doit être à bout, & le flateur se confesser vaincu. Je ne doute point que l'Art de louer ne fût épuisé dès le tems des premiers Rois; si ce n'est que l'intérêt, qui ne s'épuise jamais, ne lui donnât de nouvelles ressources en faveur de leurs successeurs.

* Il n'y a qu'une chose qui me feroit desirer l'état de Grand, c'est la facilité qu'on y a de se mettre en réputation. Beaucoup de science, beaucoup de sagesse, beaucoup de vrai merite sont presque sans gloire dans une condition privée.

Un sot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante sa politique; s'il parle, on exagere son esprit.

* Evitons de faire montre de nos talens en presence de notre Maître. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage: *Ne vous appuyez point trop sur votre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

* La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté est dans une revolution continuelle.

* Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes , leur conscience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs événemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu , qu'un tonnerre long-tems retenu fonde sur le toit de leurs Palais , y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité ? Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober sa lumière pour un moment ; Archelaüs tremblant à la vûe de cette éclipse , que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais , couper les cheveux de son fils , & ira chercher sa sûreté dans les lieux souterrains , comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans effroi , il les attend avec une intrépidité merveilleuse, le mauvais Prince s'embarasse dans des conjectures funestes. L'aparition d'une Comète, un changement de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel Astre, le bruit du tonnerre feront pour lui des présages de malheur ; tourmenté par le cruel souvenir de ses desordres , il craint à toute heure d'être réduit en cendre par la foudre.

* Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraison funebre ; il ne fera plus tems.

* Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je fais que la politique a ses bornes ; on craint de se mettre mal dans leur esprit ; je ne blâme pas cette precaution : mais pourquoi voulons-nous plutôt nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soumettre adroitement aux regles d'une vertu necessaire ?

Un Prince vicieux appelle rarement dans son Conseil des personnes de probité ; il appréhende d'en être contredit ; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la temerité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

* Xerxès projettoit de soumettre la Grece à son obéissance ; les flatteurs toujours éloquens, ne perdirent point cette occasion de l'assurer de la prospérité de ses armes. Demaratus plus sincere, l'avertit que ses grandes forces lui nuïroient. Comme le conseil des flatteurs prévaut à celui des sages, Xerxès negligea le dernier ; voyant enfin le mauvais succès de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands sont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir si peu pour la verité ! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conseils sont foiblement écoulez, & jamais suivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de sagesse qu'eux : Il leur faut des esprits complaisans qui aprouvent leur ambition. Jusqu'à ce qu'ils voyent la deroute de leurs superbes desseins causée par leur imprudence, ils rejettent les avis d'un bon Ministre ; sans cette experience qui les fait repentir d'avoir suivi leurs propres lumieres, ils n'avoueroient pas encore qu'ils se sont trompez.

* La perte d'un sage Conseiller fait mieux sentir le besoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aisément s'en passer ; ne l'a-t-on plus, on reconnoît combien il étoit ne-

cessaire. Auguste desesperé de voir sa fille dans des debauches indignes d'une femme de son rang, ne put dissimuler sa douleur. Personne ne s'opposant à ce honteux éclat, il publia les desordres de Julia, sans considerer qu'il se deshonoroit lui-même! aussi ne fut-il pas long-tems à voir sa faute: *Ce malheur, dit-il, ne me seroit pas arrivé, si Méceenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de punir les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exagéré les mécontentemens qu'ils en ont reçus; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux depens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation? Faisons en sorte qu'ils s'affoupiissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bien-tôt imbuë. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plutôt quel tort ne se fait-il point? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections; je laisse à penser s'il n'a pas tout le tems de se repentir de son indiscretion.

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus, afin de donner à ceux qui les servent, une forte émulation. La politique le veut; il seroit dangereux de témoigner à un Sujet le besoin que l'on a de sa personne, pourroit-il n'en pas abuser? Incertain
de

de quel œil on regarde ses services, il fait de nouveaux efforts pour les rendre agréables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des Courtisans que l'approbation du mérite de quelques-uns. Un Roi fait sagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque chose que dise un Roi, nous trouvons dans ses réponses, une force qui nous surprend d'abord. Cet air de Majesté avec lequel il parle, ce peu de paroles même qu'il dit, en imposent beaucoup.

Il y a une éloquence seule affectée à la grandeur qui s'étend jusqu'aux actions, & jusqu'au silence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les discours ordinaires. Tout parle chez eux, un ton de voix, un signe, un geste; on y trouve de nobles sentimens qu'il est facile d'interpréter. Il n'appartient pas à l'Art de donner les règles de persuader ainsi, on les tient de la nature qui communique, ce semble, aux paroles d'un Roi, autant de poids & d'autorité, que la fortune en a donné à sa personne.

L'Histoire conserve précisément toutes les Sentences des Empereurs; elle se charge d'annoncer à la postérité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons aussi volontiers ce qu'ont dit les Césars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms augustes reviennent incessamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque chose d'héroïque qui seul peut s'emparer de l'esprit des Heros.

* Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une générosité ordinaire ne lui mérite point la gloire de cœur bienfaisant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un Sujet certains défauts parce qu'il n'est que Sujet : dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi ; une vertu mediocre est en lui une espece de crime.

Que les hautes dignitez demandent de menagement ! Les actions y doivent être irréprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la passion ne sort pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles ; une action irreguliere est monstrueuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legèrement touchez de ces instructions ; la plupart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prerogatives de la naissance ; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

* Quoi qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les Grands que les Grands mêmes à qui ces choses sont adressées. L'ambition trouve place dans le tombeau des disgraces comme sur le Trône d'Alexandre ; enforte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

~~~~~

## R E F L E X I O N S

*sur quelques endroits choisis  
de Tacite.*

**L**A vieillesse ne rend pas toujours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminuë. Galba en adoptant Pison, crut avoir fait un choix judicieux. *Quand on saura, lui dit-il, que je t'ai adopté, je cesserai de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne ; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaint : je ne sache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vînt à Tiberte, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit été nourri dès son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoûtumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes, ils en deviennent fiers, orgueilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la mollesse, par un genre de vie austere, contre la

fierté, par des manieres affables ! Ils feront souhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau regne fut le meurtre d'Agrippa*. Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere ! Dans les dernieres années du regne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple ; dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple detestable de cruauté. Auguste termina son regne par des actions de douceur, il finit le tems de sa domination par une conduite genereuse ; Tibere commence en tyran, sans qu'on puisse esperer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Mechante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur deguiser ses inclinations dangereuses ! Ils avoient raison d'appréhender son avènement à l'Empire.

*\* Quelque resolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agrippa, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter les Grands de la terre, & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes, il sort, dis-je, un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur Majesté leur sert de bouclier, la resolution la plus intrepide est alors ébranlée, le coupable se trouve saisi d'effroi, un moment après il est au desespoir d'avoir consommé le crime, parce qu'il en connoît l'énormité dans son entier.

*Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé.* Chose horrible, il n'est rien qu'on ne fasse pour plaire à un Prince ! On s'honore d'avoir part à sa confiance, on brigue la gloire d'être le Ministre choisi de ses cruautés. Ce Centurion vient au plutôt annoncer le meurtre qu'il a fait,



fait, comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eût remportée, & qui lui dût meriter la faveur de son Roi; mais si le crime plaît, le coupable devient odieux. Tibere, dont il s'étoit promis une grande récompense, répondit aussi-tôt, *qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.*

Deux choses à remarquer. La-premiere, qu'un Roi est dans la necessité, sur tout au commencement, de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absoluë ne l'exempte point de cette necessité, elle est du devoir, elle est de la politique, sinon on se fait hair. La seconde, qu'il est dangereux d'obéir trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere; le repentir succedant à une noire action, ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance, & punissent ceux qui les ont enchaînés par d'aussi indignes complaisances.

\* *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministere des Consuls.* Il est dangereux à un Roi, de faire paroître qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les événemens fâcheux lui sont attribuez, les bonheurs sont interpretez à la fortune, on se previent contre lui, on ne le croit capable que de vexations.

\* *Tibere étudioit le visage & les paroles des Grands qui l'aprochoient.* Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la physionomie de ceux qui l'abordent: ceci doit être aux Courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles, qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration, ni dans les autres aucun detour, pas même d'inutilité.

\* Lorsque César fut tué, on disoit que c'étoit

*un Tyran.* Il faloit bien donner quelque couleur au crime de son affassin. Arrive-t-il quelque chose de finître à un homme élevé en dignité , chacun par envie se hâte de dire qu'il meritoit ce malheur ; comment sans cela pourroit-on excuser ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrâce ?

Ce qu'on disoit de César après sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit : Les flatteurs sont mieux appris ; tant que nous les pouvons favoriser , ils nous trouvent mille vertus , point de défauts ; sommes-nous morts , ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées , ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les Grands qui apprennent leur véritable caractère. Les Grands ne les savent pas eux-mêmes. César ne se croyoit pas Tyran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux ; qu'ils n'étoient que des hommes très-imparfaits.

La destinée de César doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

\* Que l'esprit des peuples est inégal, qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens ! A peine Auguste a-t-il les yeux fermés , qu'on veut fouiller dans le motif de ses actions , les uns l'accusent , peu le justifient , presque tous le blâment , & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

\* Diffimulation adroite de Tibere , raffinement de vanité bien extraordinaire ! Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques , la reconnoissance l'y engageoit , son propre intérêt l'y portoit , il faisoit qu'un Prince qui commence à regner , doit dire

dire du bien de son Predecesseur , sur tout quand il a été aimé du peuple , au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire , mais que ne peut la politique ? Il previent ensuite le peuple , *sur le peu de force qu'il se connoît pour soutenir un grand Empire* ; autre ruse de sa dissimulation. Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministeres publics , si on avoué qu'ils sont penibles , c'est pour s'honorer de la vigilance , du travail , de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile , il en faut convenir : *Sous le regne d'Auguste il avoit eu beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement ; le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert , & qui ne peut s'acquerir que par de longues études , que par un prompt exercice.

\* Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoyez ses intentions. Tacite dit que les *Senateurs craignoient tous également de deviner la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte , que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement , plus il avoit d'impatience de se voir maître : Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec un homme dissimulé comme Tibere , il falloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

\* Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes ? On a beau leur marquer des soumissions , des repentirs , s'ils ont resolu de se vanger , rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus ; en vain chercha-t-il à l'adoucir par ses loüanges , un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

\* Un homme de tête qui parle avec force , ramene

mene les esprits les plus emportés. Blésus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le désordre fut aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plutôt vos mains dans mon sang, il y aura moins de crime à tuer un General qu'à vous revolter contre votre Prince ; ou je vous retiendrai dans l'obéissance, si vous me laissez la vie, ou je hâterai votre repentir si vous me l'ôtez.* Le sang froid auroit été inutile dans une pareille occasion, il falloit un discours pressant, vif, coupé, genereux. Si Blésus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit été opiniâtre, il s'exprima en homme qui se possédoit, en homme que la vûe du peril n'étonnoit point, en homme qui agissoit par un pur zèle de servir son Prince ; voilà ce qui doit paroître à des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le devoir.

\* Il est nécessaire qu'un Prince soit éloquent : mais son éloquence ne doit pas ressembler à celle des Orateurs : son visage doit parler plus que tout le reste, on doit lire dans ses yeux ce qu'il sent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Drusus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laissa pas pourtant dans l'assemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inspire la haute naissance ; dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

\* Vous apaiserez moins facilement un homme qui de lui-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'est la precaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raison de se venger ; dans le second c'est une haine involontaire qu'il est aisé de détruire. Tibere haïssoit injustement Germanicus, lui pardonna-t-il ? Auguste étoit justement indigné contre Cinna, lui refusa-t-il sa grace ?

\* On



\* On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Alemans par Germanicus. L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sedition fût étonfée, mais il étoit fâché que Germanicus en eût la gloire, & qu'il eût gagné l'affection des soldats par ses largesses. Jamais les Rois n'aiment les rivaux : jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur : les louanges qu'on donne à un Sujet le mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succès & de passer dans son esprit pour entierement dévoué à ses interêts !

*Auguste avoit eu beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaisance qu'a Auguste pour Mecenas ; un Prince ne fera pas toujours agir l'autorité, il s'ouvrira, il se repandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne lui seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il menagera les siennes d'une maniere à les rendre plus precieuses, au reste il n'en fera point superbement avare.

Que dirons-nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon ? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne sauroit excuser ni trop condamner. Dans la necessité où nous met la nature de donner à notre cœur dequoi s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles : ne vaut-il pas mieux que ces fortes d'objets prennent le devant de notre affection, que non  
pas

pas qu'elle soit occupée aux depens de notre gloire?

*Outre qu'il n'étoit pas ennemi de ce tems, continuë Tacite en parlant d'Auguste, il croyoit qu'il étoit d'un bon Prince de se mêler dans les plaisirs du peuple. Rien n'est si vrai; les Peuples sont charmez de voir les Princes dans leurs plaisirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne ressentons-nous point d'apprendre que Monseigneur vien t-à l'Opera ou à la Comedie? Le plaisir du spectacle est le moindre qu'alors on goûte; on est bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au dessous de lui ces divertissemens preparez pour tout le monde.*

\* Belle, heureuse, & charmante conduite que celle de Germanicus! Je n'ajouterais rien à ce qu'en dit l'Historien, son éloge renferme toutes sortes d'instructions. *Il alloit visiter les blessez, se faisoit montrer leurs plaies, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'intérêt; enfin soit par la douceur de ses paroles, ou par le soin qu'il prenoit d'eux, il se les rendoit tous entierement devoüés & prêts à le suivre dans les dangers. Y a t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui se reconnoissent dans ce portrait?*

\* On eut de la peine à pardonner à celui qui fut accusé d'avoir traité ignominieusement le corps de Varus. Les restes des Grands Hommes nous doivent être precieux, tout ce qui a contribué à leur donner du lustre nous doit être cher. C'est par la force de leurs bras qu'ils sont devenus Heros, c'est aux lumieres de leur esprit, aux genereux sentimens de leur cœur, qu'ils sont

sont redevables de leur gloire. Cet esprit pénétrant , ce cœur héroïque étoient enfermés dans leur corps ; respectons-le comme on feroit les ruines d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obseques des Rois puissans ; on doit trop aux efforts de leur génie , aux succès de leur prudence , pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompte mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

\* Tibère repetoit souvent qu'il n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il étoit élevé, plus il devoit craindre de tomber. Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée , c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en être surpris.

\* Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majesté , irrité de l'imprudencce d'un Cassius Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes illustres. C'est aimer bien tendrement ses Sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Etat bien réglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font un plaisir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçu de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la reputation des peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonnorent les plus gens de bien ; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

\* Le Sénateur Pius Aurelius implora le secours du Senat pour être dédommagé de la perte de sa maison ruinée par la structure des chemins publics & des Aqueducs. Tibère qui se plaisoit à exercer sa libéralité dans les choses qui lui faisoient

soient honneur , ( vertu qu'il garda même long-tems après avoir perdu toutes les autres ) fit restituer à Aurelius le prix de sa maison. La liberalité est une vertu si nécessaire aux Princes , qu'on ne leur en croira aucune dès qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par raport aux bien-faits qu'ils repandent , il est de leur interêt de conserver cette inclination bienfaisante , afin qu'on parle favorablement de leurs personnes.

L'action de Tibere m'ouvre le sujet d'une autre reflexion. Il est de la dernière injustice à un Prince de sacrifier les biens de ses Sujets au plaisir d'une fastueuse curiosité. ACHAB puni , JESABEL devorée par les chiens pour avoir ravi l'héritage de NABOTH , sont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occasion.

*Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes : jaloux de son autorité il craignoit les grands hommes , jaloux de sa reputation & de l'honneur public , il ne vouloit point de ceux qui passoient pour méchans ou pour coupables. Un homme qui a trop de merite, ou qui n'en a point du tout, n'est pas propre à la Cour. Excès de vertu, défaut de vertu, deux extremitez nuisibles au Courtisan.*

Les Grands Hommes ont sans doute quelque chose d'extraordinaire , puisqu'ils sont formidables aux Tyrans ; le mauvais Prince les éloigne de soi autant qu'il lui est possible , desespérant d'accorder les desseins de sa cruauté avec les conseils des Sages. On a très-grande raison de nommer Tibere le plus dissimulé des hommes , il étoit au fond d'un naturel méchant , & il ne vouloit point de ceux qui passoient pour tels. C'est-à-dire qu'il  
pro-



projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus juste, de plus odieux, par ce qu'on ne lui auroit pas attribué.

Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eût auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats, il resolut de se déguiser. *La nuit venuë, dit le Traducteur de Tacite, sortant par la porte Augurale, convert d'une peau de bête sauvage, suivi d'un seul homme, il enfile de petits chemins detournez & inconnus aux sentinelles, les ruës du Camp, s'arrête à toutes les tentes, & jouit de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalivé d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoüoient qu'il meritoit d'être servi avec affection dans un combat.* Grand sujet de joye à un General d'Armée d'être ainsi témoin des beaux discours, qu'on tient de lui! Savoir qu'on est estimé des Soldats, apprendre d'eux-mêmes la sincerité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies: que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi sûrs gages de la victoire?

Il n'appartenoit guere qu'à Germanicus de contenter hardiment sa curiosité; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir; le bien qu'il leur faisoit lui presageoit celui qu'il devoit en attendre. Un General cruel & paresseux ne se seroit pas empressé à satisfaire l'envie de savoir ce qu'on auroit dit de lui; il auroit eu peur d'apprendre des veritez desagreables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller jouir de sa gloire. Quelques loüanges qu'on lui donne desormais,

el-

elles ne feront pas suspectes de flatterie; il a reçu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & rendra croiable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

\* *La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Causses, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenue sa flotte, il s'accusoit d'être l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ses amis eurent assez de peine à l'empêcher de se precipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie.* Les grands courages ne se piquent pas d'être insensibles aux attaques de la fortune. Germanicus repand des larmes, ce ne sont pas des larmes de foiblesse que feroit verser la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de desespoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ses Legions. Comment ne se desespereroit-il pas? Son Armée va être diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enleva d'hommes. Autant de soldats qu'il perdra, font autant de Panegyristes qu'il n'a plus. Tous disoient du bien de lui, tous l'adoroient, se verra-t-il sans regret privé des compagnons de ses dangers!

Quand un homme a à s'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inconsolable; ce n'est pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on souffre plus que si on y étoit envelopé.

\* Fut-il jamais une modestie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rapella à Rome, & lui offrit le Consulat, de peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point, quoi qu'il s'aper-*

*s'aperçût de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise.* Il s'en faut beaucoup que les Grands aient cette politique desintereffée; ils veulent s'attribuer tout le merite d'une entreprise, ceux mêmes qui n'ont rien fait, osent publier qu'ils ont eu part à l'action, afin de partager les loüanges & les recompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'égalent pas celles qui sont dûes à la modestie de Germanicus.

\* LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'esperant plus rien de la clemence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussi-tôt que Tibere aprit sa mort, *il jura que bien que Libon fût coupable, il auroit demandé sa grace au Senat, s'il ne se fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tyrans de faire des sermens, un parjure ne les embarasse pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point eüe. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit averé, & contre qui les Senateurs avoient prononcé? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté, il avoit la pernicieuse adresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

\* L. Pison aiant quelque chagrin contre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il alloit se retirer dans un endroit éloigné. *Tibere, ajoute Tacite, en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer.* Chose extraordinaire! Le plus cruel des hommes caresse un Sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement, le plus orgueilleux des Empereurs se soumet jusqu'à faire des prieres aux  
pa-

parens de Pison: comme c'étoit le plus diffimulé Prince qui fut jamais, il faisoit tout servir à la réüffite de sa diffimulation. Aprenons de lui à ne pas précipiter le tems de la vengeance ; faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, pardons tout-à-fait les nôtres.

---

### LE MERITE.

**L**A veritable vertu n'a point d'accès chez les hommes, ce juste milieu qui en fait le principal caractere leur est inconnu. Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generosité reguliere, une sincere amitié, une vertu sans excès ou sans défaut. On y flate à outrance, on y reprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avares, tel parle de foi avec affectation qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris ; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir servir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux ; l'autre qu'on accusoit de dureté devient nonchalant ; en un mot la vertu n'est point ici connue telle qu'elle est.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-sages & des demi-vertueux. Les siècles les plus féconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des sages n'étoient que des hypocrites superbes.

A quoi s'est bornée la sagesse d'un Caton ? Jusqu'où s'est étendue la moderation d'un Diogene ? Celui-ci se renferme dans un tonneau feignant de se



se vouloir dérober à la vûe des hommes, pendant que son cœur est plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il méprise la gloire. Caton, le sage Caton, l'a-t-il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la présence de Cesar il s'est donné la mort?

Quelque imparfait qu'ait été le merite de ces faux sages, nous ne pouvons y atteindre; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu est arrivée à son comble?

Le plus solide merite en aparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obscurcit après nous avoir éblouis.

Nos vertus sont si foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'hui on est sage, demain on fera gloire de ne l'être plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice passer à la vertu, de la vertu au vice.

*Il faut les voir mourir*: disoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de notre vie nous condamne en effet ou nous justifie; le Ciel ne prononce que sur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux, mais il finit mal; Auguste commença en Tyran, il exerça les dernieres années de son regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ses premieres cruautéz. Qui n'eût assuré que Neron après avoir refusé de signer la mort de deux coupables, auroit épargné le sang des Citoyens? Il répandit celui de sa mere, celui de son precepteur, celui de mille personages illustres. Qui auroit crû en voyant Auguste si cruel, que Rome & ses premieres têtes eussent échapé à sa fureur? Changement admirable, il se fait des loix de douceur & de moderation, pardonne à Cinna, re-

grete la mort de Mécenas , s'attache à Agrippa , chérit les Citoyens , donne tous ses soins à la République , meurt en bon Empereur.

\* La vertu emprunte quelque chose des belles personnes , un mérite médiocre les orne plus incomparablement , qu'un excellent mérite ne pare les autres. Vous diriez que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat , au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd toujours un peu de son lustre ; confondue & comme ensevelie dans une infinité de défauts , on n'en discerne pas si aisément les charmes.

\* La vertu ne fait point honneur , si elle n'est pratiquée de la belle manière ; il y a manière d'être vertueux comme il y a manière d'être propre.

\* Pour connoître les charmes de la vertu , il faut être vertueux ; cela décide que les libertins sont naturellement insensibles. Rarement cependant la voyent-ils sans l'admirer ; plongez qu'ils sont dans le désordre ils se savent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché estime l'honnête homme , malgré soi il lui rend justice & lui donne intérieurement le témoignage que SAÛL rendit à DAVID, *vous êtes plus juste que moi.*

\* Le desir de se perfectionner est plus communément un effet d'amour propre qu'une horreur sincère du crime.

\* Depuis que le mérite a cessé de nous donner des maîtres , il n'est guère de supériorité qui ne soit devenuë odieuse : ceux que la naissance & la faveur revêtent de l'autorité publique , sont durs ordinairement , & jamais on ne trouva de modération dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au dessus de nos têtes.

\* Ce

\* Ce n'est plus la vertu qui fait le mérite, du moins ce n'est plus ce mérite qui est reconnu. L'homme de bien est opprimé, ses plus louables actions sont punies, comme les plus lâches perfidies mériteroient de l'être. Sa probité qui devoit l'approcher des grands emplois l'en éloigne, son désintéressement donne de la défiance; ses soins le font passer pour un esprit remuant.

Le tems est passé que la seule sagesse ouvroit le chemin des honneurs. Les avenues de la fortune sont fermées aux gens de mérite, ils abhorrent ces élévations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetés.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajouter à son état que d'ôter quelque chose à sa vertu. L'ambition foule aux pieds sagesse, honneur, probité, & sur ces ruines élève les fondemens de sa grandeur. Consolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un tems, & ce tems est court!

\* Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel est son mérite, peut-être n'en a-t-il point d'autre que celui d'être heureux.

Est-ce le mérite qui contribue à l'élévation? l'exemple d'une infinité de personnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Plusieurs deviennent grands avec des talens médiocres; & sans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de passer pour des gens d'un mérite consommé.

\* Un mérite abandonné de la fortune ne sert qu'à rendre celui en qui il se trouve, plus ridicule. Les noms de Poète, d'Auteur, de Savant sont des titres injurieux, quand on ne jouit pas

de ceux de la grandeur , ou qu'avec eux on est dans la bassesse. Ils étoient honorables à Monsieur le Comte de S. AIGNAN, à Monsieur de B U S S Y, à Monsieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie , on les prodigue par mépris.

\* Les Grands ne font rien qui ne leur soit compté , s'ils manquent de mérite , la flatterie prend soin de remplacer le vuide qui est en eux.

Tout parle dans les Grands, dit le flatteur ; que d'éloquence dans ce mot , que d'esprit dans ce signe, que de force dans cette occasion, que de politesse dans ces manières !

Nous avons le malheur dans les basses conditions de faire quantité de choses qui ne sont point remarquées , & qui seroient tout-à-fait perduës , si la vertu ne se servoit à elle-même de récompense. Un homme privé aura tous les talens imaginables , le noble quoi qu'inferieur en mérite l'emportera sur lui ; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui ci.

\* Les Grands sont vicieux impunément. La critique se tait sur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'être vertueux , la flatterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuses. On voit un Courtisan faire une aumône , sa charité reçoit des éloges publics , tandis qu'on passe sous silence l'action d'un simple Bourgeois qui de ses biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naissance est égal aux Heros pour s'être témérairement exposé , pendant que le plus brave soldat est confondu avec les lâches.

\* Je doute qu'on trouve un mérite assez universel pour s'étendre jusqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois  
tu-



tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres négociations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son mérite, c'est ce qui est important.

\* La moitié du mérite d'un Héros doit briller dans sa physionomie, ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger sagement du mérite, des apparences brillantes ne suffisent pas.

\* La jeunesse décredite le mérite des plus habiles: jeune Avocat, jeune Médecin, jeune Docteur, jeune Conseiller, tous gens en qui on n'a qu'une légère confiance.

\* Le plus pur & le plus signalé mérite n'a pas toujours le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un génie ordinaire excitera l'admiration: il faut l'occasion, il faut le moment, il faut encore avec cela un je ne sais quoi, que je suis au désespoir d'ignorer.

\* Mille personnes sont ornées par des qualités médiocres, à qui il ne feroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun se piquoit d'imiter la générosité d'un Grand Seigneur, on l'appelleroit prodigue; s'il se modere dans ses largesses, on le nommera libéral & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaise grace de disputer la bravoure au Gentilhomme, la politesse au Courtisan, on le traiteroit de fanfaron; pourvu qu'il ne soit pas lâche comme un coquin, ni grossier comme le bas Peuple, on l'estimera.

La médiocrité qui decrie la vertu des Grands, fait le plus beau caractère de celle des petits. Paraissez médiocrement généreux, médiocrement poli, médiocrement spirituel; tout ira bien pour

vous. Si vous me donnez le haut bout, dit fort bien Monsieur Pascal, je ne l'accepterai pas; si vous me donnez le bas bout, je le refuserai de même, parce que je fai que tout ce qui est extrême n'est point estimé, & qu'il faut être au milieu.

Le merite mediocre est par tout d'usage, un merite exquis n'est de mise en presque aucun endroit.

C'est un crime dans de certains siecles, dans de certaines Villes que d'avoir du merite; on est regardé odieusement.

N'affectons pas tant de delicateffe sur le merite; la politique veut qu'on applaudisse à des choses qui dans un tems plus regulier seroient censurées; autrement on est traité d'envieux.

\* Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous heritiers de ce beau merite qui a distingué leurs Ancêtres. Sommes nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse?

\* Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usez, est-ce là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, foyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous êtes noble.

ORANTE, est un homme de la faveur, sa famille est dans une passe glorieuse; il a des richesses infinies, possède des charges considerables, il est aimé, il est adoré. Est-il sage, est-il vertueux? Vous ne me repondez rien. Sans cela pourtant je ne puis estimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

\* Le merite est honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'intérêt.

rêt les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister fans merite.

\* Plaisant merite que celui d'une infinité de gens ! Le faire consister dans l'Art de bien danser, dans l'adresse à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'est assurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu delicat en fait de merite. On a besoin d'un Courtisan, on fait qu'il a du credit, sur tout de l'argent, on conclut sans autre recherche qu'il a infiniment de merite : si c'en est un, bien que je m'opose à le croire, il faut tomber d'accord qu'il n'est pas personnel.

Un Magistrat qui donne de promptes audiences, & un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuses, un Marchand qui dans ses paiemens n'use point de remises, passent pour gens de merite : je serois de votre sentiment, si vous disiez qu'ils ont un demi merite. Montrez-moi que ce Magistrat soit équitable dans ses decisions, que cet Officier ait de la conscience, ce Marchand de la bonne foi, ensuite je vous croirai.

\* Qu'on voye un brutal, un ingrat ; on prononce qu'il est mal honnête homme, ce jugement n'est point faux. Qu'on en voye un autre qui passe toute sa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de fourdes intrigues, hesitera-t-on à l'appeller un galant homme ?

Ce qu'on apelle aujourd'hui un galant homme est peu different de ce que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ses amis, m'a servi dans une querelle ; j'ai reçû les cent pistoles qu'il m'avoit promis ; j'en gagnai dernièrement cinquante par le secours de son adresse. Que repondent ses amis ? LYCAS

est un galant homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin? Vous dites qu'il est brave de s'être offert à Clenor : ne lui auroit il pas été plus glorieux de racommoder ces deux amis brouillez ; vous taxez de generosité l'empressement qu'il a eu de dégager sa parole , étoit-elle dans les regles de l'honneur ? Et comptez-vous pour rien l'ufure de ses prêts ? Il a fait gagner cinquante louis à Clenor , qui n'en gagneroit pas autant , si on étoit fourbe comme Lycas ? C'est pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ai pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre ; rarement l'adresse-t-on à un veritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Isidor qu'il feroit scrupule de commettre une injustice , c'est un galant homme , on en jugera mieux , on l'apellera homme de bien.

\* Les gens de Cour preferent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme , à cause qu'ils attachent à cette derniere , je ne sai quelle idée de merite qu'ils estiment plus que le veritable, dont ils rejettent la connoissance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me disoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du tems pour developper son caractere. Ce merite de galant homme se bornoit à faire des crimes pour servir le tiers & le quart, jurer à tout propos , accompagner ses protestations de services d'horribles sermens ; n'être enfin rien moins qu'honnête homme, on parvient à en avoir la reputation.



## L A R E P U T A T I O N .

**L** n'est quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que de n'en point avoir. Une grande reputation devient suspecte, & l'envie l'obscurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile Peintre a fait un beau tableau, les Connoisseurs l'admirent; s'il en faut un second d'une égale bonté seulement, ne doutons point qu'il ne soit trouvé moins beau, on veut quelque chose de meilleur, & après un tel commencement on se l'étoit promis.

Une grande reputation ne se soutient pas aisément; c'est ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos succès vous demande plus que vous ne pouvez lui donner: ne répondez-vous pas à son attente, il vous prive de son approbation.

Bornons-nous à une reputation mediocre, le nombre de nos aprobateurs sera petit à la verité, celui des critiques sera moindre. N'est-ce pas beaucoup pour nous? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous fassions paroître, nous aurons passé la commune attente; fût moyen de plaire!

\* *J'aimerois mieux, disoit Ciceron, me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philosophes.* Dirai-je qu'il est plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en suivant l'exemple de gens d'une reputation mediocre! Par tout ailleurs que dans la morale il est necessaire d'en venir là. Un Architecte fa-

meux peut manquer, qu'un autre imite sa maniere, on l'admira plus que s'il avoit suivi son propre genie; sa faute passera pour un docte raffinement, au lieu qu'un trop exact assujettissement aux regles de l'Art seroit imputé à un manque de hardiesse.

\* La réputation de bel esprit fut-elle jamais plus prostituée? Un homme de Cour a fait en sa vie deux Madrigaux, une femme du monde a ébauché l'Histoire amoureuse d'une de ses amies, on n'hésite pas à leur donner place parmi les beaux esprits.

Devoir cet honneur à sa naissance ou à la crédulité du peuple ignorant, est un foible sujet de s'en faire accroire. Nullement accoutumé à voir un homme de distinction se rabaisser jusqu'à faire la Cour aux Muses, surpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas? C'est un bel esprit, dit le Public prevenu, on remarque dans ses vers une finesse inconnue aux Auteurs ordinaires, qu'il est bien vrai, ajoute-t-on, que la Cour est le centre de la politesse! De bonne foi l'admiration se prodigeroit-elle ainsi en faveur du meilleur ouvrage?

\* L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudissemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles seront nommées des productions ingénieuses, tandis qu'on refusera ce titre à des chef-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé est conseillé de prêcher pour parvenir à l'Episcopat: ses discours sont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'Auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicatesse de  
mora-

morale, cette beauté de sentimens. Un jeune Ecuyer se met en tête de faire une Tragedie, ah! la touchante piece, repete cent fois le spectateur, que l'intrigue en est nouvelle, les scenes interessantes, la conduite reguliere!

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on se fût plaint de la severité de ses maximes, du desordre de ses phrases, de sa maniere de debiter, on fait qu'au premier jour il fera Evêque, la critique se tait absolument. Cette piece de theatre sortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du Parterre; elle fait honneur au Favori d'une Princesse.

\* Quand on jouit de la vogue on ne doit pas aisément commettre sa reputation, c'est trop la risquer que vouloir sortir de son talent.

Le moyen de corriger les vicieux, ce seroit d'attacher à chaque vice une espece de ridicule, tout le monde aime trop son honneur pour s'exposer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage, qui y renonceroient, s'ils esperoient qu'en faisant mieux, le nombre de leurs approbateurs augmentât.

Ce qui nous fait embrasser le bien nous en fait perdre le merite; nous suivons la vertu par attrait de la louange, & cet amour de la louange aneantit en nous le merite de la vertu.

\* La reputation & le merite sympatisent moins qu'on ne pense, tel est regardé avec attention, qui au fond est sans vertu, tel est rempli de talens, qui vit obscur & sans nom.

\* L'amour de la gloire est la passion des gens de merite; la vaine gloire est le partage des fots.

Qui neglige l'estime des hommes passe pour un lâche, qui la recherche est soupçonné d'ambition; s'épargneroit bien des travaux qui se mettroit au

dessus des loüanges; quiconque ne se met pas en devoir de les obtenir est sans honneur; difficiles extrémités! Règle infallible, n'affectons point la gloire.

\* D'une seule chose dépend souvent la réputation. Un seul trait courageux a mérité à plusieurs le titre de brave, une occasion malheureuse fera appeler les autres à jamais téméraires, tant il est difficile d'effacer les premières impressions.

\* Une louange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette, eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flâte un homme de mérite comme de s'entendre louer par des gens qui savent le distinguer. Un fat fait accueil à toutes sortes d'admirateurs: de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroît d'une agréable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des loüanges, il en reçoit du flateur, il en reçoit de l'ignorant, toute approbation lui convient.

Les applaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de mérite, il leur faut des loüanges éclairées, toute autre gloire les deshonne, toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ses actions que par le plus célèbre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APELLES de faire son portrait, il n'appartient qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de notre siècle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs, la vanité a tellement modéré les scrupules, qu'elle se repaît d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

\* Vous trouvez autant de gens qui louent par  
la



la prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le merite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en raporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos; j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime, repetent les autres; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considerer les choses, il se trouve que tous ceux qui decident ainsi, deux à peine savent la cause de leur decision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'aprobateurs, ces sortes de Juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit être plus content que celui à qui la multitude applaudit sans savoir pourquoi.

\* Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'acquérir de l'honneur, ou plutôt mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme témoin de sa Grandeur, vous le verrez aussi tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roi ait mille personnes qui le louent, & un seul qui le méprise, le mepris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agréable. AMAN se croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de flechir le genou devant lui, qu'il ne s'estime honoré des soumissions de tout un peuple.

\* Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les Savans, dit Polidor, font charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goûtent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne seroit pas fâché que les ignorans l'estimassent aussi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaisir à l'être de chacun.

L'estime d'un sot est peu précieuse, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorsqu'elle est secondée & prévenue par le suffrage des habiles.

Rejeter ouvertement les louanges d'un ignorant, c'est mépris; affecter l'admiration des Savans, c'est orgueil. Sur cela prenez un parti.

\* Il y a des gens qui admirent tout, d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le mérite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'esprit de ceux-ci qu'une foible estime.

C'est une bonne coutume de ne pas affecter de louer, c'en est une meilleure de garder le silence sur ce qui ne merite aucunes louanges. On est plus sujet à manquer quand on loue que quand on ne loue pas. La louange est presque toujours accompagnée d'adulation, le silence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans est de se repandre en applaudissemens; les sages prennent le tems de louer, ne louent que qui est digne d'aprobation, menagent la leur, & ne la donnent qu'avec reserve.

Un admirateur prodigue, un censeur universel, ne seroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on censure à propos; en matiere de louange & de critique, le contretems est plus à éviter qu'on ne croit.

\* Qui

\* Qui fait tant le difficile sur le choix des louanges, devient la dupe de l'envie, personne ne veut lui en donner. Qu'aimeriez-vous ou d'être peu loué de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de personnes ? je ne sai si ma vanité ne déplaira pas, il me semble qu'une gloire universelle est la plus honorable. Ici contre mon premier sentiment je fais de l'opinion de Pline qui dit que les grands hommes preferent cette estime generale quoique petite, à celle qui quoique grande, est renfermée dans un petit nombre d'aprobateurs.

---

L A M O D E.

S'Habile-t-on pour soi? point du tout. La mode tyrannise notre inclination, force notre gout, l'affujettit à celui des autres.

\* Quelque oposée que soit une chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est, on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrément, on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être, dès qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux reçue qu'une magnificence surannée.

\* La mode ne consiste pas toujours dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fût inépuisable. Comme il est fort changeant, il redonne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

\* Les fols donnent cours aux modes, les sages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puissent être certaines modes,

des, il est encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fût capable de donner du mérite? on refusera l'entrée des Tuilleries à un Gascon vêtu à l'antique, un petit maître qui se conforme au goût nouveau sera bien reçu par tout.

\* Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes, doit se résoudre à de fréquens changemens.

A moins qu'une mode ne soit très-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode degénere, si-tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

\* Chaque pais a ses modes, chaque siècle a ses modes, chaque homme a ses modes favorites; les modes mêmes, pourroit-on dire, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont été à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à être aimées des Dames; bientôt elles mettront dans leurs carrosses de gros barbets, & il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venue.

\* Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode. THEOPHILE étoit un bel esprit de son tems, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venue d'admirer autre chose. BALZAC, de son regne fut fort goûté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'hui de dire *écrire Balzac*, pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-être au gré de la mode,  
il



il se pourra faire d'un autre côté qu'il lui sera contraire avant que l'impression soit achevée.

On parloit au commencement de ce siècle d'une étrange façon ; on s'exprimoit au hazard, on s'énonçoit fastueusement ; le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoit cours à des termes irréguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville ; les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux là trop negligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la regle, l'accent & le bon goût. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'apareil. Le Predicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade des phrases de l'Orateur sacré, un plaidoyer devenoit un Sermon par son emphase, un Sermon par un désagréable mélange étoit un tissu de comparaisons basses, de figures démesurées, de périodes inutiles : les pretendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire, s'énonçoient avec une enflure de paroles qu'à peine auroit-on suportée dans des harangues publiques. Tout cela n'est plus à la mode. On aime la simplicité, ce qui en est tant soit peu éloigné n'a point la vogue, peut-être même ne serai-je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une maniere plus naturelle, qu'aujourd'hui la mode étoit de se réunir sur les façons de s'exprimer, au lieu qu'anciennement la singularité étoit recherchée des beaux esprits.

\* Que de choses à qui il ne manque pour être parfaitement bonnes que l'aprobation de la mode!

Sans cette aveugle obéissance à la mode, notre Lan-

Langue feroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'ose se servir quoique conformes aux regles de l'Art. L'usage les a proscrites, il feroit à fouhaiter que la mode voulût les appeller.

Vous voulez, *Hermodore*, donner un Livre au Public; que de censeurs vont fondre sur vous! On vous demandera raison de vos pensées, de vos phrases, de vos mots, celui-là, vous dit-on déjà, n'est bon que pour la conversation, ceci n'a lieu que dans le stile fleuri; cet autre est usé, ce dernier n'est pas reçu, écrivez selon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon sens ne peut qu'opiner sur les ouvrages d'esprit, la mode en décide.

\* N'y a-t-il pas des opinions à la mode? On a agité le peché philosophique, on a écrit contre la Comedie, on fait la guerre aux Quietistes, le siècle ne finira point qu'on ne fasse voir le jour à de nouveaux sentimens.

\* Jusqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle sans façon dans une compagnie d'honnêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaisir je demeure; prévoyant le moment que l'ennui va me surprendre, je me leve brusquement & me retire sans dire adieu. Est-ce incivilité? Je n'avois que vingt ans que c'en étoit une grossiere, à present que je touche à ma majorité, c'est un savoir-vivre.

L'amour conjugal étoit autrefois une vertu, la fidelité est chez quelques femmes un trait de bêtise, on détestoit la coquetterie, c'est depuis plusieurs années une excusable bien-seance.

Si l'honneur est une chose serieuse, une vertu necessaire, ferons-nous dispensez de nous en piquer? On ne permet pas aux femmes de s'at-  
ta-

tacher à d'autres qu'à leurs maris. C'est un privilege établi parmi les hommes de courir les belles; cette mode ne finira-t-elle jamais ?

Je vois un Courtifan passer de l'extrémité du vice à une vertu neceffaire; un autre qui jouïoit, il s'est retiré; ces changemens me font assez suspects; n'importe, je n'en dois pas raisonner, la mode les autorife.

Il y a dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiquez : on y renonce à present, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au siecle prochain on ne fera pas si dissimulé, ainsi la mode a été, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

\* S'il étoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui declame contre les Auteurs, je me ferois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

\* D'autres que moi ont écrit sur la mode; il se peut faire que j'ai touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnuës; quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toujours été à la mode de profiter des lumieres des bons Auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les Savans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroît que celle-là durera.

\* D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté ? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à notre jugement plus exquises ? ou plutôt ne seroit-ce point à cause que nous les regardons comme un bien qui nous appartient ?

En toutes choses la nouveauté plaît, dans les  
Scien-

Sciences, dans les Langues, dans les manières, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

---

### LES FEMMES.

**Y**A-t-il encore quelque chose à dire sur le sujet des femmes? Depuis que la Satire est en regne, elles en ont été la matière; du tems même de *Moïse*, l'infidélité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, on pourra parler d'elles d'une manière toute nouvelle.

Que les Dames ne se préviennent point contre moi; je suis prêt de rendre justice à un sexe, en faveur de qui mes moindres sentimens sont ceux d'une estime véritable, je parlerai avec respect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop persuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite; n'en point excepter on m'appelleroit flatteur.

La médifance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Difficile qu'il est que toutes aient des perfections incontestables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'est pousser trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes sages; je n'ose croire que Paris soit si corrompu. Dans Sodome on trouva sept justes.

Quelques femmes qui auront eu de la fragilité  
pour



pour un amant, feront croire les autres infideles : il est injuste d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foiblesse ; j'hésite à vous repondre, si la question se decide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien sur cet article.

La beauté seroit un bien à charge, si les belles n'avoient pas le privilege de se faire des adorateurs.

Les belles personnes ne se souffrent pas volontiers, mais se regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui est aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux ; chacune envie son bonheur.

Rien ne va plus loin & n'est moins capable d'être retenu, que le ressentiment d'une femme à qui on en préfère une autre.

La beauté ajoûte beaucoup au merite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un merite éminent pour rendre la laideur suportable.

\* La beauté n'est pas un bien de longue possession. Comme les grandes richesses conduisent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui se perd, produit une laideur affreuse.

Une femme à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroïssoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante ; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à se farder.

\* Voulez vous faire à une Dame un compliment qui soit bien reçu, dites-lui qu'elle est belle & qu'elle est jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Louer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la rejouiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

\* La

\* La vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemies irreconciliables ; une femme qui fait les allier ne merite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain ; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera ; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le fera pas ; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le matin inébranlable ; les belles doivent être sur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames se sentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur sagesse est comme impuissante ; on peut tout cependant en aimant son devoir.

\* La beauté n'est pas ce qu'il y a dans une femme de plus apétissant, non plus que la laideur n'est pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un esprit bien tourné vaut tous les charmes ; une humeur bizarre est le plus grand des désagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage ? Elle apprehende que sa laideur ne la prive des bonnes graces de son époux : je l'assure du contraire, si elle a l'esprit bien-fait. L'honnête-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la regularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

Une belle qui s'est renduë aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment ; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

\* Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les  
au-

autres. Il n'est personne, ce semble, qui ne se passionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit davantage, car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

\* Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits, je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de se le donner en presence des laides.

Il falloit me voir il y a vingt ans, dit *Climene*, je jouissois alors du titre de charmante: J'entends ce qu'elle veut dire, elle ne feroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes, comment ne desespereroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie?

\* Les regles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille; j'approuve cette politique. L'expérience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la preference aux aînées sur les cadettes.

\* Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus, un double moins, je n'épouse pas votre fille, dit le pretendant. Je vous en offre quarante, & prenez ma fille, répond le beau-pere; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit, & dont les autres ne s'acommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement, quelques louanges qu'on donne au desinteressement des anciens, il n'a point été jusqu'à se charger d'une femme sans dot.

\* Je ne sâche pas des femmes plus trompées que



que celles qui se font figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

*Julie* consent d'être mariée, l'époux qu'on lui propose est-il de son goût? Y repugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de sa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que serviroit tant de delicateffe dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

\* Un mari jaloux n'aime point qu'on lui dise du bien de sa femme, il a peur de le devenir à bon titre; si on lui en apprend du mal, il croit avoir raison de l'être, ne parlez donc jamais à un homme de son épouse.

\* Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit assez d'une maîtresse, une femme ne suffit pas. L'Amant étoit seul caressé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perversité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne sommes plus dans ces siècles innocens où la chaste épouse bernoit ses desirs à plaire à son époux. Peut-être que dans les siècles à venir on vantera la pureté de celui-ci, la raison, vous la savez, le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais; j'entends de banqueroutes à la pudeur.

- *Lucrece* qui se tuë pour ne pas survivre à la perte de son honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour suivre son mari dans le tombeau, sont, au jugement de la plupart, des exemples inimitables; à peine les admire t-on, plus souvent on en raille.

\* Telle se pique dans le mariage d'une chasteté qu'el-



qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le célibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur, croit que le Sacrement lui donne droit de secouër les scrupules. En faveur de qui prononcera-t-on ? Sans hésiter je me déclare pour la première ; les fautes passées sont excusables , les présentes sont les pires.

\* Quelques jeunes mariées ont leurs raisons pour dire à l'époux , que ses fréquentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si les maris sont jaloux, les amants délicats le sont aussi.

Les caresses d'une maîtresse sont ravissantes , celles d'une femme quelquefois suspectes. Votre épouse vous flatte, vous embrasse, est-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce soit pour l'amour de vous, je ne parirois pas.

Je regarde *Auteuil*, *Passy*, *Vincennes* comme autant de théâtres où chaque jour de beau tems le courage jouë des rôles forts différens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs, il n'est maintenant à craindre que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

\* Je connois quelques femmes, elles sont à la vérité en petit nombre, qui me donnent du goût pour le mariage: leurs manières raisonnables, la sincérité de leurs complaisances, une attention régulière aux soins domestiques, tout cela plaît infiniment. J'en fais mille autres qui font aimer le célibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la dépense, un mépris odieux pour leurs maris; de bonne foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Un jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-

drez-vous? Celle-là ne voudra point de vos **caref-**ses, celle-ci vous dégoûtera par les siennes. La première vous rendra jaloux, la seconde prendra ombrage de vos démarches; l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne souffrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant, avouons-le.

Une femme riche accommode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient compagnie, une femme de naissance honore une famille; grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé!

\* Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je soutiens que c'est pure calomnie. Il s'en trouve qui sans intérêt se laissent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne dise que tout est or aux yeux d'une maîtresse à qui l'on plaît.

\* Toute femme qui a son devoir à cœur, quittera la société des coquettes: Avec elles on prend l'Art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne se piquent que de telles galanteries.

Ce n'est point la taille d'un mari qui doit régler la tendresse d'une femme; ce n'est pas même cette belle humeur, cette complaisance, ces charmes de l'esprit sur lesquels elle doit mesurer la passion; c'est uniquement sur le devoir, je me défie d'une sagesse qui n'est soutenue que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'évanouira au moment que ces avantages disparaîtront.

\* Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Ephefe, c'est leur faire trop d'honneur, beaucoup cedent sans se défendre.

La fierté, l'indifférence, c'est ce que je redoute le moins dans une femme, j'appréhende  
Plus

plus la violence de son amour que tout le reste.

Dans peu de femmes la fierté est sincere, dans presque toutes c'est une vertu de bien-séance; il a fallu avant que de l'acquérir combattre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'est que pour la bonne grace, menace ruine à tout moment.

Les belles ont une modestie scrupuleuse, une pudeur revêche; mais il ne faut point se désespérer, elles s'aguerriront peu à peu, leur timide vertu n'attend pour se rendre que la gloire de plusieurs demarches.

La fierté sied-elle bien aux Dames. Sans doute, pourvû qu'elle ne se démente point.

La fierté ne rend pas une femme méprisable, d'abord qu'elle la fait servir de sauvegarde à sa pudeur.

\* Pour connoître l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conseille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de sa foiblesse. En cela ne les méprisons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

\* Une tendre union se forme entre deux personnes, leur amour est ardent, peu à peu la froideur succede à ces premiers feux. Accusera-t-on le galant? Blâmera-t-on la maîtresse? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ses bontez ont détaché, ou que ses froideurs ont deconcerté, sa passion seroit toujours égale; prononcez donc sur la raison que je vous expose.

\* Le caractère de prude est parmi les femmes ce qu'est chez nous le caractère des hypocrites.

*Amarante* n'aime point qu'en pleine compagnie, on se donne des libertez, elle prend son fier & se

gendarme auferement, parce que, dit-elle, il y a tems pour tout.

La prude vifé au fin, elle n'est qu'un peu plus de tems à fe rendre, & le fait avec plus de sûreté qu'une autre qui fe jette à la tête.

Je me défié d'*Olympe* avec fon air de Vestale. Ces pudeurs inacceffibles aux plus honnêtes gens me font fufpectes, depuis que je fai l'Histoire d'*Antiope* qui refufa à Jupiter dans fa grandeur, ce qu'il obtient déguifé en Satyre: nous avons trop vû des prudes difputer le terrain & le ceder enfin à un amant fans mérite.

\* L'efprit de contradiction dont on accufe les femmes paroît fur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifférence, elles méprifent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de fes froideurs, il ne vous reffe qu'un moyen de les vaincre; marquez-lui, croyez-moi, de l'indifférence.

\* Un homme bien fait n'est pas généralement bien reçu de toutes les Dames, il ne plaît qu'à celles qui font mieux faites que lui. Aux autres dont il effaceroit les charmes fa prefence est infupportable.

\* Est-ce le mérite qui produit un Cavalier auprès des femmes? oui, mais il y a mérite & mérite.

*Trapile* n'a ni argent ni fàvoir-vivre, il est brutal & groffier. Les belles quoi qu'il en foit le courent à l'envi; le goût n'est pas matiere à conteftation.

*Crifante* est aimable, chante agréablement, paye d'ef-



d'esprit, au reste fort délicat, on le destine pour la conversation.

\* Sied-il à une Bourgeoise de faire le bel esprit, de raffiner sur la langue, ou de ne parler que des Romains? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une Bourgeoise tout au contraire.

La modestie, la simplicité sont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur prescrit d'autres manieres de se distinguer.

\* L'imagination des femmes passe pour très-délicate, tout chez elles répond à cette délicatesse, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne sont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoître l'intérêt qu'on a de les frequenter; dans leurs sentimens, elles affaionnent, on ne peut guere mieux, une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

\* Disons-le, à notre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment: quand elles n'aiment pas elles savent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne fait pas dissimuler ignore l'Art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Erasme* depuis long-tems fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toujours crû qu'il en étoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'hui; tant pis pour lui, étoit-il nécessaire qu'il lui fit confidence que tout son bien étoit en décret.

\* La discretion n'est pas, à ce qu'on pretend, la vertu favorite des Dames, j'ai des exemples du contraire, *Carite* cherche à se marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une fourde galanterie.

Vous rencontrez *Lucie* qui se hâte de terminer votre compliment; surpris de la voir dans les rues de si grand matin, vous en demandez la cause; d'un ton embarrassé elle vous répond qu'elle va à l'Eglise; est-elle obligée de vous dire qu'elle court à son rendez-vous?

*Glicere* qui depuis quinze ans fait bruit dans les ruëllles, s'est-elle avisée jusqu'ici de reveler le mystere de son âge? Je ne puis autrement nommer une chose qu'elle cache obscurément.

L'amour cause d'étranges métamorphoses. La fiere s'humanise, la devote écarte ses scrupules, la prude ne sauve que les aparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifferente ne l'est qu'un tems, il n'y a que la femme lubrique qui ne sauroit changer.

\* *Justine* qui a ses raisons ne se soucie pas qu'on l'aime, pourvû qu'avec elle on fasse tout ce qui est du devoir d'un homme veritablement amoureux, je serois fâché qu'on entendît autre chose que les civilitez, les demarches respectueuses, les avances ordinaires.

\* Depuis six ans *Dorante* fait la Cour à *Belise*, son amour est enfin recompensé, vous croyez qu'elle lui a donné les dernieres faveurs, c'est ce qui vous trompe, elle les lui a cherement vendus.

Une femme du monde entretient son galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en pensez-vous? Ce n'est que pour se faire ensuite acheter plus honorablement ses faveurs.

\* Sa-

\* *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal , elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur ; elle auroit reçu à la verité mille douceurs , autant de declarations ; c'est justement ce qui lui deplaît , elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

\* La devotion est une bonne chose , une devoté n'est pas estimée telle , il s'en faut tout.

Une devote est chez elle trop incommode , elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise ; mais c'est le lieu : Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

\* Une maîtresse passionnée est plus genereuse que l'amant le plus liberal : elle donne ses faveurs pour rien , le galant se feroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un côté ? Quel desintéressement de l'autre !

Un honnête homme ne se prevaudra jamais des faveurs d'une Dame , l'amour chez lui fera placé à l'estime , le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

\* La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privés ; les hommes sont ennemis de la crainte , particulièrement les femmes , elles soutiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

*Argine* n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir , elle rentre chez elle à toute heure de nuit , son mari n'en dit mot , je l'approuve ; long-tems il s'en est plaint , & toujours inutilement , à la fin il s'est fait un calus , aussi en vit-il plus content.

\* Quand je vois une femme d'esprit , elle me donne de la tentation , je l'aimerois pour maîtresse ; pour femme sur mon honneur je n'en voudrois

drois pas ; ma maison deviendrait la retraite de la pedanterie.

*Melinde* est des personnes qui composent le beau monde, son esprit ne s'épuise jamais, elle a une humeur sans façon : un entretien fort divertissant, parle de tout & parle naturellement bien ; il est permis de dire son goût, *Melinde* me conviendrait.

*Frontine* n'a que le talent des premières visites, encore y-a-t-elle des absences d'esprit qui dégènerent en extravagances. Sujete à être abatuë par une mélancolie subite, on est étonné qu'elle passe d'une grande joye, à un sombre chagrin, aiant sur tout martel en tête, dès que l'œconomie de sa coëffure se gâte. *Frontine* n'est pas la seule de son humeur.

\* La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donnent de l'inquietude.

S'habiller aujourd'hui de la belle maniere, être huit jours ensuite dans un negligé privé de bonne grace, c'est une mauvaise habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes fortes de personnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande diformité.

Bien des maris font de la depense des habillemens de leurs époufes sans jouir de leur propreté. La coquette fuit en s'habillant le goût de ses galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit sa femme dans un affreux negligé.

\* Peu de chose nous attache, peu de chose nous detache. Un chien, un oiseau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plupart des femmes.

Les



Les femmes n'ont que des passions extrêmes. L'amour chez elles est une fureur, l'indifférence passe en haine, la jalousie dégenere en rage.

\* La curiosité est le foible du sexe, je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout savoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le repeter; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

\* Les hommes se dégoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

\* Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que votre nonchalance trouble l'une, autant votre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échappiez, la laide appréhende qu'on ne la neglige. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de votre tendresse, si une fois vous vous dégoûtez de l'autre, il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sai si je fis bien de répondre, que l'infidélité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus nécessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

\* La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

## L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON pretend que Cratès mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'ils devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Qui-conque en a negligé la fortune, se soucie peu de faire sa Cour aux Grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette abondance de biens, la plupart mourroient de faim faute de talent.

Les gens d'esprit sont sûrs de ne jamais manquer. Leur industrie remplace le defaut de bien.

Un stupide quand il devient malheureux, l'est doublement ; il a son malheur, & n'a point de ressource.

Le bien acoquine furieusement. Combien de debauchés qui ne le seroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de fainéans auroient pû cultiver leur esprit que le plaisir a amolis?

Tu serois honnête homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, si je ne te laissois rien.

\* Quand même l'esprit pourroit s'acheter, le débit n'en seroit pas grand: Qui est ce qui ne s'en croit pas suffisamment?

\* Les gens qui ont le plus d'esprit sont sujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour son repos prit le parti du celibat, il y vécut long-tems d'une maniere fort agréable & paisible. Devenu septuagénaire il épouse une fille  
qui

qui n'a que dix-huit ans. Sa science, son mérite, son expérience du monde ne sembloient pas le conduire à ce terme.

\* Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit.

\* Dans le siècle où nous vivons on ne se croit pas obligé d'estimer un homme par l'étendue de son esprit. Personne ne se veut donner la peine d'approfondir son savoir; s'il n'a le talent d'en imposer, il demeure inconnu.

Un esprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une conversation à de jolis recits, remplissez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanson, vous serez plus admiré que le Géomètre, le Philosophe, le Theologien; c'est le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du mérite de *Dorimon* s'il ne falloit deviner qu'il a de l'esprit.

\* Un esprit solide ne passe pas aisément d'une extrémité à l'autre: s'il change de sentiment, c'est la seule raison qui l'y détermine.

\* Un homme d'esprit se trouve embarrassé avec celui qui en manque. S'il parle ingénieusement on ne l'entendra pas, s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

\* Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus savans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnues aux moins instruits.

On vante la memoire prodigieuse d'un François

qui fait jusqu'à vingt langues. M'assûreroit-on qu'il entende seulement la sienne?

Dès que je saurai parfaitement ma langue, si j'ai du tems de reste je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut?

*Teocrine* reçû Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le Grec & l'Hébreu, afin de mieux entendre le texte original de l'écriture. Espere-t-il se rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont précédé? Qu'il profite de leurs lumières, il éclaircira en quelques années ce que seize cens ans de recherche ont à peine débrouillé.

\* Si l'usage étoit de parler en France, Grec, Latin, Allemand, Espagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que servent donc les autres?

Vous aurez un Panegyrique à faire, vous serez nommé pour prononcer une Oraison funebre dans une assemblée de gens éloquens où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, si vous ne le savez en perfection? Belle objection que vous nous faites, pourroit répondre *Arsene!* Les Maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à notre secours?

\* L'ignorance de plusieurs qui avec l'unique talent d'une heureuse memoire veulent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques Savans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en débite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne savent que se faire honneur du travail d'autrui.

Si



Si les copistes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bien-tôt. C'est assez aux Abbés de qualité d'apprendre un Discours de trois quarts d'heure, sans qu'ils soient obligés de le faire eux-mêmes.

\* La science a ses bornes, l'ignorance n'est pas generale. Les Savans peuvent aussi penser juste.

\* Savoir tant de choses, c'est comme si l'on ne favoit rien. Les idées sont tellement confuses, qu'à moins que d'avoir l'Art de les démêler, le grand savoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

\* *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'est ruiné & a ruiné ses amis. On ne l'accuse ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine! Il a voulu faire le Chymiste, & s'est réduit à la mendicité.

\* Les Savans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à développer les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à apprendre les regles de la Justice, rarement à l'exercer. Le Théologien ne songe pas tant à profiter de la Grace qu'à en connoître les differens effets; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science?

\* Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Théologiens le soin de parler de Dieu, & de s'appliquer uniquement à la découverte des principes naturels; en font-ils mieux?

Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la Verité qu'un Savant superbe qui croit sa Raison infallible. Celui-là craint de se tromper

& il arrivera qu'il ne se trompe pas ; celui-ci s'est déjà trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

\* Il n'appartient qu'aux Savans de ne se point lasser d'apprendre ; plus ils savent , plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne reconnoissent pas le prix de la Science , fuyent le travail. L'habile Mathématicien est toujours dans les figures , l'ignorant erre d'objet en objet & se contente d'effleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche , le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

Le subtil Philosophe creuse les difficultés , le demi-savant les touche legerement.

\* Les Sciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études , aux penibles veilles le succès est réservé.

Tous les beaux Arts ont quelque chose de difficile qui ne se fait sentir qu'aux connoisseurs , & qu'à ceux qui , pour ainsi parler , les voyent de près. Les personnes mediocrement habiles qui ne les regardent que de loin , se flattent d'y arriver sans peine. Comparons les premiers à des voyageurs , qui plus ils aprochent d'une montagne , plus ils la trouvent escarpée ; le second à ces mêmes voyageurs , qui plus ils en étoient éloignés , moins ils la croyoient rude.

Il y a , dites-vous , trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philosophes ; ce n'est que d'aujourd'hui qu'il combat le Pyrrhonisme. D'où vient ? vous demanderai-je , plusieurs ne l'ont-ils pas contesté ? C'est qu'ils n'avoient pas les lumieres de *Philante*. Plus on fouille , plus on découvre du difficile dans ce qui s'opose au sentiment que l'on protege : si *Philante* n'a-  
voit

voit étudié que vingt ans, il seroit encore Pyrrhonenien.

\* Socrate prié de dire s'il pensoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la science & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit. Le bonheur n'est point attaché aux grandes conditions. Quelle estime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni science ni vertu? Lui-même peut-il se croire heureux s'il est dans l'ignorance des belles choses, & hors des bonnes.

La science qui a fait le bonheur des Philosophes, est par cet endroit plus nécessaire aux Grands qu'on ne pense, elle est glorieuse aux Princes heureux; elle est capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La Science donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au desespoir dans les durables adversités.

Un Grand qui fait, trouve plus de plaisir à lire les livres de Seneque, qu'à se repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une symphonie ravissante, d'un spectacle délicieux.

*Aristarque* rebelle aux volontés de son pere qui en vouloit faire un bon Financier, suit l'inclination qu'il a pour les Lettres. Mauvais parti, s'écrie toute sa famille: On pâlit sur les livres, on se rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de sa jeunesse: tant mieux pour moi, répondrois-je si j'étois *Aristarque*: Du moins aurai-je vécu.

## LES AUTEURS.

ON est revenu de la fausse subtilité d'un Auteur, qui se fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéissance. Un ami ne va point sans notre consentement faire les frais d'une impression, ni nous exposer malgré nous à la censure.

*Belus* nous oblige de lui savoir bon gré des motifs indispensables qu'il a de produire ses Satires. Il y a de la tyrannie à faire dépendre l'équité de ses lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas méritée.

\* *Menalque* prévenu de lui-même se propose d'enrichir les Bibliothèques d'un volume de sa façon, il écrit sans consulter personne de ses amis. Seul & favorable juge de ses ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en est éblouissant, quelques endroits en sont bons, on lui fait enfin des offres de son manuscrit, il les accepte; & content plus qu'on ne peut dire, il médite déjà le projet d'un second & d'un troisième livre. Le premier est entre les mains de l'Examineur préposé, qui accoutumé d'approuver les choses mauvaises, parvint qu'elles n'intéressent pas autrement le public, délivre son certificat. Le Libraire, mais c'est trop tard, commence à réfléchir sur les conditions de son traité. Prévoiant que de deux mille exemplaires qu'il s'est engagé de tirer, il n'en fera peut-être pas débité cinquante, il renonce à l'impression du Livre, aime mieux perdre & son privilège & son argent, que de risquer de plus gros frais. *Menalque* n'est-il pas obli-



obligé à restitution; il ne faut pas être trop fin ca-  
suisite pour le décider.

\* Chaque Auteur a ses partisans , & ses enne-  
mis ; du credit des uns ou de l'envie des autres  
dépend la destinée d'un Livre. Les productions  
nouvelles bonnes ou mauvaises ne sont ni univer-  
sellement condamnées ni généralement applaudies :  
j'en viens de dire la cause.

\* Le sort d'un Auteur qui commence mal  
est de mal finir. Tel a fait une méchante pre-  
face qui a mis à son ouvrage une conclusion de-  
testable.

*Capis* a fait un Livre d'une grosseur, je vou-  
drois dire d'une bonté raisonnable, la préface en  
est admirée, je suis fâché qu'elle ne soit pas de  
lui.

Si quelques Ecrivains de notre tems étoient de-  
venus Papes , on n'auroit pas tant disputé sur l'in-  
faillibilité.

On me demandoit dernièrement ce que je trou-  
vois de bon dans les écrits de *Softris* ; je répondis  
qu'il avoit eu envie de bien faire.

\* Tantôt une préface est trop courte, & par là  
inutile ; tantôt trop longue, & elle ennuie. Une  
épître dedicatoire ne fait qu'exciter l'envie des fai-  
seurs de panegyriques.

Une table embrouille plus qu'elle n'éclaircit.  
En supprimant ces trois choses on s'épargne du  
travail, & un Livre n'en est pas moins estimé.

La préface est votre écueil, disois-je librement  
à un de mes amis homme de Lettres. Faites un  
Livre où il n'y ait ni table, ni préface, ni épître  
dedicatoire, vous ferez sûr de plaire à mille gens  
qui se plaignent que ces trois articles font la moi-  
tié d'un ouvrage, il profita de mon conseil, & se  
souvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriser.

\* Le

## 114 SUITE DES CARACTERES

\* Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me suis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre sur la bonne foi d'un titre magnifique; Dieu veuille que le mien n'ait pas causé de tels repentirs.

\* Est-il bien fait de mettre son nom à un Ouvrage? Oui, si l'on a quelque aveu parmi les gens d'esprit; jusques-là, non. *Xantipe* a pourtant mis le sien en gros caracteres à la tête de ses Oeuvres. L'a-t-elle fait à son premier ouvrage? La modestie comme toute autre chose a ses bornes; si vous trouvez qu'elle soit blâmable, profitez de sa faute.

\* Une cinquième édition m'est garant du succès d'un Livre: la huitième me cautionne qu'il ne s'en est point fait de meilleur.

\* Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaises choses sont tellement mêlées qu'on se brouille & qu'on se reconilie à tout moment avec eux; c'est une nécessité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos Ecrivains portent le caractere de legereté attaché à leur nation, tantôt ils soutiennent une opinion, peu après ils la combattent, leur jugement ne se fixe point.

\* Bien écrire & bien parler sont deux talens trop differens pour se trouver dans une même personne. On expose en conversation tout ce qui se presente à l'esprit sans faire choix de ses pensées: l'homme de cabinet se rend plus exact, il se défie de la fertilité de son imagination, & croit qu'une pensée pour valoir quelque chose, doit aussi lui coûter quelque chose.

Un ouvrage Chrétien doit se sentir de la pureté du Christianisme, elle ne doit pas même être ban-  
nie

nie d'un Ouvrage prophane. Qu'on voie dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses mysteres , qu'on reconnoisse dans le second qu'il fait faire un saint usage de tout , & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux , si noblement écrits , qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

*Malice* en écrivant sur une matiere de Religion a laissé tout à dire à ceux qui traiteront le même sujet , pourquoi fort-il de son talent , il pouvoit nous donner un fort bon Traité de Physique : la Theologie n'est pas son bel endroit.

J'estime les Romans bien écrits , j'en ai lû quelques-uns avec plaisir , cela ne dit pas que je voullusse les avoir faits.

Un faiseur de Romans , un Poëte critique , l'Auteur d'un Livre dangereux se font promptement afficher aux endroits les plus remarquables de la ville. Il n'y a pas jusqu'aux portiques des Temples qui ne soient décorés de leurs superbes placars. On revere leur genie , on avoué leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écrire une fois en sa vie , ce n'est ni une histoire galante , ni une mordante satire , personne n'achete son Livre , personne ne se veut donner la peine de le lire ; c'est que son ouvrage est Chrétien.

\* On auroit tort de reprocher à quelques modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs productions ; plusieurs , le nombre en est petit , devoient à eux-mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne lui apprend rien de nouveau , c'est votre faute. Quittez le dessein de faire un Livre , si vous ne savez pas donner à vos pensées la grace de la nouveauté.

\* Peu

\* Peu favent tirer avantage des lumieres des anciens, il faut étudier le goût de son siecle. Dès qu'un Auteur a en tête de copier, il court risque de s'égarer, & sort infailliblement de la voie qui conduit à l'aprobation.

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'esprit, n'est ordinairement qu'un vol bien deguisé, un honnête larcin.

\* C'est un effort glorieux que de se proposer les grands hommes pour modele. Quand même on ne les suivroit que de loin, il suffit de marcher dans leur carriere pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui desormais feront des tragedies ne s'estimeroient-ils pas heureux d'être appelez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Colasses*, de petits *Lullis*, les B. les R. de petits *Despreaux*.

*La Bruyere* ne se croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraste*: je me rejouirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

\* Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne font ni si fins ni si élevés que les anciens, c'est avoir un amour dereglé pour l'antiquité, à parler sans passion on trouvera que les modernes les suivent de bien près.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de si belles découvertes dans les Sciences; mais elle ne doit pas nous aveugler sur le mérite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri sur leurs connoissances. Cela se peut dire à la louange d'un siecle, où il a paru tant de beaux esprits qu'on pourroit douter si dans celui d'*Auguste* il y en avoit davantage: les gens idolâtres de l'antiquité me blâmeront de parler ainsi. Après *Cicéron*, *Virgile*, *Horace*, ils n'estiment personne, ils ne les estimeront pas même s'ils avoient



voient eu le malheur de renaître dans ces derniers tems , parce qu'ils ont resolu de contrequarrer le goût des modernes.

\* En matiere d'éloquence il y a des choses qui veulent être traitées avec grandeur , d'autres où la simplicité du style produit une majestueuse bienfaisance. N'ayez point l'ambition de vous élever au dessus de votre sujet.

Cet amas de figures, cette confusion d'ornemens répandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence profane est addonnée au luxe , qu'elle aime le faste : l'éloquence chrétienne est plus modérée, plus simple, plus naturelle.

\* Trop d'esprit dans un Ouvrage est une espece de défaut ; je ne trouve que celui-là dans S. Evremond. N'affectez plus *Mucie* de briller par tout ; l'attention du Lecteur est fatiguée par le nombre des pensées , il est à propos de lui laisser prendre haleine.

Que sert d'être si guindé dans des expressions, si compassé dans ses phrases ? Un Auteur doit se mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expression à mon dépit, quand en lisant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je consulte FURETIERE ou RICHELET. Les Auteurs d'aujourd'hui prennent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on étoit assuré d'en trouver l'explication ; mais ils partent la plupart de leur genie ; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour soulager l'esprit vainement gêné des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce siecle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent gueres mieux, leurs mots ne sont pas assez établis.

\* Les

\* Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables : je ne me flatte pas d'être à couvert de leurs plaintes : Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moi, je les prierai de me dire leurs qualités, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition ?

\* On auroit mauvaise grace de rejeter comme indigne d'écrire un homme d'armée, ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons des premiers Ministres, des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mystere de la foi qu'ils travaillent à nous développer, leur art consiste à l'enveloper dans des difficultés toujours nouvelles dont la Scholastique s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarlate plus de Science, que sous la longueur affreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

\* Le Ciel nous donne à tous au premier moment de notre naissance une certaine étendue de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidés que de ces lumieres ne savent pas à la verité tout à fait pourquoi ils applaudissent à un endroit plutôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils se portent à Dieu : cela est beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel : la plû-

plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette délicatesse de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies ; & néanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un Critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes : qu'on leur défende, j'y consens, de décider d'une loi de Justinien, d'un point de religion, quoi qu'il le falût permettre à quelques-uns, ces Sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas fortifiez par une étude profonde ! n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette défense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poètes & aux Musiciens d'assister aux spectacles : ceux-là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans ; ceux-ci battront la mesure & décideroient de la symphonie ; les autres en seroient exclus. Heureusement le Critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poète ni Musicien, j'aurois eu le chagrin de me voir banni d'un lieu où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourvû qu'on me laisse dire ce que je pense.

\* S'il n'appartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous  
au-

auroient-ils exposé qu'ils sacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à instruire les uns, à plaire aux autres, & qu'à la censure de tous ils soumettoient leurs ouvrages.

Quelque fine que soit l'intrigue d'une piece, quelque mystereux qu'en soit le denouement, le bon sens est d'un grand secours : avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à sa servante ce qu'elle pensoit de ses vers. LULLI se réjouissoit d'apprendre que ses airs servoient d'habillement aux vaudevilles ! sommes-nous plus délicats que nos maîtres ?

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur ; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assurément.

Le petit peuple & le savant monde conviennent également du merite de quelques-uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs raffinez rejettent les productions d'un Auteur insipide ; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt : la difference consiste dans la raison que donne le Savant de son jugement, & dans le je ne sai quoi qui me déplaît de l'ignorant.

Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toujours ajoûter ?

\* Bien des gens ne goûtent pas PASCAL autant qu'il doit être goûté, j'en devine la cause ; pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou du moins être capable de réfléchir solidement.

\* Un Ouvrage qu'aura fait un bel esprit pourra devenir l'écueil de sa reputation.

Ceux-



Ceux-là agissent avec adresse qui se conservent le nom de Savans ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir : tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'effort d'un Livre diffère d'écrire, on a de lui une haute estime ; l'a-t-il fait, sa reputation échoue ; on attendoit de lui plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le Public dans l'attente de quelque chose de grand, & qui après avoir long-tems promis refuse de donner : il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer, vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en ferez que plus estimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation ; plus il a réüssi, plus on se fait le goût difficile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on exige de lui un raffinement perpetuel.

\* Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le nom de bel esprit, défabulons-nous. Nous serions trop heureux qu'un second & un troisième ne fussent pas inutilement hazardés. Combien ont été siflez à leur coup d'essai, qui se sont vûs ensuite honorer d'une aprobation publique ? Ceux qui ont du talent peuvent esperer le même sort.

\* J'aime un discours naturel, & celui-là ne me plaît pas qui affecte de me plaire.

Il est fort ordinaire de déplaire en voulant trop se rendre agreable ; les faiseurs de pointe sont sujets à cet accident.

Ce qui est écrit sans facilité, ce qui est conçu avec effort, quelque bien pensé qu'il soit, est denué d'agrément, il ne suffit pas d'entre-

voir de l'esprit dans un ouvrage , il y faut de l'ordre.

L'esprit & le feu naissent où l'art manque. Qui-conque écrit sans méthode n'est certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le style deshonne la vivacité de l'imagination.

Rien n'est beau , s'il n'a la grace du naturel : mais rien n'est parfait si l'art ne déguise adroitement la nature. Le point est de savoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embellissemens étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'esprit, la nature ne doit pas néanmoins l'emporter si fort au dessus de l'art, qu'elle y paroisse sans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nudités grossieres : bien qu'on sache que Cleopatre accor-doit à Antoine les dernieres faveurs , le peintre qui auroit ce sujet à traiter voilerait legerement une partie de ces objets qui choqueroient la délicate vertu des spectateurs. Je demande la même reserve dans un Ecrivain.

Je trouve qu'il est plus difficile d'imiter V O I - T U R E que de surpasser BALZAC , peu savent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beaucoup ont ce stile pompeux , & cachent de grands défauts à la faveur de leurs grandes phrases.

\* Les Poètes n'écrivent pas facilement en prose : ils ont une telle habitude de scander leurs vers , que ne trouvant plus leur compte à mesurer leurs periodes , il leur est impossible d'en faire deux ou trois de suite. *Vulps* au jugement du Public très-habile ne peut venir à bout de ses préfaces : après qu'il les a faites en vers un de ses amis les met en  
pro-

prose ! que ne les laisse-t-il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poètes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hyperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poètes qu'ils corrompent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

\* Il n'est pas défendu à un Auteur de compter en secret les Savans de son siecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît : comme il peut se tromper, il seroit dangereux de ne montrer au public que ceux en faveur de qui il s'est prevenu. Nous en voyons qui disent hardiment, il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui possède l'art d'écrire délicatement. Ces décisions sont bonnes dans un manuscrit, que peu de personnes lisent ; dans un imprimé elles sont odieuses.

\* Un Auteur tarit à force d'écrire, l'esprit se seche si on ne lui donne le tems de recouvrer sa premiere fertilité par de bonnes lectures. Il faut laisser de l'intervalle entre un premier & un second livre.

Plus on a de facilité à composer, plus on doit se défier de la fécondité de son genie, cette heureuse abondance doit être suspecte : il est rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner sur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y applique, quand la galanterie me désennuie, je m'en occupe. Tantôt je suis serieux, tantôt je suis critique. Je tremble en verité dans le peu d'apparence qu'il y a de remplir des goûts si opposés.

\* Tout est devenu venal jusqu'à la Science & aux

aux Livres. Pourquoi pensez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'est que lui-même l'a déjà païé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne se piquent pas plus de desintereffement que les autres. L'honneur est une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C... ait toujours également envisagé la reputation, lorsque ses pieces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire est méprisable : si son ouvrage est bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la necessité m'avoit réduit à la necessité de travailler pour de l'argent, j'aurois assez aimé le métier de genealogiste ; en est-il de plus lucratif dans ce siecle où l'on donne plus que jamais dans la fausse noblesse ? Un roturier qu'on a le secret de faire Gentilhomme, se fait liberal & prodigue.

\* C'est une espece de fureur que la passion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire seroit une mortification cruelle. Qui leur defendroit de composer sous peine de mort ne pourroit pas s'assurer de leur obéissance, tant est furieuse la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur demon comme les avares. Ainsi doit-on nommer la rage qui les possede de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

\* Ne donnez jamais à penser que vous avez voulu poursuivre le travail d'autrui. Vous risquez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous exposez les Ouvrages est peut-être celebre dans la Republique des Lettres ; savez-vous si l'estime qu'on a pour lui ne diminuera



ra point celle qu'on auroit eue pour vous ? Le Public ne s'attend pas à une simple Traduction, il croit que vous voulez encherir. S'étant formé de vous une grande idée, ne deviendrez-vous pas le jouet de sa critique, quand il connoîtra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait ?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces fortes de gens : car il arrive qu'on tâche d'éclipser par ses propres sentimens les pensées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaisir qu'il y a d'ajouter du sien à ce que des Savans ont dit. Le Traducteur est bien puni de sa temerité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'Ouvrage, on le lui attribue, le Public est-il injuste ? Oui, me direz-vous ? Mais qu'étoit-il nécessaire de le prier d'en user ainsi. Ce tour étoit bon autrefois, il est usé maintenant, les Lecteurs ne sont plus dupes.

\* S'il y avoit une inquisition au Parnasse, le Royaume des Muses n'en seroit que plus florissant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui après avoir été puni, continué le métier de filou, qu'à un Auteur qui s'obstine à travailler. On a toujours besoin d'argent, voilà l'excuse du premier ; il n'y a point de nécessité de se traduire en ridicule, voilà ce qui condamne le second.

\* Le sage ne considère point le nombre des livres, il en regarde le prix ; il les pese & ne les compte pas.

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hésite à les produire ; le fol & l'ignorant se précipitent ; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume ; s'ils vi-

voient cent ans ils ne vous en donneront pas un bon.

D'où vient que tant de gens très-capables de composer ne l'ont point fait ? Leur Raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruiner par un écrit dont peu connoissent la finesse une réputation que trente années de travail auroient acquise.

\* Je surprendrois bien des personnes , si je leur disois que l'Auteur de l'Ouvrage en ce siècle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire , & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire , lui disoit-on , vous aurez tous les Critiques à dos. Le Livre est à peine afiché que les exemplaires en sont enlevés. Une seconde , une troisième , une quatrième édition paroissent ; en un mot nous attendons la neuvième : dites après cela qu'il n'y a pas un sort attaché aux Livres.

### LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

**L**E pouvoir qu'on donne à la fortune n'est rien, elle-même n'est qu'imaginaire.

Admettre un destin , une fortune , le hazard , le fort , c'est parler le langage des Payens , ce qui arrive contre l'attente des hommes , n'arrive que par une secrète permission du Ciel. Tant d'empires détruits , tant de revers , tant de malheurs sont regardés comme les effets d'une fortune courroucée ; on se trompe ; la Fortune , cette Divinité chimérique , n'y a aucune part. Nous devons recon-  
noî-

notre que Dieu permet toutes ces vicissitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

\* La Fortune eut autrefois des temples , elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne sommes plus à la vérité dans ces tems où l'idolatrie consacroit des lieux publics au culte de la Fortune. On se contente de lui rendre ses hommages en secret. L'Ambition lui dresse des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

\* La Fortune fait plus d'hypocrites que la Religion n'en a. Si la piété n'étoit un acheminement à la faveur , comme l'esprit, la Science, la valeur, le mérite, on verroit peu de devots.

\* La fortune, dit-on, change les mœurs, je crois plutôt qu'elle les découvre ; tant qu'on vit dans l'esperance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se deguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent notre élévation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est.

*Cresus* irréprochable dans un état privé en est à peine sorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puisse justement reprocher ; vous m'en demandez la raison, ne voiez-vous pas qu'il n'a plus même intérêt de se contrefaire, sa fortune est faite, que lui importe de dissimuler davantage ?

Ne pensons pas que *Cresus* qui dans son élévation est un orgueilleux, un impitoiable, un avarice, n'eût déjà les mêmes défauts : certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en suspendoit la violence ; ses soumissions étoient le voile de son orgueil, sa douceur apparente cachoit sa dureté naturelle, des libéralités nécessaires confondoient son avarice. La fortune est venuë, elle a dévoilé les artifices de cet hypocrite, elle le découvre ce qu'il est.

Difons tout , bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient auffi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne font de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partifans tous ceux qui parviennent.

\* Que la fortune paroît bizarre dans ses choix. Tels après de grands services rendus languiffent dans une condition inconnuë , pendant que d'autres font recompensez d'une mediocre action de valeur , que la temerité aura produite ; c'est le cours des choses humaines. Accoûtumés que nous sommes à de pareils événemens je m'étonne qu'ils nous surprennent.

La fortune a bien reçu des maledictions des hommes , depuis qu'ils connoiffent l'extravagance de ses choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde ; De ceux que nous voyons monter aux faîtes des grandeurs , beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit fans le chercher , malgré eux on les a fait puiffans : c'est de quoi nous nous plaignons.

\* Les anciens mettoient avec raison un miroir sous les pieds de la fortune , quand on est dans une situation glorieuse ; on se fuit , on n'ose se regarder , ni s'appliquer à soi , trop de choses affoibliroient cette idée qu'on s'est formée de la prosperité ; on fuit même de voir ceux qui ont été heureux , & qui ne le font plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition , ne font hélas que l'irriter : l'ambitieux s'imagine la fortune comme une Déesse constante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais événemens il les croit éloignez , les bons succès il se les promet ; peut-on se flatter jusqu'à ce point ? Il ne faut



faut qu'ouvrir les yeux pour voir des Courtifans disgraciez , des Ministres devenus odieux , des grands rabaisés ou par leur propre temerité ou par la bisarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela , il a mis le miroir sous ses pieds ; pour le dire plus naturellement, il s'est aveuglé.

\* Saluste dit que *la fortune domine en tout , qu'elle rend toutes choses celebres ou obscures plutôt par caprice que par raison* : cela est très-juste , ce qui fuit ne l'est pas ; elle ne peut donner ni ôter à personne l'habileté , la probité & les autres bonnes qualités de l'ame. Je parle de la fortune selon l'idée qu'on en a dans le monde , toujours en supposant les principes que j'ai avancés , qui est-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une première dignité , se montre si ingénieux pour arriver au plus haut point d'honneur ? Pourquoi cet autre déchu d'une place éminente , paroît-il incapable de se relever de sa chute ; ce vertueux particulier s'est corrompu dans la faveur ; cet homme d'affaire autrefois si intrigant , maintenant réduit à lui-même est sans genie , sans industrie ; reconnissons donc l'autorité de la fortune & sur les grandeurs & sur les grands.

Je ne vois rien qui soit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cause ne se bornant pas à faire d'un indigne un puissant ; d'un sage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie , c'est son jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats , dénaturés , impitoyables ; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur , qu'elle ne produise un monstre de cruauté , & on niera absolument que la vertu soit en son pouvoir ?

\* Les hommes voudroient que la fortune pre-

vînt leurs souhaits ; ses retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auxquels on n'arrive qu'après des années de travail ; ils voudroient avoir aquis ces richesses aussitôt qu'ils les ont desirées. Ce n'est point l'ordre des choses du monde. Il faut du tems , pour en jouir , on ne les possède qu'un moment , on les perd d'abord. Voilà , si vous ne le savez pas , les regles de parvenir , & la durée des élévations.

\* Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui se relâchent , elle veut des gens actifs à qui l'estime de ses biens donne de l'empressement , sinon elle se fâche & devient l'ennemie d'un indifférent puni de sa froideur en refusant le succès à toutes ses entreprises.

Bien que nous voions qu'elle distribuë ses faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les mériter , ne presumons rien de son indulgence. Alors elle signale sa générosité en récompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est exempt de se donner de la peine pour sa fortune. Si on parvient sans travail on ne se maintient qu'avec effort. L'un vaut l'autre.

\* Deux choses manquent à la fortune de la plupart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise , aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches , je n'admire que la maniere dont ils en usent. Les louanges qu'on leur donne me déplaisent , si on ne me dit qu'ils y font paroître une modération insignifiante.

Que de gens élevés à qui il ne manque qu'une seule chose , justement celle dont leur bonheur dépend , c'est la modération.

\* Un

\* Un rien contribué à notre agrandissement , un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur , quelques assiduités , quelque empressement à son service , beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus ; autant sont tombés dans la disgrâce par un manque de conduite , une legere imprudence , un petit refroidissement d'égards.

\* S'endormir dans la prospérité , se fier sur ce que rien ne manquera , vivre dans un tranquille inalterable , dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune , n'est-ce pas là un vrai Quietisme ?

\* La fortune ne donne rien , elle ne fait que prêter un tems : demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde ! une prospérité ce semble inébranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue , & délicieuse , si des années de plaisir , des siècles de bonheur ne sont comparés dans le Livre de la Sagesse qu'à une ombre qui fuit , à un messager qui s'évanouit , à un navire qui fend les eaux rapides , à un oiseau dont on ne distingue point les traces , à une flèche qui divise subitement l'air ; à quoi comparerons - nous des fortunes qui ne durent qu'une très petite partie de la vie , quand je dirois , qui ne durent qu'un instant , l'expérience seroit encore pour moi ?

\* Quand nous tombons il y a ordinairement de notre faute ; quand nous montons , il est rare que nous devions ce bonheur à notre mérite.

On a tort d'accuser dans sa déroute d'autres que

que foi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince; nous representons des services oubliés, de belles actions negligées; une disgrâce injuste, un long malheur; pouvons-nous dire que nous ne l'ayons pas merité? Nos services sont-ils si considerables qu'ils doivent être éternellement recompensés? Ces soins que nous exagerons, ces belles actions qui servent de pretexte à nos plaintes sont-elles si regulieres qu'on n'ait rien à se reprocher? Nous souffrons depuis long-tems, qu'avons-nous fait pour ne plus souffrir? Nos murmures continuels, nos médifances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, sont-ce là les marques de notre repentir?

Se trouvera-t-il un Courtisan que quelques mouvemens d'orgueil dans la prosperité, quelques murmures dans la disgrâce, quelque infidélité à l'égard de son maître ou de ses amis ne rendent coupable du renversement de sa fortune?

\* Que l'on est ingenieux à tracer de lugubres images de ses miseres, afin d'y rendre les autres sensibles! J'ai tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un desespoir cruel. Lors qu'on se desespere ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'esperer, c'est plutôt qu'on craint un entier depouillement de ses biens.

Les plus infortunés ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'est plus dans l'honneur, mais on a du bien; on n'a plus de bien, mais on a la santé; on n'a plus de santé, mais on a la connoissance de la Verité. Que feroit-ce si avec cette perte de reputation, cette privation de richesses, ce nombre  
de



de maladies, on ignoroit Dieu ? jusques-là je ne crois pas de vrai malheur.

\* Il n'y a point de chute mediocre pour les personnes élevées. S'ils tombent, ils tombent rudement, leurs secouffes sont violentes, leur renversement fait un éclat furieux, & les peines qu'ils éprouvent dans la disgrâce surpassent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puissans seront puissamment tourmentés.* Cette verité a lieu dans ce monde comme dans l'autre.

\* On murmurerá contre moi, si j'entreprends de montrer combien on est malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'est plus vrai, Seneque avant moi l'a dit. Personne n'a combattu son sentiment. Connoit-on les delices d'une prosperité qui n'a point été interrompuë ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaíse fortune, fait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir ; sans l'épreuve des momens fâcheux, on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverses qui naissent dans le monde accoûtume à leur abord. Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal leger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vai vous l'apprendre. Il faut alors acquérir la patience, perdre cet amour de soi même, se retrancher à une médiocrité jusques-là inconnuë, se réjouir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insupportable ; tout cela coûte.

\* Je plains ceux qui sont toujourns careffez de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se reveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt

dans cet assoupissement déplorable ; si l'on n'est frappé par l'adversité.

Les bons succès corrompent peu , montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrés de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui , & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe , on étoit ami de ses devoirs , la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux , fier maintenant à l'excès , avare ou tout à fait prodigue ; on n'est plus ce qu'on étoit ; pour avoir ses premières vertus l'adversité est nécessaire.

Ceux que la fortune abaisse , rentrent quelquefois en eux-mêmes ; ceux qu'elle favorise en sortent avec précipitation , & n'y peuvent rentrer que par la disgrâce.

\* Il y a une espèce d'abondance dans le dépouillement de toutes choses. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement riche , puisqu'il n'a point de trésors qui l'inquiètent , d'honneurs dont la possession le trouble ; de plaisirs dont la criminelle jouissance le tyrannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exempt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de misère inséparable , & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excès ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il possède , plus il desire , ses souhaits l'embarassent , ses jouissances ne l'assouvissent point , ce qu'il n'a pas lui fait envie , ce qu'il a ne le rend  
gué-

guères plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

\* Mille gens qui auroient perdu leur réputation, si la fortune leur étoit devenuë favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persécuter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons événemens amoïssent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soutiennent l'opinion qu'on a conçûe de leur activité, de leur pénétration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est véritablement un homme ; elle développe les grandeurs de son ame, la met dans son étendue, au lieu que la faveur nous montre seulement qu'il est heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoissoit-on sa fermeté, son indifférence pour les choses d'éclat ? On le croyoit riche, puissant, & rien plus.

\* Il faut plus de courage pour supporter, je ne dis pas les peines, mais les joies d'une éclatante fortune, que pour subir la cruauté d'un mauvais sort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ses douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'ayent leur amertume. Le malheureux se console si l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies ; celui au contraire qui croit que la fortune est obligée de lui être inviolablement fidelle, se fâche & se trouble ; il regarde comme une extrême infidélité de sa part la moindre contradiction qui lui est suscitée.

\* Le malheur d'un homme d'esprit n'est jamais complet. Il trouve en lui-même des ressources contre son desespoir. Les réflexions qu'il peut faire sur ses traverses, la manière dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il se met devant les yeux, ce tableau qu'il se fait des événemens du  
mon-

monde, la difficulté de parer les mauvais succès, l'impuissance de soutenir une grande prospérité, tout cela fait en lui un fond inépuisable de consolations qui manquent aux gens moins spirituels. Ceux qui prennent plaisir à se rendre agreable le spectacle du monde, à orner cette figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes exagerations.

Etes-vous malheureux, faites-vous un si desagreable portrait des bonheurs présens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possédant vous n'aurez qu'un foible avantage.

\* Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on neglige les veritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvû aux necessaires.

\* Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On fait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prospérité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y-a-t-il de merite à être constant dans les mauvais succès.

\* Les bons succès des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choses qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé, quoi-qu'on voie la mort de Sejan, le suplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

\* Les malheureux sont tournés en ridicules. Tout le monde en fait comme moi la raison. On n'esti-



n'estime que ceux qui peuvent servir. On appelle mérite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

\* *Je ne sai rien maintenant que ce que j'ai donné*, disoit Marc-Antoine, pour se consoler du changement de sa fortune. Les avantages de la générosité sont ignorés dans les tems heureux, on se croit bien appuyé dans la faveur; on néglige de se faire des amis; mais que l'on est rigoureusement puni de son avarice aux approches de l'adversité! Tout secours est nécessaire, personne ne s'offre à en donner. Ceux sur qui l'on a repandu mille graces, sont à peine touchés de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a méprisés ou même desservis?

### L'ORGUEIL. ET L'AMBITION.

**R**ien n'est plus insupportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protège; sa bonne fortune le transporte, il est indocile & méprisant; on trouve moins d'accès auprès de lui qu'auprès d'un Prince, il se fait long-tems demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des soumissions réitérées, qu'à des recommandations nombreuses.

L'orgueil des Grands se supporte plus aisément; la naissance peut justifier leur fierté: comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité, on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossière ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce Juge qui du  
com-

commerce a passé à la Magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service aux partis n'a fait qu'un pas : il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessibles.

\* Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux apartemens le fils de *Santipar* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes. Point de chaises, s'écrie-t-il, point de chaises! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en apporte, il s'affied, & rit au nés de ceux qui sont debout. Un autre à la Comedie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dedain. Beaux sujets de vanité!

\* Fut-il un siecle plus injuste? Le Savant y est confondu avec l'ignorant; l'habile avec le fat; tel est le langage d'un Auteur prevenu de son merite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siecle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque, cela ne peut partir que d'une vanité pedantesque.

\* Les plus orgueilleux ne sauroient approuver dans les autres ce caractere superbe. Plus nous sommes enflés de nous-mêmes; plus la presumption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

\* Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgraces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plutôt la presumption aux malheureux

reux qu'à ceux qui sont dans la prospérité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers : dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter , j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré ; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand , & je ne meritois pas moins , disent les derniers , quelle plus injuste presumption ?

\* Il nous semble que nous aurons assez de force pour résister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles résolutions , nous sommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration , excite aussi nos desirs. Nous souhaitons la grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit , notre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs , sa passion se refroidiroit bien-tôt.

\* Un homme que l'orgueil domine , prétend justifier sa temerité en lui donnant le nom de bienfaisance.

\* Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort , l'autre l'image d'un Paon , rédisant plusieurs fois , *Souviens-toi que tu es homme* , comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros , qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort s'il étoit aussi orgueilleux que ce Paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe ! Un Roi qui n'entendrait chanter que ses belles actions , seroit transporté de vanité , une reflexion sur la mort est alors un contrepoids bien nécessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces pa-

paroles, *Souviens-toi que tu es homme* : je dirois ce que la flatterie n'osa jamais prononcer ! *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanouira tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains ; avec eux vous passerez, comme eux vous disparaîtrez, demain peut-être vous obéirez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat ; ces autels qu'on vous érige, ces statuës qu'on dresse à votre memoire feront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos Sujets il n'y a qu'une difference legere ; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & votre puissance & vos grandeurs. Voilà ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole adressée à un Roi Chrétien a un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs ; c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette reflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

\* Je ne deffens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excès d'ambition qui les porte à en acquerir une fausse & criminelle. *Je ne suis pas venu en Perse pour y trouver des trésors*, disoit Alexandre à Parmenion, *j'y suis venu pour y chercher de la gloire ; prends les richesses & laisse-moi tout l'honneur.* Cette parole



role semble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit se guerir que par l'ambition. Mépriser les richesses est une chose digne d'un grand cœur, mais les mépriser sans rejeter la louange de ce mépris, à cela se bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'est pas exempte de reproche. On appelleroit orgueilleux un Prince qui tiendroit aujourd'hui ce langage, on l'admira dans Alexandre, on loua son courage, on aplaudit à son desintereffement: le flatteur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée précise de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un desir immodéré de paroître grand; une estime idolâtre de soi-même, un mépris general de tous les autres, le Christianisme n'admet point de telles vertus.

\* L'ambitieux s'attribuë le bonheur des événements, & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

\* Vouloir les premières places sans reflexion sur l'étendue de son mérite, sans discernement de ses talens, sans aveu de son incapacité, c'est le caractère de l'ambitieux.

\* Un Préteur Romain Gouverneur de la Libye envoya à Marius un Député pour lui faire défense de mettre le pied dans sa province. Marius lui répondit : *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroître affreux à l'ambition : qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux ! Voir l'heureux Marius devenir le jouet de la fortune, qui oseroit après cela se fier à sa constance ? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie, de ces ruines où il étoit il prêchoit é-

loquemment les ambitieux : où sont ceux qui ont profité de ses leçons ? Marius assis entre les ruines de Carthage , un fier vainqueur réduit au malheur des vaincus , le maître du monde sans force , la plus puissante ville ensevelie dans ses fondemens ! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prospérité !

\* On ne regarde pas les autres dans les belles actions , on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que César , qu'Alexandre , que Pompée regarderent , mais leur réputation.

Alexandre va en Perse , & parcourt tout le monde , c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis , trop petit , la Terre trop bornée , le sein de la mer trop étroit , l'Univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius , met en fuite les pirates , passe en Afrique , visite l'Arménie , poursuit Mithridates en Asie , il n'y eut point d'endroit où ne le conduisit l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu , qu'on les propose aux jeunes gens pour modèle. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux , la piété d'un Josias dans ses prospérités , les regrets d'un Manassez après son orgueil ; la sage valeur des Machabées , la reconnaissance des illustres vainqueurs dont l'Écriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivent suivre.

\* Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux , que ne leur peuvent servir mille vertus.

\* Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flattent en se croiant maîtres des événemens , soit qu'ils esperent re-  
pouf-

fer les attaques de la fortune , ils n'en deviennent que plus temeraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion ? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt , Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau ; en est-il moins ardent à devenir grand ? Pompée meurt à son tour. Cesar voit floter son corps au gré des vents , devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords , quel profit tire-t-il de ce malheur ? Cesar avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traîtres , ceux qui eurent après lui l'administration de la Republique , corrigèrent-ils leur ambition ?

Les petits qui voyent le danger des hautes conditions se refusent l'inquietude de les desirer ; les grands fuyent de le voir , & n'apprennent point à mépriser les grandeurs.

\* Le pouvoir d'un Prince est arrivé à son comble ; il jouit de toute la gloire dont on puisse honorer le merite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquerir ? Non. Il ne lui reste que celle de s'abaisser & de devenir humble.

---

L' E N V I E .

QUand CHRISTOPHLE COLOMB eut découvert l'Amerique , les envieux disoient : *N'y avoit-il que cela à faire , qu'à aller là , & puis là ? Nous en eussions bien fait autant. Non , leur répondit Colomb , mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci ?* En leur montrant

trant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf-dessus. Tous dirent encore: *N'y avoit il que cela à faire? il nous étoit aisé. Aucun,* repliqua Colomb, *ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.*

L'envie met dans la bouche de tout le monde le langage de ces fots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est-ce là, dit l'envieux, ce chef-d'œuvre? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingénieusement des bouts-rimez. Un Orateur prononce un beau panegyrique; les connoisseurs les applaudissent, le Critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dira-t-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire; donnez à ce faux bel esprit, qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarasser.

\* L'envie suppose en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le mérite n'est pas toujours capable d'effacer les impressions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un mérite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent être à couvert des attaques du médifant.

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaît, l'envie aide à nous soulever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne sont en bute à la médifance, ils le sont à la calomnie.

\* En fait des ouvrages d'esprit la flatterie ou l'en-



l'envie aveugle les Juges , celle-là en faveur des Puissans , celle-ci contre les foibles.

L'envie se déchaîne au moment qu'un nouveau livre est affiché ; on est impatient de le voir , on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déjà pris la résolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choses, on s'étudie à les faire paroître detestables. La prévention qui s'en mêle fournit des armes à la Critique : on prononce sans balancer la condamnation du livre innocent ; combien , s'ils pouvoient parler , crieroient misericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font !

\* On peut faire quelque chose à l'épreuve de la censure , mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers , s'ils sont bons ; l'envieux reprend jusqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas prise à blâmer l'action qu'il voit , il condamne le motif que personne n'entrevoit.

\* L'aveu que nous faisons du merite d'autrui quoique sincere , peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus estimés que nous. Qu'il est de gens à qui la probité des sages cause ces sortes de regrets !

\* Qui est capable de regarder la felicité des autres sans envie , est plus heureux que tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

\* L'envie étant le défaut des petits esprits , je m'étonne qu'elle soit si ingenieuse.

L'artisan décrie l'artisan , le marchand accuse son voisin de fourberie , le savant n'aime point quiconque lui fait ombrage , l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire , le Magistrat ne con-

vient point de l'intégrité des autres Juges, le Courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui. Qu'est-ce que cela conclut? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.

---

## L A S A T I R E.

**O**N ne fauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toujours quelque perturbateur de la tranquillité publique, quelque ennemi déclaré du Genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis long-tems déclaré la critique.

\* La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur debite dans le beau feu qui l'anime.

\* Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matiere sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siècles, puisque chaque siècle a ses défauts.

On aura plutôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegyrique. Les vertus fournissent moins que les vices.

\* Il y a de certains vices que la mode tolere, la Satire ne les épargne pas, car elle desapprouve jusqu'à la mode.

\* Etre Satirique, être Historien, ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Heros, quand on fait distinguer les défauts des autres hommes.

\* Nous aimons la Satire, mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons ; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite severement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaît aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaît davantage que la douceur de l'Évangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, nous attache aux nôtres ; celle-là nous aveugle sur nous-mêmes, & nous donne une vûë perçante pour penetrer les imperfections d'autrui.

Une Satire paroît au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ses Courtisans. Les noms imaginez sous lesquels il cache un Poëte ridicule, un jeune & présomptueux Musicien, un spectateur ignorant, deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à decider, assurent qu'on a eu dessein de parler de tel & tel ; ces pressentimens se confirment, se débitent, se multiplient : on est ravi de faire valoir ses conjectures dans les assemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait passer de conversations en conversations ; chacun se rend admirateur d'une raillerie délicate, on la penetre, on la dit veritable, on applaudit à qui se pique d'en avoir la clef ; ainsi se transmet une admiration criminelle, toute une Ville est insensiblement abreuvée de ces bruits, qui accusera-t-on de ce desordre ? Le lecteur en est complice, s'il y a de la faute du Poëte.

C'est une foiblesse que de s'alarmer d'une Satire où l'on se croit interessé : Qui vous a dit que ce

soit precifement vous que THEOPHRASTE ait figuré dans fes Caracteres? Vous a-t-il nommé? Non. A-t-il cité vos aventures? Non. A-t-il designé votre famille? Non. De quoi vous plaignez-vous? J'aurois plus de fujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B\*\*\* qui est le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mouffquetaires malgré leurs peres, contre la volonté du mien, j'en ai pensé prendre le parti & renoncer aux études: Vais-je croire que ce soit moi qu'on jouë?

\* Les Critiques de notre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque forte scandaleuse. C'est moins le vice qu'ils cherchent à reprimer qu'à irriter le coupable, sur qui ils se plaisent de faire éclater leur ressentiment. A quoi bon tout cela? Lorsqu'il s'agit de s'instruire respectons la personne d'un Auteur qu'on ne peut, à cause de son caractère, repandre sans le deshonorer. Contentons-nous d'attaquer ses erreurs avec une modestie qui le gagne, qui le charme, & qui lui fasse trouver bon qu'on le redresse. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuses, c'est prêter au public des sujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoitra détrempe d'amertume.

\* Que de gens se font honneur qu'on critique leurs ouvrages? Je ne suis pas de leur humeur. Ma confusion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de prise à la censure.

Un



Un Critique vetillard ne me fait pas peur. Si j'avois fû le Grec, j'aurois imposé silence à bien des censeurs. On ne m'auroit pas fait un procès de m'être servi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractère de chacun. On plutôt je me réjouis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu dessein de noircir personne.

\* Les gens qui donnent tête baissée dans le bel esprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croient rien dire, s'ils font de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent faveoir.

Vouloir à quelque prix que ce soit critiquer, c'est se rendre la dupe d'autres censeurs plus malins. Le plus méchant mérite, à mon avis, est d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on fait l'Art de mesurer.

#### LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

**M**AUVAIS caractère que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un homme qui fait métier de bouffonnerie, tôt ou tard sera méprisé. On n'est pas toujours en humeur d'applaudir à une pointe mal placée.

\* Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son malhonnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

\* La plaifantetie n'étant pas du goût de tout le monde, je plains ces bouffons de profession qui dans les compagnies serieufes ne peuvent jouer qu'un très-froid personnage.

Il est également ridicule de plaifanter sur tout, & de plaifanter mal à propos. La plus agreable conversation demande des momens serieux, & toutes fortes de fujets ne font pas propres aux bouffons.

\* Un mauvais plaifant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Gueriffons-nous donc de cette envie de mordre, puisqu'on est exposé à la confusion, au dépit, à la haine.

\* La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses regles.

Les railleurs semblent être contens qu'on leur rende le change ? Ils me permettront de douter qu'ils soient sinceres ; personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

\* Si par mépris on neglige de reveler le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement valoir son indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace ; la plus outrageante raillerie n'a rien de si piquant que ce reproche.

\* Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus sensible. En difant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, notre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'esprit, & de nous accuser de manquer de favoir vivre.

Je ne fai même s'il seroit permis d'apeiler avare ou lâche quiconque l'est ; fommes-nous fans défauts, & n'en trouvera-t-on pas en nous de plus grossiers ? Prenons y garde pour notre interêt.

\* Le

\* Le secret d'empêcher la raillerie , est de la prévenir ; on ne se mocquera point d'un bossu qui se tournera lui-même agreablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui se fait un plaisir de railler , ni à celui qui se fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui se doit honnêtement pratiquer. Il est odieux de s'ériger en railleur, il n'est que d'un brutal de repousser aigrement la raillerie.

\* L'on permet d'ordinaire la raillerie , pourvu qu'elle soit discrete & modérée : si l'on m'en croyoit , on s'en interdiroit tout à fait l'usage.

#### L'AMOUR ET L'AMITIE.

L'Amour est le défaut des jeunes gens , le foible des vieillards , la folie des filles , la passion des femmes , l'amusement des petits , l'occupation des grands , la perte des insensez , l'écueil des sages. Que veux-je dire par là ? Que l'empire de l'amour est universel , il domine tous les âges , tous les sexes , toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme , de l'extravagance dans celle d'un vieillard. • Disons-nous que l'amour est une bonne chose ?

\* L'amour se fait à present de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprès d'une Dame qu'il adore ; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée ; ou bien chacun de son côté contribüe aux frais d'une passion : *Timantbe & Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme , c'est être dupe ; souffrir qu'elle s'engage

à la dépense, c'est n'avoir pas de cœur ; s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

\* L'amour ne va gueres sans jalousie, la jalousie est accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Où est l'agrément d'aimer?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au pais de l'amour, j'ai quitté de petits plaisirs, je préviens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprès d'une jolie femme, afin qu'il en devînt amoureux.

\* Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La mélancolie est peinte sur son visage ; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'applique à de nouvelles inquietudes ; son cœur en proye à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage?

\* Pour aimer il faut avoir beaucoup de tems à perdre, & ne faire que cela.

\* L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

\* L'indifference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succès donnent ailleurs de la joye, en amour ils produisent les dégoûts, les froideurs, les separations.

\* Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

\* Les petites gens font l'amour avec moins de délicatesse, mais avec plus de sincérité.

\* L'A-



\* L'amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour naît brusquement & s'évanouit de même, l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'attache aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraîne les dégoûts, il est sujet aux revolutions; l'amitié est au dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à de legeres & de rares vicissitudes. L'amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs, l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amour est une folle passion, l'amitié une belle vertu, c'est tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour, sont deux cœurs diférens; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du tems pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le sort de ce qui se fait bien-tôt est de finir aussi bien-tôt.

\* Pour avoir de l'esprit il faut être amoureux. Pernicieux systême! maxime dangereuse! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux sans interesser la liberté du cœur, la tranquillité de l'ame? Je ne veux point de l'esprit à ces conditions.

\* L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont brouillés, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la dernière extremité, les amans se racommodent eux-mêmes.

Les amis vivoient plusieurs années dans une

#### 154. SUITE DES CARACTERES

parfaite union , les amans ne fauroient être une heure fans se quereller : demandez-m'en la raison , je vous répondrai que l'amitié est sage , tranquille , attachée à la moderation , l'amour au contraire est brusque , turbulent , excessif dans sa délicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat , d'infidelle succedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement , ce que l'amour a de plus insinuant se developpe , & charmé l'un & l'autre d'avoir reüssi à effacer les cris imaginaires dont on se soupçonnoit , on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

La coquetterie regne autant parmi les amans que parmi les maîtresses. *Fulvie* se plaît dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

\* L'amour & l'ambition compatissent rarement ; la sagesse & l'amour sont encore moins d'intelligence.

\* J'ai bien oui parler qu'autrefois il y avoit eu des amis , du reste je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTE & de PILADE. Après eux de qui fait-on mention ? Il s'est passé plusieurs siècles depuis celui où ils vivoient , sans qu'on ait remarqué une amitié semblable , le nôtre n'est pas plus privilégié que les precedens.

\* Retranchez-vous , croyez moi , sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agreable est exempt des complaisances forcées , de dissimuler à toute heure , de flater à moins que d'y être obligé par une politique dont les plus honnêtes gens doivent suivre les regles. On a par ce moyen toutes les douceurs  
de

de l'amitié , on n'a point la gêne d'une longue diffimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes sortes de personnes ses amis , il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix , que ce soit pour toute la vie ; vous vous en trouverez mieux.

\* C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il soit notre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer , & non ceux qu'on aime , de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

\* La fortune peut assez nous élever pour nous affranchir d'une infinité de besoins de quelques graces qu'elle soit maîtresse , elle ne fera pas qu'on puisse se passer d'un bon ami. Plus nous serons heureux plus il nous sera nécessaire. Avec lui que nous manquera-t-il ? Sans lui que n'avons-nous point à craindre ? Nous sommes portés à l'entêtement , à la fourberie , à la cruauté ; dans un rang supérieur où tout semble permis , notre humeur ambitieuse s'affouira-t-elle ? notre orgueil épargnera-t-il quelqu'un ? c'est alors que nous avons besoin d'un ami qui reprime par des conseils de douceur notre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la vérité ? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts ? L'ami.

Auguste avouë qu'il lui falloit un Mécenas , Alexandre un Ephestion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroissement ; la nécessité d'avoir un ami en qui ils eussent une confiance entière , fut la seule dont elle ne les exempta point.

\* N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortège d'amis. Soyons contents d'en faire un sincèrement dévoué à nos intérêts : je ne pardonne de

vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le consulter, & un second pour en être repris.

\* Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'est un sûr acheminement à la perfection ; car l'orgueil est la passion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on surmonte plus difficilement.

Je suis revenu de la modestie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne consent que la critique s'explique sur ses défauts, on abandonne à la flatterie le soin de les déguiser, & c'est tout. Relevez les vertus obscures, grossissez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas semblant d'apercevoir les vices ; on vous dira le meilleur ami du monde ; touchez aux imperfections secretes ; vous déplairez, n'en doutez pas.

\* La sincérité est conseillée par l'amitié, & ce n'est que par cette sincérité que l'amitié s'évanouit.

L'amitié défend une trop grande indulgence, elle veut qu'on se corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils se brouillent, ils se divisent, quelles mesures prendre ! Puisque nous sommes si délicats, exerçons-nous à qui se flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une véritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuse, des égards infinis, des circonspctions aveugles, qu'il affaïsonne ses avis, qu'il les tempere, c'est en bon François ne pas vouloir être repris, c'est reduire les gens à l'impossible.

\* Un ami qui nous flatte est plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit ; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il souffre qu'elles de-



degenerent en vices , & nos vices en habitudes , tout excuser , tout accorder à la foiblesse , permettre d'indignes libertez , avoir des complaisances nuisibles , ne point arrêter une criminelle entreprise , donner des conseils interessez , applaudir à d'injustes desseins , l'ami flateur fait tout cela , que pourroit faire davantage un ennemi vengeur ?

Nous flatons lorsqu'on nous consulte , nous aimons à être flaté lorsque nous consultons ; de part & d'autre la tromperie plaît.

Les amis flatteurs font entr'eux une espece de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

\* Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts , a-t-il une envie sérieuse de se corriger ? j'en doute , il tâche de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert & une maniere de prévenir les censeurs que l'amour propre a renduë fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam , que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit ; j'y trouverois moins de difficulté.

\* Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foiblessees afin de nous accoutumer à supporter les leurs.

Nous reprenons aisément certains défauts , si nous les avons nous en tirerions vanité.

\* L'inegalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions , *Myrille* s'est élevé , il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée ; si j'étois son égal , *Myrille* continueroit de m'aimer.

158. SUITE DES CARACTERES

\* L'union des freres enchaîne la fortune dans les familles.

\* S'est-il rien vû de plus admirable que la fidelité de REGULUS qui pour degager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le Carthaginois, & reprend ses fers; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme! Regulus vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa memoire. Soyons à l'égard de nos amis ce que fut Regulus à l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles jusqu'à la mort.

---

L A P R U D E N C E.

**I**L est une prudence qui ménage le present, il en est une autre qui dispose en quelque sorte de l'avenir, l'une assure les bons succès, l'autre repare les mauvais; cette prudence ne se trouve que dans les hommes penetrans.

\* Le nombre des desseins n'est pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confusion.

La prudence se raffine par les différens conseils.

\* Il y a dans la plûpart de nos entreprises une temerité qui est cause qu'elles nous réussissent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence consommée.

La réussite d'une affaire n'est pas une preuve infaillible qu'elle ait été bien conduite; souvent de très-bons conseils produisent de fâcheuses issues, & il n'est pas moins ordinaire qu'on arrive à une  
**fin**

fin heureuse par de mauvais commencemens.

\* La prudence a beaucoup plus de part dans certains projets que la fortune ; dans d'autres la prudence n'a que commencé , la fortune a fait le reste.

\* Il n'est pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui ôter par prevoyance & par conseil.

\* Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal succès d'une entreprise n'ôte rien à la reputation du sage qui l'a formée. Si les événemens étoient en notre puissance, il seroit juste de blâmer une valeur & une prudence malheureuse. FABIVS vaincu me paroît aussi digne de louange que FABIVS vainqueur, dès que je considère que l'homme n'est point maître de la fortune.

Voir les téméraires être plus heureux que les sages, une entreprise bien concertée échouer plutôt qu'un dessein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des sages sans blâmer leur prudence, & applaudir au bonheur des téméraires sans approuver leur conduite.

\* La prudence n'est pas affectée au sexe, il est des femmes aussi sages & aussi heureuses à donner un conseil, que les plus fins politiques. JUDITH sauva la ville de Bethulie, une servante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sardes, les Romains se défendirent contre les Gaulois en suivant le dessein qu'une femme leur proposa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occasions où le conseil d'un grave personnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aisément les impressions de la crainte devient plus susceptible des mesures qu'il faut prendre.

L'hom-

L'homme qui n'est pas si prompt à concevoir ces mouvemens timides , est plus lent à trouver les moyens de se dérober aux dangers qui le menacent.

\* Le conseil appartient aux vieillards , l'exécution aux jeunes gens : la prudence de ceux-là , la hardiesse de ceux-ci conduit aux entreprises fortunées.

Le sang froid est bon dans le conseil , l'esprit de feu est admirable pour l'exécution.

## L E J E U.

**L**E jeu est une occupation fatigante , & personne ne s'en lasse. Nous en avons des exemples.

\* Ce n'est point l'avarice qui a inspiré aux hommes le desir de jouer , c'est l'ambition , c'est la prodigalité.

L'oisiveté détournant des occupations serieuses attache à cet exercice , où on prétend se défendre , où on cherche à couler le tems , & où la moindre perte est celle de l'argent.

L'ambition qui fait naître l'envie de tenir tête aux personnes de la première volée , conseille cet amusement comme un moyen de s'ouvrir une libre entrée dans toutes sortes de maisons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenses que l'on fait , aux risques que l'on court. On se flatte que les forces ne tariront jamais , que les ressources ne manqueront point , delà vient cette habitude mauvaise de faire succéder les profusions énormes à de légers gains , ou de recouvrer les pertes par des excès monstrueux qui en attirent de nouvelles.

L'a-



L'avarice n'a garde de suggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne l'hasarde pas volontiers. Il le conserve précieusement; ses délices sont dans la contemplation, ses joyes dans la vûe de grosses sommes, on trouve peu d'avares qui sachent même les jeux les plus communs.

\* Les imprecations, les juremens, les blasphemes, suites funestes du malheur d'un joueur, le rendent ardent. Le feu paroît dans ses yeux, la rage éclate sur son visage, le desespoir par sa bouche. Dans cet état où il est tout hors de foi, est-il possible de croire que la Raison le maîtrise encore?

\* J'ai vû des gens se piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avouer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échecs.

\* L'interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il est dangereux de jouer avec ses amis, le jeu donne lieu aux injures, & par consequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joueur est incertaine, il perdra dans un moment le fruit de plusieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joueurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite presque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joueur de profession, je renoncerois à l'esperance d'un patrimoine.

*Aspasie* dont le mari est passionné pour le jeu, oze-t-elle s'attendre à un douaire?

*Damis* depuis huit jours est en gain; son bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ses demarches, on l'observe, on le fuit. Près de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*?

*mis*? S'il s'en alloit tristement, du moins il marchoit en sûreté.

\* Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer, on ne cesse point de jouer, qu'on n'ait tout perdu; & encore à quelles extremitez ne se reduit-on pas pour reparer ses mauvais succès?

Que reste-t-il à perdre à qui a joué son carosse & ses chevaux? Avec eux il a perdu sa réputation.

On peut être bon joueur sans être honnête homme. Jouer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidèlement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon joueur; mais peut-on jouer sans se dérober à ses affaires, sans se ruiner ou ruiner les autres, sans nouer des commerces suspects? Tout cela, *Trafimon*, s'accorde-t-il avec les regles de la probité?

### LE P R O C E S.

**C'**EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la Musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi bien que leurs époux; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

*Argante* publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procès sont terminez; il lui  
en

en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vû jusqu'à vingt-huit, sans compter la separation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à cheval; un homme qui se sent leger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toujours au manège. Il en est de même du plaideur; il lui faut des procès, sinon c'est un homme mort.

\* Faire rompre des mariages, ou casser des testamens; demander qu'une donation soit nulle, ou une exheredation déclarée injuste; voilà surquoi l'on plaide de nos jours, surquoi de tout tems la chicane s'exercera; il est pourtant nécessaire qu'on se marie, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aimerois autant dire qu'il est nécessaire d'avoir des procès.

\* La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne: car chacun se sent d'humeur, à intenter procès sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communément embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres: en dirai-je la raison? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procès? cela exclud le grand nombre d'Ecclesiastiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

\* Quelques-uns s'aprochent des tribunaux afin de s'excuser; quelques autres viennent s'y accuser, ce sont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur déshonneur.

Le Barreau est autant rempli de gens qui sollicitent la restitution de leurs biens, que d'autres qui

demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accroissent néanmoins, cet honneur est de plus risqué : un homme sage doit s'en tenir à ses premiers malheurs, dans la juste crainte qu'il ne lui en arrive de plus fâcheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidélité, l'appelle en jugement ; elle y paroît, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espère maintenant faveur. Qu'en fera-t-il ? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard ; quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée ; celle-là pour être entendue des Juges, celui-ci pour être puni de ses....., Il suffit que je ne sois point obscur.

*Antoine & Lelie* ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les Juges pour parvenir à leur séparation. Peut-on avoir en plaidant une modération plus entière ? Si-tôt que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réunion.

\* Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites après cela que la justice n'a qu'une face.

Le bon droit n'est jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonstances, prise de la même manière, se juge aujourd-



Jourd'hui d'une façon , demain tout autrement. Comment ose-t-on se résoudre à plaider ?

\* L'or qui ne se corrompt pas , est un dangereux métal. Il corrompt les personnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cause en est bien meilleure où les offres suivent de près la recommandation.

Nous disons d'un Juge qui n'a pû nous favoriser , qu'il s'est laissé corrompre par les sollicitations de nos ennemis. De notre côté nous l'avons sollicité & fait solliciter , nous prétendions aparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous ? auroit-il été plus excusable d'une maniere que de l'autre !

\* La procedure est l'instruction d'un procès , c'est le sentiment commun. Qu'on regarde de combien de progrès elle est la cause , on en jugera différemment.

Si cet axiome de Philosophie , *Il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité* , avoit lieu dans la pratique , tel procès a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand'Chambre a , je suis sûr , vû le commencement de tel procès dont son successeur ne verra pas la fin.

\* Un rien devient matière à procès , & ce procès est la cause d'une ruine generale. *Chryfante* & *Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de *Chryfante* l'a animé contre *Learque*. *Learque* s'est aigri à son tour. Leur différend a été devant les Juges du Lieu ; le Parlement en a connu ensuite. La chose s'est passée, il y a douze ans , elle dure encore. Ces deux Gentilshommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pousser celle-ci ; eux-mêmes sont obligez de la finir  
par

par une longue transaction. Le projet en est dressé depuis six mois, on diffère de jour en jour à le signer, en sorte que selon toutes les apparences les petits-fils hériteront de ce malheureux procès, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de soutenir l'honneur de cette mauvaise cause.

Le raccommodement est bon en matière de querelles; en fait de procès rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accommodement.

\* Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procès.

Le jour, le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacrilèges à une auguste cérémonie. Dans toutes les villes du monde Chrétien s'élevent & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les rues sont aussi magnifiquement tapissées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins, où l'art & la nature ont fait leurs derniers efforts. Les Ministres sacrez sont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les Laïques à qui on défère l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la prééminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allègue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisième se prévaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette contestation donne lieu à un procès de longue durée: il a fallu prouver sa noblesse, il a fallu faire réparation d'honneur. La procession, me demanderez-vous, comment se fit-elle? A l'entour des charniers. De jeunes Clercs porterent le dais; pendant que ceux qui étoient destinés à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

\* Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exempt de plaider: car Dieu merci je n'ai point de

de procès ; mais les chicaneurs devoient l'envier : si malheureux qu'il puisse être , la destinée d'un plaideur a quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes , ni procès , c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi , je prefererois les disgraces de l'amour aux bons événemens des procès. Une inclination ne dure que quelques années , on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passionné : on ne voit jamais la fin des affaires ; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

\* Le fils maltraité de son Pere , plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant que d'obtenir une simple provision , c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles , j'ai droit de les demander ; si j'en poursuis le payement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plutôt la première somme sans en risquer une seconde ; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de votre affaire , je demande trois mois de tems , & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures , épargnez-lui la peine de travailler si longtems , votre affaire sera mieux & plutôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est toujours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succincte. G... étend ses écritures , il faut plus de tems pour les examiner, plus d'argent pour son salaire, & la cause en devient pire.

A propos de salaire , ne me fera-t-on pas un procès à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire ?

\* L'entretien d'un plaideur est un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ses affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un soin tout particulier. La plus grande paroleuse me fatigue moins que la nécessité de donner un quart d'heure d'audience à un solliciteur de procès.

\* S'il y a prescription contre ceux qui après trente ans forment une demande , il seroit juste qu'il y en eût contre ceux qui plaident pendant un plus longtems. Les chicaneurs veterans s'y opposeroient ; un procès qui n'a duré qu'un demi siècle leur semble encore trop promptement jugé.

\* Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers ; parce que la finance n'est pas matiere à devolu. On n'a point d'action contre un Partisan qui jouit des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

\* Vous avez la fureur de plaider , je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais ; ils ont plusieurs carrosses ; grand nombre de chevaux , chez eux une table bien servie , à quelques lieues de Paris même de magnifiques hôtels sans les apartemens secrets que je ne compte pas : leurs revenus sont modiques , ils ne subsistent que des épices , & c'est vous chicaneur obstiné qui payez ces épices.

Longtems vous avez sollicité une audience, elle vous est enfin accordée ; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez ! On vous met à la merci d'un Rapporteur negligent ou occupé ; si vous ne trouvez



vez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prévois encore de retardement dans votre affaire!

\* Les procès les plus favorablement terminés ne sont point sans inconveniens. S'ils éclaircissent le bien d'une famille, souvent ils en obscurcissent la réputation. Les droits se reglent à force de procédures, mais les acquisitions ne laissent pas de paroître toujours douteuses.

BIENFAITS, RECONNOISSANCE,  
INGRATITUDE.

**N**OUS n'obligeons presque point par inclination, ou si nous obligeons, une froide reconnoissance ralentit notre ardeur, un service lentement recompensé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaisir à qui le reçoit, on le refuse à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignions de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generosité, ils auroient bien plus sujet de se plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos services, de notre peu de desintereffement.

\* C'est faire trop d'honneur à la generosité de certains que de l'appeller veritable; on cherche l'éclat dans les services qu'on rend à ses amis. Tel en leur ofrant sa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on est prêt d'obliger on sonne la trompette: on veut des témoins de son action. *Mopse* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, si *Alidor* fût

fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopse* auroit-il souffert qu'on eût maltraité son ami ; car personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'attend que l'important service qu'on va rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point ? Il faut être doué d'un grand desintéressement pour résister à cette tentation. Les plus desintéressés ne sauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs libéralités.

\* Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifféremment de tout le monde , il regarde moins ce qu'on lui offre que la personne qui veut l'obliger. Quel mérite a, je vous prie, le présent d'un coquin ? Je me croirois deshonoré de ses instances. Être redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toujours quelque reproche à se faire ; c'est un odieux moyen de s'avancer que le crédit d'un scelerat.

\* On rend assez de services , mais on ne les rend pas de la bonne manière. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grâce , qu'on s'estimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs services. Ils vous reprochent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes ; est-il rien de plus cruel ? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout ?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tyrannie des Césars au tems des proscriptions, *Rens-moi à Cesar* ; comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois ; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment ; j'aurois souffert la dureté de Cesar qui étoit mon maître & mon vainqueur , celle d'un  
ami

ami est-elle suportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de votre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la bassesse. L'orgueil des Grands impitoyables que la fortune a placez au dessus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empressements. Il vous sied mal de m'étaler sans cesse vos bienfaits, ce spectacle n'est plus pour vous, c'est à moi à le voir, à l'admirer.

\* Il est permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ses ouvrages, cela est défendu aux amis, il leur est criminel de se repaître du plaisir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il est.*

Si-tôt que nous avons obligé, faisons ce que font les personnes sages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûe corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami; il y a de la honte à les envisager, ce souvenir n'est honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous favons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que notre intérêt ne s'aprivoise point par le besoin qu'on aura eu de notre secours.

\* Il n'est pas défendu de remettre devant les yeux de son ami les services qu'on lui a rendus, si on a assez de délicatesse pour le faire sans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un soldat des vieilles bandes, qui avoit besoin de la protection de Cesar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtrez-vous le soldat qui pour éteindre l'ardeur de votre soif, vous apporta de l'eau d'une fontaine? Fort bien*, reprit Cesar, *mais ce n'est pas toi.* Vous avez raison, repliqua le soldat, *de me méconnoître, j'ai perdu depuis ce tems-là un œil en combattant pour vous.* Cesar le reconnut & le re-

compensa. Le discours de ce soldat ne sentoît aucunement le reproche, il est impossible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai servi, faites-moi grace à votre tour.* C'est un grand art de piquer la generosité sans blesser le desinteressement. Un homme genereux ne sera pas fâché qu'on l'excite à se souvenir des plaisirs qu'on lui a faits.

\* Je ne crois point de services au dessus de la reconnoissance, je crois seulement qu'il y a maniere de la signaler. Tout le monde n'est pas en état d'en donner des marques illustres : mais il n'est personne qui ne puisse par un mot obligeant répondre aux bontez de son bienfaiteur. Souvent même une parole surpasse en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguste avoit accordé à Furnius la grace de son pere qui avoit suivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occasion la reconnoissance d'un sujet impuissant envers un Empereur magnifique ? Le reproche honnête que Furnius lui adresse de cette impuissance où il le reduit, a plus de merite que toutes les ofres imaginables. *Cesar, lui dit-il, je n'ai jamais reçu qu'une injure de toi, c'est qu'apresent tu as fait que je serai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

\* L'ingratitude a été un vice de tous les siècles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICERONS envoyez en exil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprête mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs experimentez, les citoyens des genereux libera-  
teurs :



teurs: malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les défavouë.

\* Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Artiste* qui se défespere d'avoir obligé un ingrat; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix?

Les bienfaits tombent entre les mains des gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaicteur d'obliger que l'intérêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour véritable, donne un légitime prétexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

\* Tant qu'on espere s'acquiter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un effet de reconnoissance? Nullement. Car on le fuit, on le hait dès que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui se répand sur plusieurs est peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue; cette délicatesse se trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce présent; si tous ceux qui sont bleffez à l'Armée étoient Chevaliers de saint Louis, personne ne se feroit un honneur de ses bleffures ni du cordon rouge.

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans merite; quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu. Vous

me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor* & à *Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

\* Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adresser vos bienfaits, c'est de toutes les regles de la generosité la plus honorable à suivre.

\* Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude; à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un Sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaliser par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive néanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du Sujet, que le Sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, *ALEXANDRE* étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté-là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela *PARMENION* pouvoit vaincre *ALEXANDRE*?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un Grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce Grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de

recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquiescer envers ce Ministre zélé, ce sage Gouverneur, ce Conseiller fidele. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus ameres que la perte de Philippe. Senèque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au Peuple Romain?

\* Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit; servir un ami de qui on espere une reconnoissance exacte, c'est une bonne volonté mercenaire.

\* Entreprendrai-je d'inspirer aux hommes une reconnoissance reciproque? Ils en ont perdu les sentimens à l'égard de Dieu. Tout est pour l'homme dans ce vaste Univers, & rien ne se trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le Soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumiere; la mer calme la fureur de ses flots pour porter l'avare marchand dans les pais étrangers, la terre donne regulierement ses fruits aux riches infatiables, pendant que les grêles gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui-même fait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main liberale de qui on reçoit de si rares bienfaits; on ferme son cœur à la reconnoissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

Dequoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la Providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des éléphants, la vitesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, aprivoisent l'éléphant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.

---

LE POUR ET LE CONTRE DE LA  
COMEDIE.

**L**A Comedie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienfaisance & curiosité; soit froideur de temperament ou indifférence naturelle, soit préoccupation ou artifice d'un amour propre ingénieux; je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Après tout, on n'en doit tirer aucune conséquence générale, & celui-là seroit téméraire qui prétendrait que la Comedie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y affecte, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avouera que très-souvent on en sort plus régulier qu'on n'y est entré. L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les livres d'instructions du theatre ils veulent faire choix de celles qui leur sont nécessaires.

La Satire a quelque chose d'extrêmement piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un désordre que les traits enflammés de l'éloquence des BOURDALOÛES & des SOANENS n'auroient peut-être qu'à demi réformés: Non que j'ose dire que l'éloquence prophane soit plus efficace que les vérités de l'Évangile; je prétends seulement que la charité prescrit au

cen-



cenſeur des bornes trop étroites , au lieu que le theatre autorifant le détail , on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coqueterie, & les autres vices du ſiecle que l'Orateur ſacré n'a garde de nommer, de peur de fouiller ſa bouche par des expreſſions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidelles de ſon tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui declare une guerre generale aux avarés, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, ſans deſcendre dans les circonſtances de ces paſſions infâmes.

Rien n'échape à la cenſure d'un ſevere Acteur. La force de ſes paroles penetre les retranchemens de la diſſimulation, il va fouiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les myſteres de leur hypocriſie revelez prennent la reſolution de ſe corriger.

Quels effets n'a point produits la representation de certaines pieces où l'on ſe déchaîne contre les débauchés de profeſſion, où on en veut aux parures faſtueuſes du ſexe, où on entreprend de détruire l'orgueil & l'interêt ? Le bizarre & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dès qu'ils la voyent condamnée dans le *Misanthrope* ; le *Festin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie celui qui mépriſe les ordres du Ciel. Le faux dévot ſe trouve honteuſement déconcerté à la vûe des reproches que reçoit le *Tartuſe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un de mes intimes amis de ſ'éclaircir de ſa deſtinée par la voye de l'horoscope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'accuſe) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule aſſortiment de rubans fait éclipſer les fontanges. Les

*Folies d'Octavie* sont des leçons de sagesse qui apprennent combien il est fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine fille savante* rapelle les personnes de son sexe à leurs occupations naturelles. *Le Phoenix* détruit la fausse vertu des prudes. *La Baguette* découvre l'artifice d'une femme qui affecta de la passion pour un mari qu'elle n'aima jamais. *Le Défenseur du beau sexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'est enfin personne qui n'avoué que le faste des coquettes, & l'ambition des partisans feroient arriver à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpanifer à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comédie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits véritables du mal-honnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractère s'y touche d'une manière qu'il se reconnoît d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étouffez par l'action du déclamateur, qui infinue les passions qu'il exprime. Rarement ; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur souffre qu'on l'éblouisse un moment, il regarde peu après les choses dans leur corps véritable. Lui-même essaye de se tromper pendant une heure ou deux qu'il est à un spectacle, afin de se former, quand il se détrompera, un nouveau plaisir ; en se reconnoissant capable de distinguer le vrai d'avec le faux.

Plût

Plût au ciel quoi qu'on en dise , qu'un Acteur bien animé ouvrît dans nos ames , un libre passage aux mouvemens qu'il développe ! Le lâche auroit l'honneur en recommandation , le poltron deviendrait brave , l'*Avaro* ferait liberal , l'*Etourdi* commenceroit d'être circonspect , le *Faloux* plus tranquille ; le *Débauché* mieux réglé. On verroit les précieuses , se revêtir d'un caractère plus docile & plus maniable , les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles , & de rompre adroitement le cours de leurs secretes intrigues. Le *Plaideur* prefereroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ses voisins ; le *Grondeur* riroit à son tour. Les *Fâcheux* étudieroit les momens de ne se point rendre incommode ; le Courtisan prenant le contre-pié de *Marquis* , sujets éternels de la satire de Moliere , ne seroit plus prevenu de sa naissance , & ne placeroit pas une noblesse mandiée , souvent même achetée , au dessus d'une honnête profession plus amie de la vertu ; le Magistrat n'auroit garde de vendre son credit , ou de ne l'accorder qu'aux sollicitations de ses créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Justice une balance d'or , & qui ne peseroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt , aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irreguliere. Enfin tout le monde se corrigeroit ; la société civile se verroit en peu de tems purgée d'une infinité de pestes qui alterent la belle œconomie du commerce des hommes , car la liberté du theatre ne fait grace à personne , & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre , je dirai qu'il faut aussi blâmer l'éloquence Chrétienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs , on ne doit pas permettre aux Ministres de la parole de Dieu de nous développer dans les chaires , ce qu'a de beau , de fin , de pathétique l'Art oratoire.

Qu'on ne croye pas , au reste , que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de succès en reprenant nos mœurs , c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le tems qu'ils negligent d'entendre des discours , où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde , qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir de notre conversion , lorsqu'elle a plutôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siècle , que le desir d'être véritablement irréprochables.

Le but de mes raisons est de prouver , que l'action du declamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna ? On admireroit au contraire sa memoire , ou loueroit sa vehemence , on feroit l'éloge des beaux sentimens d'Auguste , qui signale sa clemence envers un Sujet rebelle , ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de son amour vange l'affront que son pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'esprit pour applaudir à ces delicates passions : ce plaisir ne seroit point sensible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie , ce sont , je l'avouë , ces sentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme serieux ; ces caracteres badins , ces portraits trop au naturel , ces ex-  
pres-



pressions molles & effeminées auxquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'est pas en sûreté, qu'il y a du risque pour de jeunes cœurs disposés à ressentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait appris à s'en défendre. Je voudrais qu'on en supprimât ces traits satiriques qui défigurent le prochain, & qu'on se contentât de censurer le desordre sans faire reconnoître le coupable.

Les Peres se sont fortement dechaînez contre les Chrétiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la jouissance ne convenoit pas mêmes à des Paiens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacles les uns aux autres. Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages plus ordinaires, des bourreaux & des impudiques; les coûtumes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein théâtre des augustes ceremonies de notre Religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui pouvoient être témoins de tant de prophanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorer.

Notre politesse fut toujours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de sacrileges. Il est vrai que notre rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crus exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroître de nuditez extravagantes,

tes , & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut pour cause un délassement d'esprit, un plaisir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Ministre d'un génie transcendant l'aimoit, comme on fait, passionnément. Ce fut lui qui sur la scene introduisit les Muses, & qui prêta la parole à ces muettes beautez qu'on voit briller dans les pieces des habiles de son tems; mais alors ces Muses étoient chastes, retenues, pleines de pudeur. Si la Comedie contre l'intention de ses protecteurs a degeneré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de le conserver dans leur premiere integrité.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la penitence avec les joies des tenebres? Autre chose est de ne point faire penitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La devotion souffre volontiers quelques intervalles. Les personnes qui ont tout à fait renoncé au monde se menagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austerité de leurs exercices. Seroit-il raisonnable qu'on défendît aux gens du siecle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tour la rigueur de leurs penibles occupations.

LE CONTRE. Ces raisons dont on apuie la justification des theatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comedie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en sort plus innocent qu'on

qu'on n'y est entré. On s'y souille loin de s'y purifier. L'Acteur pouvoit autrefois corriger par sa satire, les défauts de son siècle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Atheniens, à la majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligez, instruits d'ailleurs que leurs Divinitez ne penetroient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en fureté d'obéir à tous les mouvemens d'un cœur dereglé. Un Chrétien sera-t-il bien reçu à se parler de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'extérieur.

Je doute même que la satire puisse ce que n'aura pû l'éloquence sacrée. Les Predicateurs sont des Medecins charitables, qui dans la guerison des maladies spirituelles se servent de doux remedes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amere ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit la Comedie ressemblent à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me trompe; la vûe en étoit admirable, le dehors extrêmement beau; les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme  
au-

auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quitte le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienveillante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accueillant, son rang soutenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractère de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous espériez. Penetrez le dedans de cet homme, vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mêmes desirs, mêmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajouté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a vu n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comédie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inévitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas être attendri par les vives expressions d'une maîtresse qui gemit, assez ferme pour résister aux plaintes d'un amant qui se désespère, assez tranquille pour conserver son âme dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagère sa douleur, assez indifférent pour ne pas goûter un trait satirique? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperament le moins susceptible, on ne sauroit alors com-  
man-



mander à son cœur. Malgré soi on s'intéresse à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant; on prend part à la trahison de ce Prince malheureux, on entre dans les transports de ce brave outragé, on devient complice de la vengeance.

Ne sont-ce pas là les sentimens qu'excitent au dedans de nous les vives représentations des theatres? Qu'on se regarde tel que l'on est, qu'on ouvre sur soi-même ces yeux de complaisance que fait ouvrir l'amour propre, on se reconnoitra bien-tôt coupable de tous les excès que la scene embellit. Si ces declamations mondaines ne font sur nous aucune impression sensible, c'est une marque que nous avons consommé l'ouvrage du crime, & que nous sommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaisir à nous abuser. Faisons serieusement attention à ce qui se passe en nous, lorsque nous courons aux spectacles. Y a-t-il une personne, quelques épurez que soient ses motifs, qui en allant à la Comedie croie faire une action de religion? On sent, quoi qu'on feigne de ne le pas sentir, je ne sai quels mouvemens qui en détournent; si on leur obéit c'est avec une contrainte gênante à laquelle on ne cede qu'après avoir longtems & toujours vainement combattu. De là cette agitation involontaire qui tourmente jusques dans le fort du plaisir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique appareil d'un divertissement ne sauroit calmer.

Y est-on? la vertu se relentit, les bonnes intentions s'éloignent, la satire s'empare de notre consentement, se rend maîtresse de notre volonté, la tourne & la captive à son gré. Bien loin de  
fai-

faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les aproprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanouies, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptez se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soupire plus que jamais après toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voies délicieuses qu'ouvre l'empressement de satisfaire ses convoitises; obligé de rentrer dans les soins de sa famille, ou de reprendre ses occupations, on se voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oisiveté qui sans cesse rappelle aux amusemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, disons-nous, n'offrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des spectateurs. On en a, graces à notre politesse, éloigné ces objets de cruauté que les hommes détestent; la Religion n'y est point prophanée, la Verité n'y est point obscurcie, le seul Vice y est decrié. Foible Raison! Si les spectacles étoient ornez de ces images affreuses dont le Paganisme soutenoit à peine la vûë, peut-être seroit-ce pour nous une especed'avantage; notre curiosité se gueriroit par l'horreur de ces représentations grossieres, au lieu que nous sommes devenus des pecheurs delicats; nous vou-

lons

ons qu'on nous prépare le calice de l'iniquité, afin de le boire sans repugnance.

Ne nous retranchons plus sur le temperament qu'on a aporté aux théâtres; nous ne sommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganisme offroient à la vûe d'un peuple assemblé des combats de gladiateurs. Notre barbare curiosité s'immole tous les jours d'aussi sanglantes victimes, quoi qu'elle ne se repaisse pas tout-à-fait de pareils objets, pour plaire à des Chrétiens cruels on en voit qui exposent leur vie. Une femme suspendue dans les airs, s'agite & se balance. Un homme armé marche sur une corde & y danse dans la même maniere qu'on feroit sur la terre ferme, tantôt perdant l'usage des mains, tantôt celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des frayeurs qui passent le plaisir. Un baladin sur le theatre imite les poissons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. À regarder ces choses en elles-mêmes, les Payens qui se plaisoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles representations. Nous ne connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de Divinitez, auxquelles on ne peut rendre hommage sans dérober les honneurs dûs au vrai Dieu. On y fait paroître les Demons, les Furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlèvent, qui transportent, qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voilà les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis!

mis ! L'Eglise est-elle donc une mere impitoyable , pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans ! La Religion ne renferme-t-elle pas d'assez grands mysteres , sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déjà pas trop , de mille ceremonies superstitieuses qu'on voit rarement , qu'on ne raisonne sur les nôtres , ou qu'on n'en conçoive du dégoût ; Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele , sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage ?

Achevons de nous détruire : Je suppose les pieces les plus innocentes ; y en a-t-il où le Christianisme se trouve intéressé , où la charité ne soit violée , où on n'en veuille qu'au libertinage ? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hypocrisie , quelles manieres raffinées de se contrefaire , ne suggere-t-elle point ? Le *Misanthrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux , tandis qu'il insinuë à une infinité de gens un caractère singulier , bizarre , peu convenable à la société. *L'Avarice* par ses épargnes honteuses , par ses plaintes excessives decouvre aux personnes d'une humeur sordide , des routes jusques-là inconnues à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre* ? Voyons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquettes* de la superfluité des ajustemens. Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quité le parti d'exagerer toutes choses , malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'aperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eû de si rares succès ? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état , dans la bienséance de leur condition. Les verités repandues dans le *Malade ima-*  
gi-



*ginaires* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la Médecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces cérémonies meurtrières auxquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes ?

Les traits piquans dont ces pièces sont remplies, inspirent tout au plus de l'aversion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'est l'unique fruit qu'on en retire. Disons donc que si elles guerissent de quelques excès, elles fouillent de mille autres, contre lesquels on néglige de se précautionner.

Car quelle précaution apporte-t-on pour se garantir des pièges que les spectacles cachent à notre foiblesse ? avec quelle fermeté ne prêtons-nous pas nos sens à ce qui s'offre pour les surprendre ? Nous abandonnons nos regards à ces objets lascifs, qui par des grâces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Notre langue se dénoue & applaudit à des passions délicatement touchées ; l'esprit attentif à ce qui se passe sur la scène descend dans le ministère d'une intrigue bien concertée ; le cœur résistera-t-il à cette corruption ?

On n'oseroit désavouer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une médisance adroite séduit les meilleures intentions, & on n'avouera pas que des portraits deshonnêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les pièces les plus corrigées ne sont point exemptes, on n'avouera pas, dis-je, qu'elles puissent frapper un auditeur ! Ceux qui parlent de la sorte comptent beaucoup sur leur force.

Ad-

Admirons de plus la fausse delicateſſe des hommes du ſiècle. On eſt prompt à ſe plaindre des Directeurs qui ſondent les plaies de l'ame, & qui creuſent dans le fond des conſciences pour en connoître les diſpoſitions vicieuſes; nous murmurons de ce qu'ils fouillent trop avant; nous diſons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre notre ignorance ou d'exciter notre confuſion ils tâchent d'éclaircir les circonſtances énormes de certains deſordres, & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comedie où on ne s'applique guere à enveloper les ſentimens d'une paſſion groſſiere ſoit une école pernicioſe, notre erreur nous plaît étrangement!

Non, je ne ſouhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les paſſions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaiſe foi. Le monde ſeroit compoſé de foudres, d'ingrats, de flateurs, de vindicatifs. Les vertus Chrétiennes ſeroient conſeillées par un eſprit de politique, on cacheroit ſous un dehors ſimple, un orgueil inſatiable; des apparences moderées couvriroient de lâches deſſeins, les retranchemens extérieurs de la cupidité entretiendroient au dedans l'amour du monde. Enfin les hommes ne ſe formeroient ni pour la ſociété, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, ſoions redevables de notre perfection au zele d'un Miniſtre de l'Evangile plutôt qu'à la licence d'un declamateur public. Il eſt indigne de vouloir juſtifier la Comedie par ſes eſets ſalutaires: ſans la crainte de paſſer pour ridicule perſonne ne changeroit de conduite, & encore quels ſont ces changemens? Y eût-il jamais de ſincerité dans ceux dont la critique eſt le premier mobile? N'attribuons

bons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut être qu'un chef-d'œuvre de la grace de l'Esprit Saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des atteintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quitter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne defendirent aux Chrétiens d'affister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Payens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoue que nous ne faisons point aux fausses Divinités des sacrifices solempnels, que nous aurions en horreur d'élever des autels publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie! Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoissons que nous ne participons que trop à l'idolatrie en voyant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimés sur les theatres.

Nous avons bonne grace après cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa sœur des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se souleve contre son Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul, n'est-ce pas une idolatrie à des Chrétiens de respecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces pieces, de la colere qu'elles insinuent,

nuent, de la politique qu'elles conseillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles persuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les auteurs de la Comedie de prouver qu'elle est excusable, ils ne peuvent defavouer qu'avant que de la rendre permise il faudroit en retrancher bien des choses ; & justement vouloir qu'on supprime ce qui ne leur plaît pas, c'est déjà convenir qu'on a raison de la condamner. Verité puissante, nous avons beau conspirer contre vous, notre revolte est inutile si-tôt que vous avez resolu de vaincre nos préjugés. Maîtresse absoluë de nos esprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous semblions nous oposer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit sa premiere pureté, elle seroit, à parler Chrétienne-ment, toujours fort dangereuse. Modeste tant qu'il nous plaira, honnête au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne sera pas entierement innocente. Quelque modeste qu'elle devienne, se prescrira-t-elle des bornes ? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de censurer les mœurs ! Quelque honnête qu'elle puisse être, n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuses, de paroles équivoques, de gestes lubriques ? Une piece dépouillée de ces ornemens, dénuée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des spectateurs, ils ne pourroient s'accoutumer à entendre debiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuses instructions.

Par ces Comedies honnêtes je veux suposer quelque chose de plus qu'on n'oseroit prétendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui  
ex-



excitent les mouvemens de la cruauté, point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées, point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenue, on y établira les principes d'une belle conduite, les acteurs s'appliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu, telles pieces seroient nommées modestes; encore une fois qu'on ne s'y trompe pas, revêtues de ces caracteres beaux en apparence, elles n'auroient jamais cours dans le monde; je dis davantage, elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane, si les veritez de la Morale Chrétienne préparées avec toute l'adresse d'un Ministre zélé ne font qu'irriter la malice du libertin? Pour éluder les maximes débitées dans la chaire Evangelique, on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose, se croyant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes: que seroit-ce des instructions données sur la scene par un déclamateur souillé des vices dont il voudroit nous éloigner?

Souhaiter que le theatre se purifie assez pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honnêtes representations, c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quitterions bien-tôt les vertus austeres de la Religion pour courir après ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à notre foiblesse.

Le theatre si austere qu'il puisse devenir ouvrira toujours une voie large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute notre langageur, il faudra tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la

conduite des hommes ; que personne ne s'alarme , on se contentera du dehors : au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs , pourvû que nous ayons l'adresse de les dérober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices , les belles de leur fierté , les agreables de leur trop d'enjouement ; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes , cet amour excessif qu'elles se portent , cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné , c'est ce que la morale d'une Comedie honnête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgueil de ce Philosophe , les airs pedantesques de cet homme de Lettres ; mais cette présomption qui le domine , cette opinion avantageuse qu'il se forme de son merite ; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue , n'attendez pas que la critique penetre si avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée , on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphêmes & les paroles licentieuses , mais lui prescra-t-on des regles de la veritable bravoure ? l'empêchera-t-on de courir en furieux à la vengeance ? Lui mettra-t-on devant les yeux les perils ausquels l'exposent l'oïveté de sa profession ?

Quels preceptes donnera-t-on au Courtisan ? Ne fera-ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le deshonent , de la trahison , de la perfidie , de l'injustice ? L'envie qui le ronge , l'ambition qui lui cause de mortelles inquietudes , seront legerement touchées ; mais la dissimulation , la fourberie , mille autres raffinemens que suggere l'esprit d'interêt se feront pro-  
po-

posées comme des moyens de hâter son élévation.

Idées monstrueuses de perfection? Quelle plus infame prostitution que de défigurer ainsi au theatre l'image sacrée de la Vertu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever notre ame à une si pure sainteté. C'est pour cela qu'elle défend à ses sectateurs de puiser des instructions dans les écrits des Philosophes Payens, ces Philosophes éclairés des plus brillantes lumieres de la Raison, dont les principes ont tant de noblesse, tant d'excellence, tant de regularité : la Religion nous éloigne de ces sources prophanes où elle ne trouve pas encore assez de pureté pour faire goûter ses maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les disciples d'un Comedien, & serions-nous excusables de chercher des leçons dans l'école sacrilege des theatres?

Enfin nous pensons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie, qui demandent comment on prétend acorder les larmes de la penitence avec les joyes des spectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrétien soit obligé de faire trêve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez votre consolation*, cette menace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans notre esprit; on ne reproche au riche que son attache au luxe, & à un luxe qui est au dessus de sa condition; le dispensateur des recompenses éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne sont point affligés, qui jouissent d'une abondance splendide, & les Chrétiens appellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaisirs immoderés, où regne un luxe excessif, où une joye criminelle est répandue.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront

des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez feroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié-là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura toujours pour excuse que ces fautes legeres en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Théologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en raporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joyes permises; je parle de Mr. le Comte de B U S S I aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du Directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai toujours crû les Bals dangereux; ce n'a  
 „ pas été seulement ma Raison qui me l'a fait croire,  
 „ ç'a encore été mon experience; & quoique  
 „ le témoignage des Peres de l'Eglise soit bien  
 „ fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un  
 „ Courtisan doit être de plus grand poids. Je sai  
 „ bien qu'il y a des gens qui courent moins de  
 „ hazard en ces lieux-là que d'autres, cependant  
 „ les temperamens les plus froids s'y rechaufent.  
 „ Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui  
 „ composent ces fortes d'assemblées, lesquels ont  
 „ assez de peine à resister aux tentations dans la  
 „ solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là  
 „ où les beaux objets, les flambeaux, les violons  
 „ &



„ & l'agitation de la danse échaufferoient des Ana-  
 „ chorettes. Les vieilles gens qui pourroient aller  
 „ au Bal sans interesser leur conscience feroient  
 „ ridicules d'y aller ; & les jeunes gens à qui la  
 „ bienfiance le permettroit, ne le pourroient pas  
 „ sans s'exposer à de trop grands perils. Ainsi je  
 „ tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on  
 „ est Chrétien ; & je crois que les Directeurs fe-  
 „ roient leur devoir s'ils exigeoient de ceux dont  
 „ ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allas-  
 „ sent jamais.

Qu'auroit dit ce Courtisan .- s'il avoit eû la  
 même occasion de s'expliquer sur la Comédie ?  
 Son expérience lui avoit appris que les bals étoient  
 dangereux, la nôtre nous est-elle garant de l'inno-  
 cence des spectacles ? Les beaux objets, les flam-  
 beaux, les violons, & l'agitation de la danse é-  
 toient à son avis capables d'échauffer des Anacho-  
 rettes ? que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse  
 bouillante la vivacité d'une passion fortement ex-  
 primée jointe à toutes ces choses ? Je tiens, con-  
 tinuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand  
 on est Chrétien. Qui est-ce qui parle ainsi ? Si  
 c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a  
 garde d'approuver des divertissemens qu'il ne lui fe-  
 roit pas bienfiant de goûter ; si c'étoit un Docteur  
 de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Dif-  
 ciples à leur maître, *Ce discours est dur & outré* ;  
 si c'étoit un Prélat on mettroit en vûe le prétexte  
 de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une  
 colonne de l'Eglise ; mais encore une fois celui  
 qui s'exprime de la sorte est un Courtisan élevé  
 dans la grandeur, nourri dans les voluptez, ac-  
 coûtumé à une vie délicieuse. Je crois, conclut-  
 il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils  
 exigeoient de ceux dont ils gouvernent les con-

sciences qu'ils n'y allassent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monsieur le Comte de Buffi, il ne demandoit pas que les Directeurs aporassent de faux ménagemens, il jugeoit que c'étoit pour eux une obligation indispensable de représenter le danger de ces jeux, de les défendre absolument.

Après ce qu'a pensé Monsieur de Buffi, plus homme du monde que moi, mais aussi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon sentiment. Si je l'avois produit dans le tems que j'eus occasion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a près de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de saison à cause de la nouveauté de la question, ne doit pas être considéré comme une chose surannée, puisqu'il est toujours tems de faire voir qu'on est Chrétien, n'y ayant prescription que contre les piéces galantes & critiques. Celles qui sont pieuses ne viennent jamais trop tard; s'il n'est plus l'heure d'instruire, il est toujours celle de montrer qu'on est bien instruit. Le Sage qui a défini les momens de parler, & de se taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'esprit de Religion, ce que fait sentir l'amour de la Verité.

Ces considérations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je pense sur la Comédie, & de ce que je crois qu'on en doit penser. Peut-être n'attendoit-on pas d'un homme du monde une opinion si rigoureuse, je mets la cause entre les mains de chacun, qu'on examine les raisons de part & d'autre, je m'assure qu'on ne conclura pas autrement.

## PENSÉES DÉTACHÉES.

**L**A LOI que fit SOLON fournit matière à une belle réflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son père, si le père ayant eu les moyens de faire apprendre à son fils un métier dans son jeune âge il les avoit négligés comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la nécessité du travail, de leur en inspirer l'amour, au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oïveté. Nous voulons qu'ils apprennent la Musique, la Danse, la Mignature; nous les accablons de mille Arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premières teintures. Que n'avons-nous plutôt la précaution de les former à des Sciences nécessaires? Mettons-les en état d'être un jour Négocians de bonne foi, des Magistrats éclairés, de prudens Officiers, des Citoyens zélés; l'Etat s'en trouvera mieux, nos familles en seront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix : *O homme, quelle est votre folie de prendre tant de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser.* Il est ordinaire de voir de tels pères, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honnêtes gens; si c'étoit qu'on leur apprît à user de ces biens, mais ou on

leur donne des exemples de prodigalité , ou on multiplie à leurs yeux de traits d'avarice. On parle, je l'avoue, en leur presence, de la difficulté de les acquerir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte : Est-ce là ce qu'on devroit leur dire ? N'ont-ils pas déjà assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité qui n'est que trop animée ?

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux-mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On savoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi les enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons-nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué ? La necessité de leurs occupations, l'aplication aux affaires, le nombre de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où seroit volontairement un enfant le rendroit plus soumis aux volontez d'un pere qui ménageroit ses corrections. Les passions raffinées ne se mêleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime seroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien : d'abord qu'ils en connoissent



sent la beauté, ils se sentent portez d'inclination à l'aimer ; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer ; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

\* Toutes les passions deshonnorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le désir de la vengeance passent pour des effets de courage, pour des necessitez de bienfaisance ; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens détestent. On méprise un homme qui est adonné au vin, chacun blâme ses excès, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grands hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excès du vin, tua Clitus. Marc-Antoine se plaisoit étant à table à se faire apporter les têtes des plus illustres Citoyens.

\* Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croioient sans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité, parce que dans ces momens on fait treve avec la dissimulation & la flaterie.

Il me semble que dans un festin on n'est guere capable de décider. L'esprit n'y reflechit pas aisément. Les vapeurs du vin qui le troublent obscurcissent les lumieres de la prudence. S'il échape à une Raison ainsi troublée quelques bons sentimens, c'est par hazard & par la même impetuosité qui fait que la mer ne jette sur le bord du rivage les richesses qu'elle renferme dans ses abîmes, que lors qu'elle est irritée.

\* Point de plus commune passion que l'intérêt. Le seul respect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle défend les mauvais commerces, la bienfaisance conseille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires semblent glorieuses. Mais succomber aux mouvemens d'intérêt, c'est une défaite qui ne paroît pas honteuse.

Les genereux en apparence ont un certain intérêt auquel ils ne renoncent pas. Il est sûr de l'emporter dès qu'il se trouve en compromis avec quelque desir.

L'intérêt a perverti l'usage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames desintéressées qui les attendent sans impatience, qui les reçoivent sans empressement, ou qui les possèdent avec modération.

L'intérêt divise le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui-même.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'intérêt se fait entendre, la Religion même se tait en sa presence. Car l'enfant se souleve contre son propre pere, le Chrétien lui immole jusqu'à sa conscience.

Detestable sacrifice que par tout on fait à l'intérêt ! L'avare marchand le regarde comme son Dieu, le Magistrat le place sur les Tribunaux, le Courtisan & le Ministre n'agissent que par ses ressorts ; je suis obligé de dire plus. Dieu n'est pas le seul à qui on sacrifie dans les Temples ; les Ministres des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faisant reposer l'intérêt dans le Sanctuaire.

\* Monsieur de la Moignon remerciant M. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'a-  
voit

voit fait le Roi de sa personne , pour remplir la place de Premier President, le Cardinal lui répondit , que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume , il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élévation qu'à son mérite ! Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes , on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irréprochables conduisent un État , on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné ; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire réussir ses brigues , ce n'est plus une douce administration , c'est une cruelle tyrannie.

Les grands emplois ne font pas les grands hommes , mais les grands hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prévenu en leur faveur , on trouve du merveilleux dans tout ce qu'ils font ; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux ministères honorables qu'à sa confusion ?

J'estime autant un homme qui fait de ses occupations , se faire un plaisir , qu'un autre qui préfère les affaires aux divertissemens.

Conserver dans l'action un certain tranquille qu'à peine remarquerait-on dans les gens oisifs ; avoir dans le repos un je ne sai quoi qui tient de l'action même , à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens , & la maturité des vieillards. Un homme nécessaire à l'Etat par sa haute capacité , sa profonde politique , est sujet à des infirmités continuelles , les affaires en sont retardées ; ce malheur est sans remède , on ne mettra pas à sa place une jeune Tête privée d'expérience.

\* Tous ceux qui bâtissent ne cherchent pas le

plaisir d'être logez commodément , il se trouve des gens à Paris très-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi, pour son plaisir qu'on bâtit? Je ne le crois point. De dix maisons que *Lisis* a embellies, il n'en a pas vû trois.

Richelieu qu'on fait être un des plus beaux endroits du Royaume, tant par la symmetrie de la Ville, que par la belle disposition du Château, fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir ; c'étoit assez pour lui qu'on fût qu'il y avoit une Ville qui s'apelloit Richelieu.

Faut-il, disois-je en moi-même, en considérant le Palais d'un Prince étranger, tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vastes appartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet appartement n'a besoin que d'une chambre, dans cette chambre peut se passer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place; dans cette place laissera une infinité de vuides? Cette reflexion auroit été fort du goût de Diogene; aussi ne la fis-je point sans songer à ce Philosophe qui preferoit sa simple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

\* La guerre est à craindre à cause qu'elle introduit de grands maux, elle n'est pas néanmoins sans fruit. La paix qui lui succede remet les choses dans le premier & le veritable ordre.

L'obéissance de tout tems a reçu des louanges, sur tout l'obéissance pratiquée à la guerre.

Une obéissance si funeste que vous voudrez aura des aprobateurs, une désobeissance quoiqu'heureuse ne trouvera que des Juges inexorables : témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magistrats il lui dé-



defendit de combattre. Les Lacedemoniens profitans de l'absence du General sollicitèrent le fils de charger les ennemis; son refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit reçu, combatit & gagna la victoire, Epaminondas couronna son fils vainqueur; mais ne croyant pas devoir laisser sa désoberissance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que seroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre? Un étourdi, un faux brave, un homme sans expérience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grands courages; un brave homme est toujours prêt de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plutôt en presence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une Nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentissent dans le cœur du soldat le desir de combattre, ou qu'elles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit être en ce sens consolée des relâchemens de CARTHAGE. FABIVS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremond attribué la défaite aux delices de Capoue, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

\* La patience diminuë les maux, car elle aug-  
ment

mente le courage; l'impatience les redouble, car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devoit acuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de notre confiance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu. Regulus la violence des tourmens. Socrate le poison. Rutilius les ennuis de l'exil. Caton la vûe de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade que le mal de dents est plus supportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se prévient que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

\* Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, témoignant par là sa douleur, mais il le remit dès qu'on lui eut dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entendüe ! Larmes justement versées ! Ce qui excite notre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prépare à de belles esperances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit dementies s'il avoit vécu plus longtemps.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui notre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les

taches de leur vie criminelle devoit s'effacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable ? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemissemens , lorsqu'on lui eut annoncé le malheur d'ABNER tué par le traître Joab , dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme , mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir.*

\* Le vindicatif qui ne pardonne jamais , est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindroit des rigueurs de la Justice Divine , si pour la fléchir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la penitence ; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis ?

Le vindicatif est ingénieux à donner couleur à ses ressentimens ; il est furieux & la moindre parole l'irrite ; il est cruel & lave les offenses dans le sang ; bel honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soumissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif ; plus vous faites , plus il exige que vous fassiez : vous rebuterez-vous de ces bassesses aparentes ? La Religion y attache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures , de peur d'être obligé de les venger.

La colere des Grands ne s'apaise pas si promptement que celle des petits. Tendres à l'excès sur le point d'honneur , ils croient qu'il y a de la faiblesse à offrir un pardon , de la lâcheté à suspendre la vengeance.

\* La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la

Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en légèreté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

\* Tous biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribuë immédiatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnérables aux attaques de la fortune. Du nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succès qu'à Dieu, qui les leur envoie sans les faire passer par des mains étrangères. Les autres hommes reçoivent différemment leurs bonheurs; Dieu permet qu'ils soient heureux, mais il n'exécute les desseins de sa bonté que par le ministère des puissans.

\* Sans l'argent je ne sai ce qu'auroit à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné; on me doit tel intérêt, j'ai acquis une grosse rente, je suis pour un cinquième dans le recouvrement d'un million; tout autre langage est étranger à ces Messieurs.

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'appelle être souverainement riche.

\* Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je désapprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'afféterie des jeunes gens.

\* Cha-



\* Chaque âge doit avoir son étude particulière; mais la sagesse est l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Théologien auroit-il bonne grace de faire des Romans? Non sans doute. Un Poète seroit-il en droit de raisonner sur les mystères de la Religion? Point du tout. Un jeune Rhetoricien ira-t-il s'asseoir au milieu des Docteurs? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la sagesse. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus consommés en Science.

Un homme qui s'applique à l'étude de la sagesse, rougira d'avoir donné ses soins à une autre occupation. PLATON dans sa jeunesse composa des Odes & des Tragedies qu'il brûla ensuite, dans la crainte qu'elles ne deshonorassent un Philosophe. N'avoit-il pas raison de croire que le nom de DIVIN auroit été mal soutenu par la publication de ces Ouvrages; où on n'auroit pas remarqué le stile grave de ses derniers écrits?

\* Les grandes ames sympathisent admirablement. L'homme de cœur a je ne sai quelle inclination pour le brave homme, il se réjouit de ses succès, s'afflige de ses disgrâces, s'intéresse tendrement à ce qui le regarde. Les sentimens d'un homme d'esprit sont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'esprit. On est ravi que ce qu'il fait soit trouvé beau, on se fâche que ses Ouvrages ne soient point universellement goûtés, on se fait un bonheur propre de sa réputation.

\* Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extrémités. Menager son bien à propos, ce n'est pas être avare; se montrer savant dans l'occasion, ce n'est plus présomption.

\* U-



\* Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes-nous excusables de menager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons ? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échauffera jusqu'à avoir une pleuresie dont on desespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidasse à se relever, je ne pûs m'empêcher de lui dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes résolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carrosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise? Dès qu'il fait beau on n'en a plus besoin: Dans les orages & les pluies violentes on demeure chez soi.

\* Alexandre demanda à Cratès s'il vouloit qu'il fît rebâtir sa patrie; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eu des Apelles & des Zeuxis; après les Louvois sont venus les Pompones;  
après

après les Turennes les Luxembourgs , après les Luxembourgs les Villerois. La gloire des CÉSARS se trouve comme effacée par les plus belles actions des Louïs.

Il n'est donc point d'hommes irréparables. Ne doutons pas qu'après ceux qu'aujourd'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

\* Qu'allons-nous faire dans les pais étrangers? Demeurons dans notre patrie; elle nous offre également la vûe des fleurs , des montagnes , des bois , des villes plus belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages aprennent à vivre, le commerce de différentes Nations forme beaucoup. Est-ce là votre raison? Depuis dix ans que votre ami *Thiton* a parcouru tous les Royaumes de Siam, de la Chine, des Indes, du Japon, qu'a-t-il appris qu'il ne fût pas déjà? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage, la sienne est-elle devenuë plus accommodante? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans: comme lui je favois leurs manieres superstitieuses; mais cette diversité de cultes, cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé sur la sienne? Qu'il y prenne garde.

\* Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Deraciner ses passions c'est se corriger en Chrétien. Assez de gens cherchent cette première perfection, afin de ne pas être deshonorés dans le monde. Le Chrétien a des vûës plus étenduës. Peu contents de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroître, il coupe jusqu'à la racine du vice, tout ce qui en a l'aparence choque sa vertu.

## DE L'ESPRIT.

**N**OTRE esprit ne s'occupe pas longtems du même sujet, il en parcourt plusieurs sans contrainte, & passe d'un objet à un autre tout différent; c'est pourquoi il semble que les pensées sans liaison sont celles qui imitent davantage les mouvemens de l'esprit.

\* L'esprit n'est pas de ces choses sur lesquelles il faille tant compter, il ne sert souvent qu'à nous faire pousser nos égaremens plus loin, & qu'à nous enfoncer dans l'erreur; de même qu'un homme bien monté qui sort du droit chemin, s'en écarte beaucoup plus qu'un autre.

\* Les hommes sans esprit vivent dans une nuit continuelle qui les empêche de découvrir les petites choses, & de voir les plus grandes à quelque distance qu'elles soient; au lieu que pour les gens d'esprit il luit toujours une vive lumière qui leur fait découvrir une infinité d'objets proches & éloignez; & plus cette lumière est grande, plus ils découvrent de choses imperceptibles aux autres. Le stupide environné de tenebres ne voit rien, & l'homme d'esprit remarque mille choses à ses côtes: Voilà peut-être la définition d'un stupide & d'un homme d'esprit.

\* Un stupide & un homme d'esprit se rencontrent quelquefois au même point; mais avec cette différence, que l'homme d'esprit est à son plus bas, au lieu que le stupide est à son plus haut.

\* Les esprits dissipés qui ont beaucoup de connoissances superficielles, se peuvent comparer à ces rivières dont le lit est fort large, qui occupent beau-



beaucoup de pays , & qui offrent une vûë agreable ; mais comme le cours en est très-lent , & qu'elles n'ont point de fond , elles ne font d'aucune utilité : au lieu que les esprits recueillis ressembtent à ces rivieres dont le lit est ferré , qui ne paroissent pas tant , mais qui sont profondes & utiles.

\* Je conçois pourquoi de certains esprits ne font point de progrès dans les Sciences & dans les affaires ; ce sont des esprits qui dans les routes où ils cheminent , découvrent à droit & à gauche tout ce qui se presente : mais pendant qu'ils font mille curieuses remarques sur ce qu'ils voyent , un autre qui ne porte point sa vûë plus loin que l'espace du chemin , & qui regarde devant lui , les passe.

\* Quelle difference y a-t-il entre tant de gens qui raisonnent , & si peu qui raisonnent juste ? un peu de force & d'éclat que la Verité a pardeffus tout , ou pour mieux dire une difference imperceptible qui ne se fait sentir qu'aux esprits judicieux : car l'éloquence , le feu & la passion donnent au Mensonge toutes les apparences de la Verité , de même que l'art donne aux cristaux la couleur des diamans.

\* Découvrir les choses éloignées pendant que l'on ne voit pas les plus prochaines , ou bien connoître à fond les choses qui nous environnent , sans pouvoir jeter la vûë sur celles qui sont éloignées , ce sont les qualitez qui se rencontrent dans les hommes ordinaires , & qui mettent de la difference dans les objets seulement , & non pas dans les esprits ; mais embrasser également les choses prochaines , & celles qui sont éloignées , c'est l'effet d'un esprit distingué.

\* Les grands Poètes , les fameux Peintres , ni tous

tous ceux dont l'esprit est fortement occupé, ne peuvent pas toujours travailler; pour parvenir à la haute perfection il faut que les plus grands genies fassent des efforts; de là vient que leurs jours de travail sont suivis de tant de jours de repos où leur abattement ne paroît que trop, ce qui se fait par effort ne peut pas se continuer longtems, on s'élançe & on retombe.

Une habitude de faire des efforts acquise par l'éducation, & secondée d'un regime de vie propre à l'application, a bien pû élever des esprits au dessus de la situation ordinaire; mais le corps se ressent des efforts de l'esprit: M. Pascal a tant cultivé son esprit, qu'il a détruit son corps; à la fin l'effort rompt la machine.

\* L'action dissipe l'esprit, la reflexion l'appesantit, sans cela il ne seroit pas si difficile de parvenir & d'exceller.

\* En toutes sortes de Sciences & de professions il faut commencer par copier & imiter les meilleurs modeles pendant un certain tems; mais pour exceller il faut laisser les modeles & ne suivre que son genie.

\* Pour recueillir l'esprit de certaines personnes, il faut de petits cabinets, un silence profond, un jour mediocre: le commandement des armées seroit bien mal en de telles mains.

\* Le Soleil se levera demain à la même heure qu'aujourd'hui, il se couchera de même en suivant sa route ordinaire; nous ne pouvons rien changer au cours du Monde: il nous est également impossible de changer la nature des esprits, il faut nous en accommoder tels qu'ils sont.

\* Il y a beaucoup plus d'esprits que de terres en friche.

\* Di-

\* Dire des gens qu'ils ont de l'esprit, ce n'est pas en dire autant de bien que l'on s'imagine ; il faut pouvoir ajoûter qu'ils en font un bon usage, sans cela ce n'est rien dire.

\* L'esprit & le bien sont les seules choses qui mettent le prix aux hommes.

On est aisément content de son esprit, on s'en trouve assez, mais on croit toujours manquer de bien, & on en souhaite davantage.

\* Les esprits capables d'envisager plusieurs choses à la fois sont raisonnables ; ceux qui n'en voient qu'une sont entêtez & opiniâtres, quoi qu'ils se croient fermes & constans.

\* De la même main dont le Createur a tracé des limites à la mer qu'elle ne peut passer, il a prescrit des bornes à l'esprit des hommes qui ne leur permettent pas la connoissance ni même la vûë d'une infinité de choses qui sont au delà de leur portée ; cela fait que je ne m'étonne nullement de ce que les hommes se rencontrent si souvent dans leurs pensées, leur force étant à peu près égales, & leurs objets étant les mêmes.

---

## D E S P E N S E ' E S .

**T**OUS ceux qui parlent beaucoup ne sont pas d'habiles gens, de même tous ceux qui pensent ne sont pas de grands genies ; il y a des gens qui s'occupent de rien, de même qu'il y a des diseurs de rien.

\* On pense trop, de même qu'on parle trop ; il faut de la reflexion dans les Sciences & dans les  
af-

affaires : mais cette reflexion poussée trop loin devient nuisible.

\* On peut parler beaucoup sans parler trop. On peut de même penser beaucoup sans penser trop.

\* On pense trop peu , ou plutôt les pensées manquent d'élevation ; c'est le vice des stupides & des gens du commun ; mais on pense aussi trop subtilement. Une noble envie de découvrir tout ce que nous croyons qui nous environne , nous fait jeter la vûë sur des objets hors de portée ; là on ne voit rien clairement , & on croit découvrir bien des choses qui ne sont souvent que des fantômes.

\* La trop grande reflexion ne manque guere de jeter dans une molle tranquillité dont il faut absolument sortir pour l'action ; mais plus ordinairement à cause de la facilité qu'il y a d'imaginer , on se fait de si hautes idées de perfection , que quand on passe à l'action rien ne contente , on voudroit mieux faire , & quelquefois mieux que l'on ne peut , cela rebute.

\* Il en est des choses à quoi nous pensons trop , comme de ces couleurs qui varient à nos yeux quand nous les regardons trop longtems.

\* Il ne faut pas trop penser à tout ce qui nous environne dans le monde. On se figure aisément dans la reflexion , des amis plus fideles , une vie plus douce , une plus grande union dans le mariage , plus de complaisance dans les societez , plus de reconnoissance des bienfaits ; & de telles idées ne servent qu'à faire naître de l'ennui & du dégoût de tout ce qui nous environne.

Si nous poussons notre reflexion vers l'avenir , combien d'embarras à prévoir , combien d'accidens à craindre de quelque côté que l'on tourne ;

ce-



celui qui les prévoit est le plus habile , celui qui n'y pense pas est le plus heureux.

\* On se peut figurer des pays plus beaux que le nôtre , une vie plus heureuse , des plaisirs plus solides , on trouve même à redire aux plus superbes Palais , quelques précautions qu'on ait prises lorsqu'on les a élevés ; on y découvre d'abord des défauts , & pour peu que la vûe y reste attachée , on imagine bien-tôt un Palais plus grand , mieux ordonné ; on peut même imaginer un Monde plus grand que celui que nous habitons , tant notre imagination passe l'art & la nature. Cette facilité d'imaginer est peut-être le meilleur titre de notre noblesse , mais c'est un titre onereux , parce qu'on n'a pas de quoi le soutenir.

## DES JUGEMENTS.

**Q**Uand est-ce que je juge sainement ? est-ce quand mon esprit abatu , doute , se défie , & découvre à peine les choses les plus proches ? est-ce quand emporté par son feu , par la passion , par la vigueur , il tombe dans une présomption qui lui fait affirmer ses doutes , & porter sa vûe vers des objets vastes & éloignés ? Si c'est dans le milieu de l'un & de l'autre que ma Raison est la plus certaine , qui est-ce qui peut me faire connoître ce milieu ?

\* Suis-je grand , suis-je petit ! ai-je de l'esprit , n'en ai-je pas ? suis-je heureux , dois-je me plaindre de ma fortune ? Si je considère les petits je suis grand , si je regarde les grands je suis petit ; mon esprit brille auprès de quelques-uns , mais il paroît stupide auprès de beaucoup d'autres ; ma

fortune est enviée de ceux-ci, mais elle est méprisée de ceux-là ; cahos du monde ! caprice des hommes !

\* Qui est l'homme qui a une idée juste de tout, & qui connoît sans se flatter la place qu'il occupe dans ce tout.

\* Je cherche deux hommes dont l'idée ou l'opinion se rapportent sur le mérite d'un autre homme, & je ne les saurois trouver.

\* Combien de différentes idées sur une même chose ; l'Acteur regarde le théâtre comme un métier & comme une profession sérieuse ; parce qu'il en attend le moyen de vivre ; le peuple le regarde comme un divertissement, le Casuiste comme une action criminelle, & qui est un effet du désordre ; l'homme d'Etat le regarde comme une montre de l'opulence publique qui étale aux Etrangers la magnificence du pays.

\* Les choses personnelles sont celles qui entrent le moins dans l'idée qu'on se forme des hommes, les biens, les alliances, le crédit, les charges, tout cela compose l'idée qu'on s'en fait.

Je vous demande qui est *Cleante*, il est, me dites-vous, revêtu de telles & telles dignitez, il est de telle famille, il a pris alliance avec tel autre, il a beaucoup de crédit auprès de ceux-ci ; *Cleante* entre, s'affied, parle, je ne le reconnois point ; si vous m'aviez fait le caractère de son esprit & de sa personne, je l'aurois pû reconnoître.

\* Quand je réussis mal au goût de quelqu'un, je me console sur ce qu'il y en a sans doute quelqu'autre qui m'approuve ; quand je me vois applaudir, je modere la joye qui s'éleve en moi, parce qu'il ne se peut qu'il n'y en ait quelqu'autre à qui je déplaise.

\* Les

\* Les gens les plus judicieux disent souvent que les affaires ont plusieurs faces , de là vient qu'ils sont indéterminez ; ceux qui ont moins de pénétration n'y en voyent qu'une , & cela fait qu'ils prennent plus aisément leur parti.

\* Parce que tous les hommes ne sont pas capables de parcourir toutes les parties des choses qu'ils voyent , ils s'en tiennent souvent à la premiere face qu'ils ont envisagée ; l'un regarde une partie , & l'autre une autre ; delà viennent les divers jugemens & les différentes opinions , car les parties qu'ils regardent sont souvent toutes dissemblables ; les uns & les autres voyent distinctement ce qui leur paroît , mais ils en veulent tirer des conséquences pour la chose en general ; de là viennent toutes les disputes.

Ne considerer dans la Religion que les témoignages que Dieu nous donne de sa Justice , c'est ce qui fait les Casuistes austeres ; n'envisager que les marques qu'il nous donne de sa misericorde , c'est ce qui fait les Casuistes relâchez.

\* Les gens subtils se méfient de tout le monde , les vindicatifs appréhendent les ressentimens ; de même ceux qui sont genereux présumant de la generosité des autres : ainsi les jugemens sont connoître le naturel.

\* Il y a du peril à entrer dans de mauvaises raisons ; ceux qui sont séduits par les plus méchantes ne les croient pas telles. Il y a un certain point de vûë d'où l'erreur a l'apparence de la verité , il est dangereux de s'y placer.

\* Ce n'est pas détruire l'autorité du jugement d'une personne , que de dire qu'elle est chagrine & mélancolique ; il n'appartient qu'à ceux qui sont tels de connoître tous les abus , & de discerner les défauts de chaque profession.

## DES DIFFERENS CARACTERES.

**O**N a beau lire on trouve toujours une infinité de livres qu'on n'a point encore vûs , la vie est trop courte pour lire tous ceux qui sont écrits ; on trouve de même en étudiant le caractère des hommes , tant de quoi exercer notre curiosité & notre recherche , qu'on ne peut pas vivre assez longtems pour découvrir tout ; ceux qui se sont donnez à cette étude n'ont pas tout dit , il reste encore de quoi en exercer bien d'autres , tant l'homme est inconnu à l'homme.

\* *Bonse* né avec un esprit grand & éclairé , a eu encore un discernement net , une memoire heureuse , & par-dessus cela un mérite aisé , un esprit doux , & un tempérament heureux pour parvenir , & pour se donner à de grandes applications ; on seroit embarrassé à faire un détail de tout ce qu'il fait , on auroit plutôt fait de nommer peu de choses qu'il ignore : Que lui pouvoit-il manquer pour être dans les premiers emplois que de la faveur ? elle lui vient par l'élevation de ses proches ; mais il lui manque la volonté de s'élever , un peu d'inclination pour les grandes choses auroit fait éclater son mérite , mais les beaux Arts & les mécaniques mêmes en auroient souffert : qu'il a peu de semblables !

\* Il est des caractères d'esprit aussi rares que ces fleurs qui ne sont que dans les jardins de quelques curieux , & que ces oiseaux qui ne se voyent que dans la ménagerie.

\* *Hercule* auroit bien plus fait à mon gré , si au lieu de terrasser les monstres , il avoit pu éclairer  
un



un stupide, calmer un esprit inquiet, adoucir un esprit aigre, ou redresser une imagination de travers.

\* Ce n'est pas la grandeur d'ame des Heros, & leur intrepidité dans les perils, qui me donne le plus d'admiration; je trouve autant à admirer dans de certains hommes où je trouve quelquefois le défintereffement avec le peu de bien, la liberalité sans opulence; le calme de leur esprit, & de leur ame surprend si fort, que de tels esprits paroissent une autre espece d'hommes.

\* Un homme vain & ridicule divertit plus un Philosophe qui fait distinguer le fond des caracteres, que le Comedien le mieux déguisé sur le theatre ne réjouit les spectateurs.

\* On voit des gens exceller dans les Sciences; d'autres savent ce qu'on appelle le monde; d'autres excellent dans les affaires; d'autres d'une probité exacte savent à quoi l'homme de bien s'en doit tenir; toutes ces choses sont les parties essentielles d'un homme: mais ceux qui ne possèdent qu'une de ces parties, quoi qu'ils y excellent, ne peuvent être considerez que comme ces morceaux d'architecture qui n'ont rien de parfait, & qui donnent pourtant l'idée de quelque chose de grand.

\* Les hommes ne peuvent pas changer leur naturel, un mélancolique ne peut pas devenir vif & brillant; mais on peut retenir sa vivacité quand on en a trop, & on la peut exciter quand on en manque: ainsi tout le pouvoir de l'homme de ce côté-là se termine à retenir & à exciter.

\* Les Savans & les Philosophes ont leurs défauts, les braves & les courageux sont aussi sujets à de certains défauts; le monde est rempli de gens qui voulant passer pour braves, pour Philosophes,

ou pour Savans, imitent les défauts qu'il y a dans ces caracteres.

\* Un homme qui n'a qu'un caractere, qui est toujours gai ou toujours triste, ressemble à une statuë qui rit continuellement ou qui est continuellement serieuse, selon qu'il a plû au Sculpteur de la faire.

\* L'on confit le citron & les fruits les plus amers. Il n'y a que les esprits aigres qu'on ne fauroit adoucir.

\* *Thermefias* qui pensez continuellement aux défauts des hommes, si à force de réfléchir sur ces tristes sujets vous trouviez à la fin le secret de les corriger; de grace commencez par leur donner de la sincerité!

\* Quand on a bien étudié le caractere de l'esprit des hommes, on trouve la raison des bons & mauvais succès qui leur sont arrivez.

\* Celui-là seroit bien parfait qui pourroit avoir la douceur des femmes, la reflexion des gens de cabinet, les connoissances & les lumieres des Savans, la netteté d'esprit de ceux qui n'ont point étudié, la force & l'activité des gens d'armée, la tranquillité d'esprit des Religieux, la politesse des gens de la Cour, le recueillement d'esprit des Philosophes: mais celui qui s'est contenté de donner la beauté du plumage au paon, la perfection du chant au rossignol, le courage à l'aigle, la legereté au cerf, la force au lion; celui qui a distribué les perfections aux créatures, n'a pas voulu en mettre tant dans une seule, il a donné à chacune de quoi être contente, & de quoi contenter les autres, si on fait discerner son talent.

DES HOMMES.

**I**L y a un jour favorable pour les hommes comme pour les tableaux.

\* Il est rare de trouver des terres qui ne produisent rien ; si elles ne sont pas chargées de fleurs, d'arbres fruitiers, & de grains, elles produisent des ronces & des épines ; il en est de même de l'homme, s'il n'est pas vertueux, il devient vicieux.

\* Il n'y a qu'un soin extrême qui puisse empêcher les ronces de se mêler aux fleurs, & l'yvraye de se répandre parmi les grains ; il n'y a aussi qu'une vigilance continuelle qui puisse empêcher les vices de se joindre aux vertus dans les hommes, tant leur nature ressemble à celle de la terre, qui produit également le bon & le mauvais.

\* Il faut de la pluye, du vent, du froid & du chaud pour faire croître les arbres : il faut pour former les hommes des chagrins & de la joye, du travail & du repos ; mais tout cela avec modération, un froid trop rude peut geler les arbres, & une chaleur excessive les peut brûler.

\* Un homme est bien à plaindre s'il n'a ni la politesse que l'éducation inspire, ni la circonspection des personnes qui veulent s'élever ; il n'y a qu'une vertu éminente qui puisse réparer le défaut de ces deux avantages.

\* Ce n'est pas toujours la nature maligne qui rend les hommes vicieux ; combien y en a-t-il qui étoient nez avec un naturel heureux, & qui ont eu une infinité de Maîtres dans leur jeunesse pour

leur apprendre presque toutes choses , sans qu'ils aient sù , lorsque les Maîtres les ont quittés , qu'il fallût être sobre , chaste , liberal , humble & devot pour être honnête homme ? N'étoient-ils point déjà tombez dans les vices oppofez à ces vertus par le mauvais exemple de leurs Maîtres.

\* On dit souvent pour louer un jeune homme, que c'est un homme fait ; on peut dire qu'il en est des hommes comme des bâtimens , que les plus petits sont les plutôt faits , & que les grands édifices ne sont pas l'ouvrage d'un jour.

\* La situation de l'esprit des enfans depend de l'éducation qu'on leur donne ; il est des naturels si beaux qu'il n'y a presque rien à y reformer , semblables à ces arbres qui n'ont pas besoin d'être taillez : mais il n'y en a point qu'il ne faille cultiver , cependant il le faut faire avec un ménagement , trop de soin les peut faire pousser trop tôt ; les meilleurs fruits sont ceux qui viennent dans leur saison , ceux qui viennent avant le tems ne sont que pour satisfaire la curiosité , & ils privent des fruits mûrs & parfaits qu'on auroit eus dans la saison.

\* Quand je vois ces ifs si beaux , si bien taillez , sous de si belles formes , faire l'ornement des plus beaux jardins , je me souviens de ceux que l'on voit autour des Eglises de la campagne : quelle difference l'art n'a-t-il pas mis entre deux arbres de la même espece ! l'éducation en met encore davantage entre les hommes.

\* La nature ne se voit toute nuë que dans les enfans ; à mesure qu'ils deviennent grands ils reçoivent une nature étrangere , par les impressions des sentimens & des actions de ceux avec lesquels ils vivent ; il s'en forme insensiblement une seconde



de nature, qui confonduë avec la premiere forme l'esprit & le caractere : cela me fait penser que les hommes pourroient être meilleurs qu'ils ne sont.

\* Les personnes qui jouissent des plaisirs, qui ne se refusent rien, ont ordinairement le cœur bon; ils sont commodes & indulgens, une grande douceur se répand dans toutes leurs manieres; au lieu que ceux qui vivent mortifiez, qui se refusent tout, sont presque toujours severes & inexorables, la raison de cela est qu'on se trouve assez disposé à traiter les autres comme on se traite soi-même.

\* Il n'y a point d'homme de si peu de valeur qui n'ait quelque endroit sur lequel on le puisse louer, & il n'y a point d'homme si accompli qui n'ait quelque foiblesse.

\* Toute estime qui va à ne point laisser voir de foiblesse est une prévention; tout mépris qui ne laisse point entrevoir quelque bonne qualité est un entêtement.

\* Vous connoissez, dites-vous, à fond *Lommon*, je vous demande ce que vous en pensez? vous m'en faites le plus beau portrait du monde, vif, brillant, agréable, complaisant; mais on n'est pas toujours sur le même pied, vous dis-je? dans ses mauvais jours comment est-il? Vous me rebutez, & vous me voulez persuader qu'il est toujours égal, vous ne le connoissez pas bien: pour connoître un homme il faut savoir distinguer ses bons & ses mauvais jours.

\* Il y a des hommes qui sont comme ces vieilles maisons récrepies qui n'ont rien de beau que les dehors, encore les faut-il voir de loin pour en avoir quelque estime.

\* Il ne faut pas savoir mauvais gré aux hommes

de ce qu'ils ne sont ni plus parfaits, ni meilleurs; Dieu a permis qu'ils fussent tels, & sa sagesse a eu ses vûes dans tout ce qu'elle a fait: peut-être a-t-il permis qu'ils fussent vains, inconstans, legers, artificieux, opiniâtres, interessez, afin qu'ils ne s'attachassent point trop les uns aux autres, & que ces defauts leur faisant trouver du dégoût dans la société, ils tournassent leurs yeux vers lui.

\* Je pardonne aux hommes de se faire des idées si grandes de la perfection des autres hommes, & bien au delà de la juste verité. On songe qu'on est homme quand on dit tant de bien d'un autre homme.

\* Reprocher aux hommes qu'ils sont inégaux, qu'ils ont des foibleffes, c'est leur reprocher qu'ils sont hommes.

\* Si les hommes étoient meilleurs, il n'auroit point été besoin de regle pour faire subsister les Convents, il n'auroit falu que bien faire le premier jour & continuer de même.

\* Il en est des hommes comme des diamans & des perles, à un certain point de perfection ils sont communs; mais le moindre grain d'augmentation au delà les met à un bien plus haut prix.

\* Il ne faut pas blâmer les hommes de ce qu'ils ont des défauts, mais de ce qu'ils ne les connoissent pas: il ne leur faut pas savoir mauvais gré de leurs caprices, mais de ce qu'ils y veulent assujettir les autres.

## DES FEMMES.

**L**A gayeté & les plaisirs font pour les femmes ce que l'eau & la fraîcheur font pour les fleurs qu'on a cueillies; si vous les en retirez elles se passeront, & elles flétriront bien vite; laissez-les y, changez en souvent, elles conserveront leur éclat.

\* Ce qui se fait de plus grand dans le monde, & ce qui occupe le plus vivement roule sur deux objets, l'ambition & l'amour.

Tant de moyens mis en usage par les hommes pour élever leur fortune, tant de pensées appliquées au desir de se distinguer, & d'acquérir de la gloire, tant de livres mêmes que les tems ont respectés, ne sont pas ce qu'il y a dans le monde de mieux imaginé; tout cela le doit céder à ce que les femmes ont inventé dans l'envie de plaire.

\* Je cherche une femme qui ait outre la vivacité, la douceur & les autres agrémens de son sexe, un genie supérieur, & qui avec cela n'ait jamais eu d'intrigue; cela me paroît aussi difficile à trouver, qu'un homme d'esprit sans ambition.

\* C'est quelque chose de bien aimable qu'une jeune fille dont la beauté est comme dans sa fleur, & dont l'esprit libre de soins est rempli de tous les agrémens que la tendresse & la vivacité peuvent inspirer; sa belle humeur fait honte à la Science des Savans, & à la reflexion des politiques; mais suivez-la de vûë, voyez-la se marier, avoir des enfans, tomber dans le soin fâcheux des affaires domestiques, à peine la reconnoîtrez-vous: les

siècles entiers font moins de tort aux édifices, que les jours n'en font à sa beauté.

\* Une femme de Province a une délicatesse sur le point d'honneur qui n'est point connue ailleurs ; deux de ces femmes se rencontrent en visite, elles desirent de faire connoissance, mais laquelle des deux fera la première démarche ? extrême embarras ! il leur faudroit volontiers un Ministre mediateur : ne leur pourroit-on point persuader qu'il n'y eut jamais de honte à être plus honnête qu'une autre, que c'est même une marque de supériorité que de faire de certaines avances ?

\* *Infelis* jouit de sa femme comme les particuliers jouissent de la promenade des Thuilleries, c'est un charmant endroit, & qui étale toutes les beautés de l'art & de la nature ; mais le plaisir que ce beau lieu nous donne il le donne à tout le monde ; il manque à tous les plaisirs qu'on y goûte, celui qu'inspire la propriété ; cela fait que bien des personnes préfèrent à toute la magnificence des Palais & des jardins des Princes, une maison rustique & un paysage champêtre où ils ont l'agrément d'être maîtres ; cependant les avantages sont partagez, car cette fantaisie de vouloir être maîtres, les réduit à ne voir que des lieux solitaires & incultes ; au lieu que les autres jouissent dans les Maisons Royales de tout ce que l'art étale de magnificence & de propreté.

\* Les femmes font ressentir aux hommes les plus grandes peines & les plus grands plaisirs de la vie.

\* Si les femmes sont redevables aux hommes de ce qu'ils défendent la patrie contre ses ennemis, si elles leur doivent outre cela les Sciences & les Arts ; les hommes de leur côté sont redevables



bles aux femmes de ce qu'elles maintiennent la douceur dans la société, & de ce qu'elles ramènent souvent leur esprit aux devoirs les plus essentiels de la vie.

\* Une femme sans douceur, & un homme sans courage font dignes de mépris.

\* Il y a des personnes si accomplies, qu'il semble que la nature les présente au reste du monde comme des modèles: telle étoit *Emiffée* en qui la nature avoit rassemblé les agrémens & la beauté, qu'elle ne distribuë d'ordinaire qu'avec beaucoup de ménagement; sa taille étoit majestueuse & libre en même tems; les traits de son visage représentoient la vivacité & la douceur de son esprit; jamais elle ne parla à personne dont elle ne s'attirât l'estime par ses sentimens, & jamais elle ne vit personne dont elle ne gagnât l'amitié par sa douceur: quoi que cette perfection soit ordinaire à son sexe, il n'en fait pas toujours un aussi bon usage qu'*Emiffée*; jamais elle ne voulut plaie jusques à inspirer de la passion; & on l'avoit bien des fois employer l'adresse de son esprit pour étouffer des passions qu'elle voyoit bien qu'elle avoit fait naître dans des personnes, dont l'état ne permettoit point d'attaches étrangères; mais quoi qu'elle fût si circonspecte sur les mouvemens de son cœur, elle ne laissoit pas d'être prodigue d'honnêteté & de manières obligeantes; aussi elle avoit l'estime & l'amitié de tout le monde, & tout le monde croyoit aussi avoir son estime & son amitié, tant ses manières étoient honnêtes & prévenantes. Cette personne qui étoit si universellement estimée, paroissoit cependant peu sensible aux applaudissemens, & l'amour de la vertu & de la perfection l'occu-

poient beaucoup plus que le desir de la reputation; ses manieres étoient simples, & ses ajustemens étoient ordinairement encore plus simples: si quelquefois elle étoit parée de riches habits, elle se mettoit d'une maniere qu'on voyoit bien qu'elle n'étoit guère occupée de sa parure; une noble démarche; un air de sagesse & de vivacité, un procedé où l'on sentoit également de la force & de la douceur, tout cela étoit inséparable de sa personne, & réunissoit en sa faveur les differens jugemens des hommes: elle étoit le modele de toutes les jeunes personnes, de celles qui aimoient le monde, & de celles qui se donnoient à la retraite; les unes vouloient imiter la bonne grace & les agrémens qu'elle avoit naturellement, les autres cherchoient à imiter sa sagesse & sa vertu: mais *Emissée* pour être vertueuse ne laissoit pas de porter la joye & la gayeté avec elle; ceux dont la pénétration n'alloit pas jusques à discerner son rare merite l'aimoient, parce que son commerce inspiroit de la gayeté. Une telle femme auroit dû ne jamais mourir, comme il y en a d'autres qui ne devoient jamais naître, cependant à peine a-t-elle été connue du monde qu'elle a disparu dans la fleur de son âge, laissant après elle le souvenir de ses vertus, & quelque idée de la haute perfection où l'âge & le tems l'auroient pû conduire.

## DU BONHEUR ET DU MALHEUR.

QUAND on est heureux il nous vient plus de biens que nous n'en aurions pû esperer ; quand on est malheureux il survient plus d'accidens qu'on n'en auroit pû craindre.

\* Les premiers malheurs étourdissent, & nous ne sentons qu'à demi ceux qui les suivent.

\* Tant qu'on peut cacher un chagrin on ne veut point être plaint ; mais quand les choses sont venues à un point qu'on ne peut plus diffimuler, on reçoit quelque consolation d'être plaint.

\* On ne sauroit plaindre les autres sans se souvenir qu'on est plus heureux qu'ils ne sont : delà vient que les hommes sont si liberaux de compassion & de pitié.

\* Quand on est content, toutes choses nous réjouissent, & tout ce que nous voyons a pour nous un air de gayeté : devient-on triste, toute la nature change subitement à notre égard, & tout ce que nous voyons nous paroît triste.

\* Le mérite est sans récompense, dit *Philemon*, les honneurs sont le prix d'une conduite lâche & rampante, les biens sont les fruits de la fourberie & de l'adresse, tous les hommes sont dévoués aux richesses, quand on en a on s'attire leur envie, quand on les perd ils redoublent votre malheur par leur mépris : Cherche-t-on un meilleur esprit auprès des femmes ? on trouve que leur agrément n'est qu'un tissu de diffimulation & de déguisement, & qu'elles aiment moins leur meilleur ami que leur plaisir seul objet de leur démarche ; ainsi parle *Philemon*, il vient de perdre  
un

un procès, s'il l'eût gagné il auroit parlé tout autrement.

\* Quand je ne suis pas content je tâche d'abréger le tems par le sommeil, & je me console de ce que je puis passer la moitié de ma vie dans le même état que le Roi le plus heureux.

\* La fortune & la prospérité ne sont pas dignes de tant de soins, on peut être heureux sans éclat, j'en conviens, & ce n'est pas par là, ni même par les commoditez que j'estime le plus les succès; mais parce qu'ils donnent des forces à l'esprit, ils l'élevent, au lieu que l'indigence & les contrarietez le diminuent & l'abaissent.

\* Ce n'est pas seulement sur les hommes & sur les mœurs que *Clitton* exerce son humeur chagrine, il trouve à reformer par tout, & si l'on abandonnoit le Monde entier à sa réforme, il défendrait aux rivieres de serpenter & d'aller par de longs détours vers le lieu où elles se rendent; il ne souffrirait pas de hupes sur la tête des oiseaux, il ôterait la queue des paons & il arracherait les fleurs des campagnes comme ornemens superflus.

\* Un homme heureux qui est parvenu se fait bon gré & s'applaudit de tout, même de ses défauts & de ses vices; un malheureux se désapprouve jusques dans ses perfections & dans ses talens.

\* Si les conseils des Rois, après avoir bien délibéré, prennent souvent de fausses mesures, est-il étrange qu'un particulier fasse des fautes dans la conduite de ses affaires?

\* Une bonne action engage ordinairement dans une seconde, & une mauvaise précipite assez souvent dans beaucoup d'autres; il en est de même dans  
dans



dans la route de la fortune , un heureux succès conduit à un autre , & un fâcheux accident entraîne vers un second ; ainsi les événemens ont des liaisons entr'eux : voilà peut-être ce que les hommes appellent bonheur & malheur.

\* Pour être heureux il faudroit que toutes nos inclinations fussent satisfaites , que nous fussions en repos sur la prévoyance de l'avenir , que le desir de la gloire fût assouvi , que l'ardeur pour les grands emplois fût rassasiée ; ou bien que l'inclination pour le repos trouvât un calme où rien ne le troublât : il faudroit que l'envie de connoître , de savoir & d'apprendre fût pleinement assouvie , que l'inclination pour le faste ne fût point contrainte , & que le penchant à l'amour trouvât un objet qui ne lui en laisât point d'autre à desirer : mais qui est l'homme assez heureux pour rencontrer une seule de ces choses ?

\* Quand nous sommes dégoûtés de nos plaisirs , rebutez de nos occupations , mécontents de nos amis ; pour lors notre esprit s'en détache , & ce détachement est presque toujours suivi d'un mouvement vers Dieu. N'est-ce point là un presentiment de ce qui doit suivre l'entier détachement de toutes choses ?

\* Rien n'est plus dur dans le malheur , que d'être obligé de recevoir des avis de tout le monde : Y a-t-il quelques gens qui ne se croient en droit de donner des conseils à un malheureux , & de chercher dans sa conduite les causes de sa disgrâce.

\* On réussit quelquefois avec de fausses mesures , & on se voit applaudi. Quelquefois après avoir mis en usage des moyens justes , & ce semble , infaillibles , on voit ses desseins renversez par des accidens extraordinaires , & en même tems on est blâmé.

## DES GRANDS ET DE LA COUR.

**D**'Où vient tant de politesse à la Cour, tant de circonspection? l'envie de plaire à un grand Roi qui a le discernement bon, rend l'homme capable de tout ce qu'il peut: d'où vient si peu de politesse dans les Provinces? c'est qu'il n'y a point de récompense à esperer, on ménage son bien, on pense à ses affaires, c'est à qui sera le plus riche.

\* L'usage du monde nous apprend à estimer comme des biens certaines choses auxquelles nous serions indifferens, si nous suivions les sentimens naturels, à en regarder d'autres comme des maux que nous estimerions des biens, à mettre l'honneur & le bien à un certain prix, à y rendre de certains hommages, à recevoir pour des témoignages d'affection des actions que l'usage consacre pour les exprimer.

\* Quel ouvrage & quelle curieuse machine qu'un homme du monde! combien de ressorts! quelle souplesse! combien de faces qui changent & se tournent en un instant, tantôt petit, tantôt grand, ici humble & respectueux, là fier & jaloux de son rang, caressant, flatteur pour venir à ses fins; quelle passion pour ce qu'on appelle faste & grandeur! combien de chagrins & de mépris soufferts? combien de mesures prises secrettement pour y parvenir? quel abîme de maximes & d'exercices differens, la vie suffit à peine pour y être rompu!

\* Il y a dans le monde des rôles bien plus aîsez à jouer les uns que les autres: être né avec  
de

de grands biens, n'avoir à songer qu'à en jouir, n'avoir de pensée sérieuse que celle de soutenir son rang, se faire valoir par un silence grave soutenu d'un grand appareil; personnage aisé.

\* Les modes ont en France une révolution très-régulière; les Courtisans en commencent le mouvement: occupez du soin de se distinguer dans la foule, ils mettent hardiment en usage les inventions nouvelles que leur esprit leur fournit sur les habits & les parures; les personnes de la Ville se font valoir par l'imitation des Courtisans, & les gens de Province par l'imitation des gens de la Ville: mais les gens de la Cour n'ont pas plutôt vu leurs modes imitées, qu'ils les quittent, voulant toujours être distingués du commun: ils ont beau changer, ils ne rebutent point les gens de la Ville, qui veulent toujours les imiter, de même que ceux des Provinces les imitent: cela fait un mouvement continuel qui est si régulier, qu'il n'y a point de pendule qui en ait un plus juste.

\* La Cour donne de l'esprit aux gens médiocres: à force de voir ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli, il s'en forme un goût qui leur tient lieu du discernement des plus fins connoisseurs: ceux qui ont à acquérir ce discernement par art & par réflexion, ont bien à travailler.

\* La politesse & l'honnêteté sont un langage dont les personnes les plus distinguées sont convenues de se servir; il faut y être élevé ou l'avoir appris pour en entendre toutes les significations; on l'enrichit même de tems en tems de quelque terme nouveau, & on en prescrit d'anciens: mais c'est un langage qui n'est pas plus sincère que les autres, & qui sert même plus souvent au mensonge & au déguisement.

\* *Costume* né dans une maison florissante où les

les biens & les honneurs se multiplioient chaque jour , qui n'avoit rien à envier que le sort des Princes , & dont une extrême opulence , & un grand credit le pouvoient bien consoler : *Costime* à l'abri des chagrins que l'envie de s'élever attire , exempt du penible soin de contraindre ses inclinations dans un état qui ne permet pas tout ; exempt même par la superiorité de son esprit de sentir le poids des grandes affaires ; qu'avoit-il à désirer , & qui auroit douté de son bonheur : mais sa femme remplie de charmes pour tout le monde , est sans agrément pour lui ; ses mécontentemens font bruit , ses reproches ne font que l'endurcir dans de ridicules passions devenuës publiques ; elles lui ôtent avec la consideration & le respect du monde , la santé dont il jouissoit ; devenu languissant , l'objet du mépris des uns & de la compassion des autres , il traîne pendant quelque-tems les malheureux restes de sa vie , que les excès lui ont presque ôtée ; après avoir épuisé les remedes de la Medecine , il expire dans la fleur de son âge. Un tel caprice ne vient-il point d'un cœur qui n'a rien à desirer , & n'est-ce point là le fruit d'une extrême opulence ?

\* On plaint ceux qui ne peuvent pas accorder tout à leurs desirs , qui sont obligez de travailler d'esprit , d'être circonspects dans leurs démarches , & quelquefois d'être sages pour acquerir ce qui leur manque ; & l'on ne plaint pas ceux qui languissent dans la volupté , dont l'esprit est corrompu par une vie molle , & qui sont ainsi exposez à ne se pouvoir rien refuser de tout ce que leur imagination déreglée peut souhaiter.

\* Un grand Seigneur distingué par le bien & par la naissance , qui se voit tous les jours environné de gens , qui rampent auprès de lui pour en  
ob-



obtenir des avantages , à qui on parle en termes presque aussi respectueux que ceux dont on se sert dans nos Temples ; un homme en cet état est bien à plaindre , si les respects & les flatteries corrompent son esprit , & il a bien à veiller pour s'en garantir.

\* Combien de gens prodiguent leurs affiduïtez & leurs complaisances auprès des Grands dont ils ne reçoivent aucun bien ? Ils ont grand tort de s'en étonner , car les Grands reçoivent tant de respects & de services de cette foule de monde qui cherche à leur plaire , qu'ils les confondent pour l'ordinaire : ceux qui croient que ces Grands en tiennent compte ne les connoissent pas.

\* Le soin des affaires de l'Etat pèse aux Princes , qui s'en déchargent sur des Ministres , qui regardent comme l'honneur de leur poste ce qui fait la peine des Rois : Il y a dans le Ministère des choses où l'autorité a peu de part , des calculs & de petits détails ; le Ministre trouve des gens qui se chargent de ce soin , & qui s'en font un honneur à cause de la liaison qu'il a avec le Ministre : ainsi les peines d'un état sont les plaisirs de l'autre.

\* Je ne sais lequel est le plus à plaindre ou d'un Prince qui a l'ame d'un particulier , ou d'un particulier qui a l'ame d'un Prince.

\* On reconnoît dans les Courtisans qui approchent le Prince , ses inclinations , son humeur & son caractère , tant les hommes sont souples dans la vûë de s'élever : Quel avantage pour le Prince , s'il est vertueux , de pouvoir être l'auteur de tant de bien que son exemple peut produire !

\* Que d'autres portent envie à ceux qui se bâtissent des Palais , qui commandent des armées , qui font ployer des Nations entières sous leur volon

lonté ; pour moi je n'envierois l'autorité & la puissance, que parce qu'elle donne le moyen de rendre des hommes heureux , & de choisir une personne d'esprit dont le cœur soit bien fait, pour la combler de plus de biens qu'elle n'en peut souhaiter : Quel plaisir, si sentant sa félicité sans en être éblouie, elle se souvient chaque fois qu'elle respire, de celui auquel elle doit son élévation !

\* Celui qui fait du bien à une personne qui en est indigne, & qui abuse de son élévation, est aussi à plaindre que celui qui brûle de l'encens le plus pur devant les idoles.

\* Il y a des esprits nez si heureusement, qu'ils savent démêler dans chaque chose ce qu'il y a de bon. Il y en a d'autres qui tout au contraire ne voyent que ce qu'il y a de mauvais ; s'ils sont dans les Provinces avec des personnes privées, ils n'y voyent que la pesanteur d'esprit, l'ignorance de certaines bien-séances, & l'attache à l'intérêt : s'ils vont à la Cour ils n'y remarquent que la dissimulation, le déguisement, & l'ardeur pour les distinctions ; d'autres esprits plus heureux remarqueroient la droiture & la simplicité dans les Provinces, & l'élévation d'esprit à la Cour.

\* Qui croiroit en voyant *Carteimaine* parler de la Cour & des Grands, les citer sur toutes choses, qu'elle ne les a jamais vûs que de loin ; & que les manieres froides & vaines qu'elle en a rapportées, comme le vrai air de la Cour, elle les a contractées sur l'escalier & dans les antichambres ? Que n'a-t-elle pû entrer plus avant, & voir le cercle à loisir, elle auroit rapporté plus de politesse & plus de douceur !

\* Malheur à qui se rencontre sous les mains d'un Seigneur qui veut faire sentir le credit d'une  
nou-

nouvelle puissance , ou qui veut remettre en vigueur des droits negligez ! s'il vous attaque , ce n'est pas par l'explication de votre droit qu'il lui faut répondre , mais par un aveu de sa pleine puissance : heureux s'il s'en tient là !

\* Les Princes se divertissent à mille choses ; on cherche à leur procurer des plaisirs nouveaux , il semble que tout soit épuisé ; cependant il y a un plaisir auquel ils ne pensent point , c'est de tirer un homme de l'obscurité , de le combler de biens , de le placer dans l'éclat , pour observer le changement que la bonne fortune mettroit dans son esprit & dans ses manieres ; & au premier signe qu'il donneroit de vanité , de le priver de son nouvel éclat , pour y observer encore un nouveau changement.

## DE LA FORTUNE.

**J**E ne suis pas surpris de voir les Princes choisir des lieux steriles , où tout manque , pour y élever leurs Palais ; ils ne font qu'imiter la fortune dans le choix qu'elle fait assez souvent des personnes qu'elle veut favoriser ; il semble que les uns & les autres cherchent à placer leurs faveurs sur des objets qui ne doivent rien qu'à eux.

\* Ce qu'on appelle une haute fortune , n'est presque jamais l'ouvrage d'un seul homme ; les occasions & les affaires n'ont qu'un cours très-lent , & la vie est si courte , que celui qui commence ne voit guere la fin : c'est une plante qu'il faut cultiver long-tems avant qu'elle fleurisse ; celui qui la voit fleurir est rarement celui qui l'avoit cultivée ; elle seche entre les mains d'un troisième :

me: celui-là est heureux qui se rencontre pendant qu'elle est en fleur.

\* Le chemin de la fortune est perilleux , on y rencontre comme dans les routes des forêts , des croix qui nous marquent, ici tel fut assassiné, & qui nous avertissent de prendre garde à nous.

\* Un homme sans esprit fait fortune par hazard , ou par la rencontre de plusieurs incidens que l'on nomme heureux : un homme d'esprit qui est universel , la doit faire par regle & par mesure.

\* La fortune n'est en rien plus maligne que dans la conduite qu'elle tient à l'égard de certaines personnes qu'elle mene aux plus grandes dignitez par des voyes contraires à celles de la prudence: ces personnes peuvent être comparées à ces phares que des hommes méchans mettent sur le haut des rochers, à la lueur desquels les vaisseaux se viennent briser croyant trouver un port.

\* N'avoir repugnance à rien par la bassesse de sa naissance, n'avoit rien à perdre, avoir été élevé sans crainte de Dieu, belle disposition à faire fortune!

\* *Clitton* s'est dévoué dès sa jeunesse aux richesses & à la fortune; mais ses veilles continuelles, & ses forces consommées par des applications sans relâche, n'ont pû lui procurer ce qu'il recherchoit: Qui croiroit que malgré cette rude épreuve il conserve pour les richesses toute l'ardeur qu'il eut jamais? Ne comprendra-t-il point à la fin que les biens sont de ces choses qu'il faut mépriser quand on ne les peut avoir?

\* Quoi qu'on dise que la fortune est inconstante, elle ne change guere quand elle s'est une fois déclarée. Quelle suite de bonheur dans ces deux personnes qui partageoient la faveur du Prince!

tou-



toute leur vie a été une suite de felicitéz & de distinctions ; une santé parfaite a mis le comble à leur bonheur ; une longue maladie leur auroit fait éprouver des chagrins , mais ils n'étoient pas nez pour cela : l'un meurt fans appareil de Medecins ni de remedes , à peine remarque-t-il qu'il est incommodé , qu'il expire ; l'autre endormi dans un fauteuil , la tête appuyée sur sa main , meurt fans violence & fans douleur : voilà le comble des felicitéz mondaines.

\* Si vous voulez faire du progrès dans les Sciences ou dans la fortune , ne pensez pas aux avantages que vous y avez acquis , songez à ceux qui vous manquent ; évitez la nonchalance ; évitez aussi le trop grand empressement : si vous n'avez pas envie de faire une grande fortune , vous n'en ferez pas une mediocre , si vous n'avez envie que de faire fortune , vous ne parviendrez pas aux premiers postes ; si vous vous donnez à l'étude , mettez le tems à profit , & n'en perdez pas ; si vous courez à la fortune ne perdez point d'occasion , l'un & l'autre ne reviennent jamais.

On se peut consoler des mépris de la fortune par le caractère de la plupart des favoris , auxquels on ne voudroit pas ressembler par bien des endroits.

\* Bénédiction de Dieu , les hommes ne vous connoissent plus ! vous promettiez autrefois un grand nombre d'enfans , le plaisir pur & véritable de les voir attachés à nos interêts , faire notre support & notre appui , nous soulager dans nos besoins , nous accompagner dans la vieillesse ; ces plaisirs aujourd'hui ne sont plus à la mode ; moins d'enfans & plus de chevaux ; grand nombre de valets , des équipages magnifiques ; des appartemens dorez ; des charges : voilà les bénédictions que l'on souhaite.

\* Un homme fortement appliqué à une chose, oublie toutes les autres, elles sont pour lui comme si elles n'étoient pas; il ne faut point à un tel homme une grande supériorité pour exceller, mais une volonté pleine & parfaite : le chemin de la fortune lui est aisé; mais malheur à qui se rencontre sur ses pas!

\* Il y a une chose pour laquelle les hommes ont plus d'attaché qu'ils n'en ont pour leurs femmes, pour leurs enfans, ni pour leur Religion même; c'est ce qu'ils appellent leurs affaires.

\* Avoir une grande fortune & la mériter, ce seroit un contentement parfait, mais c'est une chose rare : celui qui distribue les contentemens des hommes, partage les choses avec égalité; les uns croient qu'ils méritent les plus hautes places, & par là ils se consolent de ne les avoir pas; les autres les possèdent, & ils se consolent à ce prix de ce qu'on dit qu'ils ne les méritent pas.

\* A voir les hommes si empressez pour les biens, si actifs, si vigilans pour s'en procurer, bâtir avec tant de précaution, se donner tant de soin pour l'avenir, en disposer si hardiment, qui est ce qui ne croiroit pas qu'ils doivent demeurer éternellement sur la terre?

\* De combien d'autres passions l'ambition ne nous défait-elle pas?

\* Combien les richesses causent-elles de chagrins à ceux qui en sont privez & qui les recherchent? Cependant elles ne donnent qu'un plaisir médiocre à ceux qui les possèdent; on se persuade quand on n'en a point, que toutes les satisfactions & tous les contentemens de la vie y sont attachez, & on attribue au défaut d'opulence toutes les peines qu'on ressent: devient-on riche, on se trouve à peu près le même; l'ennui, le dégoût des hom-

mes

mes & de nous-mêmes, les desirs, l'inquiétude, tout cela reste.

\* Il faut qu'il y ait bien du plaisir, dit-on, à être riche, puisqu'on se donne tant de peine pour le paroître; fausse conséquence!

\* Les plus grandes peines que les hommes ayent à souffrir sur la terre, ce ne sont pas celles que Dieu leur a imposées; il y en a qui ne viennent que du caprice des hommes, & de la nécessité qu'ils se sont imposée d'être riches ou distinguez; ôtez de leur esprit tant de passions qui ne naissent point avec eux, combien de gens délivrez d'emplois qui les accablent, de soins qui les épuisent, ou de confusion qui les devore?

\* S'il y avoit une loi qui condannât à être jettez au feu ceux qui ne pourroient pas acquérir de distinction, & augmenter leurs biens, l'empressement de certaines personnes pourroit-il être plus grand?

\* Si vous voulez que votre fils fasse fortune, émouffez la vivacité de son esprit, faites en sorte que son ame soit plus terrestre, il lui viendra de l'attache pour l'argent, & de l'envie d'en avoir.

\* Si une belle passion pouvoit toujours durer, il n'y auroit point d'état plus heureux que celui d'un amant; mais le charme se rompt, & il est suivi de tristesse & d'ennui: si l'ambition pouvoit exempter les hommes des infirmités de la vie & de la mort, les grandes ames ne s'en pourroient pas défendre.

\* Les biens, les charges, les appartemens magnifiques, les grandes compagnies & les grandes affaires, tout cela fait dans les hommes une agitation d'esprit qui les empêche de penser à eux, & d'écouter les sentimens, & quelquefois les reproches de leur cœur.

\* L'ardeur des Grecs & des Romains pour la gloire m'a étonné pendant un tems; à la fin j'ai compris la cause de tant d'actions de valeur, où le mépris de la vie éclatoit, en me figurant qu'ils avoient pour la gloire de la patrie la même passion que les François ont aujourd'hui pour leur propre élévation; & je trouve autant de quoi s'étonner dans la conduite des ambitieux d'aujourd'hui, que dans celle des anciens partisans de la gloire.

---

## D E L' A M O U R.

**T**OUT ce qu'on dit contre l'amour, & toutes les plaisanteries qui se font sur cette passion, ne viennent que de ce que l'on ne voit plus de grandes passions, pas seulement pour en conserver l'idée.

\* Qui meurt sans avoir éprouvé les plaisirs de l'amour ni ceux de la gloire, n'a point connu les plaisirs du monde.

\* Il en est de l'amour comme de la science, les gens mediocres dans l'un & dans l'autre sont aussi dignes de mépris, que ceux qui excellent sont dignes d'envie; il ne se peut presque point faire de comparaison entre l'un & l'autre.

\* Il n'y a que les amans qui sachent le plaisir qu'il y a dans l'amour; il n'y a que les Savans qui sachent le plaisir que donne la composition & l'étude; il n'y a que ceux qui sont dans le repos qui en connoissent la douceur; il n'y a que ceux qui sont dans le mouvement & dans l'action qui en connoissent le charme: mais  
il



il y a dans tout cela des peines qui sont encore plus inconnuës que les plaisirs.

\* Les personnes d'un esprit mediocre , qui n'ont pas ordinairement le cœur bon , ne fau- roient plaire qu'en se déguisant ; mais on découvre l'artifice , & on les méprise : l'avantage des belles ames c'est de n'être point obligées de se déguiser , & de se pouvoir montrer telles qu'elles sont ; à de telles personnes est réservé de goûter les plus parfaits plaisirs de l'amour.

\* On se donne à un mari, pendant que l'on garde souvent son cœur pour un autre , & son esprit pour un troisième , à qui seul l'on com- munique ses pensées ; ainsi celui qui a le plus de droit est quelquefois le plus mal partagé : il faut que tout cela soit réuni en faveur d'une même personne, pour faire un amour parfait.

\* Quand on vend un cheval à l'encan , on le donne au plus offrant ; quand on marie une fille , on la donne à qui fait voir plus de bien : ridicule comparaison d'une ridicule coûtume !

\* L'usage est commode d'avoir deux femmes , une de plaisir que l'on choisit à son goût , & une d'honneur dont l'alliance & le bien nous rendent respectables , qui reçoit des visites comme telle , & qui en fait de même ; à laquelle on donne un bel équipage où ses armes sont à côté des autres , & rien de plus : il faut n'avoir point d'honneur pour remplir la place de la première , & n'avoir guere d'inclination au plaisir pour s'accommoder de la seconde.

\* *Agaton* est d'une belle taille , d'une santé parfaite , il est fils unique d'un Magistrat qui passe les jours & les nuits à penser à ses affaires , tandis que son fils , qui doit jouir un jour de ce travail , libre de tous soins n'a d'occupation que celle d'arran-

ger les plaisirs que le bien dont il dispose lui laisse à choisir : il est redouté des maris , & l'objet de l'envie de bien des gens ; il semble qu'il pourroit vivre heureux ; mais il s'est mis dans la tête l'amour d'une jeune beauté, que la fortune a mise dans un rang au dessus de sa portée ; il passe les jours à gémir dans une sombre mélancolie, il va seul chercher les lieux solitaires, il se plaint de sa fortune & de la rigueur de son sort, il se regarde comme le plus malheureux des hommes, il porte envie à un bucheron qu'il trouve tout en sueur dans un bois : celui-ci en levant sa coignée aperçoit un char où il voit un homme fort en repos, il pousse un soupir , en murmurant sur la différence de sa condition à celle qu'il voit ; qui auroit crû que ces deux personnes se fussent portés envie ?

\* Qui est-ce qui croiroit en voyant *Celie* si remplie d'égards pour ce jeune homme qui cherche à lui plaire, l'air dont elle le reçoit, le mouvement de leurs yeux , leurs complaisances reciproques ; qui croiroit malgré tout cela, que *Celie* n'a aucune passion pour son galant, & qu'elle ne feint d'en avoir, que pour donner de la jalousie à un autre amant, & exciter une vieille passion qui languit ?

\* C'est un grand malheur pour un mari quand il n'est pas celui en qui sa femme a le plus de confiance, de qui elle prend avis, à qui elle communique ses plus secretes pensées.

\* Il y a une espece de generosité à prendre une épouse contre son gré , & uniquement pour le bien qu'elle nous donne, ou pour l'honneur que nous fait son alliance ; nos amis jouissent avec nous de nos biens, nos parens partagent aussi avec nous l'honneur d'une belle alliance : Que revien-  
droit-

droit-il aux uns & aux autres d'une femme que nous aimerions, & avec laquelle nous goûterions les plus vifs plaisirs de l'amour.

\* Si l'on pouvoit sortir des Cloîtres quand la ferveur est passée, ils seroient moins austeres que le mariage.

\* *Milon* avoit une mere vertueuse, mais retirée & contredifante ; après avoir vû pendant long tems les effets de son humeur chagrine , il jura que de sa vie il n'épouserait de femme retirée : son pere devint veuf, il se remaria à une joueuse, qui n'eût pas été quinze jours mariée qu'elle pensa desespérer son pere par ses pertes considerables. *Milon* voyant le dérangement de sa maison, & les desordres du jeu, jura une seconde fois qu'il ne se marieroit jamais à une joueuse. Son pere devint veuf pour la seconde fois, & il épousa une femme coquette, qui n'étoit jamais sans avoir plusieurs galans, & sans quelque intrigue nouvelle, seules choses qui fussent capables de l'occuper : sa mauvaise conduite, qui étoit l'objet des plaisanteries de la Ville, donna la mort à son mari. *Milon* jura encore une fois qu'il n'épouserait jamais de coquette ; son cœur reste oisif, & il est à marier.

\* Si on voyoit le cœur des hommes à découvert, & qu'on distinguât la verité de leurs caracteres ; combien de personnes perdroient par là l'avantage que leur donne la beauté ou les titres distinguez ? & combien d'autres méprisés seroient estimez par les sentimens nobles de leur cœur, par leur droiture, & par la beauté de leur ame ?

\* Servez-vous de votre esprit, si vous voulez toucher l'esprit d'un autre ; employez les mouvemens de votre cœur, si vous voulez toucher un

cœur ; de même qu'on parle Anglois quand on veut être entendu des Anglois.

\* Si rien ne satisfait l'esprit , rien ne contente pleinement le cœur ; d'autres l'ont déjà dit, mais il n'est pas possible de ne le pas dire lorsqu'on le ressent.

### DES OUVRAGES D'ESPRIT.

**N**OUS n'épuisons pas les matieres , mais nous épuisons nos forces ; il y a dans les moindres choses de quoi discourir long-tems , mais nos forces ne nous le permettent pas , elles s'épuisent , & pour lors nous disons que les matieres sont épuisées.

\* On peut travailler sur un dessein sur lequel d'autres ont travaillé , sans copier ; de pareils mouvemens se peuvent rencontrer dans différentes personnes ; ce n'est pas à la ressemblance du dessein qu'on connoît les copies , c'est à la timidité des traits , & à la foiblesse des coups de pinceau. Si deux tableaux du même dessein se trouvent touchés avec autant de hardiesse & avec autant de force , on ne doit pas dire que l'un est une copie de l'autre.

\* Il y a parmi les Ecrivains & les Peintres des gens mediocres qui tiennent le milieu entre la haute perfection & l'ignorance ; il ne leur est point dû de louanges , & ils ne méritent pas aussi de reproches : ils entretiennent les hommes dans le goût des choses , jusqu'à ce que quelque genie supérieur vienne leur en faire voir d'excellentes.

\* Il y a dans les assemblées les plus fameuses des gens qui n'y sont pas inutiles , quoi qu'ils n'ayent



n'ayent pas le talent qui ce semble devoit seul y donner entrée; les uns font de grand credit & de grand nom, ils inspirent du respect pour la compagnie à ceux qui ne défereroient pas au vrai mérite faute de discernement; les autres sans mérite distingué & sans nom, ne laissent pas d'être utiles par leurs applaudissemens: à force de se récrier & d'applaudir ils étendent le renom des bonnes choses, & ils donnent courage aux Auteurs qui seroient quelquefois abatus.

\* Commander à un Sculpteur un tableau, c'est ignorer que la Sculpture & la Peinture sont des Arts différens; demander à un Poète une histoire, c'est faire la même chose.

\* Une des choses que les hommes ignorent le plus, c'est qu'on n'est jamais né pour exceller en deux choses, & que la quantité des gens médiocres ne vient que du peu de précaution qu'on apporte à connoître son talent.

\* La perfection est située dans une region reculée, inaccessible aux hommes; ceux qui ne l'ont jamais apperçûe ne la croient pas si éloignée, & ils se flattent aisément d'y arriver: mais ceux qui l'apperçoivent découvrent tant d'espaces entr'eux & elle, qu'ils desespèrent presque d'y parvenir; cependant comme le chemin est doux, ils y marchent volontiers: il faut avoir cheminé longtems pour appercevoir qu'on y a fait quelque progrès; ceux qui sont derriere nous, qui ne distinguent pas la perfection, nous en croient bien proche; mais leur opinion ne nous persuadera point, tant que nous l'aurons en vûe.

\* Pourquoi tant d'habiles Ecrivains ont-ils recommandé en mourant, que l'on brûlât des livres où ils avoient travaillé une partie de leur vie? Ne seroit-ce point que la fréquente meditation de

leurs ouvrages, leur auroit fait de plus en plus découvrir un degré de perfection où ils les pouvoient porter? Pour nous qui n'avons ni réfléchi, ni médité sur ces Ouvrages, nous ne voyons rien au-delà.

\* Les esprits du dernier ordre ignorent les règles; ceux du second les suivent, & s'y affujettissent scrupuleusement; ceux du premier les font.

\* Les faiseurs de grands préludes n'évitent guere un de ces deux défauts, ou de perdre leur but de vûe en s'en écartant trop, ou bien d'épuiser leurs forces, de maniere qu'il ne leur en reste plus quand ils y arrivent.

\* Un homme qui s'examine & qui s'étudie ne sauroit plaire beaucoup, un autre ne pense pas à plaire, & il charme; c'est la perfection que nous devons envisager, & non pas le goût, le goût peut changer à la vûe de la perfection, on la trouve rarement en suivant avec scrupule l'idée commune du monde.

\* Ceux qui pensent le mieux, & dont les réflexions sont les plus profondes, n'ont pas toujours le talent de se bien énoncer; leur esprit est si agile, si perçant, si étendu qu'il découvre mille choses que la parole languissante & bornée dans ses expressions ne sauroit exprimer si juste; ainsi ce qui a été pensé de plus beau, n'est pas ce qui a été écrit.

\* Les plus fameux Peintres, ni les plus illustres Statuaires n'ont pas été ceux qui ont écrit sur la Peinture & sur la Sculpture; ils avoient dans l'exercice de leurs Arts un autre moyen de se faire connoître: combien de gens qui ne pouvoient faire paroître leur capacité qu'en écrivant, sont morts sans le faire?

\* Il y a bien des choses qui se disent uniquement pour parler , & il y en a bien d'autres qui s'écrivent uniquement pour faire des livres ; delà vient qu'on entend & qu'on lit tant de méchantes choses.

\* Il ne manque à beaucoup de nos François pour avoir la reputation des Romains , que d'être ensevelis sous plusieurs siècles , & d'avoir des Ecrivains qui vantent à la posterité leurs actions de valeur : le tems fera l'une de ces choses ; n'y a-t-il personne qui s'aquitte dignement de l'autre ?

---

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA  
CONVERSATION.

**L**A conversation feroit le plus grand bien de la vie , si les passions des hommes ne les rendoient pas sombres , dissimulez , tout occupez de leurs intérêts & de leurs avantages , & par là peu sensibles au plaisir pur d'une étroite amitié , & d'une communication reciproque de leurs sentimens.

\* Il n'y a point de regle generale pour la retenue à parler , de même qu'il n'y en a point pour la dépense ; l'un dépend du bien , & l'autre de l'esprit.

\* L'entretien des nouvelles a un avantage qui ne se rencontre que bien rarement dans les autres sujets de la conversation , c'est qu'on s'y interesse à peu près également ; si je parle de mes avantages particuliers , les autres y sont bien indifferens ; si je parle d'une Science , ceux qui ne l'ont pas étudiée n'y sont guere attentifs : mais les affaires

d'Etat , & ce qu'on appelle les nouvelles , touchent à peu près également tout le monde.

\* On se plaît à donner de l'esprit & du bien à ceux dont on parle dans la conversation , comme si pour en donner il en faloit avoir ; on se plaît à en ôter , comme si on profitoit de celui que l'on ôte.

\* L'usage du café & du tabac en poudre sont des inventions admirables pour remplir le vuide des conversations ; on se lasse quelquefois de parler , & dans le même moment ceux qui nous écoutent ne manquent guere de se laisser de donner leur attention : le tabac ou le café sont que l'on prend haleine.

\* Prétention vaine de vouloir avoir l'amitié de tout le monde ! il y en a une partie dont l'inimitié fait honneur , gens décriez , & qui haïssent un honnête homme par antipathie ; il y a après cela une autre portion du monde dont l'indifférence est plus commode que ne seroit leur amitié , gens mediocres , importuns & desoccupez ; il reste ensuite peu de personnes avec lesquelles nous puissions avoir des liaisons agréables : c'est entre ces derniers qu'il faut choisir ses amis.

\* Posséder toutes les vertus , être défait de tous les vices , n'être jamais ni médisant , ni menteur , ni envieux ; n'être pas vain dans ses pensées , ni dans ses actions , ce n'est pas tout : il faut après avoir fait la guerre à tous ces vices pour les chasser de soi-même , il faut se reconcilier avec eux pour les souffrir dans les autres.

\* Les uns manquent d'esprit , les autres en ont , mais ils ne l'ont pas bien fait ; delà viennent tous les dégoûts qu'on ressent dans la société.

\* Figurez-vous des hommes sans orgueil , sans



vanité , qui n'ayent pas l'esprit rempli de leurs avantages , qui ne soient pas toujours troublez par le soin de se faire valoir , de prendre le dessus , d'accumuler des biens , de se procurer des honneurs : figurez-vous , si vous voulez , de tels hommes , mais n'en cherchez pas.

Si on pouvoit concevoir le plaisir que donneroit une société d'hommes si parfaits , n'auroit-on point une idée d'une partie du bonheur celeste ?

\* Pour C.... un ami est un homme qui a la patience d'écouter un détail de son bien , qui applaudit à ses prétentions sur les terres voisines des siennes , & qui convient avec lui qu'elles sont les mieux situées & les plus riantes de la Province. Pour N... un ami est un homme qui l'entretient dans la fausse idée qu'il a de son propre mérite , & qui se rend ainsi complice de sa folle vanité. Pour L... un ami est une personne qui a de l'argent comptant , & qui a la facilité de lui en prêter dans les fréquens besoins qu'il en a.

\* Il y a des gens avec lesquels on se trouve seul dans les lieux les plus beaux & les plus fréquentés ; & il y en a d'autres avec lesquels on ne sentiroit pas la solitude dans les deserts.

\* La solitude nous détache des plaisirs , des affaires , de la société des hommes , & de tout ce qui nous frappe dans le commerce du monde ; mais elle nous rend plus attachés à nous-mêmes : lorsqu'on est seul on forme une espèce de société avec soi , dont il naît une forte attache pour nous-mêmes , comme il s'en forme entre les personnes qui se voyent souvent , & qui se communiquent leurs pensées & leurs sentimens.

\* Je renonce volontiers à ces biens que vous m'enviez , je vous abandonne ces emplois qu'on

met à si haut prix, je consentirai même à vous abandonner toute la terre, & à me réfugier dans un coin du monde, pourvu que vous me trouviez un ami homme de vertu & d'esprit, qui ait du savoir sans sentir l'étude, qui soit clair-voyant pour connoître ce qui se présente à nos yeux, & ce qui s'offre aux esprits éclairés; mais qui connoisse encore mieux les hommes que le monde, & qui se connoisse mieux lui-même qu'il ne connoît les autres; un homme que la réflexion n'aura point appesanti, & que la vivacité ne rendra point léger, dont l'esprit ait de l'élevation; mais par-dessus tout cela, dont le cœur soit bon & grand, qui connoisse les charmes d'une pure amitié, & qui préfère le plaisir de juger sagement de tout, de connoître les hommes & le monde, à celui d'employer ses talens pour s'y distinguer. Il m'importe peu que ce soit un homme ou une femme, pourvu, si c'est une femme, qu'elle ait la Raison & la force des hommes; si c'est un homme, qu'il ait la douceur & l'agrément des femmes.

\* Quelques sermens que l'on fasse à ses amis de ne les oublier jamais, quelque résolution que l'on prenne d'en conserver le souvenir, il diminue peu à peu lorsqu'on les a perdus, comme un vaisseau qui leve les voiles, & qui disparoit insensiblement en s'éloignant: Il ne faut pas blâmer les hommes de leurs foiblesses, mais il se faut plaindre de la nature qui ne donne pas assez de force pour aimer toujours.

\* Je ne sais lequel est le plus à plaindre, ou de celui qui ne fait pas ménager son bien, ou de celui qui ne fait pas ménager son esprit & son savoir. Il y a une avarice & une profusion à craindre pour les uns comme pour les autres.

DE QUELQUES VICES ET DE  
QUELQUES USAGES.

**C***Litton* est modeste, assidu aux Eglises, on le croit Chrétien; cependant au milieu d'une grande Ville il offre depuis longtems des sacrifices à Plutus le Dieu des richesses : quoi qu'il ne s'y verse pas de sang, ses sacrifices sont cependant très-réels; il a commencé par lui sacrifier l'inclination au plaisir, l'amour de la société, aussi bien que la curiosité des parures & des ajustemens, passions si ordinaires à la jeunesse mais son zele ne s'est pas borné là, & il n'a pas hésité à immoler à sa fausse Divinité la plus chere passion des hommes, en prenant contre son inclination une femme qu'il n'aimoit pas: du sacrifice de son cœur il a passé à celui de son esprit; il a abjuré toutes les pensées qui n'avoient pas de rapport à ses interêts, & son esprit s'est soumis à ne plus penser qu'au ménage de ses biens & de ses richesses; il ignoroit presque les Batailles & les Traitez de Paix, aussi bien que les Saints Solitaires qui vivoient dans les deserts; il s'est fait aussi bien qu'eux un système de pensées & de raisonnemens pour se soutenir dans la dureté de sa vie: il n'a que deux plaisirs, dont l'un est de regarder avec mépris ceux qui jouissent de leurs biens, & l'autre de penser souvent qu'il est riche: il grossit l'idée de son bien par des estimations chimeriques, & il diminue l'idée du bien des autres par de pareilles rêveries; on auroit tort de lui disputer ces deux plaisirs, puisque pour cela il abandon-

donne tout le reste. Est-il des Religieux plus austeres?

\* Rendre service pour le seul plaisir de rendre service , c'est pour *Dondeffe* une chose aussi inconcevable que le flux & le reflux pour *Aristote*.

\* Les endroits d'où l'on tire l'or & l'argent sont obscurs , ceux qui travaillent à ce pénible exercice sont privez de voir la lumiere , ils passent leurs jours dans un pénible travail : ce n'est pas seulement dans les mines que l'or & l'argent captivent ainsi ceux qui travaillent à en avoir.

\* Combien de gens occupez à amasser du bien ? combien de serieuses reflexions faites pour cela ? on s'éloigne de sa famille & de ses amis , on passe les jours & les nuits en meditations , on court des risques de tant de façons ; cependant voilà un Comedien , qui en dansant & en sautant a gagné deux fois plus de bien que vous n'en avez pu amasser : gens de profonde reflexion , quelle honte !

\* On ne peut presque point cacher un grand desordre dans la conscience & dans les affaires ; le maintien & les manieres le découvrent à ceux qui ont la vûë bonne.

\* Quelle joie pour ces avarès qui ont commencé d'aimer l'argent presque aussi-tôt que leurs yeux ont été ouverts , de voir de vieux Docteurs , qui après avoir étudié & avoir enseigné dans leur jeunesse tous les principes de la Morale , deviennent ensuite avarès , & tout occupez de l'économie des biens qui leur sont venus !

\* Delivrez les hommes du desir immodéré d'être riches , il ne faudra plus de Juges pour décider à qui les biens contestez appartiennent , chacun sera assez clair-voyant pour se rendre justice.

\* La



\* La Raison est pour consoler ceux qui ne réussissent pas ; car elle leur dit , qu'avec un peu de patience ils se trouveront confondus avec ceux dont les succès ont été les plus éclatans ; qu'ils peuvent trouver dans eux-mêmes le bonheur & la satisfaction que les événemens leur refusent : mais l'usage renverse ces consolations , il ne connoît de plaisirs que ceux de l'éclat ; qui perd le droit d'y prétendre est plus à plaindre que s'il perdoit la vie.

\* Chacun se forme dans son imagination un système qui l'éleve au dessus des autres ; les riches oublient qu'il y a des talens , des Sciences , un mérite personnel , tout cela leur est inconnu , ils s'informent d'un homme , & ils demandent , quel bien a-t-il ? ils ne connoissent point d'autre différence , & en tournant le monde de ce côté-là , ils se mettent les premiers en ordre : les vieillards mettent aussi en oubli que la vivacité & l'esprit peuvent quelque chose , ils rapportent tout à l'expérience & à la reflexion , parce qu'ils croient avoir beaucoup de l'un & de l'autre ; de cette manière ils se croient les plus parfaits.

\* Faire des raisonnemens profonds sur la conduite des autres , s'en occuper ordinairement , vouloir pénétrer la raison de leurs démarches , faire sur le champ un plan de leurs intérêts , de leur génie , & de leur conduite , y ajouter une reflexion qui en décide souverainement par une approbation ou par un blâme , enfin s'occuper de la conduite des autres plus que de la sienne ; caractère fade , mais très-ordinaire !

\* Etre fier , méprisant , vain , opiniâtre , c'est se laisser aller à son penchant , cela est aisé ; la nature nous donne ces vices , les dignitez & la grandeur les cultivent , & leur servent d'appui & de

de prétexte : il n'est pas aisé d'être doux, judicieux, d'avoir l'esprit juste & la volonté flexible ; il faut pour cela dompter le naturel, & pour les personnes distinguées vaincre encore le mauvais effet des flatteries & des respects.

\* On appelle les femmes des Ouvriers & des Artisans Madame, on appelle celles d'un état supérieur Mademoiselle ; les femmes au dessus de celles-ci, & plus distinguées, s'offenseroient qu'on les nommât Mademoiselle, & ne s'offensent point qu'on les nomme Madame.

Nous appellons un Manœuvre, ou un Jardinier, Pierre, Jacques ; les noms de famille sont pour les conditions supérieures : les Princes & les Evêques, qui se veulent distinguer des conditions ordinaires, laissent leurs noms de famille, & signent Pierre ou Jacques : toutes les extrémités se rejoignent.

\* On ne cherche point à être distingué de ceux qui sont loin de nous, mais on veut être distingué de ceux qui nous touchent.

\* Il y a des endroits où un honnête homme est un homme qui joue l'ombre, le trictrac, qui perd sans bruit, qui ne contredit aux volontés de personne, qui rit, qui badine, qui s'accommode à tout : chez des personnes plus distinguées un honnête homme est un homme qui aborde de bonne grace, qui fait les bienséances, qui est sincère, qui ne dit rien où son cœur n'ait autant de part que son esprit, qui est désintéressé, toujours prêt à rendre service à ses amis, & qui n'a rien tant en horreur, que la ruse & la sotte vanité.

\* Un sot savant est deux fois sot, un sot savant & riche, est trois fois sot.

\* Le ver se met aux meubles, la rouille au fer,  
la

la vanité aux richesses, & la présomption au mérite.

\* Ah Pieté, Religion ! vous avez bien fait d'ordonner aux hommes d'être fideles à leurs femmes, fans cela il n'y auroit pas tant de femmes dans vos intérêts ; si vous n'aviez pas recommandé la fidélité & la droiture, tant de gens d'affaires qui ne la pratiquent point, ne vous prêcheroient pas à leurs Commis !

\* Il y a des hommes dont les vices sont si communs & si bas en même tems, qu'ils n'ont rien à craindre de la critique ; je ne fai si ce n'est point une espece de vanité à de telles personnes, de croire que ceux qui écrivent ayent pensé à eux, & qu'on ait voulu les peindre.

\* Rien ne témoigne mieux l'excellent discernement des femmes, que de voir qu'elles méprisent dans les hommes les manieres effeminées qu'ils contractent auprès d'elles.

\* Un homme qui s'aime dans la simplicité, est plus vain que celui qui est dans la magnificence sans s'y attacher.

\* Laissez les *Tuetaces* dans l'entêtement où ils sont d'eux mêmes ; laissez-les faire par leur vanité le divertissement des sages : Que si cependant vous en êtes offensé, & que vous en vouliez tirer quelque vengeance, n'en cherchez point d'autre moyen, qu'en les aidant par vos respects apparens à s'entêter de plus en plus d'eux-mêmes, & à arriver ainsi au dernier point du ridicule où ils touchent déjà.

\* Il n'y a point de gens plus à charge dans la société, que ceux qui ne savent les bienséances qu'à demi ; ils font desirer de pouvoir toujours trouver des hommes qui ayent ou la politesse du courtisan, ou la simplicité du payfan.

\* L'air

\* L'air précieux & vain , est contagieux pour les jeunes gens comme l'air de la petite verole ; quand une personne en est malade tout le quartier où elle habite est exposé.

\* Il n'y a point de plus grande marque d'orgueil , que de s'imaginer que tout le monde en a , & de ne pouvoir souffrir les moindres effets de ce vice.

\* Que n'est-il possible de mettre des bornes à nos idées , pour déterminer jusqu'où la perfection s'étend , & où commence l'extrémité qui fait le vice ! Que ne peut-on marquer sur des limites , ici finit la politesse , & là commence la vanité ; ici finit l'œconomie , & là commence l'avarice ; ici finit le courage , & là commence la temerité ; ici finit la piété , & là commence la superstition !

#### DES DIFFERENTES CONDITIONS.

**C** *Reson* est puissamment riche , dit *Ariste* , il a vingt fois plus de revenu que moi ; tout le monde lui porte envie , & personne ne me regarde : cependant je vois peu de différence de sa vie à la mienne ; sa garde-robe est pleine de riches habits : après avoir bien délibéré à son lever lequel il mettra , il n'en fauroit mettre qu'un : il a un Cuisinier , un Maître d'Hôtel , un Sommelier , & tous ces emplois n'ont que la même fonction de lui préparer les repas aux heures qu'il le souhaite : ils ont soin de lui chercher les premiers petits pois , & toutes les nouveautez en legumes , en gibier & en poisson sont servies sur sa table deux mois avant qu'elles soient communes , & avant qu'elles soient bonnes : pour moi je ne m'informe point si ce qu'on me donne est pris au marché , ou  
s'il



s'il vient de Provence par un Courrier , je me contente qu'il soit bon : *Creson* a derrière lui quatre laquais pour lui servir à boire , un seul me suffit pour m'en donner tant que j'en veux , il est incessamment importuné de Notaires & de débiteurs , il est contraint de passer la moitié du tems en discussion avec eux ; pendant que je m'entretiens avec quelqu'ami homme d'esprit , de choses plus agréables : qui est le plus heureux d'*Ariste* ou de *Creson* ?

\* Je ris quand je vois un Peintre , un Musicien me parler de leur Art , comme s'il étoit l'unique chose au monde qui mît le prix au mérite des gens : j'en vois , mais rarement , d'autres qui sont Peintres , Musiciens , sans avoir de ces professions d'autre idée que celle que tout le monde en a ; je les estime , mais je remarque qu'ils excellent rarement ; & je ne sai si ce n'est pas un bien pour les Arts & pour les professions de la vie , qu'il y ait des gens qui en soient entêtés.

\* Il y a moins de différence que bien des personnes ne le croient , d'un homme heureux à un malheureux ; ce qui cause l'envie des autres par son éclat , ne donne pas toujours de grandes satisfactions à ceux qui le possèdent.

\* Le commun du monde s'étonne quand il voit un Religieux agir comme les autres ; il semble que leur habit extraordinaire ait dû les dépouiller des foiblesses de l'homme , & même de ses nécessitez.

\* Une personne mariée a de l'amitié pour une autre ; un des premiers effets de son amitié , c'est de songer à la marier : un Religieux aime un jeune homme , & il souhaite de lui voir embrasser son état ; ainsi chacun connoît les douceurs & les avantages de sa profession.

\* La plupart des hommes comptent pour rien d'être hommes, & quelquefois même d'avoir de l'esprit ; il leur faut des charges, un cortège, & de grands biens ; les Philosophes se veulent soutenir par leur esprit & par leur conduite, mais aucun d'eux n'a pû encore changer l'opinion publique ; cependant le dessein paroît aisé : car ne seroit-il pas de l'intérêt du public, dont le plus grand nombre ne jouit pas des plaisirs de l'éclat & de l'opulence, de diminuer l'opinion qu'on en a, & de convenir qu'on s'en peut passer ? malgré cela ceux qui n'y peuvent prétendre sont ceux qui y mettent le prix.

\* Celui qui veut être du nombre des Philosophes, qui font consister leur bonheur & leur mérite dans le mépris des autres, n'a qu'à rassembler dans son esprit les opinions des gens de robe pour ceux de l'épée, celle que les gens d'épée ont de leur côté pour la robe, l'idée qu'ils ont l'un & l'autre pour toutes les conditions inferieures ; joindre à cela les opinions que le Clergé regulier & seculier ont reciproquement l'un de l'autre, de cette maniere il se formera un parfait mépris de tout.

\* Ceux qui ne considerent que le dehors, & que l'agrément des conditions de la vie, sont sujets à la plus triste des passions qui est l'envie ; ceux qui approfondissent les peines de chaque état n'y sont pas si sujets.

On voudroit avoir le credit & la renommée des Ministres & des Generaux d'Armée, mais on ne voudroit pas passer le jour & une partie des nuits au travail, & dans l'inquietude & le soin des affaires, ni être dans l'occupation d'esprit où elles mettent : d'autres voudroient avoir l'esprit aussi grand, aussi net & aussi profond comme Pascal ; mais on  
ne

ne voudroit pas sacrifier sa fanté & sa viè à une extrême application, d'autres voudroient avoir l'enjouement de Voiture, l'esprit de S. Evremond; mais on ne voudroit pas négliger sa fortune & ses affaires comme ils ont fait: il n'y a peut-être rien qui contribuè davantage au malheur des hommes, que ces desirs qui ne peuvent avoir aucun effet.

\* Ceux qui aiment les plaisirs se rassemblent, ceux qui étudient cherchent les Savans; de même que les hirondelles volent avec les hirondelles, les corbeaux avec les corbeaux: il n'y a que les esprits malins qui ne cherchent point leurs semblables, mais des dupes; de même que les vautours ne cherchent point des vautours, mais des proyes.

\* Qu'ont fait ces malheureux, dites-vous, qui sont obligez de prévenir le jour par des travaux rudes & pénibles, de souffrir les rigueurs du tems, & les besoins de la nature, pour lesquels il n'y a dans la vie que du mépris & de la peine à essuyer? Et moi je vous demande, qu'ont fait ces malheureux dont l'esprit est agité par des soins, tourmenté par des inquiétudes, toujours émû par l'honneur ou piqué par le mépris, & souvent bandé sur des affaires dont l'application altere leur fanté, & change leur tempérament? vous ne croyez pas la comparaison égale; cependant j'en vois, & plus d'un, qui expirent dans les lambris dorez avant le tems, à qui les peines de l'esprit ont avancé la mort; trouvez-moi parmi ceux que vous plaignez tant, des hommes que les peines du corps aient accablé de même?

\* Quelque parti que l'on prenne l'on a dans sa profession de quoi occuper tout son esprit, pourvu qu'il ne soit pas inquiet.

## DE L'HOMME MÉDIOCRE.

**L'**HOMME médiocre a un avantage particulier dans le monde, c'est qu'il trouve par tout des semblables, des gens que la sympathie prévient en sa faveur, à qui le défaut d'occupation sérieuse laisse tout le loisir de converser, de jouer & de badiner : les grands hommes ne trouvent pas si aisément des semblables.

\* Laissez *Tellus* décider sur les mots François, blâmer les meilleurs Auteurs de s'être servi de quelques-uns qui ne lui plaisent pas, & s'ériger en Juge souverain de notre Langue qu'il ne fait point : laissez-le & ses semblables usurper ainsi à peu de frais la réputation de gens de lettres ; ceux qui médifent font pis.

\* Je voudrois pour calmer l'esprit de tant de gens, qu'on leur pût faire comprendre qu'ils n'ont point à répondre devant Dieu de la conduite de leurs voisins.

\* Il est des gens qui ne sont pas nez pour dire du bien ; vouloir s'attirer leur approbation, c'est vouloir faire chanter les poissons, & faire taire les oiseaux.

\* Un esprit médiocre qui garde une contenance grave, qui écoute sans applaudir, qui ne loue point, & qui parle avec circonspection, a bien des semblables.

\* Les plus honnêtes gens & les plus vertueux sont ceux qui paroissent tels ; mais les plus fins ne sont pas ceux qui paroissent fins.

\* Il faut à un homme médiocre de grandes occasions, des rencontres extraordinaires, & des gens



gens d'un mérite rare pour arriver à ses fins ; pour un habile homme il n'y a point de rencontre, point d'événement, quelque simple qu'il soit, dont il ne tire avantage, point de caractère d'hommes dont il ne puisse tirer quelque utilité, & quelquefois point d'accident ni de contretemps qu'il ne fasse tourner à son avantage.

\* Quand vous voyez approcher de vous *Clitophon*, souvenez-vous qu'il est sans politesse, sans esprit, rempli d'entêtement & de vanité ; avec cette précaution vous ne serez point surpris de son procédé.

\* Il est plus difficile de traiter avec un ignorant qu'avec un habile homme ; il n'y a rien sur quoi vous puissiez compter en traitant avec un tel homme ; vous ne pouvez pas même faire état qu'il ne fera rien contre son intérêt.

\* Il fait beau voir des demi-savans sans autre mérite que celui d'une contenance grave, & d'un discours précieux, remplis des mauvais ouvrages des Anciens comme des bons, se récrier contre l'ingratitude du siècle ; ils devroient bien être contents de ce que la République les laisse vivre dans l'oïveté, sans les obliger à choisir un genre d'occupation, où leurs bonnes actions & leur bonne conduite donnât des leçons qu'on n'auroit point la peine de lire.

\* *Piton* composé de sentimens & de maximes dont il s'est entêté, opiniâtre à ne point perdre de vûe un caractère qu'il s'est proposé pour parvenir à ce qu'il prétend, s'est fait un naturel suivant que son esprit & son goût lui ont suggeré ; on ne l'a jamais vû rien dire ni rien faire naturellement : privé ainsi de faire rien avec grace, il n'a pas à prétendre aux plaisirs de l'amitié ; il ne doit prétendre qu'à remuer les affaires du monde, à quoi

il s'est dévoué : on ne doit pas craindre qu'il brusque personne par chaleur, ni qu'il manque de retenue & de discrétion ; il manquera plutôt de reconnaissance & de cœur.

\* N'avoir du goût que pour les choses élevées & sublimes, ne se pouvoir accommoder des médiocres, souffrir quand on en entend dire ; mauvais caractère ! Il y a bien à cela un mérite qui fait goûter les choses élevées, mais mérite très-borné ! avec une plus grande capacité on reconnoît que pour le bien de la société il se faut accommoder au médiocre.

\* Il n'y a que la force d'esprit qui puisse dompter dans les hommes la vanité & l'inquiétude ; de là vient que tous les hommes médiocres tombent dans ces deux vices.

\* Les gens vains avancent peu dans leurs applications, l'effet de leurs actions au dehors les occupe trop : ils font comme un Peintre qui n'a pas donné quatre coups de pinceau, qu'il quitte pour s'écarter, & pour voir l'effet de son travail ; il retourne donner quelques coups de pinceau, mais il quitte encore ; & passant autant de tems à regarder comme à travailler, il avance peu.

\* *Clairon* sort dès le matin de chez lui, il va chez un Notaire pour s'informer si *Doriste* a pris de l'argent pour payer la charge à laquelle il se fait recevoir : le Notaire qui croit que *Clairon* a des motifs d'intérêts de s'informer de cela, lui dit ce qu'il en fait, ignorant que cette curiosité n'est que l'effet d'une inquiétude qui possède *Clairon*, & qui le porte à s'informer de tout : au sortir de là il va demander à un Marchand combien il gagne, & à un homme d'affaires combien tel traité lui a rapporté : il s'informe aussi d'un Officier d'Armée, si son General fit son devoir dans une telle

occasion ; & comme on ne lui répond jamais nettement, il fait des reflexions & des conjectures vagues, sur ce qu'il apprend, & va auffi-tôt communiquer ses reflexions à d'autres : il condamne fans appel un General d'Armée sur une parole qu'il a mal entendue, & sur laquelle il a conçu un plan d'idées sur le champ ; ou bien il declare un homme d'affaire ruiné sur de pareilles conjectures : & il fait monter les profits d'un autre à des sommes immenses : pendant qu'il s'occupe de tout cela, où il n'a point lieu de prendre intérêt par son état, il laisse son bien de campagne à l'abandon, ses affaires en desordre, son épouse seule, & ses enfans sans éducation.

\* Il n'est pas besoin de parler continuellement de table, de mets, de vin, & de liqueurs, on peut être de grande chere fans s'en tant occuper ; il n'est pas besoin non plus de parler continuellement de contrats & d'intérêts d'argent pour être riche, ni pour le devenir, une telle habitude fait plus de tort à la reputation, que de bien aux affaires.

\* Il y a une fausse prudence qui ne sauroit aller aux fins qu'elle se propose, par un desir d'y aller directement, sans faire de pas qui n'y tendent : comme on trouve rarement des voies si droites, il arrive que ceux qui ont pris ce parti, se tiennent dans l'inaction ; ils ne lisent point faute de trouver des livres entierement assujettis à leurs idées ; ils veulent des maximes, mais ils ne peuvent se résoudre à les chercher dans l'histoire où elles sont semées ; ils ont des vûes, mais pour les tenter il faut hazarder une infinité de démarches, c'est à quoi ils ne se peuvent résoudre : cette fausse prudence est peut-être le plus grand obstacle au progrès.

\* Il y a dans le monde des demi-savans & des demi-prudens ; les uns font les disputes & les autres les brouilleries.

\* Il manque aux uns de la reflexion & du recueillement d'esprit, c'est le vice de tant de gens dissipés ; il manque aux autres de la connoissance des hommes, c'est le défaut de tant de personnes retirées.

\* Un grand courage sans prudence, un grand feu d'esprit sans jugement, un grand zele sans moderation, une grande beauté sans modestie, de grands biens sans conduite ; avantages de peu de conséquence ! sources de gens mediocres !

#### DU MERITE PERSONNEL ET DES GRANDS HOMMES.

**I**L y a un desavantage pour les belles personnes qui se veulent faire peindre ; les Peintres ne pouvant rien imaginer de plus beau, ne les fauroient flatter ; ni pour la perfection de leurs traits, ni pour la vivacité de leur teint ; cela fait que leurs portraits ressemblent à ceux des personnes moins accomplies, & que l'on a flattées : Il en est de l'Eloquence comme de la Peinture, on ne sauroit employer pour le vrai merite, que les louanges que la flatterie donne à d'autres ; les uns les méritent, & les autres ne les méritent pas ; difference imperceptible au commun du monde, confusion avantageuse pour les gens mediocres !

\* Il est des gens dont l'ame est naturellement grande, leur esprit est vaste, leurs idées sont sublimes ; mais ils ne laissent pas d'être sujets  
aux



aux mêmes foibleſſes que les autres hommes ; s'ils tombent dans le vice, ils vont juſques aux dernières extrémitez , & ils entraînent une infinité d'autres ; s'ils y embrasſent la vertu , ils la pouſſent au plus haut degré , ils fondent des Ordres , & ils engagent dans leur vertu beaucoup d'autres perſonnes : leur propre eſt de dominer , & d'aller loin en quelque choſe que ce ſoit.

\* Le propre du vrai mérite eſt d'imprimer du reſpect ſans en exiger , de faire naître de l'attachement ſans la rechercher , & de ne pouvoir être oublié de ceux dont il a été une fois connu ; que ſi à de tels avantages ſe trouvent joints les grands ſuccès , c'eſt un mérite accompli ; mais ſi les ſuccès ſont accompagnez de la haine des hommes , le mérite eſt imparfait.

\* Une vertu mediocre a beſoin d'être oppoſée au vice qui lui eſt contraire , pour recevoir tout ſon éclat ; mais une vertu éminente brille par elle-même.

\* Les hommes vicieux & les libertins relevent l'éclat de la vertu , & ſervent malgré eux à faire aimer le bien qu'ils haïſſent.

\* Il y a un ſentiment qui fait diſcerner ſans raifonnement la vérité de l'apparence , & qui trouve dans lui-même le diſcernement du plus ou du moins parfait ; c'eſt ce diſcernement qui forme les grands hommes , dont la pénétration l'emporte de beaucoup ſur ceux qui ne peuvent diſcerner que par regle , par art & par méthode : cependant le ſentiment eſt de ces choſes qu'on ne ſauroit communiquer , & que la nature ne prodigue pas. Il a falu pour donner les regles de la politique & de l'éloquence , examiner la conduite des habiles ; on a fait là deſſus

des regles & des methodes auxquelles ils n'avoient jamais pensé, & qui ne sauroient faire que des gens mediocres; ce n'est pas la faute de ceux qui enseignent de n'en pouvoir montrer davantage.

\* Ce n'est pas l'acteur qui a representé la piece, qui raisonne le plus sur son succès; ce n'est pas celui qui allumoit le feu d'artifice, qui dit mieux l'effet qu'il a eu; ce n'est pas même celui qui a eu le plus de part à la victoire d'une armée, qui peut mieux discourir sur la bataille: en tout raisonner & agir sont deux choses bien differentes.

\* Dans tous les grands succès attribuer tout au bonheur, ou tout au mérite, ce n'est pas penser juste.

\* Ceux qui parviennent trouvent des obstacles aussi-bien que ceux qui demeurent; mais les uns les surmontent, & les autres en sont arrêtés.

\* Il n'y a point de défaut naturel, point de contrariété dont un esprit supérieur ne puisse tirer avantage d'un certain côté; & il n'y a point de bonne qualité ni de bonne disposition qui ne puisse nuire d'une certaine maniere.

\* Pour s'appliquer fortement à une chose, il faut sortir en quelque façon hors de soi-même; delà vient que ceux qui excellent ne témoignent pas trop de satisfaction d'eux-mêmes, & qu'ils ne sont pas délicats.

\* Celui qui ne voit pas qu'il auroit pu mieux faire, manque d'esprit, celui qui en a assez pour discerner les fautes qui lui échappent dans les choses mêmes où il réussit, & pour avoir la vûe attachée sur une idée de perfection au-delà de celle où il se trouve; un tel homme peut prétendre aux plus grands succès.

\* Dé.

\* Délibérer, douter, peser les choses, c'est l'effet d'un mérite ordinaire; mais voir tant de moyens pour venir à son but, se sentir tant de force pour surmonter les obstacles, qu'on n'est point en balance, & qu'on ne pense point à douter; c'est l'effet d'un mérite rare.

\* Ce qu'on fait par choix & après avoir délibéré, ne sauroit être que médiocre; pour aller loin il faut être porté aux choses d'une manière si forte, que l'on n'ait point de doutes.

\* Un fourbe dont le fond est bon, qui contraint son naturel pour mettre l'hypocrisie & la malice en usage, ne sauroit être qu'un fourbe médiocre dans le succès: mais un hypocrite qui se croit un saint, un fourbe qui se croit l'équité & la justice même; voilà un homme propre à aller loin, c'est de quoi faire un Cromwel.

\* Pour bien réussir à tromper les autres, il faut être trompé soi-même; delà vient le progrès des fameux séducteurs.

\* Il y a de certains vices qui contribuent davantage à sa réputation, quand ils sont secondés d'une grande vigueur d'esprit, que des vertus médiocres.

\* Le commun du monde prévenu par les grands succès dans les Sciences ou dans la guerre, écoute avec attention ce que ceux qui ont excellé disent sur les autres professions, persuadé que ce sont de grands hommes: mais on devrait tirer une conséquence bien différente de leur grand progrès, c'est que s'étant fortement attachés à la profession où ils ont réussi, il est à présumer, qu'ils ignorent les autres; de cette manière on ne prendroit point de fausses mesures en suivant leur sentiment sur des choses qu'ils ignorent, & souvent on ne seroit pas scandalisé de leur peu de religion.

\* Il y a dans le grand jeu , comme dans les grandes affaires , un plaisir inconnu aux gens médiocres , les nuits passées à veiller , une foule de personnes auxquelles on a à répondre , la multitude des différentes pensées qui occupent ; tout cela a un charme pour ceux qui peuvent supporter les fatigues sans abattement , & concevoir beaucoup de choses sans confusion : à la vérité un si grand mouvement , & une si grande agitation seroient un supplice pour ceux qui les plaignent , mais leurs esprits sont différens.

\* Les manières spirituelles de *Morsel* , sa politesse & sa circonspection dans ses démarches , l'adresse de son esprit dans la conversation ; tout cela pousse à une perfection bien au-delà de celle où les hommes ordinaires s'en tiennent , fait sentir dans lui une supériorité qui lui attire une haute réputation : à peine l'a-t-on connu , qu'on ne sauroit concevoir comment il est disgracié ; un seul homme a raisonné autrement , en disant que la profusion qu'il faisoit de son esprit dans ses manières , le mettoit hors d'état d'en avoir assez pour la conduite des affaires : si ce Philosophe a raisonné juste , combien de gens en jugeoient mal !

\* Un homme au comble de la vertu ne fait pas réflexion qu'il est vertueux ; de même un homme plongé dans le dernier désordre , ne fait pas réflexion qu'il est vicieux.

\* Ce n'est pas toujours le mérite éclatant & récompensé qui frappe le plus vivement ; on voit des hommes en qui la vertu opprimée est mille fois plus aimable , qu'elle ne l'est chargée de récompenses.

\* Toutes les choses extérieures font tort à un grand mérite , elles lui ôtent la gloire de se soutenir de lui-même.

\* On



\* On apprivoise aisément les moineaux & les pies, mais on ne sauroit apprivoiser les rossignols ni les aigles; ce n'est pas seulement parmi les oiseaux que le mérite a quelque chose de farouche & de sauvage.

\* C'est une rêverie de mélancolique de concevoir des idées de perfection sans foiblesse & sans inégalité; quiconque voudra faire des hommes sur ce modele, fera des stupides, ou au moins des gens tres-mediocres.

\* Pour exceller & pour parvenir, il faut suivre son genie; ce genie n'est jamais si parfait, qu'il n'ait quelque inégalité; moins il en a, & mieux c'est; mais il ne se faut point mettre en tête de n'y en point laisser: celui qui a ordonné toute la nature, a voulu qu'il n'y eût rien sans défaut que lui seul; il a laissé des taches aux astres les plus éclatans, & on les détruiroit plutôt que de les leur ôter.

\* Il y a un plaisir à posséder de grandes lumieres, à rassembler dans son esprit une infinité de connoissances sur l'Histoire, sur les Sciences, & sur le caractere des hommes; tout cela orne plus un grand esprit, que les meubles les plus magnifiques n'ornent un grand appartement. Il y a un autre plaisir pour le moins aussi grand pour un grand cœur qui souhaite du bien à tout le monde, qui voudroit ne voir que des gens heureux, qui prévient les prieres de ses amis, qui s'intresse autant qu'eux dans tout ce qui les touche, & qui n'est jamais vuide de sentimens de generosité & d'honneur: il est rare de trouver ces deux avantages rassemblez; quand ils se peuvent rencontrer ils forment un grand homme.

\* Les Prophetes n'ont pas reproché aux hommes la pesanteur de leur esprit, l'obscurité de leur

jugement, ni la légèreté de leur imagination ; ils leur ont reproché la dureté de leur cœur : c'est donc l'endroit défectueux des hommes.

\* L'habile Musicien ne pousse pas toujours sa voix aussi haut qu'elle peut aller, mais il ménage sa force pour surprendre quelquefois ; & lorsque l'on croit sa voix aussi haut qu'il la peut pousser, on est surpris de l'entendre l'élever bien au dessus : il en est de même des talens de l'esprit, celui qui fait penser des merveilles, n'en doit pas toujours dire ; il y a des occasions où il peut faire sentir sa force ; mais il la doit ménager, les belles choses ne veulent pas être prodiguées.

\* L'abondance du bien, & la supériorité de l'esprit, rendent les gens attachés à leurs manières ; moins complaisans, plus renfermez dans eux-mêmes, ils sentent qu'ils se peuvent passer des autres ; au lieu que la mauvaise fortune, & le défaut de supériorité d'esprit les rend complaisans sans attache à aucune manière, prenant aisément celles des autres, & les fait chercher dans leurs amis l'appui qu'ils ne trouvent point dans eux-mêmes.

\* Rien n'est plus à charge qu'un mérite hors de sa place, reconnu du public, mais plaint & sans emploi ; un mérite inconnu seroit moins à charge.

\* C'est une chose bien commode, que l'on ait attaché la considération & les préférences aux richesses, & non pas au mérite ! Quelle peine n'auroit pas *Camille* qui a deux filles à marier, si l'usage exigeoit qu'il les donnât à ceux qui ont plus de mérite ? l'un y prétendroit par la vivacité, par la mémoire, par une grande lecture ; un autre prétendroit par un jugement solide, par une profonde réflexion, & par une grande connoissance  
du

du monde & des replis du cœur de l'homme; un troisième ne manqueroit pas de survenir, qui mépriseroit les autres; & qui avec un extérieur fort étudié, des manières tres-polies, & avec beaucoup de médiocres talens propres à réjouir, voudroit persuader *Camille* que sa fille seroit plus heureuse avec lui qu'avec les autres. Dans quel embarras ne seroit pas ce pere sans pénétration? & dans quel ennui ses filles ne tomberoient-elles pas, de voir tant de difficulté à leur hymenée après lequel elles soupirent? La coûtume lève tous ces embarras; c'est au plus riche que ce pere, suivant l'usage, doit donner sa fille; il fait compter l'argent, juger qui en a plus ou moins.

---

#### DE LA POLITIQUE.

**I**L y a differens mérites, dont les effets n'ont rien de semblable; il y a un mérite à posséder un grand nombre de Sciences, il faut pour cela un esprit vaste; il y a un autre mérite à connoître avec un discernement juste les choses qui se présentent, pour en distinguer les ressorts & les mouvemens; ces genies sont propres pour les affaires; autant que les premiers sont actifs à parcourir differens objets, autant ceux-ci sont reserrez à connoître à fond ce qui se présente, sans porter leur vûë plus loin; leur talent est la profondeur; de tels esprits témoignent leur habileté par leur conduite, leurs paroles & leurs discours n'en découvrent rien; que s'ils n'ont pas d'heureux succès ils meurent sans reputation.

\* Ceux qui sont chargez de l'interêt des Princes, & du destin des Royaumes, peuvent employer la dissimulation, le deguifement, la ruse & l'artifice

fiçe pour venir aux fins utiles qu'ils ont en vûe; l'importance de leurs affaires mérite qu'ils négligent d'être aimez : mais pour les particuliers la droiture & la simplicité leur convient mieux ; & de la nature dont leurs affaires font, elles ne méritent pas qu'ils perdent la confiance & l'amitié de leurs proches & de leurs voisins pour s'en procurer le succès.

\* Il n'y a point d'entreprise dont on ne pût venir à bout, si on avoit assez de pénétration pour voir nettement les moyens qui y conduisent, & un temperament assez robuste pour soutenir la fatigue du chemin qui est quelquefois long.

\* Tout ce qui arrive dans le monde a des causes réelles, soit prochaines, soit éloignées, il faut l'application pour les démêler : mais tout le monde ne le peut pas, on ne s'en veut pas donner la peine, il est bien plus aisé de dire, c'est un bonheur, c'est un malheur ; aussi est-ce le parti que l'on prend d'ordinaire.

\* Le froid de l'hyver n'est pas moins utile à la nature, que le chaud de l'été ; ces choses toutes contraires concourent à la même fin : il en est de même dans tout le monde ; les Royaumes ont besoin de Princes guerriers, & de pacifiques ; la Religion de Theologiens austeres, & de relâchez.

\* Combien de petites choses dans le monde ? quelle quantité prodigieuse d'oiseaux, de poissons, d'insectes même ! quelle variété dans leurs figures & dans leurs plumages ! la vûe s'y perd, & n'en sauroit rapeller la moindre partie : Combien d'especes de fleurs ? quelle variété dans leurs couleurs ! ces petites choses étoient-elles nécessaires pour le maintien de l'Univers ? si cela est, c'est une preuve que les grandes choses ont besoin du secours des plus petites.

\* Tou-



\* Toute sorte de sentimens & d'esprits s'entretiennent aisément parmi une Nation quand ils y font une fois répandus : il faut pour introduire la haute valeur & la discipline exacte, des esprits du premier ordre ; quand les modeles sont donnez de main de maître, & imprimez par de grands exemples, les hommes mediocres copient les plus belles choses, & se fournissent des modeles ; ainsi il faut des esprits superieurs pour fonder des ordres : ils donnent des regles, des exemples, & leur esprit s'y conserve, & passe des uns aux autres ; tant les hommes prennent aisément des impressions.

\* La vertu prend naissance dans la peine & les besoins, elle procure l'abondance & le repos, & ils la détruisent.

\* D'où vient que le plus vieux courtisans sont les plus habiles, & qu'en affaires les personnes âgées le cedent à ceux qui ont plus de feu & plus de vigueur d'esprit ? c'est que la Cour est une routine où l'usage donne beaucoup d'avantage ; mais les affaires sont une action où la vigueur est necessaire.

\* On riroit d'un homme, qui après avoir joué une après-dinée aux cartes, diroit qu'il a remarqué que les as viennent plus souvent dans la main que les autres cartes, parce qu'en effet il les auroit eus plus souvent : il y a mille choses dans le monde où il est aussi ridicule d'alleguer l'experience.

\* L'experience produit presque toujours des effets differens ; ceux qui n'ont pas réussi deviennent timides, ceux qui ont réussi sans lumiere, tombent dans le vice opposé : le défaut des uns & des autres vient de ce qu'ils ne considerent les affaires que dans eux-mêmes ; ceux qui auroient assez de pénétration & d'étendue d'esprit pour les considerer dans tous les hommes avec un égal discernement, pourroient beaucoup profiter de l'experience.

\* Il se faut plaire aux choses pour y reussir , un peu de plaisir qu'on y trouve sert plus à y faire du progrès , que toutes les regles & toutes les reflexions : cependant il s'y faut plaire modérément ; car être trop content de son état & de soi-même , c'est ce qui fait les esprits vains , & ce qui borne.

\* Ce sont les demi-volontez , ou les volontez imparfaites , qui font les mauvais Chrétiens , & les faux prudens ; delà viennent tous les mauvais succès.

\* Il y a plus de rapport ; que bien de gens ne le croient , de la pieté à la politique , le recueillement d'esprit leur convient également , & la dissipation n'est pas moins contraire à l'une qu'à l'autre : la douceur & la volonté flexible des politiques , n'est pas beaucoup éloignée de l'humilité chrétienne ; la prévoyance de l'avenir est l'objet de l'un & de l'autre , & il faut de la perseverance pour faire les Saints , comme pour procurer le succès.

\* Le moindre progrès peut causer de grandes esperances & la moindre décadence peut causer de justes apprehensions.

\* Les affaires veulent être pensées autrement qu'on ne pense dans la conversation ; ceux qui ne connoissent point cette difference sont peu habiles pour la conversation , ou bien ils ont peu de talent pour les affaires.

\* Il faut pour l'étude des esprits vifs , qui s'élevont avec force au-dessus des objets , qui les considerent de loin , à qui la pénétration fait découvrir des choses rares placées au-delà de la portée ordinaire des esprits : au lieu qu'il faut pour les affaires des esprits étendus , qui portent leur vûe sur une infinité d'objets simples , & que le commun connoît , mais qu'il ne voit que séparément ;  
c'est

c'est en jettant les yeux sur une grande quantité d'objets, qu'on voit leur liaison, & qu'on tire des consequences certaines pour le succès.

\* Un honnête homme ne devient pas en un jour défiant, dissimulé; mais à mesure qu'on le trompe il le remarque.

\* Il ne faut être dissimulé, & défiant que pour réussir dans ses entreprises; ce sont de fâcheux moyens dont la malice des hommes nous oblige à nous servir: mais se plaire dans la défiance sans nécessité & par attache, c'est l'effet d'un petit génie.

\* On ne peut guere cultiver son esprit & sa fortune en même-tems.

\* Les affaires donnent de la peine jusques à ce que l'on ait connu qu'il n'y a point de parti à prendre qui n'ait ses inconveniens, qu'il n'y a rien de sûr, qu'on ne peut pas courir à de certains avantages sans en laisser d'autres: ceux qui ne savent point cela veulent tout embrasser à la fois, ils sont arrêtés par les inconveniens, & ils cherchent toujours des moyens infailibles, comme si l'on en pouvoit trouver.

\* Les habiles gens ne sont pas ceux qui se donnent le plus de mouvement; un habile homme connoît l'étendue des affaires, la portée de chaque homme, il fait ce qu'il en doit attendre; de même qu'un bon joueur de paulme fait juger du coup qu'on lui jouë, & le prendre sans se donner beaucoup de mouvement; au lieu que ceux qui n'ont pas l'habitude du jeu, sont dans une action continuelle.

\* On ne connoît point de moyen de réussir à la guerre, que la valeur; point d'autre voye pour parvenir à la reputation, que le mérite; & point d'autre moyen de se procurer des biens, que la sagesse & la conduite: cependant on voit tous les  
jours

jours la valeur sans succès à l'Armée, le mérite sans réputation dans le monde, & la bonne conduite sans biens : Qui nous dira ce qui produit les succès ?

\* La nature est jalouse de ses secrets ; depuis si longtems que les hommes pensent, elle n'a pas encore souffert qu'ils pussent pénétrer d'où procede l'esprit de force, celui de sagesse, le discernement ni la supériorité : quand les hommes sauroient d'où cela procede, ils ignorent ce que ces talens peuvent sur les événemens du monde ; il semble même que la nature se plaît à agir sans règle, & quelquefois contre ses règles ordinaires, comme si elle vouloit confondre notre prudence : ainsi quoique le courage & la bravoure soient regardés comme le partage des hommes, elle a quelquefois cherché une femme pour relever le courage de tout un Royaume, pour y établir la valeur, & pour en chasser un puissant ennemi : de même, quoi que les hommes se croient en possession de l'esprit de conduite & de force, elle a quelquefois choisi des femmes pour travailler au bonheur des peuples, pour veiller au salut des Royaumes, & pour en soutenir avec force tout le poids.

\* Celui qui aura bien étudié le cours des affaires du monde, y sentira une puissance supérieure, qui les conduit autrement que les hommes qui sont si attachés ne s'y attendent ; ce qui les doit convaincre qu'ils servent seulement aux desseins d'une suprême puissance, à qui la gloire des succès appartient.

\* Celui qui a réussi avec la simplicité, attribue son succès à simplicité ; celui qui a réussi dans le bruit & dans l'éclat ; attribue son succès au bruit & à l'éclat



## DE LA RELIGION.

**D**IEU veut que nous lui donnions le septième jour ; il exige aussi un tribut de nos recolttes : notre esprit ne lui en doit-il point , & ne lui devons - nous pas une partie de nos pensées ?

\* Lorsque les Peintres veulent représenter le Pere Eternel , quelque effort qu'ils fassent pour nous en donner une idée , leur art ni leur imagination ne leur fournissant rien pour exécuter un tel dessein , ils sont réduits à peindre un vieillard dans les nuës : Quelle ressemblance peut avoir cependant une creature qu'ils représentent , avec le Createur de tout l'Univers ? L'impuissance des Peintres nous surprend ; celle des Philosophes ne nous surprendroit pas moins si nous y pensions bien : ceux qui raisonnent sur la Divinité ne nous donnent pas souvent des idées plus justes que les Peintres ; les uns & les autres font bien voir notre foiblesse.

\* Si nous étions plus éclairés que nous ne sommes , si notre sagesse étoit plus étendue , & que notre esprit ne fût pas si borné , nous n'aurions plus besoin d'une soumission aveugle pour les mysteres de notre Religion , nous n'y trouverions point de contrariété ni de matieres de doute.

Que Dieu expose ses Elûs aux afflictions , qu'il leur ait imposé une espece de nécessité de souffrir sur la terre , on en peut pénétrer la raison , en songeant de quelle façon l'orgueil & la vanité nous rend le commerce des hommes desagréable ; un

accident ou un revers les dépouille de leur orgueil, ils quittent leur vanité, ils deviennent plus prévenans.

\* C'est un effet de l'image de Dieu imprimée sur nous, que l'aversion que nous avons pour la vanité, pour l'orgueil, pour le déguisement & pour la fourberie; aussi-bien que l'attache à la vertu, & l'amour de la vérité: plus l'image de Dieu est empreinte sur nous; & plus nous avons de haine pour ces vices, & d'amour pour ces vertus.

\* La plupart des mauvaises mesures que l'on prend, & presque toutes les fautes que l'on fait, viennent de ce que l'on ne pense pas assez aux choses, ou de ce qu'on y pense trop.

Quand je vois de fameux Theologiens tomber dans l'erreur, je n'attribue leur malheur qu'à ce qu'ils ont trop pensé; ce n'est pas que les veritez de la Religion craignent d'être approfondies, mais c'est que notre vue chancelle quand elle reste trop longtems sur un objet.

\* Je croirois avec bien des Philosophes, que c'est faire injure aux Dieux immortels, (pour parler selon leurs termes) de croire qu'ils punissent les hommes pour de legeres négligences: mais quand je vois le soin que le Createur a pris des petites choses, de quelle façon il a perfectionné les plus petits animaux, la variété qu'il a repandue parmi eux, celle des fleurs & des coquillages mêmes; je reconnois là une puissance attentive aux moindres choses, & je crains que cette même attention ne s'étende sur les actions des hommes.

\* Combien de siècles & d'années se sont passés, sans que l'on connût d'état plus parfait que celui des Philosophes? Ce n'a pas été dans un seul pays, tout le monde a donné dans cette illusion de les croi-

croire au comble de la perfection ; aujourd'hui d'autres hommes paroissent , la modestie des premiers n'est plus qu'un raffinement d'orgueil ; leur sagesse , comparée à celle des Chrétiens , perd tout son éclat : Qui est-ce qui a pû découvrir aux hommes des choses qui avoient échapé aux plus grands genies pendant tous les siecles ?

\* Peut-on voir le monde , considerer le Ciel , sans penser au commencement & à l'origine de ces choses ? Peut-on entendre les menaces d'une éternité malheureuse , l'esperance d'une bonne , sans souhaiter d'être éclairci de ces veritez ? Peut-on examiner ces choses avec attention , sans être convaincu de leur verité ?

\* Si on faisoit comprendre aux hommes , que ce n'est que faute d'esprit & de lumieres , qu'ils manquent de religion ; quel empressement ne leur donneroit-on pas pour la recherche de la Verité ?

\* Un homme peut-il croire qu'il commet un crime , quand son action lui procure de la consideration , des honneurs , & qu'elle lui donne des avantages qui devroient être , ce semble , la recompense de la vertu ? Un autre homme se peut-il persuader qu'il fait une bonne action , quand elle lui attire , comme il arrive assez souvent , le mépris des hommes , & tout ce qui devroit être la punition du vice ? Preuve d'une autre vie !

\* C'est un grand bonheur , quand le cœur de l'homme est tellement disposé , qu'il sent la verité de tout ce que la Religion nous enseigne ; elle en dit bien plus au cœur droit , que le raisonnement des Philosophes & des Theologiens ne leur en pourra apprendre. Où y a-t-il une autre Religion qui parle au cœur ?

\* La grandeur de Dieu ne paroît pas moins dans

dans les petits ouvrages, que dans les plus grands: que celui qui a fait les abîmes de la mer, qui a affermi cette grande étendue de terre, qui a formé ces astres d'une grandeur si prodigieuse, & en si grand nombre, que la même main qui a eu la force de faire ces grands ouvrages, ait été assez adroite pour rassembler dans un animal qui ne paroît qu'un point, tout ce qui contribue à la vie; c'est l'effet d'une pleine puissance.

\* J'aime dans quelques-uns de mes amis la droiture & la sincérité, dans d'autres la bonté de cœur & l'esprit bien-faisant, dans d'autres la pénétration & l'esprit juste, dans d'autres l'intégrité & la justice: si nous aimons dans les hommes des vertus toujours imparfaites; combien devons-nous aimer davantage celui qui les renferme toutes, & qui en est la source?

\* Le même suc de la terre, & la même rosée dont l'oranger & le grenadier forment des fruits si doux; cette même rosée, & ce suc de la même terre produisent dans le prunier sauvage un fruit aigre & amer: ainsi la même Religion, les mêmes préceptes, & la même grace produisent de différens effets dans les hommes.

\* Combien d'idées sur la Religion! chacun s'en forme une différente, à laquelle on veut quelquefois assujettir les autres.

\* Les préceptes de la Religion combattent pendant un tems dans nous-mêmes avec les penchans de la nature; à la fin il se fait une paix que chacun conclut à sa manière: on donne à la nature & à la Religion; on s'affermit dans le repos par des raisons qu'on se forme pour nous ôter le reproche de ce que nous donnons à la nature, & pour nous persuader que les devoirs de la Religion sont remplis par ce que nous lui donnons: cette  
paix



aux se fait dès le premier jour du combat chez les mes lâches , mais les plus fortes ne combattent pas longtems sans quelque accommodement.

\* Il faut dans la Religion des Theologiens indulgens , qui défendent la facilité & l'indulgence qu'elle a pour empêcher que ceux qui sont austeres ne la spiritualisent trop , & ne la poussent à une trop grande rigueur : Il faut aussi des Theologiens austeres , pour empêcher que la Religion ne devienne trop humaine & trop relâchée ; quelque antipathie que ces differens sectateurs ayent les uns pour les autres , ils se rendent reciproquement de grands services.

\* Tous ceux qui soutiennent des opinions combattues , ont bien à se consoler de voir que la vraie Religion est elle-même combattue.

\* Que les hommes soient divisez pour leurs interêts particuliers , je ne m'en étonne pas ; mais que cette même division regne parmi ceux qui sont dévouez à la Religion , qu'une vie sainte & que l'étude continuelle auroit dû sanctifier ; cependant les voir cabaler entr'eux , décrier de part & d'autre les moyens differens qu'ils employent pour conduire les hommes à Dieu , lors qu'ils devroient se seconder reciproquement pour le service du même maître ; c'est-là où je reconnois le plus la malignité des hommes.

\* Si Dieu nous avoit donné la connoissance de ses secrets ; mais qu'il nous eût caché ses préceptes & sa loi , dans l'embarras où nous serions faute de connoître sa volonté , nous aurions bien à nous plaindre : mais si nous ayant instruit par sa loi de nos devoirs , il nous a caché ses secrets , il a bien à se plaindre de nous quand nous négligeons d'accomplir ses préceptes , occupez à pénétrer ses secrets , qu'il n'a point mis à notre portée.

\* S'il

\* S'il n'y a point de crainte de Dieu sans quelque commencement d'amour ; (car qui le peut dire ?) de quoi deviennent tant de disputes & d'écrits sur ce sujet ?

\* Combien la conduite d'un habile homme est-elle impénétrable à un autre homme né sans pénétration , & élevé dans le travail des campagnes ; ou bien à un jeune homme dont l'esprit n'est pas encore formé ? ils ne peuvent pas concevoir tant de desseins , tant de vûes sans confusion , tant de mesures , tant de differens ménagemens qui ont leur objet & leur fin , une si grande présence d'esprit pour répondre & pour agir sur le champ dans les choses imprévûes , un si grand empire sur soi-même ; un discernement si juste pour juger des choses éloignées , une si grande pénétration pour voir dans le cœur & dans l'esprit des hommes leurs desseins & leurs inclinations , & pour discerner ce qu'on en doit attendre ; tant de gens attachés à nos interêts par differens moyens , entretenus par des bienfaits ou par des esperances ; tout cela est convenable à tel homme né dans le même climat , & formé de même : cependant les hommes veulent comprendre la conduite de Dieu , eux qui ne peuvent comprendre celle de leurs semblables.

\* Si les hommes découvroient nettement les secrets de la nature , ce qui donne le mouvement aux astres , la cause du flux & du reflux de la mer ; on leur pardonneroit de tenter de découvrir les secrets de Dieu , & de pénétrer sa justice dans la prédestination.

\* Ne pourroit-on pas terminer toutes les disputes par un aveu de la foiblesse de l'esprit humain , qui ne peut pas concilier la justice & la puissance de Dieu dans la prédestination , quoi que  
nous

NOUS devons être convaincus de l'un & de l'autre ?

\* Il y aura toujours des disputes parmi les Theologiens, elles sont aussi inevitables que les guerres dans les Monarchies ; les matieres que l'on traite dans l'école sont si élevées & si déliées, qu'il est difficile de trouver des termes pour fixer l'idée qu'on s'en forme ; on ne fait qu'entrevoir les choses dont on parle, & il se faut servir de termes empruntez ; deux personnes ont la même idée ; & differens termes les jettent dans une dispute opiniâtre : heureusement les choses essentielles sont fixes, le reste a été abandonné à la dispute des hommes.

\* C'est un grand bien pour nous d'avoir une Religion qui dissipe nos doutes, qui arrête l'inquietude de notre imagination, qui détermine nos pensées ; sans cela quelle multitude de differens fantômes chacun ne se formeroit-il pas ? & jusqu'où a été l'imagination des hommes avant de connoître la Verité ?

\* La Religion leve non seulement nos doutes sur notre être, sur notre destinée, & sur les grands sujets ; mais les saintes Ecritures mêmes fixent les differentes opinions sur la plus parfaite éloquence, par leur simplicité vive & nette, qui frappe plus que toute l'emphase de l'éloquence ; & par leur naïveté, plus puissante pour persuader, que les torrens de pensées & de discours qui ne laissent que de la confusion.

\* Que ceux qui ne peuvent pas découvrir par le raisonnement l'évidence des veritez de la Religion, conçoivent au moins du respect pour elle, en voyant le caractère de ceux qui la méprisent ou qui la combattent.

\* J'ai souvent souhaité, en voyant la façon dont  
le

le Prince est servi dans les Armées , l'ardeur de ses Officiers , l'obéissance des soldats , & l'activité continuelle des uns & des autres ; j'ai souhaité voyant cela , que la Justice fût renduë par des personnes aussi attachées à leur profession ; & que Dieu fût servi par des Ministres aussi vigilans & aussi dévouez aux fonctions de leur état.

## D E L A V I E.

**Q**U'EST-CE que la vie ? un tissu d'esperances & de craintes , un mélange de joye & d'ennui , de plaisirs & de chagrins , partagez bien differemment aux uns & aux autres , mais qui ont dans tous les hommes la même fin.

\* Il faut dans la vie des desseins de quelque maniere que ce soit , des esperances bien ou mal fondées , pour amuser notre esprit , & pour remplir le vuide du tems.

\* Ceux qui renoncent aux affaires pour éviter les soins , sont attaquez dans la retraite par d'autres soins qu'ils ne sauroient fuir , & qu'ils se forment sur leur santé , & sur des choses de moindre importance ; si les soins sont inevitables , il vaut mieux en avoir de grands & de nobles.

\* Par tout les avantages sont partagez , & par tout de la peine ; prévoir l'avenir , être prudent , combien se presente-t-il d'appréhensions d'accidens qui peuvent arriver , & qui n'arrivent point ? se laisser aller aux plaisirs presens , sans inquiétude , quelle surprise aux accidens ! vivre dans la magnificence , & mourir dans l'indigence ; ou bien vivre dans l'indigence , & mourir dans les richesses ; être heureux & envié , mais appréhender



la mort ; être malheureux , mais la voir avec indifférence , c'est le sort de la vie des hommes.

\* Si je me donne à la vertu , le vice me viendra solliciter ; si je me laisse aller au vice , la vertu me fera des reproches : situation fâcheuse !

\* *Dorimene* se trouve à vingt-quatre ans dans une charge où il se borne , il est marié , il a maison à la Ville , maison à la Campagne ; son argent est placé en Constitutions : que fera *Dorimene* dans la suite de sa vie ? quel vuide d'événemens pour les quatre derniers actes qu'il a à représenter !

\* Ce n'est pas dans les grands jeux où l'on risque sa fortune , où je trouve le plus de témérité ; je m'étonne presque autant de voir les hommes risquer dans des établissemens leur satisfaction & le plaisir de la vie.

\* Il y a de la témérité à courir des risques qu'on peut éviter ; tels sont ceux que l'on court sur le fait du caractère des hommes ; on les peut connoître en les étudiant , & on se devoit connoître soi-même : cependant dans quels malheurs l'ignorance de ces deux choses ne plonge-t-elle pas ?

\* La vie est de ces biens dont on ne connoît le prix qu'à mesure qu'ils nous échappent ; on ne connoît le bon usage que l'on en peut faire , que lorsqu'elle est bien avancée.

\* On s'imagine à l'âge de douze ans , que la durée de douze années est fort longue , parce qu'on n'a point d'idée du commencement , qui est caché dans des tenebres fort obscures ; mais lorsqu'arrivé à l'âge de vingt-cinq , on réfléchit sur la rapidité de nos douze dernières années , on trouve que la durée en est courte , & qu'elles se passent bien vite.

\* De tout ce que l'homme voit , il est la chose

la moins durable , les édifices qu'il élève, les arbres qu'il plante , toutes ces choses ont infiniment plus de durée que lui : ces traits mêmes que ma plume trace presentement , dureront beaucoup plus que moi ; je ne ferai plus lorsque ces caracteres subsisteront encore , triste pensée !

\* Nous mourons tous les jours , & nous sommes déjà morts à une infinité de choses : combien ai-je vû de personnes & de lieux que je ne reverrai jamais ? tous les jours j'en vois pour la dernière fois ; n'est-ce pas une espece de mort ?

\* La vie est courte par rapport à l'éternité , c'est à peine un instant ; elle est longue par rapport à la multitude des besoins dont elle est remplie , nos années sont presque des siècles.

\* Ce qui fait que la vie nous paroît longue , c'est que nous la regardons comme composée d'une infinité de prétentions que nous avons , & de succès que nous nous promettons dans l'avenir ; les aventures font trouver le voyage long.

\* C'est une chose si triste pour l'homme de se voir vieillir comme les animaux , passer comme les fleurs , qu'il n'y a que le plaisir de faire quelque progrès du côté de l'esprit ou de la fortune , qui le puisse consoler de la décadence de son corps.

\* Après avoir jouï de tous les plaisirs du monde , si l'esprit n'en est pas corrompu , on trouve qu'il n'y en a que deux de solides , & qui laissent après eux de la satisfaction ; le premier , c'est d'avoir fait du bien ; & le second , d'avoir donné lieu aux autres d'en faire.

\* Si vous voulez vous faire un plan de vie que vous puissiez executer , mettez-y de la peine & du travail : si vous le faites rempli d'une suite de plaisirs , vous ne viendrez pas à bout de l'execution ;

ne

ne cherchez pas à être si heureux , vous n'y parviendriez pas ; consentez de subir le destin des hommes , prenez votre part des peines attachées à leur condition , mêlez y des plaisirs ; mais ne vous attendez pas de les voir durer longtems ; c'est le moyen de n'être point trompé dans vos espérances.

---

P E N S É E S D I V E R S E S .

**I**L y a une si grande quantité de differens objets , qu'on a grand tort de s'arrêter à ceux qui nous déplaisent , ou qui nous font la moindre peine.

\* Il y a des talens que la nature nous a donnez , desquels nous jouissons sans inquietude ; il y en a d'autres qu'elle a mis à notre portée , si nous avons du courage nous les attraperons ; il y en a une infinité d'autres qui sont loin de nous , quelques efforts que nous fassions nous n'y parviendrons pas.

\* L'ardeur , l'envie & les souhaits nous font paroître proche des choses qui souvent sont fort éloignées ; & leur contraire , qui sont l'appréhension , la défiance & la crainte , ont aussi le même effet ; une ame dans le calme juge sagement de la distance des choses.

\* A mesure que les objets s'éloignent ils diminuent à nos yeux ; il n'en est pas de même des idées , plus elles s'éloignent , plus elles grossissent dans notre imagination : Quelles pompeuses idées ne se fait-on pas des Anciens ! quelles magnificences & quels prodiges ne se figure-t-on pas des pays Etrangers !

\* Il y a un Ordre aussi austere que ceux sous lesquels vivent les Religieux que nous connoissons :

sons : cet Ordre a une infinité de maisons où l'on mène des vies toutes différentes ; on vit agréablement dans quelques-unes , mais il y en a si peu, qu'on peut dire qu'elles ne sont que pour attirer le monde ; il y en a un très-grand nombre où l'on mène des vies dures & austères : ceux qui veulent entrer dans cet Ordre vont piquer dans un livre , où le nom de toutes les maisons est écrit ; d'abord que le livre est ouvert , les vœux sont censez faits pour une maison qu'on ne connoît point : on envoie les personnes deux à deux, on les habille proprement , on les reçoit avec magnificence ; mais on ne leur déclare point la règle de leur maison , que quelque-tems ne soit passé, & ils ne peuvent pas en lire plus d'une ligne par jour ; de manière qu'après bien des années , ils y apprennent des choses toutes nouvelles , & quelquefois toutes contraires à leurs desirs : bien des gens se plaignent tous les jours de ces Constitutions étranges ; cependant d'un si grand nombre de personnes qui sont engagez dans cet Ordre , pas un n'a pû obtenir d'être relevé de ses vœux , la mort seule y met fin. Cet Ordre si extraordinaire n'est cependant point établi dans les Indes , puisqu'il n'est presque pas connu en Asie , ni dans l'Amérique où il n'a pas beaucoup de maisons , non plus qu'en Afrique ; mais son plus grand établissement est en Europe.

\* Si l'idée ou le système des Philosophes qui se croient à un haut degré de perfection par le mépris de tout , est bien fondé , quiconque joindra au mépris de toutes choses celui de ces Philosophes & de leur Philosophie , sera selon leurs principes à un plus haut degré de perfection qu'eux.

\* Les Peintres & les Sculpteurs ont besoin de  
quit-



quitter de tems en tems leur travail, & de s'en éloigner de quelques pas, pour jeter la vûe sur tout l'ouvrage, & voir si la partie à laquelle ils travaillent, entre dans le dessein, dont ils rappellent l'idée dans leur esprit : ces momens d'oïiveté en apparence sont les momens les mieux employez, sans cela l'affiduité & le travail de l'ouvrier seroient quelquefois ingrats. Les hommes ont besoin dans leurs entreprises, de s'éloigner de même de ce qui les environne, & de ce qui les occupe, pour juger si leurs démarches les conduisent à ce qu'ils prétendent.

\* Il faut être bien ignorant dans l'usage du monde, pour aller chercher l'agrément & la douceur chez les Savans, l'esprit de conduite & de force chez les femmes, l'argent chez les Princes, la reconnoissance chez les Grands, la bonté de cœur chez les gens d'affaire.

\* Si vous voulez vous faire de la reputation, songez avant toutes choses à vous attirer l'attention des hommes : il est des gens qui par un discours vague & lâche, ont accoûtumé le monde à les écouter legerement, il leur échape quelquefois de bonnes choses, mais on ne les remarque point, & cela passe sur l'opinion qu'on a d'eux.

\* On apprend quand on est jeune, des choses qu'on voudroit n'avoir jamais apprises quand on est parvenu à un âge plus avancé ; & on voudroit savoir pour lors des choses qu'on n'a point sûtés. La Philosophie est digne d'occuper les plus grands genies : Aristote & Descartes ne pouvoient pas s'occuper à rien de plus grand qu'à démêler les causes de la nature : mais qu'on ait fait de cette étude reservée aux esprits sublimes, une Science pour le peuple & pour l'enfance, c'est un très-

grand renversement ; les esprits mediocres , & même les bons qui se rencontrent parmi eux , n'atteignent point là , il leur conviendrait beaucoup mieux d'apprendre l'exactitude des bien-séances , de savoir connoître les differens esprits , démêler les differens caracteres : Ne pourroit-on pas leur faire distinguer les differentes sortes de vanité & d'avarice , de profusion , de dureté , de molesse , & leur donner des images vives de tous les vices qui troublent la société ? Ne pourroit-on pas leur annoncer par avance les plaisirs & les peines qu'ils trouveront dans chaque état ? Enfin ne pourroit-on pas leur apprendre à faire un bon usage de ses biens & de son esprit , à bien conduire les plaisirs que leur âge & leur état leur permettent , à mesurer leurs entreprises avec leurs forces , & à regler leurs desirs & leur volonté sans diminuer leur courage ? Une telle Philosophie purgeroit le Royaume des vices qui troublent la société , & forceroit les Etrangers , qui ne veulent pas admirer nos édifices , à admirer la politesse de nos mœurs , & le bon esprit de nos citoyens ; qui de leur côté ne regretteroient jamais les années qu'ils auroient passées à apprendre des choses qui les rendroient ou plus habiles dans la conduite de leurs affaires , ou plus agréables dans la société : mais le malheur , c'est peut-être qu'il faudroit des maîtres !

\* Il y a dans l'étude des endroits inaccessibles où l'on ne parviendra jamais , comme sont les Pôles dans la Geographie ; il y en a d'autres inconnus , mais où l'on pourroit pénétrer , comme les Terres Australes.

\* Il y a dans la Medecine & dans les affaires des choses qui ne font ni bien , ni mal , qui enrichissent les Medecins & les Procureurs aux dépens de la credulité des hommes.

\* Qui

\* Qui ne fait pas démêler le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, l'honnête & l'agréable d'avec le ridicule, est bien à plaindre dans le monde où tout se présente confus.

\* Ce n'est pas seulement sur les habits, & sur les meubles, que la mode exerce son empire, mais même sur les sentimens & sur les différens tours de l'esprit.

\* S'imaginer qu'on nous aime, qu'on cherche à nous plaire, qu'on a des vûes sur nous, & que nous plaisons; c'est une pensée si flateuse qu'on se la persuade aisément.

\* On s'attache souvent aux choses à proportion de ce qu'elles sont plus ou moins estimées, & non pas à proportion de ce qu'elles nous peuvent contenter: mais l'opinion publique qui détermine notre estime, ne change point notre humeur ni notre tempérament; de là viennent tant de dégoûts & tant d'ennuis.

\* Il ne faut pas juger des Communautéz uniquement par des hommes lâches qui en font la honte, ni seulement par des hommes rares qui en font l'honneur.

\* Il n'y a point de place où l'on puisse se soutenir par le seul mérite contre les riches, si ce n'est dans de certaines Compagnies, où le mérite a cours.

\* Si je pouvois douter que la durée des heures & des jours soit égale, ne croirois-je pas qu'il y a des heures bien courtes, & qu'il y en a d'autres bien longues.

Si nous étions sans crainte & sans souhaits, le tems nous paroîtroit couler également; mais on craint de voir finir les jours heureux, & cela fait qu'ils paroissent courts; on souhaite de voir finir les jours malheureux, cela fait qu'ils paroissent longs.

\* Je ne sai lequel est le plus exposé , ou de celui qui ne desire rien , ou de celui qui a des desirs trop violens ?

\* Les desirs sont la semence de toutes les grandes choses ; il faut souhaiter d'être sage pour le devenir , il faut desirer les succès pour y parvenir , il faut même avoir envie de plaire pour y réussir.

\* Les desirs sont des choses si pures & si libres dans les hommes , qu'ils ont grand tort d'en faire un mauvais usage.

\* Nous n'aurions pas besoin d'Avocats pour consulter nos affaires , si nous pouvions nous défaire de la préoccupation avec laquelle nous regardons ce qui nous touche : l'habileté de ceux que l'on consulte ne vient pas seulement de leur expérience & de leur étude ; leur grand avantage c'est de n'être pas intéressés aux choses dont on leur parle , & de pouvoir ainsi en juger plus sagement.

\* Ceux qui se trouvent obligés par leurs affaires & par leur état , d'étudier le monde & les hommes , sont bien à plaindre ! Est-il une étude plus remplie de dégoût ? Ceux qui jouissent du monde sans le connoître , sont bien dignes d'envie , de pouvoir ignorer les malheurs de leur condition.

\* Les titres , les noms , les équipages , les dehors , tout cela nous déguise aux yeux des autres , & nous sert en quelque façon à les séduire sur l'opinion qu'ils ont de nous : il est étrange qu'ils donnent dans un piège si grossier ; mais il est encore plus étrange , que nous donnions nous-mêmes dans le piège que nous tendons aux autres , & que nous nous croyions plus estimables avec des titres & un appareil de gran-



grandeur, que nous n'étions avant d'en être revêtus.

\* Plus on s'approche des choses, plus on y découvre de parties qu'on n'avoit pas prévues, soit dans la Religion, soit dans les affaires.

\* Ne separons jamais dans notre imagination les sujets qui nous peuvent donner de la joye, d'avec ceux qui nous peuvent attrister, nous serons toujours égaux, & dans un juste milieu.

\* *Cleandre* voit souvent une famille dont il ne peut s'empêcher de blâmer les mauvaises manières, il en rit avec ses amis; mais pendant qu'il les blâme, il les a lui-même contractées, tant la contagion a de force!

\* Il y a une fleur qui surpasse en beauté toutes celles que la terre produit; on y remarque une infinité de couleurs, dont le mélange en forme une particulière plus riche & plus belle que les autres; on ne laisse cependant pas de remarquer dans ce mélange un rouge plus tendre que celui des roses, & une blancheur plus éclatante que celle des lys: une si belle fleur attire la vûe des passans, & fait naître dans les moins curieux de l'admiration; elle a cela de commun avec toutes les belles choses, qu'elle inspire l'envie de la posséder: mais à peine l'a-t-on cueillie, que ses tendres feuilles s'abattent, ses couleurs perdent leur éclat; & ce qui est plus étrange, souvent la branche reste attachée à la main qui l'a cueillie.

\* Un homme qui pense souvent à lui-même, ne tombe pas dans de grands vices, la reflexion l'avertit au premier pas qui l'y pourroit conduire; mais aussi il n'est pas né pour exceller, à peine commence-t-il à réussir, qu'il s'en apperçoit, & le contentement l'arrête.

\* Vous croyez que vous donnez toute votre at-

tache & tout votre esprit à vos affaires, à votre étude, à la piété ; permettez-moi, pour en juger sainement, de vous demander, si la pensée que vous êtes un Savant, un grand Negotiateur, ou un Saint, ne vous passe point quelquefois par l'esprit ; si vous faites ces reflexions, comptez qu'elles viennent d'une partie de votre esprit qui est demeurée oisive, & qu'ainsi vous ne donnez pas à ces objets tout votre esprit comme vous croyez.

\* Il y a plus de mérites ignorez dans les affaires que dans l'étude, parce qu'il est plus aisé de parler ou d'écrire, que de réussir & de parvenir aux succès éclatans.

\* La dissimulation corrompt à la fin l'esprit ; à force de déguiser & de cacher ses sentimens aux autres, on vient à bout de se les cacher à soi-même, & on ne peut plus distinguer les véritables d'avec ceux que l'on affecte. Le cœur se corrompt de même, & l'habitude d'affecter des mouvemens qu'on n'a point, nous prive d'en avoir de véritables ; ainsi on est le premier la duppe de sa dissimulation.

\* Retirez du monde l'ambition, l'avarice, le desir de la vengeance, quel silence ! Combien d'hommes, qui n'ayant d'esprit qu'autant que ces passions leur en donnent, demeurent sans mouvement & sans action ? Retirez-en l'amour du plaisir & du faste, l'envie de plaire, la jalousie, l'attachement à soi-même ; combien de femmes qui brillent, se trouvent tout d'un coup sans charmes ? Il faudroit avoir un vrai mérite pour se soutenir dans le monde, si on en avoit retiré ces passions.

J'ai souvent souhaité de pouvoir être sans sentiment pour les chagrins, & de n'être sensible que  
pour

pour les plaisirs ; mais la chose est si difficile , qu'on n'en vient pas aisément à bout : il est plus aisé d'être indifférent pour tout.

\* On n'est ordinairement sensible pour personne , ou bien on est sensible pour tout le monde ; c'est le malheur des amans , c'est ce qui fait que les passions durent si peu.

\* Si les oiseaux pouvoient dans les airs voir le ridicule du monde , & raisonner entr'eux sur les sottises des hommes ; libres de soins comme ils sont , qu'ils seroient heureux ! & qu'ils auroient lieu d'être contents de leur sort en voyant le nôtre !

\* Il seroit à souhaiter qu'on fût incapable de raisonner , ou qu'on pût raisonner juste ; si on ne raisonnoit point , on seroit insensible aux chagrins ; si on raisonnoit juste , on sauroit les éviter.

\* Si les reflexions , qui nous font souhaiter ce que nous n'avons point , imaginer des choses plus parfaites que celles que l'on voit , nous donnoient quelque moyen d'avoir ce que nous sentons qui nous manque ; il n'y a point de moment qu'on ne dût employer à penser & à méditer : mais s'il n'y a d'autre fruit à attendre des reflexions , que des desirs impuissans , & de vains regrets , est-ce un tems bien employé que celui qu'on y donne ?

\* Il est aisé de faire des remarques sur le monde & sur les hommes quand on est jeune , tout surprend pour lors ; de même qu'un nouveau venu dans un pays est frappé de tout ce qu'il voit : mais quand on y a fait quelque séjour , on voit les choses les plus étranges sans surprise , on n'est plus frappé de rien , & l'on se tait.

## DU RIDICULE.

**T**OÛJOURS des Caracteres, toujours des Caracteres: genre d'écrire usé, non, il en reste plus à faire que vous n'en avez vû: le ridicule des hommes est inépuisable.

Notre siecle a encheri sur le ridicule des précédens, le siecle prochain raffinera sur le ridicule de celui-ci, & sur le prochain l'emporteront les suivans. THEOPHRASTE & ses imitateurs n'auront qu'ébauché les défauts de leurs contemporains; dans nos vices la posterité se reconnoitra, & les siens entassez sur les nôtres augmenteront sa corruption.

\* On se récrie depuis plus de trente siecles sur le ridicule des hommes; ceux qui s'en sont plaints n'ont pas corrigé le leur; double ridicule que blâmer dans les autres, ce que chez soi l'on tolere.

\* Le ridicule ne se peut definir; ce n'est rien dire, que de l'appeller une qualité mauvaise, inseparable des actions & des paroles de certains hommes: ils ont beau faire, ils ne sont point goûtés, leur caractere est hai, leurs personnes méprisées; en un mot, sans autre raison, que celle d'un ridicule attaché à eux-mêmes, ridicule qui saute aux yeux, & qu'on a peine à expliquer; ces gens déplaisent par toutes sortes d'endroits, leur esprit, leur politesse, leur complaisance ne les sauvent pas d'un tel malheur; quoi qu'ils fassent pour l'éviter, on trouve ridicule jusqu'à ce dessein, & on ne revient pas de celui qu'on a de ne les jamais estimer.

\* Je vois entrer *Pimpan*, & je dis voilà un fat;  
com-



comment l'ai-je connu? à sa reverence, à sa maniere de saluer, de m'aborder, de parler; tout est sot dans un sot.

J'entens dire d'un homme, qu'il est sot, qu'il est fat; je n'en puis avantageusement penser; mais ces titres injurieux ne me donnent aucune idée d'un déreglement de mœurs; je me figure une personne qui a peu d'esprit, & beaucoup de suffisance, point de merite, & beaucoup de presumption.

\* Le ridicule de l'esprit, s'il gagne le cœur, forme un ridicule outré: il joint les vices aux défauts.

\* N'avoir point d'esprit, est selon plusieurs un grand ridicule; s'en piquer est à mon avis un ridicule plus grand, un ridicule même plus incommode.

\* On n'est jamais si ridicule par les défauts que l'on a, que par ceux qu'on affecte de cacher, ou même par les qualitez qu'on affecte d'avoir.

\* La sottise entée sur le ridicule, produit ce qu'on appelle ironiquement un homme *original*.

\* Il se trouve autant de gens qui se rendent ridicules avec beaucoup d'esprit, que d'autres, qui faute d'en avoir, paroissent sots & impertinens.

\* L'expression la plus ordinaire de la colere ou de l'envie, est celle de *ridicule*, ainsi est appellé quiconque nous outrage, ou nous éclipse; puisqu'il nous vange, il renferme certainement bien des défauts qu'il est honteux d'avoir. Pour être en droit de les reprocher aux autres, il semble qu'on en devroit être exempt; où est l'homme assez hardi qui veuille parler sur l'affirmative?

Nous sommes ridicules aux yeux même de ceux que nous acufons de l'être. Chacun l'est en

éfet, & à fa maniere. Le vieillard est ridicule de prendre les airs de jeune homme, & le jeune homme est ridicule de ne pas imiter en quelque chose la gravité du vieillard.

Une femme est ridicule de paroître seule aux premières loges avec deux galans qu'on juge être ses pensionnaires : une autre n'est pas moins ridicule de se cacher avec le même cortège dans l'obscurité des secondes.

*Have* est ridicule de se piquer de belles lettres, & *L.* plus ridicule de les mépriser.

*Climon* est ridicule de porter ses Sonnets dans toutes les compagnies, & *P.* aussi ridicule de porter ses traductions.

De ces ridicules que j'ébauche légèrement, on passe à bien d'autres qui gâtent avec l'esprit le cœur, & avec quelques personnes le monde entier.

\* Le ridicule entre par tout, il se mêle des ouvrages, des bienséances, des modes, des façons de parler; il compose enfin la nature de presque tout ce qui subsiste.

\* Le ridicule est l'objet de la Satire, vaste matière! Auteurs, travaillez : imprimez, Libraires : Bibliothèques, remplissez-vous.

\* Ce Chapitre devoit seul faire un Livre : il n'est borné à ces courtes reflexions, qu'à cause que toutes celles qui suivent ont pour fin de combattre le ridicule des hommes.

Lire cet ouvrage, & n'en pas profiter, seroit un ridicule qu'on ne pourroit appeler nouveau. Les hommes sont accoutumés à s'offrir tour à tour en spectacle; ils se moquent les uns des autres, se renvoient la censure, ne reforment point leurs défauts : La Satire est lue, le ridicule blâmé, & le Lecteur demeure incorrigible : s'il cesse de  
l'é-

l'être , j'aurai eu tort de l'entreprendre ; s'il ne change point , le ridicule sera de son côté ; il y en aura de part ou d'autre ; en cela je ne crains point le reproche , trop heureux de n'être mis au nombre des ridicules du siècle , que pour avoir crû vicieux des hommes que la lecture de mes réflexions auroit bien - tôt détourné du ridicule. Est-il permis d'espérer cette réforme ? De bonne foi je ne l'atens pas. A tout hazard , écrivons.

## DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

**T**out n'est pas dit † , tout n'est pas fait ; il reste beaucoup à approfondir dans les Sciences , beaucoup à inventer dans les Arts.

Non , je ne m'emporterai point contre ceux qui s'attachent aux ouvrages d'esprit ; je leur pardonne la fureur d'écrire ; s'ils ne m'apprennent rien de nouveau , je serai trop content qu'ils aient fidèlement copié de bons originaux , qui sans le soin de ces Ecrivains zélez , ne seroient peut-être pas venus jusqu'à moi.

\* C'est presque inventer , que de bien choisir ; il y a de l'art à bien compiler : recueillir tout indifféremment & sans goût , mélanger le bon & le mauvais , le curieux & le commun , l'excellent & le médiocre , c'est être Copiste dans toutes les formes , c'est être Plagiaire ; en un mot , un homme de ce caractère mérite toutes les invectives dont on charge les fots Auteurs.

\* Il y a trois ans que les M....ana , les T....ana , les F....ana , les V....ana , les S....ana , avoient une

† V. M. de la Bruyere , Ch. 1. où il dit le contraire.

ne vogue qui passoit l'imagination : ces Livres étoient divertissans, on trouvoit à les lire un plaisir singulier : à qui n'envisage qu'un plaisir de cette sorte, je permets jusques à la lecture des Contes des Fées : tels ouvrages & les autres en *ana* n'ont pris leur effor, que pour satisfaire l'aveugle curiosité des Provinciaux.

Qu'à la faveur des *ana* on a fait dire de mauvaises choses à d'excellens Auteurs ! Le public a rendu justice aux MENAGES, aux FURETIERES, aux VALOIS, il n'a pas confondu leurs nobles idées, avec les pointes de leurs Compilateurs infideles.

\* Le bon esprit, le *bel esprit*, choses très-différentes : celui-ci préside aux ruelles, celui-là dans les doctes assemblées.

Le bel esprit est l'opposé du bon esprit. Le bon esprit pense solidement, examine sans prévention, admire le vrai : le bel esprit s'attache aux faux brillans, il juge sans discernement, & donne le prix aux grands mots, aux fades pointes : il ne loue la Prose que quand elle est un tissu d'Epigrammes, il en veut même dans la conversation & dans les discours publics, où elles sont tout-à-fait hors de leur place.

\* Se citer à tout propos, comme l'on citeroit un bon Auteur, j'en établis Juge qui l'on voudra, personne ne l'approuve. Je parle d'ouvrages d'esprit, vous me dites que vous avez fait Prose, Vers, Traductions, Paraphrases. Je parle de Mathématiques, vous m'ouvrez vos desseins, vos plans, je ne vous en crois pas sur votre parole, il est inutile de vous citer.

Le bien que nous allons dire de nous, va nous décrier ; celui que nous allons entendre, va nous corrompre. On paroît orgueilleux quand on se loue



loue soi-même : on le devient quand on est loué. Qui feroit bien, montreroit l'indignation qu'il a pour les admirateurs en titre d'office : qui feroit mieux, ne s'érigerait pas en aprobateur de soi-même.

\* Silence, silence, l'Auteur va lire son ouvrage, admirez-le par avance, louez les beaux endroits, louez-les tous, il n'y a rien que de fin & d'excellent ; quoi, vous n'êtes pas ravi ! Il se courrouce, il entre en fureur : Le Poëte prononce avec emphase ; une calme attention est trop peu pour lui, vous n'êtes pas extasié, votre indifférence à écouter ses Madrigaux va faire le sujet d'une Satire, il veut qu'en écoutant on ait les mêmes transports qui le saisirent, & qui le tiennent encore tout charmé de lui-même.

\* Chagrins du mauvais goût des siècles présents, les Auteurs réclament les anciens : ils se consolent sur ce qu'ils y eussent été applaudis, & se flattent que la postérité sera un meilleur Juge. Qu'ils se détrompent ; ne pour déplaire dans tous les tems, en vain ils intéressent à leur vengeance les hommes futurs ; & les écrits de ceux qui ne sont plus, font croire qu'alors ils n'eussent pas mieux réussi, tant ils sont éloignés de les imiter.

\* Condamner un mauvais Auteur à lire de bons ouvrages, point de punition, selon moi, plus affligeante. Dans tous les sens la chose est vraie ; s'il est capable de connoître ses défauts, il aura de la honte d'avoir écrit après d'habiles gens ; s'il est idolâtre de ses productions, il aura peine à porter ses regards sur les écrits d'autrui, & s'acoûtera à ne les point goûter. Ainsi voila un fat puni de toutes les manières.

\* Les endroits d'un ouvrage pour lesquels l'Auteur se passionne, où il s'admire & s'applaudit,

dit, sont à peine trouvez passables au goût des autres ; s'il n'est point défendu de juger de soi-même, il n'est pas permis d'en juger favorablement, c'est au public à prononcer, nous avons écrit pour lui. Chicane ridicule que d'appeller de sa décision.

\* Un homme sans connoissance s'écrie : Ah le mauvais Livre, le détestable ouvrage ! Je ne veux pas dire à ce Juge prévenu, faites-en autant, ce seroit le reduire à l'impossible ; je le prie seulement de m'en marquer les défauts ; hélas, je ne l'embarasse pas moins. Il a décidé, sans savoir pourquoi.

Gens de goût difficile que rien ne pique, à qui rien ne plait, vos ouvrages tout insipides qu'ils sont, vous ont pour Aprobateurs : lisez-les, personne n'envie ni votre occupation, ni votre goût : tel dont vous méprisez les écrits vous diroit bons Juges, si les siens avoient le caractère des vôtres : qu'ils sont pitoyables !

\* Ne rien approuver, cela est pardonnable à ceux qui ne blâment rien, qui ne contredisent jamais. Vous me lisez un ouvrage, il ne me plait pas ; vous avez tort de vous facher contre moi, qui me suis contenté de le penser, & qui vous ai épargné le chagrin de l'entendre. Presumez-en ce qu'il vous plaira, flatez-vous, croyez-moi votre admirateur, je ne refuse point à votre vanité ce plaisir : mais si j'ai la discretion de ne le pas blâmer, je n'aurai pas absolument la complaisance de vous applaudir, non je ne l'aurai point.

\* L'amour propre est Auteur de mille contradictions, qu'ailleurs excite l'ignorance ou l'opiniâtreté : on voit le bon parti, mais on le quite, jaloux de prendre un sentiment particulier : rien ne donne, ce semble, de la honte, comme d'être  
de

de l'avis de tout le monde , de-là ces opinions singulieres qui sont oposées aux jugemens publics.

\* Il ne coûte rien d'avouer qu'on n'a pas de memoire , depuis que les hommes en supposent le défaut couvert par le jugement ; on dit de soi volontiers qu'on n'est pas riche , qu'on n'est pas beau , pourvu que les autres conviennent qu'il y a de l'esprit dans le sujet , & de legeres imperfections remplacées par d'inignes talens.

\* C'est dommage que quelques femmes n'aient des Lettres. Les prix dont le juste discernement d'une Academie a honoré leur merite , prouvent finon l'avantage qu'elles auroient sur nous , le peu que nous aurions sur elles.

Avouons-le , quoi que nous puisse couter cet aveu : les femmes ont plus de politesse que nous : leur stile efface le nôtre : peut-être pensons-nous plus solidement , du reste elles écrivent mieux. Le sexe qui en cela connoit sa superiorité , attribué à la jalousie des hommes son éloignement de la Republique des Lettres : les femmes ont tort de nous soupçonner d'envie , elles doivent plutôt s'accuser de paresse , celles qui ont du merite sont couronnées de nos propres mains ; nous leur ouvrons des places aux Académies , nous gravons leurs noms en lettres d'or ; nous qui parmi les hommes ne reconnoissons point d'Apollon , nous trouvons des Muses parmi elles : tant de louanges convainquent mal notre sexe de la jalousie qu'on lui impute , il n'y en a point dans notre cœur , ou s'il y en a , il est glorieux aux femmes de nous en inspirer.

\* L'Auteur d'un *Opera* , mal reçu , s'en prend au Musicien ; le Musicien se vange sur le Poëte ; tous deux se rendent mauvais office : à compen-  
ser

fer les choses, il y a de la faute de l'un & de l'autre.

*L'Opera* ne m'a jamais donné un plaisir sans dégoût. Le premier Acte me charme, le second me divertit, le troisième paroît languissant, je fors au quatrième, avec la resolution de n'entendre de longtems Musique ni Symphonie. Est-il possible que de si belles choses si bien concertées deviennent ennuyeuses ? Je ne serai pas le dernier à m'en plaindre.

Trop de choses composent *l'Opera*, pour n'en pas admirer quelques-unes ; les vers, la musique, la danse, les instrumens, les machines, les acteurs, toutes ces parties forment un spectacle qui charmeroit, s'il duroit moins. L'attention que l'esprit est obligé d'y donner le contraint ; les yeux qui s'éblouissent, les oreilles qui s'appliquent, le cœur qui s'intéresse ne permettent pas de penser que le spectacle ne soit qu'un jeu propre au délassement ; le spectateur s'en fait une occupation sérieuse ; il quitte le Théâtre avec une migraine que trois heures d'étude ne lui eussent pas causée ; tant il est vrai que les hommes savent peu assaisonner leurs plaisirs ; ils ne trouvent pas assez d'art à une farce qui les réjouit, ils se fatiguent à une piece où il y en a trop ; qu'ils corrigent, ou qu'ils reglent leur goût, afin qu'assurez du moien de les divertir, on ne s'avise plus de les ennuyer.

\* Suivre rigoureusement les regles du Poëme tragique, douteux moien de plaire. Assujettir les regles au goût public, plutôt que d'asservir le goût aux regles du Théâtre, sûr moien de réussir.

Une Reine se porte le poignard dans le sein : le coup redoublé devoit la faire expirer sur l'heure,



re , elle en emploie une toute entière , ou peu s'en faut , à marquer ses derniers sentimens , elle plaint son sort , son amour , son amant , sa rivale , ses enfans , sa couronne , son Royaume : une longue scène dont une très-longue musique empêche de voir si-tôt la fin , augmente l'impatience du spectateur , il cesse de prendre part à tout ce qu'il a vû , se détrompe , croit faux le sujet , & aspire au dénouement. La fiction aprocheroit , ce semble , davantage de la vérité , si une Reine trahie , empoisonnée , cessoit de se plaindre , & qu'elle ne chantât plus. Mais les Poètes craignent qu'on ne s'y trompe , ils arrêtent le cours de la fiction par celui qu'ils donnent aux plaintes : contents de montrer que la Princesse devoit mourir , ils font voir que l'Actrice n'est pas morte.

\* C. réussit mal dans le dessein d'un Opera , je puis juger que les habiles *Faiseurs d'Operas* échoueroient dans l'entreprise d'une Tragedie. Autre chose est de soutenir par de grands sentimens une intrigue longue & serieuse : autre chose de conduire dans un Poëme libre & peu étendu un sujet fecond de lui-même , déjà soutenu par le secours des vols & des machines. Ici l'invention suffit , le spectacle amuse : à la faveur de la Musique on glisseroit de la Prose que le parterre n'en murmurerait pas : là il faut de l'ordre , de bons Vers , un dénouement agréable : l'esprit seul est occupé à une Tragedie : l'Opera le tient quitte volontiers de son attention , il demande celle des yeux & des oreilles.

\* L'Auteur du *Tartufe* & du *Misanthrope* eût-il introduit sur la Scene les *Curieux de mon regne* , le *Mari retrouvé* ? Son goût étoit meilleur : on lui est redevable de la perfection du Théâtre , & ses Pieces n'ont que le défaut de nous dégoûter des nôtres.

\* Le

\* Le parterre est regardé comme le juge souverain des Pièces, l'Acteur brigue son suffrage, & lui adresse ses complimens : il semble que le goût soit banni des loges & de l'amphithéâtre, ce n'est pas cela ; le goût & le bon goût se répand dans tous les lieux, mais l'autorité reside dans le parterre ; les meilleures opinions n'y sont pas, mais les plus fortes voix ; il décide au hazard, mais il se fait entendre ; la crainte déferé à ses avis, sans que ses avis déferent au bon sens ; on redoute plus ses siflets, qu'on n'estime les acclamations des spectateurs tranquilles.

Le parterre seroit bon Juge, s'il n'étoit rempli d'Arbitres factieux ; on doit supposer qu'il y a dans la plûpart de ceux qui l'occupent un goût naturel, exclus du Théâtre par le petit maître prevenu, & banni des loges par l'affectation des coquettes.

\* Je ne sai à quoi est bonne la lecture des Romans, je sai à quoi elle est contraire. D'un côté l'esprit se polit, quelquefois il se gâte. D'autre part le cœur se corrompt, cela est infallible.

Sans trop vanter le fruit que produisit la lecture des premiers Romans, on revint bien-tôt de ce genre d'écrire ; l'usage qu'on en fit, prouva qu'il étoit mauvais ou inutile : ceux à qui il n'insinua pas des sentimens défectueux, ne purent se parer du vice de l'expression : encore étoit-il ordinaire que le stile du Roman infectât les actions comme les paroles.

\* L'Histoire est une source d'instructions pour la conduite des hommes. La naissance des Empires, la durée des Monarchies, le bonheur des administrations, l'origine des peuples, l'établissement des Etats, leurs decadences, toutes ces choses qui y sont fidelement décrites, portent a-

vec

vec elles de quoi convaincre , & le Roi qui gouverne , & le Sujet qui obéit. Si de ces considerations generales , le Lecteur vient à celles qui le touchent , il se reconnoît dans tous les événemens qui semblent se rapprocher de nous par la conformité qu'ils ont avec ce qui se passe à nos yeux : car enfin les hommes ont toujours vécu en hommes , ils furent il y a mille ans , tels qu'ils sont aujourd'hui ; hors quelques usages il y a peu de difference entre les Nations que la mer separe de nous , & celles que le tems en a separées.

Nous avons l'experience des âges superieurs ; il ne manquoit peut-être à nos anciens que cet avantage qui nous reste : si l'Histoire par une retrogradation qu'il est impossible de feindre , eût transmis à leur connoissance ce qui lui a échapé , ou ce qui ne pouvoit y parvenir , si elle eût pu anticiper sur les événemens futurs , feroit-il vrai qu'ils eussent contemplé nos fautes sans desir de se corriger ?

\* L'Historien a plus de goûts à remplir que les autres Ecrivains : ses Livres tombent entre les mains de tout le monde , chacun s'interesse à la Science des événemens , le Courtisan & le Magistrat , les Grands & le Peuple , le Soldat & le Bourgeois , les gens de Lettres & ceux qui n'en ont point ; il s'agit de plaire à ces genies differens , le reste des Auteurs n'a pas ce même embarras , ils travaillent pour le Geometre , le Geometre les lit ; pour les Poètes , les amateurs de la Poësie admireront leurs Vers , s'ils ne sont idolâtres de ceux qu'ils firent ; pour les habiles , ils leur feront grace de quelque chose ; pour un petit nombre de gens , ils ne seront pas même connus des autres.

\* Les Arts sont les premiers ouvrages de l'esprit :

prit : s'il travaille plus dans l'exercice des liberaux, l'invention des mechaniques ne lui coûta peut-être pas de moindres efforts.

\* Il sied bien à certaines gens se donner aux ouvrages d'esprit. Des Histoires galantes ont mis un Courtisan en reputation : des Lettres, des Poësies ont établi celle de plusieurs femmes. Un Gentilhomme doit la sienne à *l'Europe Galante*; *Amadis de Grece* lui donna une nouvelle gloire. La qualité de l'Auteur ajoûte à ses Oeuvres du merite, non pas qu'on exige moins de sa capacité : mais il n'appartient pas à tout le monde de la signaler noblement.

\* Ce que furent LE BRUN & MIGNARD dans la Peinture, CORNEILLE & RACINE l'ont été dans la Poësie : beaucoup de vif d'un côté, une forte imagination, de l'autre, un grand tendre & une délicatesse infigne.

La Tragedie est arrivée au point de perfection où les Modernes sont capables de la porter. Après THEOPHRASTE, (ce n'est point par vanité que j'en parle, mais pour rendre justice à des Auteurs connus,) après THEOPHRASTE on a fait de bons Caracteres : nul n'a pû remplacer ni CORNEILLE ni RACINE; ils ont profité des lumieres des Anciens, leurs propres lumieres, celles qu'ils ont nouvellement acquises deviennent inutiles à leurs imitateurs : à eux seuls appartient de connoître la force du dramatique, & d'en faire sentir aux autres la beauté.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'une Piece serieuse tient longtems en admiration des spectateurs charmez. Une Tragedie qui soutient trois representations est jugée bonne, peu s'en faut qu'on ne mette en parallele M. avec Rodogune; l'Auteur préconisé croit tenir de lui-même ce qu'il doit au suffrage  
d'un



d'un Grand, & à une cabale d'admirateurs.

\* Les Pensées de PASCAL ne sont que l'ébauche d'un ouvrage, mais cette ébauche vaut des Livres entiers; ce que nous avons de lui fait regretter ce que nous n'en avons pas; & le plan seul fait juger de ce que nous en eussions pu avoir.

\* Après VOITURE on peut faire des Lettres, mais y verra-t-on cet air galand, aisé, poli? Tout le monde convient que non. J'approuve fort la délicatesse d'un homme, qui voulant écrire à une femme d'esprit, se contentoit de lui envoyer son Voiture avec ce mot, *Voiture s'est chargé de ma réponse.*

Quelque soin qu'on ait pris de polir des lettres, elles parurent toujours plus agréables à l'ami qui les reçut sans cet aprêt, qu'au public à qui on les donne remplies d'ornemens.

\* BALZAC qui de son tems eut des envieux, n'auroit pas aujourd'hui des imitateurs: on se réjouiroit de penser comme lui, mais on se garderoit bien de l'enflure de son stile; le naturel a la vogue. S'il ne la perd pas dans le siècle présent, je n'envie pas le bonheur du siècle passé, fertile en grands mots & en longues phrases.

\* Le beau Livre que celui de SAINT EVREMOND, le charmant Auteur! il ne devoit ni être attaqué, ni être défendu: Saint Evremond n'avoit pas besoin d'apologie, il n'en faloit pas même à une Dissertation aussi peu raisonnable: cela ne diminuë point la gloire de l'Apologiste; la sympathie qui regne entre les hommes de lettres, les anime à se défendre; un Auteur attaqué negligé de répondre, celui qui entreprend de le justifier s'établit un nom, lors même qu'il travaille pour l'honneur d'autrui; ce zèle n'est ni temeraire, ni in-

discret, il suppose de l'amour pour les Sciences, de la passion pour les habiles gens, & conséquemment de l'esprit.

\* Livre admirable que celui de LA BRUYERE ! Caracteres inimitables qu'on s'efforça pourtant d'imiter ! La confusion retombe sur l'Auteur imprudent, sur moi-même le premier. Si un autre eût donné à un Livre le titre que porte le mien, j'avouë qu'aussi-tôt ma plume s'armeroit pour vanger THEOPHRASTE. Les grands noms ne doivent pas servir à produire un ouvrage mediocre ; nous devons ménager leur reputation & la nôtre, les laisser jouir paisiblement d'une gloire acquise, travailler à en acquérir une qui nous soit propre, sinon vivre obscurs, & garder le silence. Je suis touché de ma morale ; la faute est sans remede, je m'en accuse, & demande grace aux Partisans de LA BRUYERE. Après cet aveu qui me confond, ce tort que je me donne sans misericorde, il y auroit de la cruauté à s'élever contre moi, ou de la bizarrerie à s'indigner de ma Satire : je ne m'épargne point, & je proteste que j'épargnerai tout le monde.

\* Se blâmer soi-même, n'est pas toujours un sentiment modeste : c'est un artifice qui tend à acquérir le droit de blâmer les autres impunément. Tous les Critiques, cela me regarde comme eux, ont recours à ce moien de prévenir la censure. Peu d'Ouvrages dont la Préface n'expose les défauts d'un Auteur, & cela pour interesser le Public à devenir son Apologiste : voilà notre but : l'orgueil de ceux qui n'y arrivent pas est bien puni, de s'être refusé des louanges qu'ils attendoient de la voix publique : c'est trop outrer mon caractere, vangeons-nous sur les défauts d'autrui.

\* Sans juger FURETIERE ni RICHELET,  
ôtez

ôtez de l'un ce qu'il y a de trop libre , de l'autre ce qu'il y a de trop critique : il y a beaucoup à profiter dans tous les deux.

\* Après certains Ouvrages , d'autres viennent trop tard ; si les derniers avoient pris le devant , ils eussent eû la même vogue que ceux qui la leur ôtent.

\* Vous avez la fureur d'écrire ; les besoins de l'Etat demandent-ils que vous soiez imprimé , peut-être est-ce le besoin de vos affaires ? Vous êtes heureux , si par-là vous vous tirez de l'indigence : vous êtes à plaindre , si vous êtes écrivain ; & que vous restiez un écrivain misérable ; vous en êtes menacé.

*Neclon* veut faire un Livre qui lui vale trente pistoles. *Neclon*, je vous en donne soixante, promettez-moi de ne point écrire. Malgré moi vous écrivez , le seul intérêt ne vous guide pas ; follement entêté de vous-même , vous prétendez briller dans le Journal des Savans , soit , *Neclon*, on vous y placera , mais n'écrivez pas.

Je voudrois être assez gros Seigneur pour arrêter à force d'argent le cours des mauvais Ouvrages. Il m'en coûteroit à la verité , & je suis sûr que l'envie de ne rien lire que de bon , épuiserait les trésors publics.

\* L'esprit intéressé des Libraires , la curiosité mercenaire des Lecteurs , ont accru le nombre des mauvais livrés. Ni les uns , ni les autres , ne veulent se charger d'un petit volume , ils demandent de la *marchandise pour leur argent*. L'Auteur , que l'intérêt ne domine pas moins , enfle ses matieres , étend ses reflexions , grossit son livre : le bon dégénere en mediocre , le mediocre en détestable. L'ouvrage réduit au quart , valoit quelque chose ; le tout ne vaut ni le prix

qu'on en offre , ni le tems qu'on emploie à le lire.

\* Le Sculpteur qui polit un marbre , est païé de son travail , le Statuaire reçoit le prix de ses figures ; il n'y a pas jusqu'au moindre Artisan qui n'ait le salaire dû à sa peine. *Dorus* lit , feuillette , copie , invente , donne enfin de l'argent pour être imprimé : les hommes ne sont plus curieux des belles choses , souffrir que le pauvre *Dorus* acheve de se ruïner , lui que le public devoit enrichir ; ce procedé est criant ; il est équitable , vous dis-je ; & *Dorus* a grand tort de pousser si loin la ridicule démangeaison d'écrire.

\* Un Auteur qui dédie à un Marchand , avoit certainement besoin d'un habit : comme l'interêt est inventeur des Epîtres dédicatoires , tout homme qui a recours à cet usage , ou remercie d'un bienfait , ou demande une nouvelle grace.

FURETIERE dédie à Guillaume maître des hautes œuvres , SCARON à Guillemette la chienne : les *dédieurs* croient faire honneur à ceux qu'ils placent à la tête d'un mauvais livre , c'est le contraire : il paroît que l'Auteur sollicite , ou que le Patron a voulu être flaté.

\* Mille volumes se sont faits sur un point de doctrine. Est-ce la Religion qu'on a voulu défendre , ou des livres qu'on a voulu produire ? Les livres ont redoublé le zèle des curieux : les Auteurs charmez de ce succès ont aprofondi la matiere : la charité a été détruite par les disputes , la Religion en a souffert , les Lecteurs sont tombez dans le doute : il a falu une décision du Saint Siège , pour ramener à la verité ces esprits tumultueux : le plus court étoit de ne point écrire.

\* Les hommes aiment tellement à se chicaner , qu'après avoir épuisé les questions serieuses , ils  
tom-



tombent dans les moins importantes. Une nouvelle dispute va paroître *sur le commencement du siecle prochain*, déjà elle est formée, presque affoupie, nous avons la *solution du probleme*, tous les esprits n'en sont pas d'accord. L'année 1700. sera écoulée, qu'on donnera si l'on vit dans un siecle nouveau. De bonne foi, sont-ce des hommes qui cherchent des occupations raisonnables, ou des enfans qui jouent au propos interrompu?

Le siecle prochain arrive; ils disputeront sur l'année biffextile, feront des *Dissertations sur les Centuries de Nostradamus*; ils renouvelleront les Almanachs, & commenceront l'ancienne Astrologie: les hommes veulent écrire; si un jour il ne reste rien à dire sur la Religion, sur la Politique, sur l'Histoire, ce qui a été dit sera repeté: on reprendra le commencement du Monde, & on écrira jusqu'à ce que sa fin arrive.

\* Il y a des livres qui semblent n'avoir eu qu'une Edition, & qui en ont eu plus de quatre, tant on a pris soin de copier leurs Auteurs.

Certains Auteurs, non contents de copier les autres, se copient eux-mêmes; ils ne pûrent se débiter sous un titre, ils se vendent sur un autre: le même ouvrage a produit quatre volumes différens, le seul titre fut reformé; vains artifices qui laisserent à l'Auteur Prothée, la confusion d'un déguisement ridicule & bien-tôt connu.

\* Rien ne convient si mal à plusieurs livres que le titre qui leur est donné: ne me reprochera-t-on point d'être tombé dans cet inconvenient?

\* Se servir du nom d'autrui pour donner cours à un ouvrage, cet artifice est employé par des Auteurs connus. Un Curé penitent a longtems passé pour avoir fait le *Dégoût du monde*: ce pecheur

convertit gémit dans la retraite , où il ne songe point à faire des livres , tandis que B... compose, dogmatise, entasse volumes sur volumes : heureux s'il acheve de se dégoûter du monde , lui qui entreprend de le faire trouver désagréable aux autres.

De galans Memoires sont attribuez à S. E. qui les désavouë. L'Auteur se fait bon gré d'avoir trafiqué avec son livre la reputation d'autrui. Un grand nom est l'apas des curieux faciles à tromper , ils croient qu'une Historiete fait le sixième tome des Oeuvres de M. DE SAINT EVREMOND.

Donner son nom aux ouvrages d'autrui , est un nouvel artifice qui se découvre à la honte des Plagiaires. *Gabini* fait admirer sa piece comme le chef-d'œuvre des Tragedies ; elle est cruë originale à la faveur de son stile chrétien , & n'est qu'une copie déguisée , le Traducteur flaté qu'après un longtems on oublieroit que l'Auteur étoit Latin, osa se donner lui-même pour inventeur , l'imposture fut découverte , & le Traducteur méprisé.

\* C'est un grand obstacle à la Science , que la trop prompte envie de paroître savant.

\* Nous étudions pour la posterité ; c'est elle, diroit-on , que nous voulons instruire , ou que nous ambitionnons de convaincre de nos succès.

\* Otez la Gazette & le Mercure , il y a bien des gens à qui les plus beaux livres sont insipides. Je ne condamne pas cette lecture très-parfaite dans son genre , je voudrois seulement qu'elle ne bornât pas un homme , & qu'elle ne lui donnât aucun dégoût pour mille choses plus capables de l'instruire. Les Nouvellistes, gens avides de Gazettes, de Lardons, de Memoires, railleront de

ce que je vais dire. Il ne m'est point arrivé de lire une Gazette entiere ; s'ils m'en font le reproche, à mon tour je leur reprocherai, qu'ils n'ont pas lû une infinité de beaux ouvrages, que je serois fâché d'ignorer.

\* *Pulcher*, vos Reflexions sont bien écrites, mais froidement pensées. Vous nous montrez tous nos devoirs, sans nous piquer d'honneur à les suivre.

\* Les seuls Savans n'ont pas le droit d'avoir des Bibliothèques. Le P.T.S. homme sans lettres, (un Tarif devoit lui suffire,) a trois chambres de plein pied tapissées de livres, pendant que N\*\* l'Academicien, à qui ce meuble conviendroit, n'a pas douze volumes. Les richesses sont mal partagées : le necessaire manque aux uns, chez les autres regne une abondance superflue. Que n'oblige-t-on les P. T. S. de devenir habiles, ou de donner leurs livres à ceux qui le sont déjà ?

*Burtal* a une longue & haute galerie meublée de toutes sortes de volumes. Ne l'interrogez pas sur les Historiens, les Poètes, les Jurisconsultes qui composent sa Bibliothèque ; il prévient en ne lisant point, l'ennui que lui causeroit la lecture. Comme il faut de la diversité dans les meubles, ici une tapisserie des Gobelins, là un cadis & des trumeaux, on a jugé que la place seroit bien ornée par un amas considerable de livres ; ils ne sont en effet que pour l'ornement, la symetrie ne s'en trouve jamais confuse. On apporte à *Burtal* ce qu'il y a de nouveau : il le lit ? je vous ai dit que non : il en dispose l'ordre, & bien-tôt, il s'en fait fort, sa Bibliothèque lui coûtera dix mille écus. Qu'il y aura de déchet à la prise, & que de mauvais livres chez un homme qui veut tout ce que l'on imprime !

\* Si le nombre des livres inspire l'envie de lire, on n'en sauroit trop avoir : il est à craindre qu'une Bibliothèque composée de trois mille *in folio*, n'empêche d'ouvrir le moindre *in douze*, tant l'homme peu studieux craint la gêne de la lecture.

*Noblet* n'a aucuns livres, il est incroyable combien *Noblet* a lû, extrait, copié, transcrit. *Eupharate* a toute l'antiquité, il assemble les Modernes : ce même *Eupharate* fait à peine qu'il y eût une Rome, un Auguste, un César, que Clovis fût le premier Roi Chrétien de notre Monarchie, que LOUIS LE GRAND est le quatorzième de ce nom.

\* L'Ironie qui embellit un discours sied mal dans une piece faite seulement pour être lûe : le ton de l'Orateur détermine à croire Ironie, ce qui l'est véritablement. Le muet Ecrivain jette dans l'équivoque un fat accoûtumé à prendre pour louange sérieuse tout reproche couvert. Parlez sans figure, la Rhétorique est dangereuse & obscure à ces esprits prévenus d'eux-mêmes : avec eux le naturel doit trancher, la dure vérité est seule capable de les instruire.

\* Il y a de bonnes Traductions : je mets au nombre des meilleures celle des Lettres de PLINE : il ne perd rien de sa force dans notre langue : si le goût va à déclarer l'original celui qui en a davantage, Plin paroîtroit en certains endroits le Traducteur, tant le Traducteur réussit à embellir par ses expressions les pensées de Plin.

\* Le stile laconique est enfin revenu, il semble que jamais il n'eût dû perdre la vogue. Mrs. D. P. R. amenerent le stile difus : quiconque l'aime encore, peut l'aller chercher dans leurs ouvrages, mais qu'il ne se lasse point de lire, deux pages  
con-



contiennent trois phrases : cela éfraie bien des gens , & fait fouhaiter aux hommes de bon goût la maniere d'écrire de ces derniers tems.

\* Il est rare qu'une Differtation n'ait une conclusion funeste : on commence par le point de doctrine , & on finit par les injures.

\* Les *Lettres Provinciales* tiennent le premier rang parmi les ouvrages d'esprit : la critique les fait admirer : je les admirerois plus volontiers si avec le feu , la solidité , les bonnes raisons , il y avoit moins d'aigreur dans le stile.

\* Ouvrages parfaits , matiere des parfaites critiques ! La plus belle piece du Theatre François acheva de meriter une reputation universelle par la censure qu'on en fit. *Le Cid* faisit d'abord l'admiration populaire ; mais le Cid envié , obtint des louanges que la flaterie ne donne point , & reçût une gloire qui lui conservera à jamais le bon goût des hommes.

\* La Politique rend le stile de la Satire difficile : la Religion ne le permet pas. Il est dangereux pour ses propres interêts de découvrir les défauts d'autrui ; il est criminel de s'en faire une occupation. Malgré cela , l'Auteur d'une critique est plutôt un homme retiré du monde , qu'un autre qui fait profession d'y vivre.

Une fine critique mene *Libon* en exil ; un ouvrage peu judicieux conduit *Stulte* aux petites Maisons. Celui-ci ne fait tort à personne , il est plaint dans son malheur , l'autre a perdu ses amis , la faveur , ses emplois. Je ne voudrois pas pour beaucoup de ce genie railleur qui éloigne son homme de la Patrie. Je n'envie point ces talens dont l'unique recompense est la sotte gloire de faire dire qu'on est mort à la Bastille , ou de dire soi-même qu'on y a longtems vécu.

\* *Des Satires Chrétiennes*, j'ai vû ce titre, je n'ai pas lû l'ouvrage, de peur de m'apercevoir qu'il ne répondoit pas au titre.

Si les Satires de DESPREAUX sont vives, j'en accuse le dérèglement des hommes & non le Poëte, qui sans trahir la verité, ne pouvoit marquer plus d'indulgence.

\* Les hommes ont juré de ne point revenir de leur aveuglement. Leur unique soin est d'entreprendre la reforme des mœurs; ce soin est devenu un état, une profession, que l'on embrasse comme un état honorable, & une profession lucrative. La conduite des autres nous choque, vîte la plume à la main; censure, critique, reflexions, tout est mis en usage. La nôtre est bien plus déplorable, n'importe, excuses, pretextes, lâcheté, impuissance, rien de tout cela n'est épargné.

Qu'ai-je à faire d'instruire par de longues & de mordantes Satires des Grands de leurs devoirs? J'ai assez d'étudier les obligations de mon état. Vouloir leur apprendre à se moderer, s'ils m'écoutent, ils auroient raison de retorquer l'argument contre moi; suis-je moins ambitieux qu'ils ne le paroissent?

\* *Theagene*, après s'être longtems exercé sur des sujets profanes, a enfin converti sa Muse. Heureux de s'être converti lui-même, sa fortune a pris un nouveau & plus illustre cours: il est bien venu chez les Grands, connu du Roi, qu'il trouve le secret de réjouir par ses Paraphrases. Il faut plus que savoir rimer pour se maintenir dans cette bonne odeur, où le met un air de devotion.

\* L'amour de la Poësie s'en va: tous les goûts reviennent à la bonne Prose, & semblent vouloir s'en tenir à ce genre d'écrire.

Il y a de la fureur dans les transports du Poète & de l'idolatrie dans l'amour qu'il a pour ses ouvrages.

\* Qu'avez-vous dit , que je n'eusse été capable de produire ? Voilà ce qu'on oppose aux Auteurs , voici ce que je répondrois : je suis bien aise que vous croyiez l'avoir pû inventer , au moins serez-vous forcé d'approuver un ouvrage que vous regarderez comme vôtre , quoi qu'il vienne de moi.

\* Jamais ne publier qu'on a fait un livre ; s'il est bon , son mérite , sa réputation décelent l'Auteur ; s'il est mauvais , il n'y a que de la confusion à s'en vanter.

\* Le titre de faiseur de livres nuit & à la personne & à son caractère. Un Magistrat a tort , dit-on , de s'ériger en Auteur , on doute même qu'être Auteur ne soit pas déjà une preuve qu'on est incapable de la Magistrature.

\* L'Auteur d'une ancienne piece intitulée *Sylvandre* , n'avoit pas coûtume d'être propre. *Sylvandre* fut aplaudi , le Poète bien payé , ensuite bien vêtu ; surpris de le voir en beau drap , lui qui ne portoit auparavant que le droguet , ses amis lui en demanderent la qualité : *C'est* , leur répondit-il , *du drap de Sylvandre*. Il y a très-peu d'Auteurs qui ayent aujourd'hui du drap de telles Manufactures. Un livre n'habille plus : je crois bien qu'il y a du drap du Ci. du drap de Ber.... comme du drap de Mounier , du drap de Cadot , mais on ne vit point du drap de J.... du drap d'O....

\* Tout livre qui vaut beaucoup à son Auteur , ne donne pas à celui qui s'en charge le même profit. Un celebre Ecrivain a eu de ses Memoires deux mille écus , il n'en falloit qu'autant au Libraire pour rendre le gain reciproque. Le livre ne

s'est point vendu , le Libraire déteste son sort , l'Auteur est très-content du sien. Peut-on sans scrupule mettre sa réputation à une si haute enchere ?

\* Une Tragedie , le recit d'un Opera , une Comedie d'un Acte , *marchent sur le ventre* aux plus beaux ouvrages de Morale. Peu de gens veulent se charger d'un bon livre , beaucoup de gens ont la curiosité de voir une piece bonne ou mauvaise. Dans les Ecrits de Morale on apprendroit ses devoirs , dans les Satyres publiques , on croit reconnoître les défauts d'autrui , & on se prépare à les railler ; cause du peu de débit des Oeuvres que l'on imprime , cause en même tems de la fureur avec laquelle on court à la représentation de toutes les pieces.

\* Le bon sens n'est plus en possession de regler le sort des ouvrages d'esprit ; s'il juge contre la mode , la mode en appelle & prononce souverainement.

Ceux qui écrivent au goût de la mode , ont l'avantage d'être lus tant qu'elle dure : une autre mode vient , il n'est fait mention d'eux non plus que des Almanachs du siècle passé.

Suivre le goût de son siècle quand il est bon , c'est faire honneur à ses ouvrages & leur aquerir une sùre gloire : s'affujettir à un goût que l'on fait mauvais , ou devoir peu durer , c'est une complaisance dont la posterité ne tiendra aucun compte.

\* Un Auteur est bien présomptueux , qui par de fades *entretiens sur quelques ouvrages du tems* , prétend que le sien , moins bon que les autres , doit servir de *préservatif contre le mauvais goût*. Les hommes qui s'emportent contre la nouvelle manière d'écrire , sont suspects : leur goût antique  
&



& barbare m'oblige de les recufer. A eux permis de ne pas lire les ouvrages modernes; qu'ils laissent à chacun la liberté de suivre son génie; il convient mieux à *Fulvie* de conter agréablement, & à *Blenot* de faire de bons caractères, qu'à *Terfite* de reprocher à ses contemporains leur goût. Il seroit bien mauvais si les entretiens du Parisien & du Provincial obtenoient leurs suffrages.

\* Vous avez fait une bonne piece, demeurez-en là; une seconde pourroit devenir l'écueil de votre réputation.

Un Auteur celebre a poussé son livre jusqu'à la cinquième Edition & au-delà, marque de sa bonté; la seconde est trouvée la meilleure: en le prévoyant il paroît tous les coups de la Critique.

\* Tel par un ouvrage obtient une place à l'Académie, qui par son discours d'entrée, fait repentir les Academiciens de leur choix. Il ne fût charger que des portraits; incapable de placer un mot dans un Dictionnaire, qu'eût servi ce bon Auteur au projet de la nouvelle Edition?

\* Si l'ignorance pouvoit s'enlever comme la roture, l'esprit se donner comme la noblesse, bien des gens prefereroient à l'épée de Gentilhomme le titre d'Academicien. Illustre prix de l'éloquence, vous ne dépendez point de la faveur, tous ceux qui vous obtiennent, ou vous ont mérité, ou se rendent enfin dignes de vous.

Distinguons entre les ouvrages faits pour l'Académie, & les ouvrages des Academiciens, afin de conserver notre estime aux *Princes de l'Eloquence*, à ces protecteurs de la langue, ces hommes nez pour l'immortalité; si l'esprit en est le gage, ils ont droit d'y prétendre.

\* L'Eloquence n'est plus au Barreau, elle ne doit pas être dans la Chaire; l'Academie est son azile, & sa veritable place.

\* Le Philosophe ataqué l'esprit, le Rheteur s'ouvre une voie plus sure à la persuasion, il gagne d'abord le cœur, & ne s'embarasse pas de convaincre ensuite l'esprit: il acheve par ses figures ce que l'autre à peine commence par ses raisonnemens; c'est l'avantage qu'a l'Eloquence sur la Logique.

\* Hommes irreconciliables qu'un Poëte & un Orateur. Le Poëte croît plus de mérite à embelir des fictions, qu'à exposer simplement la verité: l'Orateur préfere au langage obscur des Dieux, le langage plus intelligible des hommes. Pour en juger, il ne faut être ni Poëte ni Orateur: *Graccus* lassé de ses fades Poësies, a prononcé de mediocres discours, il opine pour l'Orateur. *Corbon* préfere à l'Eloquence la Poësie, où il réussit moins mal. A parler sans passion, l'Eloquence est plus necessaire; on rime un Conte, une Fable, une Tragedie si l'on veut: Histoires, Sermons, Plaidoyers, Harangues, tous les ouvrages utiles doivent leurs succès à la perfection des Orateurs.

\* Un Discours prononcé, un Discours écrit, ne parurent jamais le même Discours. La plus parfaite Harangue ne sent rien sur le papier; celui qui lit, surpris de ne point trouver les beautés qu'il admira dans l'action, n'ose croire que l'Auteur ait été veritablement l'Orateur, ou s'il le croit, il décide avec les Maîtres de l'Eloquence, que la prononciation en est la meilleure partie.

\* L'ambition de la plûpart quand ils lisent un bel ouvrage, est de souhaiter de l'avoir fait. Mon ambition fut rarement telle; si j'en étois l'Auteur, il ne me seroit plus permis de trouver tant de plai-  
sirs

mes à le lire: je ne dis pas que je renonçasse à la gloire de le faire trouver aux autres.

\* Cette passion autrefois si ardente pour l'antiquité semble refroidie, les hommes se font au goût de leurs contemporains, ils admirent les esprits qui naissent avec eux, & ne reprochent point à la nature de s'être épuisée dans les premiers siècles: toujours assez équitables pour donner aux Anciens l'honneur de l'invention, ils accordent aux Modernes la gloire d'avoir perfectionné ce qu'elle commença de produire.

\* Il n'est pas sûr de prendre en tout les Anciens pour modèles; difficile qu'il est de suivre en les imitant les règles de plaisir, le Copiste d'Horace a dû s'apercevoir que l'original seul étoit admiré. Ce Poète fameux vivoit dans un siècle, où non seulement on n'avoit besoin que d'un nom acquis pour faire goûter toutes choses, mais encore où celles qu'il hazardoit eussent mérité un titre à quiconque les eût produites. Les hommes ont usé de la liberté que donne la Raison de juger différemment; nous admettons certains ouvrages que le bon goût d'Athènes n'eût peut-être pas approuvés; & la délicatesse Française a banni certaines idées que revendiqueroit comme siennes la franchise de Rome. Il faut consulter le génie de son siècle, s'accommoder à celui de ses contemporains. Nous n'écrivons ni pour ceux qui ne sont plus, ni pour ceux que l'âge menace d'une fin prochaine. Nous écrivons pour les hommes qui vivent avec nous; sans vouloir fixer le jugement des hommes qui nous survivront.

\* Tout ce que vous avez dit, tout ce que vous allez dire, THEOPHRASTE & son Traducteur l'ont dit avant vous, & n'ont rien laissé à désirer dans leurs caractères: s'ils avoient continué d'écrire,

écrite, ils ne disoient rien de nouveau ; tout étoit à dire pour moi qui n'avois point encore écrit.

### D U M É R I T E .

**V**RAI Mérite où vous trouve-t-on ? en quel endroit du monde résidez-vous ? si je crois que vous êtes, je ne sai qui vous possède.

\* Le vrai mérite est une Énigme, ce qui sert à le deviner le cache & l'enveloppe.

*Lepide* n'a qu'une foible aparence, mal orné, mal vêtu, chacun le regarde & s'applique à le deviner. On ne voit point en lui une affectation de vertu, ni une singularité précieuse. *Lepide* ne fait ce que c'est que de blâmer les autres, de se louer soi-même ; une grande modestie dans son entretien, dans ses manieres beaucoup de simplicité : il y a sous ces dehors quelque chose qui s'explique par ce mot *vrai mérite*, & c'est le mot de l'Énigme.

\* Le mérite passe avant la fortune, la naissance ne marche qu'après elle : vanité si l'on veut dans les biens, & dans la noblesse : il est plus solide enfin de vivre riche, que d'être né Gentilhomme ; moins heureux d'être l'un & l'autre, que d'avoir du mérite.

\* Depuis que les gens de mérite se trouvent les plus disgraciez de la fortune, il est peu glorieux d'avoir part à ses faveurs : cela ne conclut pas qu'il n'y ait des merites heureux, florissans, récompensez.

\* Il entre beaucoup de suffisance dans l'honneur qu'on se fait de ses disgraces.

Celui que l'on revere encore dans sa décadence.



ce , fait voir qu'on n'a pas eu tort de l'estimer dans sa bonne fortune ; les hommages que l'on rend à la prospérité du fait , lui sont refusez à mesure qu'elle décline. Un Ridicule dépouillé des ornemens de la grandeur n'a personne qui l'honore ; la flaterie manque , les adulateurs s'éloignent : s'il remonte & se replace, les mêmes hommes sont à lui, il obtient les mêmes suffrages, sans qu'il ait de nouvelles vertus, ou de moindres défauts. On ne varie pas ainsi à l'égard de l'homme de mérite : heureux ou malheureux, les partisans de la vertu sont ses prôneurs ; en cela point de cabale, ni de faction, point de bizarrerie, ni de changement ; c'est sa personne qui est louée & non ses équipages que l'on admire.

\* La place où nous sommes, règle les jugemens ; on attend pour décider du mérite d'un homme, qu'il soit heureux ou disgracié.

\* Pour se maintenir il faut quelquefois un mérite contraire à celui qui avoit poussé : vous étiez parvenu par artifices, par dissimulation, ayez maintenant une autre conduite ; point de détours, trêve aux finesses, beaucoup de sincérité, changez le manège selon les occasions, & ne prétendez pas que ce qui vous a établi vous conserve.

\* Une grande réputation ne m'éblouit point : Sans trop m'abandonner à la voix publique, je me réserve la liberté de pénétrer celui qu'elle favorise. Les louanges du peuple sont, je croi, très-sincères, mais qu'on m'accorde le tems de regarder si le mérite qui les a excitées n'est point faux. Le vulgaire se contente des apparences, le dehors le frappe, & il en demeure là : Je suis plus délicat, les apparences me préviennent sans me déterminer ; le dehors me touche sans me frapper, je veux du solide dans un esprit brillant, de l'inclination dans

un cœur genereux, de la realité dans la vertu.

Une seule piece d'Eloquence, un service unique, une action pieuse; voilà ce qui jette la plupart dans des transports d'admiration: Si toutes ces choses manquent d'accompagnement ou de durée, je les ai estimées, & je n'estime plus leur Auteur, à moins qu'il ne sache renaître à mes applaudissemens.

\* Chaque âge obtient de la nature une certaine portion de merite; la nature quelquefois plus liberale enrichit certains hommes de talens extraordinaires. Ces hommes paroissent à nos yeux avoir trop de merite; ce qui est vrai, ils ont de trop leur jeunesse; glorieux & charmans excès! Les années ce semble accreditent le merite; un esprit qui de bonne heure porte les choses à la perfection, est censé dans l'idée publique devoir monter plus haut: s'il étoit venu là à force de travail, & dans le dernier âge, il feroit l'honneur de son siècle: S'il ne va plus loin, nous lui faisons tôt ou tard l'injustice de le mettre au rang des genies mediocres, lui qui peu auparavant avoit obtenu le titre de genie sublime.

L'âge, il faut le repeter décide du merite, il lui donne, ou lui ravit les louanges, il le met en vogue, ou le décredite.

\* Il y a des gens à qui il ne sied pas d'avoir du merite; il y a des merites à qui les gens ne savent point faire honneur.

\* Le merite a ses âges, ses degrez, ses saisons, hors desquels il n'est ni dans sa vigueur, ni en sa place, ni dans son tems.

\* Tout le monde est capable de se faire de la reputation, peu savent la ménager.

Le hazard contribué souvent à mettre en crédit, il faut du talent pour ne le pas perdre.

L'é-

L'élevation de *Crispin* a causé de l'étonnement à ceux qui connoissoient la médiocrité de son génie ; sa disgrâce n'a surpris personne : on demandoit comment *Crispin* étoit venu là, on fait pourquoi il fut déplacé.

\* Il est utile, mais peu glorieux à bien des gens de monter aux premiers honneurs : leur élévation fut causée par un jugement favorable de leurs personnes ; au fond il n'y avoit point de mérite, & le mérite ne vint point avec le titre qui le supposoit. La famille n'a pas laissé de gagner à ce choix. *Cocles* passa publiquement pour un *malotru*, ses enfans se consolent du mépris où il tomba, sur le bien qu'ils en esperent : Un homme ainsi placé dans un rang où il fait sa fortune sans travailler à l'honneur de la République, devroit être contraint d'instituer l'Empereur son heritier, & cela par maniere de restitution : il ne mérita pas son emploi, il fut donc indigne des douceurs qui l'accompagnerent.

\* Un homme public, si on l'accuse, a plus d'intérêt qu'un autre de se justifier ; sa réputation n'est plus à lui, il en doit rendre compte.

Se sentir coupable, être obligé par respect humain d'affecter les démarches d'un homme innocent, il y a de la tyrannie dans une telle bien-séance : quelquefois l'état où l'on est, un nom de probité qu'on s'est fait, y assujettissent. *Liton* est accusé d'un commerce scandaleux, il a ce crime à se reprocher, il faut qu'il s'en lave, c'est-là une occasion de maudire la nécessité où sa réputation & son engagement le réduisent.

\* *Noble homme*, *honorable homme*, titres communs que la vanité a proscrits. Les Epitaphes, les Contrats sont embellis par des qualités plus relevées : Le *Messire* est donné au Bourgeois, le *haut*

Et puissant Seigneur au Vassal, l'Altesse au moindre Chevalier.

\* Les expressions modestes persuadent plus que les grands mots. On dit *Patrocle*, c'est un homme sage, un homme de mérite, je n'appelle point de ce jugement. On dit d'un autre, ah l'admirable homme! il est universel, jamais esprit n'a été plus étendu, capacité si profonde, mœurs si régulières, je ne suis point convaincu: les superlatifs, les comparaisons, les *très* & les *plus*, renferment toujours de l'équivoque.

\* Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir du mérite, c'est beaucoup d'être en droit de le posséder. *Catule* prêche bien, cependant l'on trouve mauvais qu'il brigue une Chaire. *Rolis* plaide bien, on le blâme de s'attacher au Barreau. On avoue que ces hommes ont de rares talens, mais on ne leur pardonne pas de les signaler; ils brillent, mais ils seront contredits, & bien-tôt on leur fera un crime de leur réputation. Ne dit-on pas déjà que *Catule* est un Prédicateur ambitieux, & *Rolis* un menteur? que celui-là a sollicité le suffrage des Marguilliers, celui-ci la faveur d'un Président? On ajoutera à ces discours pour assoupir le bruit que fait leur mérite; rien n'est au-dessus de l'envie.

\* Ne se piquer de rien, ce caractère suppose un grand mérite; se piquer de tout, cette affectation désigne un homme qui n'est propre à rien.

\* Ce n'est pas assez d'avoir du talent, il faut l'adresse à le montrer. Que penser d'un mérite lent à se produire? que ne pas juger d'un mérite qui d'abord frappe? mon admiration est toute pour celui dont les grandes qualités surprennent: je la refuse à un homme de qui j'ai conçu des espérances, auxquelles il répond trop tard.

\* Un



\* Un mérite aplaudi, c'est ce qu'il nous faut; un mérite à applaudir nous embarrasse: nous louons ce que nous entendons louer; ce qui n'est pas soutenu de la vogue populaire, touche moins: on ne veut point approfondir les gens, on aime à les prendre pour ce qu'ils passent.

Un mérite mediocre s'apperçoit plus aisément qu'un vrai & parfait mérite: tout le monde se laisse éblouir à des dehors éclatans, nul ne penetre le solide.

\* Le malheur des gens de Lettres est de n'être jugés propres à rien; on méprise leurs livres, leur esprit, leurs études; ils n'ont en partage que le bon sens, qu'en feroit-on? l'ignorant en manque, il ne laisse pas de se faire jour à travers les emplois qui seroient mieux exercés par un homme instruit de l'Histoire, habile dans l'Art de gouverner, où il auroit pour guides César, Tacite, & les meilleurs Politiques.

\* Etre intrigant, se remuer beaucoup, avoir un emploi pénible, de nombreuses relations, cela s'appelle travailler; voir peu de gens, aimer l'étude, s'occuper à écrire, que s'en faut-il qu'on ne nomme cela oisiveté?

Soyez d'un certain rang, parlez avec rapidité, affectez dans le langage quelque délicatesse, un air poli dans les mœurs, vous avez du mérite: sortez d'une condition obscure, possédez les talens de la parole, ayez tout ce qu'il faut pour obtenir le nom d'homme de mérite: soyez-le en effet, je doute qu'on vous l'accorde.

Le monde quoiqu'on en dise, aime le mérite, & tout ce qui en a l'apparence; si par politique il fait accueil aux fausses vertus, il honore en secret les véritables. Son intérêt, ses usages, la crainte de la honte l'empêchent de produire ses  
sen-

sentimens, il loueroit une conduite qu'il n'a pas, une probité qui lui manque, des gens contraires à lui : c'est beaucoup que son cœur soit à eux : l'homme de mérite tient à ce prix le monde quite de ses éloges.

\* Je n'oserois le dire, si la chose n'étoit ordinaire : le mérite de la plûpart, en quoi consiste-t-il ? gros nœud d'épaule, veste brodée, épée d'agate, en voila les bornes ; avec cela beaucoup de suffisance, air d'ostentation, regards méprisans, je ne sai qu'y ajouter, mais voilà leur mérite ; vous en riez, & moi de même, quoique je parle fort serieusement.

On ne sauroit croire la distinction que met une perruque, un habit, quelque chose de moins entre un homme & un homme. Nous en sommes frapés malgré nous, & nous avoüons que ces bagatelles admettent des differences insignes entre un homme & lui-même.

*Arsene* avec un simple habit se présente à une porte, il est refusé : chagrin du goût du siècle, il s'y accommode enfin, il se galonne, il se dore, il se poudre ; le Suisse moins Suisse lui fait place. *Arsene* n'a aujourd'hui que le même mérite qu'hier il avoit. Prenez-y garde, il a de surcroit celui d'un riche habit, ce mérite seul suffisoit, un Suisse & son Maître n'en connoissent point d'autre.

X.... surprend l'admiration publique, ses habits le rendent précieux, ses équipages brillent & donnent dans la vûë, son extérieur est éblouissant ; vous ne me dites rien de sa personne, il n'y a rien non plus à vous en dire.

\* La danse, la voix, le goût pour la mode, tout cela est réputé talent. On n'estimoit tel autrefois que le grand esprit, la belle facilité d'écrire : nos mœurs ont dégénéré, chacun s'apliquoit  
alors

alors à se rendre capable; à présent même application à se perfectionner dans des Arts inutiles à la vérité; mais enfin on leur donne le nom de talent.

\* Long-tems on a brigué, sollicité, importuné; on obtient, & quoi? très-peu de chose. Le tout est de se voir en place, il n'y a plus qu'à suivre. Ayez du mérite, vous vous pousserez; ayez de la protection, cela ira plus vite.

\* Un grand homme laisse sa place, il y a à craindre pour celui qui lui succede. Occuper une place, remplir une place dans le sens ordinaire, ce n'est qu'une même chose; dans le sens métaphorique, la différence est extrême.

\* Le titre de bel esprit est devenu une injure: elle s'adresse d'ordinaire à des gens qui en ont peu, par ceux qui en ont encore moins.

Les gens qui manquent d'esprit, disent quelquefois par envie d'un homme qui en a beaucoup, *c'est un bel esprit*: la preuve qu'il n'affecte pas de l'être, est le peu d'ardeur qu'il a à se vanger du reproche.

\* Deux hommes d'esprit, s'ils l'ont bien fait, se regardent avec émulation, je ne dis pas avec jalousie.

L'émulation est un noble mouvement de l'ame, la jalousie une lâche passion du cœur: l'une anime au bien, l'autre dégenere en mal; l'émulation produit de nobles & de vertueux efforts, l'envie réduit à une impuissance honteuse; celle-là est toujours louable dans son principe, & heureuse dans ses effets, celle-ci peche dans ses motifs & succombe dans ses moyens. L'émulation ne produit enfin que des desirs innocens, elle regarde la vertu pour la suivre; l'envie ne forme sur le mérite des autres que des

re-

regrets injustes, elle l'envisage pour le détruire: aux sentimens envieux le crime est attaché, aux vœux de l'émulation toutes les qualitez se rendent; elle donne la force, le courage, l'esprit, les beaux talens, la sagesse même; l'envie ne donne rien de ces choses, bien loin d'ajouter au mérite, elle ôte le peu qui restoit à l'homme envieux.

\* La jalousie n'est qu'une disposition à l'envie, celle-ci naît de la fureur de l'autre: une jalousie bien réglée tient encore de l'émulation; dès qu'elle passe les bornes d'une attention modérée, elle est cette passion qui obsède les cœurs malins.

\* L'esprit & la beauté sont les grands sujets d'envie qui tyrannisent les deux sexes. Les hommes se disputent l'art d'exceller, & les femmes celui de plaire.

\* Envier le bien des autres, leur esprit, leurs talens, à quoi pense-t-on? tandis que par-là on contribue à leur bonheur, on détruit le sien propre. Celui à qui tout le monde cause de l'envie, est bien malheureux de n'en pouvoir causer à personne.

L'envie est toujours aux prises avec le mérite, le fort mérite sort toujours vainqueur de ce combat.

L'esprit est la chose du monde qui soit moins enviée; ou s'il est vrai qu'il y ait des hommes qui souhaitent l'esprit admiré dans les autres, ils s'en croient assez pour décider que leurs lumieres causent ailleurs la même jalousie.

\* Etre fils d'un pere habile homme, entrer avec un peu de mérite dans sa profession, cela abrege beaucoup de chemin: Tout ce que le pere a sù, le fils l'apprend sans peine; il parvient de bonne heure où le pere est lentement arrivé.

\* Je



\* Je ne crois point sur sa parole un homme qui dit de soi, *j'ai de la qualité, j'ai du mérite*: qu'il produise ses titres, qu'il nous montre ses vertus. Combien a-t-on vû de faux nobles qui se disoient issus d'un sang royal? A sonder les secrets de leur genealogie, on a découvert leur basse extraction. Nous ne sommes plus dupes de quiconque assure beaucoup de bien de sa chere personne, il faut venir à preuve.

\* J'honore plus le merite que les nobles. Le mérite paroît à mes yeux accompagné de la noblesse, les Nobles ne me montrent que des défauts. Quand les Nobles le seront de cette noblesse véritable, je leur promets louanges, estime, applaudissemens.

Vous dites que vous êtes noble, il falloit donner le tems qu'on le devinât: Ne le repetez pas, vous n'en avez point l'air, & on vous en disputeroit le titre.

*Nicastre*, qui vous a fait Gentilhomme? la nature, répondez-vous: je voudrois que c'eût été le mérite, & j'aurois assuré que ce n'étoit pas lui.

*Merile* a fait une action lâche, son ami le blâme, il répond, je suis Gentilhomme; l'ami réplique froidement, je l'avois oublié, & vous-même ne vous en êtes pas souvenu. Ce mot punit le Gentilhomme de sa lâcheté.

A voir F... je doutois qu'il fût noble; il m'a montré ses Armes, j'en doute encore davantage: l'explication qu'il m'en a faite, prouve que c'est un fat, la vertu se moque du Blason.

Comment le Noble justifiera-t-il l'ancienneté de son origine, si l'on s'avise de s'inscrire en faux contre ses titres; le vertueux ne sera pas embarrassé de prouver sa noblesse, il en porte avec lui les témoignages.

\* Se parer de la gloire de ses ancêtres , & ne point imiter leurs actions , c'est voler un bien dont on ne profite pas : l'honneur qu'ils ont aquis leur reste ; celui qu'on veut usurper , expose aux mépris.

Un homme de qui l'on ne demande pas la qualité , & que l'on ne prétend point estimer par une grande naissance , doit être plein de mérite ; ceux de l'origine desquels on s'informe , ont intérêt d'en prouver une très-illustre , on ne trouve en eux que cela de respectable.

\* Il n'y a point de défauts qui ne soient contraires à la probité : mais il y en a de plus contraires les uns que les autres à l'état & aux caractères des personnes. Ce sont justement ceux-là que les derniers ont corrigé , ou qu'on ne s'avise pas de corriger.

\* Les gens qui nous ressemblent un peu , n'eussent-ils aucun mérite , attirent notre admiration plus que d'autres qui en ont , & à qui nous ne ressemblons point. On sent ses égaux , avec eux l'on sympathise. Un Orateur médiocre applaudit aux discours d'un homme de sa portée ; en lui il se contemple , dans les plus distinguez , il ne se reconnoît pas ; c'est pour lui un sujet de ne les pas admirer.

Si le Pere B\*\*\* n'est point universellement estimé , je n'en puis donner que cette raison , ou plutôt , si tous les Prédicateurs l'estiment , c'est qu'il n'y en a pas un qui ne se flate d'avoir les mêmes talens , la même véhémence , le même secret de toucher.

Les hommes fameux doivent leur réputation à l'amour propre des admirateurs : le mérite seul leur attireroit des louanges imparfaites ; on les approuve quand on a intérêt de le faire ; on les estime

time si-tôt qu'en eux on s'est regardé ; & qu'en eux l'on se retrouve ; hors cela on les passe sous silence, l'envie empêche qu'on n'en parle avantageusement. La distance qu'il y a entre le mérite de l'un & le mérite de l'autre, dérobe le sublime mérite à la vûe des mérites foibles & rampans : ils s'éforcent de le rapprocher d'eux, & de se comparer à lui, il n'y a que dans cette occasion qu'ils osent lui rendre justice, mais une justice peu équitable ; car en avouant qu'il est digne d'admiration, ils prétendent à leur tour n'être pas moins admirables.

\* Je ne rougis pas absolument de suivre un bon exemple, il me reste pourtant la confusion de ne l'avoir pas donné le premier. S'il est glorieux de copier de beaux modeles, il y a plus d'honneur à se mettre en passe d'être imité : Je ne dis point cela par arrogance, j'aurois peine à le redire sans vanité.

\* Beaucoup disent & repetent, je n'ai point de merite ; ils seroient fâchez qu'on les crût, & s'attendent toujours qu'on les détrompe.

Un homme d'esprit ne se fâche pas qu'on dise de lui qu'il en manque ; le sot indigné de la vérité du compliment s'éforce de persuader le contraire, & jamais ne prouve.

On s'estime à outrance pour se vanger du peu d'estime qu'on reçoit ; point de Juge, à s'entendre, plus équitable en ce point que soi-même, c'est, dit-on, la faute des autres de ne pas ouvrir les yeux au mérite.

L'opinion des autres contredit toujours la notre en fait d'esprit. Si nous nous en croyons remplis, ils pensent le contraire, & nous en jugent beaucoup, si nous n'en affectons point.

\* Chacun se pique d'esprit, & l'on n'ose ou-

vertement publier qu'on en a, telle vanité sembleroit ridicule: personne ne se pique d'aquerir les vertus nécessaires, & on affecte de s'en dire revêtu: cet orgueil est-il plus suportable!

\* Une fierté sans mérite, la sote chose! un mérite avec fierté, chose également ridicule! l'un & l'autre marchent seuls: la fierté n'est point accompagnée du mérite, elle suppose des défauts essentiels; le vrai mérite laisse-là la fierté, & ne souffre pas qu'elle aille de pair avec lui.

\* C'est une grande présomption de vouloir seul avoir du mérite.

Les mérites paisibles & modestes ont le pas sur les mérites vains & ambitieux; afin d'éviter l'équivoque, il faut dire naturellement que les simples vertus sont préférables aux vertus orgueilleuses. Il est plus sûr d'être modeste avec des qualités mediocres, que de posséder avec présomption de rares talens.

C'est un mérite plus grand que tout celui qu'on peut avoir, de cacher par modestie celui qu'on a.

\* Pourquoi, disent ceux que l'hypocrite a trompez, n'est-il pas permis de démasquer les faux gens de bien? la raison en est bonne: Tel est dans une condition éminente, qui auroit trop à craindre de la part de ses inferieurs.

Le mérite, le vrai mérite s'entend, est nécessaire dans les grandes dignitez; il se trouve plus ordinairement dans les places mediocres. Là on se contente d'en prendre les apparences, d'en affecter les dehors; ici on est jaloux de sa perfection, & on ne montre de vertus que ce que l'on en a.

\* Faire le bien pour le bien, il est peu d'hommes assez desintereffez sur l'estime qui revient des actions



actions d'éclat : on cherche des prôneurs , on veut des gens qui publient ce que l'on a fait.

D'où naît cette ardeur à aquerir de rares talens , à produire de belles actions ? le mérite est glorieux à posséder , cela engage ; l'estime le suit , la reputation l'accompagne , cela décide.

Les mérites secrets & obscurs ne sont point si fortement recherchés , les mérites éclatans , ces mérites qui poussent , qui sont connoître , qui donnent la vogue , ces sortes de mérites sont enviés : pour les obtenir , que d'efforts ! pour les signaler , que de brigues ! le solitaire quite sa retraite , & établit sa demeure dans les Villes fréquentes : il écrit malgré l'engagement de ses vœux , il prêche sans mission : l'humilité qu'il a promise à Dieu , la pauvreté qu'il a juré de garder , ne l'empêchent pas de viser au nom d'homme célèbre , ni de tirer de l'argent d'un Libraire.

\* Recevoir des louanges qu'on n'a point méritées , si ce n'est pas un sujet de confusion , en est-ce un d'opiner en sa faveur ? Etre prévenu par l'estime des hommes , sans avoir prévenu leur admiration , qui peut se réjouir de cet avantage honnête ? Je suis autant vain que personne , mais d'une vanité , j'ose le dire , plus délicate : d'une infinité de louanges qu'on me donneroit , je choisirois celles qu'on n'auroit pu me refuser , les autres ne seroient point mises en ligne de compte.

Tout flateur ne plaît pas , toute flatterie n'est point agréablement reçûe , il faut être de la dernière & de la plus grossière vanité pour s'accommoder de ces louanges vulgaires , de ces lieux communs qui trouvent une égale application auprès du faux & du vrai mérite.

Une aprobation donnée sur le témoignage des

actions flate celui qui la reçoit, & justifie le goût de quiconque la donne.

\* Il y a de la vanité à briguer les loüanges, il peut y en avoir à les prodiguer, l'envie de montrer qu'on se connoît en mérite, extorque une infinité d'éloges : on applaudit aux qualitez d'autrui pour sa propre gloire ; sans cet intérêt qui nous engage à les relever, on n'ouvriroit ni les yeux ni la bouche sur le mérite de personne.

De mediocres ouvrages sont louëz, parce qu'on s'attend que l'effet de l'éloge donné, sera d'en obtenir aux siens qu'on juge meilleurs : Otez ce motif, on ne daigneroit pas seulement faire attention à tout ce qui est bon & exquis.

\* Comme le mérite ne suppose pas l'art de se faire valoir, l'art de se faire valoir n'exclut pas aussi le mérite.

\* Si le mérite & la réputation se suivent quelquefois, plus souvent ils se separent. Tel avec de grands talens est privé de l'estime publique, tel avec des qualitez médiocres attire à soi tous les éloges. Le mérite est pour les uns, qu'ils jouissent paisiblement de la gloire secrete de le posséder, la reputation est pour les autres, qu'ils se contentent d'un bonheur obtenu sans efforts ; ce qui doit consoler les premiers, est que le hazard qui produit les grands noms, ne préside point à la vertu.

\* L'intérêt ne doit pas nous faire aller où le devoir nous appelle. Agir par ce premier motif, c'est perdre le mérite de ce qu'on va faire, & n'en avoir point soi-même. Le monde tout corrompu qu'il est, a une certaine délicatesse, il veut du desintéressement dans les bienfaits,  
dans

dans les services, dans la pratique de toutes sortes de vertus.

\* Rien ne paroît moins à charge qu'un honnête homme ; il y a pourtant bien des gens qu'il incommode : scelerats , vous appréhendez sa vûë.

\* Je passe à *Xantipe* , de n'avoir pas mérité toute la faveur où il est ; son élévation a été si prompte , qu'avec la meilleure envie de s'en rendre digne , il ne pouvoit ôter à la fortune l'honneur de contribuer à la sienne.

Un favori qui s'est avancé lentement , avoit le tems d'obtenir ce titre par son mérite : tant pis pour lui de devoir tout au hazard.

Vous avez reçu un Emploi que vous briguez , on ne peut pas dire que vous l'aiez obtenu ; l'inopportunité se distingue d'avec le mérite.

\* Le mérite doit son origine à la nature , & son cours à la fortune.

Un grand mérite ne conduit pas toujours à la faveur , mais la faveur suppose toujours un mérite quel qu'il soit.

Un mérite que la faveur ne soutient pas , est rarement heureux ; un mérite appuyé va loin & se met en crédit.

\* Taisez-vous sur votre chapitre ; le silence que vous gardez oblige tout le monde à le rompre : on parle de vous , si vous n'en dites mot ; si vous affectez de vous encenser , votre prétendu mérite n'aura de récompense que cette sterile admiration d'un présomptueux.

Le silence du sage le manifeste , le discours empressé d'un sot le découvre un fat.

Un fat a tort de parler ; ce qu'il dit , annonce tout d'un coup ce qu'il est.

\* Je suis touché d'un homme de mérite , il me

penetre, je l'adore, mais ce n'est point idolâtrie; en lui je révere une des essentielles perfections du Créateur qui est un pur Esprit. Les discours éloquens d'un Orateur : les raisonnemens subtils d'un Philosophe, les Dissertations savantes d'un Théologien ; tout cela rapelle l'idée de Dieu. Si son image est empreinte sur les Etres destituez de Raison, qui mieux le représente que la plus parfaite de toutes les créatures ?

\* Il y a des gens que nous reconnoissons tellement supérieurs à nous, que l'envie n'ose par respect les attaquer : nous les estimons véritablement, quoique nous eussions résolu de n'admirer que nous-mêmes.

\* Il faut du courage pour louer le mérite, ce courage manque aux envieux : lâches adorateurs de leurs seules vertus, ils ont juré de n'en reconnoître point d'autres.

\* Le silence est quelquefois le plus bel hommage qui puisse être rendu au mérite.

\* La vertu jointe à l'esprit, l'esprit soutenu par la vertu, ces deux qualitez réunies dans un sujet, cautionnent son bonheur futur. Je n'ai pas besoin de savoir le jour, l'heure, le moment de sa naissance, ni de connoître l'influence des Astres qui y présiderent ; moyens trompeurs d'augurer l'avenir sur la seule connoissance de son mérite je tire fidelement son horoscope.

\* Le mérite repare avantageusement l'impuissance de la nature ; on obtient de lui des siecles de vie qu'elle ne pouvoit donner. Mille personnages illustres sont morts dans la fleur de leur jeunesse, qui vivent encore dans la memoire des hommes ; d'autres ont atteint un grand âge, dont le souvenir, le nom, les actions, eurent le même tombeau que leur corps ; ils vécrent, & on ne parla plus d'eux.

Les



Les grands hommes trouvent moins de reconnaissance dans le siècle qui les a vû naître, que dans ceux qui le suivent. On les outrage, on les persecute; après leur mort on les révere. Leur mérite se fait voir dans le tems qu'on les regrette, & qu'on ne les possède plus.

\* Il y a un mérite de perfection, & un mérite de politesse: celui-là est le mérite du cœur, celui-ci le mérite de l'esprit.

Depuis qu'on a fait du nom de *mérite* un coupable usage, il ne sert plus à exprimer la pureté des mœurs: elle s'appelle *probité*; ce n'est que par corruption qu'on l'appelle *mérite*. Autrefois ce mot lui convenoit, il n'avoit point été prodigué en faveur des qualitez mediocres & peu nécessaires.

L'homme de bien se distingue de l'homme de mérite. L'homme de bien est sage, d'une sagesse que la politique seroit incapable de déconcerter; il est modéré, d'une moderation que l'hypocrite affecteroit en vain: l'homme de mérite offre l'idée d'un homme plein de mysteres, de déguisemens; en qui on aperçoit quelque esprit, quelque vivacité, quelque sorte de brillant, & c'est tout.

Sous le nom de VRAI MÉRITE, sont comprises, & cette intégrité de mœurs, & cette politesse d'esprit. Qui n'a que la premiere vertu, est homme de bien: le titre en est beau: qui n'a que la seconde qualité, est homme de mérite: le titre en est imparfait: qui possède les deux, est le centre du vrai mérite: il est l'homme que le monde estime, & que le Ciel doit couronner.

## DU HEROS.

**I**L y a des Heros par tout. L'Héroïsme s'est enfin multiplié d'une façon à exciter la jalousie publique. Les Heros de la Litterature, les Heros des Arts, les Heros de la Guerre.

\* La nature fait les Rois, le Ciel forme les Heros; l'autorité établit le Roi, c'est la naissance qui la donne; la vertu acheve le Heros, c'est un présent qu'on ne doit, ni à ses efforts, ni à ses sollicitations; il vient d'une liberalité que rien n'a prévenue, que rien ne peut borner.

\* Comme la vertu fait le Heros, elle seule a droit de le définir.

Quiconque l'emporte sur ceux qui entrent avec lui en concurrence, est un Heros aux yeux de tout le monde: quoiqu'il semble n'être que le Heros de ceux qui le regardent avec une attention particuliere.

LULLI étoit le heros de la Musique, LE BRUN & MIGNARD, les heros de la Peinture, CORNEILLE & RACINE, les heros de la Tragedie. Les seuls Peintres, les seuls Musiciens, les seuls Poëtes, ont-ils honoré leur mérite? il fut publiquement reveré: ces hommes illustres ont trouvé des admirateurs dans la personne même des Heros pour qui ils travaillaient.

\* Un Roi ne peut être estimé sans avoir fait des actions héroïques: un Heros est admiré sans avoir le titre de Roi.

Un Roi a du chemin à faire pour devenir Heros: le Heros a mérité toutes les couronnes du monde.

Dans

Dans un Prince tel par sa naissance, Roi par son mérite, une Nation étrangère respectoit déjà son maître. La mesintelligence des Grands ôta au peuple la satisfaction de voir CONTI à sa tête : le Prince fut le seul qui ne se plaignit pas de ce revers : il étoit couronné dans l'esprit & dans le cœur de tous les peuples ensemble : cela vaut bien la possession d'un Trône. Qu'importe d'avoir un Sceptre ? c'est tout de le mériter.

\* Ce qui fait le Roi, c'est ou le privilège de sa naissance, ou le choix des peuples : ce qui fait les Heros, ce n'est ni l'éclat de sa fortune, ni l'entêtement de quelques admirateurs : les grandes actions le produisent : La fortune à la vérité peut donner l'être à ces grandes actions, mais le Heros les acheve.

\* On prétend que la nature ne fait que commencer les Heros, & que la fortune les acheve : il faut à leur mérite des occasions.

\* Quatre Rois, & même plus, regnerent dans un siècle : quatre siècles à peine forment un Heros : nous sommes dans celui où ce Heros paroît.

Un Roi attire par sa grandeur les respects des hommes, un Heros mériteroit leur adoration, si cet hommage pouvoit être rendu à des mortels.

\* Certain Prince n'est pour moi qu'un Prince : je le crains, je le salue : certain Prince est pour moi un homme & un heros : je l'aime, je le respecte, je l'admire. La qualité, la raison, le mérite, sont-ce des choses qui se réunissent dans une même personne ? oui quelquefois, & quelquefois elles se séparent.

\* Rien d'ordinaire n'est moins d'un Heros, que ce qui est de son sang : on descend de lui, mais

on n'a point les qualitez héroïques, chacun étoit capable de sentir cette difference.

Par tout je revererai les descendans des Heros : l'illustre sang de *Dieux* † me sera cher, s'il coule dans des ames vertueuses & magnanimes : sans ce merite, un fils de Roi n'est à mes yeux qu'un homme du commun.

Qu'est-ce qu'un vain nom, un reste de Duc, une image de Comte, un débris de Marquisat ? ces titres dénués de certaines qualitez qui distinguerent les ancêtres, & les placerent au nombre des Heros, ne peuvent faire honorer un homme que je ne reconnois pas Heros dans sa décadence.

\* Les fautes des grands hommes ne sont jamais petites : quelques grandes qu'elles soient, ils excellent dans la maniere de les reparer : le propre du Heros est de tirer de ses malheurs une gloire nouvelle, & de puiser dans les accidens de la fortune de nouveaux succès.

\* Les grands hommes ne font des fautes, que parce qu'ils n'osent pas se croire petits sur quelque chose. C'est un Ministre qui entreprend, grand homme sans doute, versé dans le secret de la politique, dans les intrigues du cabinet : s'il ne se juge en une rencontre insuffisant à lui-même, s'il n'a recours à la prudence du subalterne, la négociation est imparfaite : c'est un Heros qui projete, homme de tête, je le sai, homme habile à l'exécution ; s'il a résolu par vanité de se passer de conseil, nous prévoyons bien de pertes, beaucoup de mauvais succès qu'il ne prévoyoit pas.

\* L'homme se glisse dans le Heros ; les plus grandes actions ne furent souvent que des foibles déguisées : une timidité sans ressource produi-  
sit

† Posterité des Rois.



fit un heureux desespoir ; de lâches desseins devinrent par une longue revolution , des projets admirez ; en fuyant le combat , on trouva la victoire ; en refusant les loüanges , on merita de nouveaux éloges. L'homme foible agit dans ce Heros vanté ; de beaux dehors la cachent à nos yeux , ils nous montrent les succès , sans nous en découvrir les ressorts.

La valeur , le courage , la prudence , le conseil , l'âme grande , le cœur intrepide , le genie penetrant , la fortune constante , la victoire toujours sûre , la belle gloire ; toutes ces choses réunies , forment une énigme obscure , plusieurs mots lui conviennent , celui de *heros* , de *grand homme* , de *prodige*. Le vrai mot est , L'HOMME : dispensez-moi de l'expliquer , je vous laisse tout l'honneur de l'application.

\* Le Heros ne souffre de comparaison qu'avec lui ; il ne voit personne au-dessus , personne qui l'aproche , ni qui l'égale ; ses actions , fussent-elles ordinaires , se distinguent par un je ne sai quoi de propre au Heros : on se propose de l'imiter , il est impossible d'y venir ; cela n'est permis qu'à des Heros , cela n'est dû qu'à d'autres lui-même.

Qu'un Heros se serve des expressions qui nous sont familières , il dit beaucoup plus que nous : il pense avec dignité , s'exprime de même ; nous trouvons que la majesté avec laquelle il prononce , ajoute à ses pensées de la noblesse. Tout est Heros dans celui qui en a le titre : ce privilege affecté à ses paroles , est dû particulièrement à ses actions.

\* La magnificence est aux heros un ornement superflu : on ne va pas chercher ce qu'ils font dans leur origine , on s'en tient au cours de leur mérite.

Le ministere des Auteurs est inutile au Heros; il n'a pas même besoin du bruit de la renommée: son nom trace son histoire, ses exploits achevent sa réputation.

\* Un Heros est certainement un grand homme, le grand homme n'est pas encore devenu Heros, il lui reste quelque chose à faire; s'il continuë il y viendra.

Je ne sache rien au-dessus du Heros; tout le mérite qui peut s'imaginer, s'aquerir, se posséder, est attaché à ce noble titre: tous ceux à qui on le donne, ne montrent pas, il s'en faut bien, tant de talens qu'on leur en croit, ni tant de vertus qu'on en louë chez eux; on leur fait grace de quelque chose.

\* Le courage naît quelquefois d'une peur qui manque de ressource, le desespoir y entre, & fait braver le danger qu'on fait inévitable.

La valeur est un courage fougueux qui regarde de loin les dangers; l'intrepidité est une valeur qu'on croioit timide, parce qu'elle n'est pas remuante, mais qui sans trop se remuer agit beaucoup: elle regarde le peril de près, & n'en est point épouvantée.

Il y a autant de sorte de courages, qu'il y a de perils differens. Je doute qu'il y ait un courage assez universel pour embrasser successivement tous les dangers.

\* Ces hommes extraordinaires que la politique a distinguez, qu'une temeraire valeur a rendus fameux, ne sont pas de véritables Heros: ce nom est dû aux seuls Heros que produit le mérite, & que la vertu signale.

Ne pourroit-on point détromper certains Princes, qui s'imaginent qu'une administration tranquille ne peut être honorable, & que l'entrée de  
la

la gloire est fermée aux Rois , dont la vie se passe sans livrer des combats ? Les Heros de guerre doivent souvent au crime leur reputation ; les Heros pacifiques deviennent illustres par eux-mêmes : la guerre , où le destin des armes rend la temerité heureuse , & où la lâcheté n'est animée que par le desespoir , ne continué pas un merite souverain : on porte des Heros de paix un jugement plus glorieux ; la paix developpe leur merite , & un merite sage , parfait , auquel le hazard ne contribua jamais.

\* Combattre avec prudence , vaincre sans orgueil , se distinguer dans les tems paisibles , c'est être Heros de toutes manieres. Un brave guerrier , un moderé vainqueur , un Roi amateur de la paix ; tout homme qui en est venu-là , a atteint le haut degré de l'heroïsme. Y a-t-il bien des Rois qui aient ces trois caracteres ? Y a-t-il un de ces caracteres qui manque au Roi qui nous gouverne ?

## DES FEMMES.

**T**ROIS choses agissent auprès des femmes : la taille d'un homme les gagne quelquefois , quelquefois son esprit ; au défaut de tous les deux , l'argent les attire. Point de femme si desinteressée , qui pour raison d'un choix blâmé de tout le monde , ne donne cette dernière , & ne se fasse prouver.

Pourquoi *Nice* a-t-elle en faveur de *Trapule* une passion ardente ? *Trapule* n'a ni esprit , ni qualitez personnelles ; il est riche , & peut satisfaire l'ambition d'une maîtresse : avec lui elle a un leste  
équi-

équipage, cela décide ; & *Nice* auroit tort de ne pas feindre qu'elle aime *Trapule*.

\* Un homme à carrosse fait bien de bruit dans les ruelles, il suplante l'homme de mérite qu'on fait aller à pied. Les femmes donnent dans le faste ; chevaux gris-pommelez, carrosse magnifique, cocher à grande barbe, plusieurs laquais ; elles regardent tout cela, & ferment les yeux à la qualité du maître. Depuis que le luxe s'est introduit dans le monde, il donne la préférence sur tous les rivaux.

\* Qui n'est touché de voir une belle femme ? qui n'est charmé d'entendre une femme d'esprit ? l'une surprend, l'autre frappe plus vivement ; un bel œil engage, une humeur brillante fixe l'estime : sans des manières polies, sans un discernement fin, sans une espèce de génie, la beauté est insipide.

Quand on goûte la conversation d'une belle femme, on trouve que sa beauté est le moindre de ses charmes : c'est son esprit qu'on admire, plutôt que ses autres agrémens que l'on envisage.

\* On veut de l'esprit dans les belles personnes, on ne leur en demande pas tant qu'aux autres : il est juste que de rares attraits leur valent quelque chose, ils achevent en effet de leur donner une estime qu'elles ne méritoient qu'imparfaitement. On veut aussi de la beauté dans les femmes d'esprit, on ne la demande pas si régulièrement que dans les autres femmes ; leur vivacité répare ce qui manque à la perfection d'un visage agréable.

Pour plaire, il faut, & de l'esprit, & de la beauté ; l'un sans l'autre ne fait qu'éfleurer le cœur : les belles personnes ont l'avantage de plai-



de d'abord ; l'esprit est nécessaire à qui veut plaire longtems.

Les femmes qui n'ont que de la beauté , faifissent les premiers regards ; celles qui ont de l'esprit , occupent l'attention ; les femmes qui ont l'un & l'autre charment leurs admirateurs.

\* Une femme qui a les avantages de la beauté & de l'esprit doit être insupportable par sa présomption : comme c'est une chose qui peut-être ne s'est jamais vûe , on n'en peut décider que par conjecture.

Il y a plus de vanité dans le cœur d'une belle femme , que dans le cœur d'une femme d'esprit. L'entêtement de la beauté conduit plus loin que toute autre prévention.

\* Une laide femme est mal conseillée d'avoir recours aux ajustemens ; bien loin de déguiser la laideur , ils la produisent & ajoûtent à tous les traits desagréables le fâcheux inconvenient de n'en cacher aucun.

\* Les belles ne tirent de leur beauté que des avantages funestes : elles plaisent , elles veulent toujours plaire , & plaire à tout le monde : pour y réussir , il en coûte à leur repos , & elles n'y réussissent point qu'il n'en coûte à leur vertu.

\* La beauté & la vertu se rendent par le lustre qu'elles se communiquent un service réciproque. Les belles personnes ont plus de gloire à être sages que celles dont on laisse la vertu paisible : les femmes vertueuses se font plus distinguer , quand au milieu des attraits qui rendent les autres fragiles , elles tiennent en garde leur pudeur contre les moiens de plaire.

\* Une beauté qui diminuë ; coûte aux femmes bien des regrets ; cette seule perte les touche au-delà de toutes les autres. Le tems destructeur des plus



plus vives affections , aigrit leur defefpoir ; elles sentent à tout moment le defir de plaire , & ne peuvent fe diffimuler l'impuiffance des attraits qui leur reftent : des charmes ufez , un front fillonné de rides , les yeux éteints , des joues creufes , la jeunefle évanouie , il n'y a pas moien d'éluder ces avertiffemens , il faut battre la retraite , & renoncer malgré foi au deffein d'être aimée.

\* Toute femme qui pleure un amant fe confole bien-tôt , fi des apas encore puiffans lui refervent l'efperance d'en faire un autre. La douleur a des charmes secrets ; une maîtrefle affligée fait tirer avantage de fes larmes , elle n'en répand point d'inutiles : on la croira capable d'un fincere amour , cette reputation jointe aux agrémens qui lui reftent , promet & attire de nouveaux adorateurs , elle oublie ceux qui lui échapent.

\* Le merite des femmes , s'il a pour apui la beauté , ne dure pas plus qu'elle ; l'honnêteté , l'enjouement , la politeffe , la complaifance , étoient les qualitez d'une belle perfonne ; la bizarerie , le dépit , la colere , la mauvaife humeur , font les défauts attachez à la perfonne d'une femme devenuë laide.

\* L'efprit des femmes éclate en des occafions : fi elles ont réfolu de ménager un homme qu'elles aiment , ou de fe vanger d'un homme qu'elles haiffent , elles fe trouvent des reffources & des raffinemens dont elles feules font capables. Nous fommes en cela fort au-deffous d'elles.

Choquer une femme dans fon ambition , lui contester le nom de belle , deux chofes qu'elle ne pardonne point : la haine qu'une femme ainfi offenfée conçoit , eft irreconciliable , la vangeance qu'elle médite eft à redouter.

Les femmes fe difputent avec envie l'art de  
 nous

nous plaire; le choix que nous faisons, nous vaut à peine un cœur, & nous attire sûrement la haine des rivales. Elles croient toutes mériter la préférence; malheur à qui la donne, malheur à qui l'obtient: l'un & l'autre vont essuyer les traits d'une fureur implacable & universelle.

\* Nous venons trop tard pour croire que nous serons les premiers à aimer une femme. Celle à qui vous allez porter vos hommages, a déjà épuisé tout son amour pour elle, vous n'aurez que les restes de son cœur.

L'amant le plus passionné, ne sauroit tant aimer sa maîtresse, que la maîtresse aime sa beauté, à qui elle doit l'honneur de lui plaire.

\* Nous trouvons que les femmes *content* agréablement, c'est qu'elles ont l'esprit critique. Leurs récits sont accompagnés de traits malins, en badinant elles choquent, elles médifent en *contant*, & se font un art innocent de railler. En moins d'une heure, que de gens qu'elles ont traduits en ridicules, justement nos ennemis, nos rivaux; comment n'aimerions-nous pas celles qui nous vangent de la sorte?

Je rends visite à une femme, fai-je ce qu'il m'en va coûter? ai-je à lui apprendre ce qui se débite dans le cercle des amis qu'elle avoit, qu'elle n'a plus? ai-je à l'instruire de l'infidélité de ses galans, des mariages qui se préparent, des intrigues qu'elle soupçonne? elle aura peu de satisfaction de moi qui ne me mêle point des affaires d'autrui; déjà mauvais abord, homme peu propre à fréquenter les ruelles! ai-je à lui répondre sur les propositions qu'elle me fera de chagriner ses rivales? tiendrai-je contre les médifances qu'elle va m'étaler? non, je le repete, non. Pourquoi donc tant d'exactitude à rendre visite aux femmes? Il n'y

n'y a avec elles que de cela à s'entretenir ; il faut pourtant y aller , la bienséance l'exige , mais je couperai court.

\* Il ne convient point aux femmes de parler des affaires d'Etat , ni de raisonner sur les opinions nouvelles : j'abandonne à leur censure les modes , les habits ; telles bagatelles sont du ressort de leur langue , les choses solides passent leur pénétration.

Le péché philosophique , le pour & le contre de la Comédie , le Quiétisme , d'autres opinions de cette nature , sont mal agitées dans une assemblée de femmes ; elles n'en peuvent parler sans montrer un raisonnement foible : des esprits nez pour la galanterie , n'ont pas droit de décider les questions importantes.

\* *Esprit des femmes* , ce mot est méprisant ; souvent je m'en suis servi pour mortifier celles qui ne me plaisoient pas.

Reprocher à une femme *qu'elle n'est qu'une femme* , ce reproche l'afflige , il comprend tout ce qu'on lui peut dire d'injurieux , le seul nom de femme porte avec soi toutes les foiblesses , & toutes les imperfections qu'on impute au sexe.

\* Hors les disputes qu'excite le *pas* entre les gens d'Eglise , on est ailleurs peu disposé à le contester. Il n'y a que les femmes qui en soient jalouses. Le Conseiller laisse passer le Président , la Présidente affecte son rang , la Conseillère refuse de céder ; voilà des maris aux prises : les femmes se racommodent par une partie de jeu , les époux brouillez plaident avec chaleur.

\* Beaucoup de rouge , beaucoup de fard , grand luxe , démarche éfrontée , les coquettes déclarées tombent dans ces affectations ; une coquette raffinée s'y prend mieux , peu de blanc , presque point  
de



de rouge, une simple mouche, contenance étudiée, habillement modeste; qui peut résister à ces artifices? La coquette déclarée ne m'intimide point; je ne dis pas la même chose d'une raffinée coquette.

Prudes & coquettes, femmes d'un caractère opposé, mêmes femmes néanmoins. La coquette lassée de l'être, devient enfin prude, c'est son dernier changement; jusques-là elle en avoit fait bien d'autres.

\* Jamais on ne vit plus de femmes aux spectacles, que depuis qu'elles se plainrent de la licence des Acteurs. *Pierrot* dit des ordures, ah le sale personnage, s'écrie une fausse prude! ce murmure se répand dans les loges voisines, la fausse prude & les autres, ne rient cependant que quand *Pierrot* rentre sur le Théâtre, & entame de nouvelles sautez.

La modestie des femmes austères n'est pas telle qu'un bon mot ne les divertisse; elles ne se permettent pas un ris excessif, mais elles ne se défendent pas le plaisir secret de l'avoir entendu; si le mot est repeté ouvertement, elles en riront: la premiere équivoque les alarme, elles goûtent la seconde, & s'apriivoient à toutes les autres.

\* C'est un vrai mystère qu'une prude. Les femmes sont naturellement portées à la dissimulation; elles doivent être tout-à-fait impénétrables, lorsqu'elles joignent à celle que la nature leur donne, l'artifice d'un déguisement étudié.

La fausse prude est une femme qui réussit mal à se contrefaire: elle se décele à mesure qu'elle se déguise; sa modestie, sa simplicité, sa douceur, désignent un fond d'orgueil, une ame dure, un esprit arrogant; elle se trompe & ne trompe per-  
son-

sonne; elle croit en imposer par un dehors qui n'éblouit qu'elle-même; seule elle est dans l'erreur; autant de démarches qu'elle fait, l'y engage, & en tirent les autres.

\* S'étonne-t-on d'être trompé par une femme? on s'étonneroit du contraire: le sexe n'a point la sincérité en recommandation, on le fait, on s'en plaint, on ne laisse pas de s'y confier; c'est la faute de ceux qu'il abuse.

Une femme qui jure qu'elle est sincère, la belle chose, si elle disoit vrai; il faut que l'expérience en décide, & c'est au contraire l'expérience qui convainc le sexe de parjure & de dissimulation.

\* Des gens se plaignent d'une maîtresse qui les trompe, d'autres se plaignent d'une femme qui les détrompe: Donnez à ceci tel sens qu'il vous plaira, beaucoup lui peuvent convenir.

\* J'ai vu souhaiter à une Dame de qualité d'être bourgeoise; ce souhait paroît bizarre: son dépit étoit que chacun pouvoit apprendre de l'histoire le nombre de ses années. Les Grands ne peuvent dissimuler leur âge, on marque le jour & l'heure de leur naissance; on ne les contredira pas, s'ils veulent passer pour jeunes; mais on saura à quoi s'en tenir.

\* Un de mes amis grandissoit à vûe d'œil, il n'avoit que treize ans, & paroissoit formé comme un homme de vingt: sa mere étoit peu contente de ce progrès, elle avoit cinquante ans, n'en déclaroit que trente; le moyen qu'on la crût! un enfant aussi grand accusoit son âge, elle se vangea du reproche qu'on lui en fit. Mon ami envoié chez un Curé de campagne, sa sœur bannie dans un Couvent, la mere se donna à la coquetterie; elle n'avoit plus devant elle, ni fille, ni gar-

garçon de taille indiscrete , & se flatoit impunément d'être jeune. Prudente d'éloigner sa fille , qui eut traversé ses desseins , elle ne la rapella de ce long exil , qu'après s'être dégoûtée des commerces amoureux : le frere parut quand on ne vit plus de conséquence à réveler le mystere de son âge.

Le procedé de telles meres nuit moins qu'on ne pense à l'éducation des filles : confiées à d'autres mains , elles n'ont point devant les yeux un scandale domestique ; rentrées dans le monde , elles profitent de la triste experience des meres éloquentes à le décrier ; par honneur elles se portent à la sagesse , & pratiquent en naissant une vertu , dont le seul éloge coûte aux ames coquettes des efforts extraordinaires.

\* Que prétend une femme qui se dérobe des années ? ses rides , ses yeux enfoncés , ses dents postiches , sont d'infidèles complices de son larcin ; ils la dénoncent & la convainquent.

Deux choses que les femmes ne disent point , & l'âge qu'elles ont , & les galanteries qu'elles eurent.

Une femme qui flote entre quarante & cinquante ans , doit connoître si elle fut redevable de l'estime dont on l'honora , ou à sa beauté qu'elle n'a plus , ou à son esprit qu'elle a eu le tems de perfectionner.

\* Un vol dont les femmes ne sont point d'humeur à se faire raison , est le vol d'un amant : chez elles il n'y a en cela aucune bonne foi ; elles se croient en droit de reprendre ce qu'elles s'imaginent qu'on leur a enlevé. Y a-t-il une femme qui ne pense qu'un galant qui vous estime , ne l'ait auparavant adorée ? usez à vôtre tour du droit de représailles.

Les

Les hommes se rendent volontiers justice, les femmes se la refusent : je n'ai point vû de belles tomber d'accord qu'il se trouvât de jolies personnes : elles s'exceptoient, n'en doutez pas.

\* Les belles sont fières par raison, les laides par caprice. Si les belles n'affectoient de l'austerité, leur conduite ne sembleroit pas innocente : loin que la fierté soit aux laides une vertu nécessaire, ou un ornement utile, elle acheve de les rendre insupportables.

Croit-on qu'une belle femme soit sage ? on s' imagine que l'innocence ne peut subsister avec de beaux traits. Croit-on aisément qu'une laide femme pratique de secrets commerces ? sa difformité lui fait un mérite de prude : on la juge vertueuse sur un dehors incapable d'exciter la fragilité.

\* La sévérité des femmes est aussi souvent une marque de passion qu'un effet d'indifférence : elles prennent l'air rigoureux avec un homme qu'elles appréhendent de trop aimer, comme avec celui qu'elles haïssent déjà : leur fierté sert à cacher aux uns la tendresse qu'elles sentent, & à produire le mépris qu'elles font des autres.

\* L'air sévère qui nous fait supposer de la vertu dans les femmes, devroit l'inspirer à celles qui se contentent de l'affecter : elles veulent nous apprendre qu'elles sont sages, nous le croions sur la bonne foi du dehors : mais elles doivent rougir de s'en tenir aux apparences. Tôt ou tard cette sévérité feinte les trahit, nous rentrons dans la liberté de juger mal de leurs affectations, & nous disons hautement que toute sévérité semblable est une exclusion de la vertu.

\* La jeunesse ne fait pas absolument la beauté, mais une beauté sans jeunesse a perdu ce nom. On



ne regarde *Lucie* que pour se souvenir qu'elle a eu de l'agrément : on n'a pas même oublié qu'elle a mal fait de laisser échaper une première occasion : personne ne s'offre à être son galand ou son époux.

La beauté est beauté jusqu'à un certain âge : ce sont bien ensuite les mêmes traits , les mêmes yeux , la même bouche ; le tein n'est plus le même , sa fraîcheur a disparu avec la jeunesse.

\* C'est un crime , & un crime qui ne se pardonne point , que de surprendre une femme à sa toilette : elle prétendoit cacher les ressorts de sa beauté , vous les découvrez , temeraire ; vos excuses vont être mal reçues ; une femme qui se coëffe , ne veut point de témoins , elle nomme flateuses les douceurs que tantôt elle croiroit sinceres , attendez pour louer une toilette que le mélange des couleurs en ait fait un beau tableau.

Le visage du lever , celui du midi , sont deux visages differens : la nature reconnoit le premier pour son ouvrage , le second est une créature de l'art : les femmes se piquent de devoir plus à celui-ci qu'à la nature même ; il est pourtant vrai qu'à force de travailler à nous plaire , elles tombent dans l'inconvenient : nous n'admettons point ces charmes imposteurs d'une beauté qui pendant la nuit repose sur la toilette.

Ce qui embellit les miniatures gâte les femmes : surpris de voir des portraits où nous croyions trouver de simples visages , nous nous demandons si ce sont-là les mêmes objets qui nous ont charmés ; l'attrait de nôtre passion en devient le remede , ce qui l'aluma l'éteint : par-là nous avons aux femmes l'obligation de nous rendre nôtre liberté presque aussi-tôt qu'elles l'ont ravie. Tous

les hommes, j'ai leur suffrage, consentent qu'elles se fardent, on nous reprochoit des foiblesses pour le sexe que nous n'aurons plus.

Un Général auroit disposé l'ordre d'un Camp, plutôt qu'une femme la place d'une mouche: elle juge que là elle feroit bien, qu'ici elle iroit mieux; au lieu d'une, elle se détermine à en mettre plusieurs. Le répéterai-je, femmes coquettes, nous protestons contre ces vains artifices; nous réclamons le naturel, il ne sauroit vous être si contraire; foible pour résister à ses charmes, je me tiens en garde contre l'affectation, & je suis sûr de ne point donner dans les panneaux de l'art.

\* Aux jeunes personnes l'esprit manque, aux vieilles la beauté: l'esprit & la beauté ne sont point incompatibles, rarement ils s'unissent.

\* La ressource des vieilles est de dire qu'elles ont été agréables: quel dépit cela peut-il faire aux jeunes, qui ont le paisible avantage d'être belles?

\* Une vieille femme s'attacher à un jeune homme, un vieillard se passionner pour une jeune femme, de part & d'autre la folie est égale; rien ne ressemble mieux au ridicule de la vieille que le ridicule du vieillard.

A quelque âge que l'amour s'empare du cœur, c'est un foible; quiconque ne peut s'en défendre dans l'âge avancé, est plus que foible, il ressent une passion honteuse.

Un vieillard amoureux l'emporte sur le jeune homme par ses extravagances; il pousse la folie à des excès ridicules, & se la fait reprocher par celle même en faveur de qui il a renoncé à la Raison.

Une femme âgée qui se donne à l'amour, tombe dans un ridicule outré, le fard, la délicatesse  
sur

Sur les modes, les airs coquets, les *minauderies*, sont appellez au secours de sa passion; elle est mal secondée par leurs artifices, la vieille s'en dédommage sur les ressources qu'elle trouve dans ses liberalitez, pour dissiper les froideurs d'un homme à qui elle veut plaire.

\* Les vieillards ne peuvent point parler d'amour sans blesser leur gravité, ni les filles sans offenser la pudeur.

L'amour sied mal à des gens d'un certain caractere, & à des femmes d'un certain âge.

\* L'amour seroit à toutes les femmes, s'il leur étoit permis de manquer de pudeur, & à tous les hommes, s'il ne les conduisoit aux dernieres foiblesses.

\* Entre l'amour & la vertu, il y a une mesintelligence continuelle; il est impossible quand on est sage, de prendre la résolution d'aimer; il est impossible quand on aime, de conserver la sagesse.

\* Quelques femmes se défendent d'avoir ressenti l'amour, nulles de l'avoir inspiré.

\* Les dernieres complaisances d'une maîtresse nuisent au dessein qu'elle a de plaire toujours: un amour favorisé n'a plus que quelques intervalles de constance; il se relâche, tombe & s'anéantit.

\* On ne pardonne point à une fille de demeurer telle jusqu'à vingt ans; à cet âge on pense désavantageusement de sa fortune, pourvu que la malignité des jugemens n'aille pas à la soupçonner d'intrigue.

\* *Melisse* s'étoit proposé de quitter le monde, elle y est encore pour y avoir trop pensé, il falloit rompre brusquement ces liens qui l'y attachoient; le longtems qu'elle employa à se

determiner , fit évanouir l'exécution du dessein.

*Je me suis excusé moi-même* , disoit agréablement une Dame de la Cour , qui cherchoit dans le Cloître un azile contre ses créanciers : elle devoit beaucoup aux parfumeurs : sa beauté que leurs pomades altererent lui fit prévoir qu'il étoit nécessaire de quitter le monde avant qu'il la quittât : peut-être qu'à la fin ils seront récompensés du service qu'ils lui ont rendu. Sans le fard elle auroit sa beauté : sans le déperissement de sa beauté , elle mouroit coquette.

\* La sagesse des femmes n'est pas dans le temperament , ni dans l'inclination : celles-là sont vertueuses qu'aucun mérite n'a encore touchées : si l'occasion se présente où leurs yeux attentifs à de rares qualités les portent à l'admiration , l'austerité s'ébranle , la vertu se relâche : l'amant est écouté , & la femme devient sensible : il n'y a gueres d'intervale entre l'amour & la foiblesse ; un homme qui plaît , n'est pas loin d'être favorisé.

Avoir été sage & irréprochable jusqu'à vingt ans & au-delà , rien n'est plus louable : mais il falloit toujours l'être : s'aviser à trente de coquetterie , c'est s'y prendre un peu tard , & dans un tems où les autres femmes y renoncent par politique.

\* Il y a des femmes qui sont honnêtes , parce qu'elles trouvent de la fatigue à ne l'être pas.

\* L'amour de la réputation est le frein de bien des vertus , & le ressort d'une infinité de devoirs : tant qu'une femme en est jalouse , elle tient à la sagesse ; dès qu'elle le néglige , elle passe les bornes , & ne garde pas même les dehors.

\* Tout



\* Tout homme est fâché de voir qu'une femme ait moins de modération que lui : dans celle qu'on tâche de suborner, on veut une retenue que soi-même on n'a pas ; de celle qu'on fait être corrompue, on exige une espèce de pudeur qui en rende le commerce honnête & non suspect.

La pudeur a passé des femmes aux hommes, ou plutôt elle a quitté les deux sexes : le nôtre ose pourtant se donner l'honneur d'être prévenu ; autrefois on soupiroit, on se déclaroit, on faisoit les premières démarches ; c'étoit le rôle des amans. Aujourd'hui on épargne les soupirs, les déclarations, on est de moitié de toutes sortes d'avances ; les femmes à leur tour se sont chargées de ce rôle, & n'en veulent plus jouer d'autre ; la Comédie étoit auparavant trop longue, elles en abrègent le dénouement.

\* Les femmes ont causé la perte de tant de grands hommes, qu'il est impossible de les voir sans chagrin : leur conversation a formé l'esprit de quelques personnes dont nous admirons la noble manière d'écrire ; leur familiarité a gâté le cœur d'une infidélité de sages, dont nous déplorons le sort ; il y a de quoi les estimer, à les haïr tout ensemble.

\* Belle délicatesse que celle de plusieurs qui se piquent d'esprit & de grandeur d'ame ! ils balancent à faire des démarches auprès d'un homme de qui ils pourroient attendre leur fortune, pendant qu'ils en font de plus basses auprès d'une femme qui va les ruiner : est-il moins honteux de s'attacher à une maîtresse qu'à un Prince ? le favori n'est coupable que d'intérêt ou d'ambition, l'amant est souvent un infidèle, un corrupteur : au reste, je n'approuve aucune de ces liaisons quand elles sont contraires au devoir.

\* *Stilop* veut reparer les dépenses de son luxe, les pertes de son jeu : chez lui plus de bréland, sur lui plus de faste : son équipage est lesté ; mais simple ; sa table bonne, mais frugale ; il n'a qu'un cuisinier, se passe de maître-d'hôtel, se contente d'un valet de chambre ; une telle œconomie devoit augmenter son revenu, & diminuer le nombre de ses créanciers ; il n'en fera rien. *Stilop* ménage chez soi, prodigue tout ailleurs ; pour quelques domestiques qu'il a retranchés, il s'est donné une maîtresse ; au lieu d'un équipage, en voici deux à soutenir, le reste à proportion : *Stilop*, reprenez votre jeu, votre luxe, votre maître-d'hôtel ; quittez votre maîtresse, vos affaires en iront mieux, quoique toujours très-mal.

Femmes adroites, je redoute les charmes de votre esprit artificieux ; vous connoissez le foible des hommes ; pour les gagner, vous affectez l'indifférence ; pour les surprendre, le désintéressement : il ne vous reste aucun remords de les avoir ruinés ; la vûe d'un amant réduit à se passer d'équipage, rappelle le souvenir de vos premiers triomphes ; par tout vous en faites gloire, là vous le dites, ici vous le repetez, je fuis de crainte d'un même malheur.

\* Les femmes rougiroient de dire qu'elles se portent bien : par vanité, je ne sai quel est l'esprit, elles se plaignent d'une délicatesse de poitrine, affectent un mal de tête, un rhume éfroiable : il ne convient, à les entendre, qu'aux femmes sans éducation de dire, *je me porte bien*.

\* La passion du jeu domine terriblement les femmes : elles y passent les jours & les nuits, sont hardies à risquer, opiniâtres dans la perte, téméraires dans le gain : les jeux ruineux nous viennent de leur invention : malgré les défenses publiques, elles.

elles les renouvellent, les continuent : la bassette, le lansquenet avoient enrichi *Torine* : depuis qu'ils ont cessé d'être permis, elle a eu la fureur de se ruiner en *amandes*.

\* Autrefois plusieurs années pour soumettre une coquette ; en ce tems plusieurs conquêtes se font en un jour : la coquetterie est plus traitable, les galands moins timides, prompt acheminement à de grandes exécutions.

Ce n'est que par une raison d'honneur que les femmes craignent de risquer les premières démarches : elles ne sont pas si rigoureuses, qu'à travers leur austerité on n'entrevoie qu'elles sont disposées à faire les secondes : nulle réserve ensuite, nulle précaution ; la maîtresse cajole le galand, ce n'est plus l'amant qui *courtise* la maîtresse.

Les coquettes se lassent tôt ou tard de leur personnage, mais le dégoût ne finit pas la coquetterie, elle ne la rend qu'insipide ; c'est une nécessité de mourir coquette après avoir vécu telle.

La coquetterie est l'extrémité du véritable amour ; la coquette affecte le rôle d'une femme véritablement passionnée, & persuade quelquefois davantage.

\* Il n'y a que la première galanterie qui coûte ; on montrera plus de femmes qui n'en ayent point eu, que d'autres qui s'en soient tenuës à la première.

Quand les femmes s'en tiennent à une première intrigue, on n'en dit mot, une seconde rapelle tout, & on ne leur fait grace d'aucune.

La galanterie peut n'être qu'un amusement de l'esprit ; mais la coquetterie vient du cœur, elle y réside & s'y retranche.

\* Une coquette n'a point d'amour pour avoir trop d'amans.

La jalousie d'une coquette n'est point causée par l'amour de la personne, elle est seulement envieuse du triomphe de ses rivales; qu'elles gardent le cœur, mais qu'elles restituent le galand: cela les va toutes mettre d'accord.

\* Le caprice domine particulièrement les femmes; elles se déterminent à la sagesse ou à la coquetterie, à l'amour ou à l'indifférence, au grand monde ou à la retraite, à la galanterie ou à la dévotion, souvent dans le même tems; le motif de leurs résolutions est incertain, la fantaisie les porte à ces extrémités, & cette humeur fantasque ne périt qu'avec elles; de-là tous leurs changemens, leurs bons & leurs mauvais intervalles, des actions si contraires, & un procédé si constant.

\* Une femme plongée dans les commerces tendres, croit que faire l'amour est une occupation innocente; elle n'y juge de mal que ce que les autres plus sages croient horrible.

\* On ne se relève gueres des fautes où l'amour fait tomber.

\* Un homme couru des femmes, si je le vois, je remarquerai un fat qu'un mérite extérieur a tant soit peu déguisé: si je ne le vois pas, ce qu'on m'en dit, ne me prévient point en sa faveur: les femmes sont bizarres dans leurs choix.

Les femmes ne sont pas maîtresses de leurs cœurs: elles rougissent de leurs inclinations, avouent qu'elles n'ont pû résister, se repentent de leur foiblesse: qu'est-ce que cela prouve? ce que j'ai dit, les femmes sont bizarres dans leurs choix.

\* Celui qui a sù plaire à une femme capable de réflexion, vaut quelque chose assurément; quand le caprice ne se mêle pas de l'estime, il y a lieu de parler pour le mérite.

\* Les



\* Les femmes ne sont point si désintéressées qu'elles donnent leur compagnie, elles ne demandent ni or ni argent, mais elles exigent des plaisirs qui en coûtent : il faut les conduire aux spectacles, leur préparer des fêtes, leur offrir des présents : tous les jours chose nouvelle, surcroît de dépense : J'aimerois autant dire que la connoissance des femmes s'achete, & que rien à Paris ne se vend plus cher.

On propose à une femme une promenade à *Charonton*, à *Vincennes* : là, festin superbe : on connoît le foible du sexe : il ne résiste point aux plaisirs du *Cabaret* : que de vertus ont échoué au *Port à Langlois* \* ?

Quelques femmes ne donnent pas leurs faveurs, elles ne donnent que la liberté de les marchander : elles tiennent quittes des fleurettes, pourvu qu'au lieu de douçeurs l'argent soit compté.

\* L'oisiveté seroit le moindre défaut des femmes, si elle ne les conduisoit à tous les vices ; mais les femmes croient qu'on ne doit pas les appeler oisives, depuis que le soin de la parure les occupe : si cela peut se nommer occupation, elle est plus dangereuse que l'oisiveté même.

\* Dira-t-on pourquoi les femmes préfèrent à un amant accompli un homme imparfait ? je crois l'avoir deviné : les femmes sont naturellement orgueilleuses : un joli homme ne leur laisseroit pas l'empire qu'elles prétendent : un galand mediocre souffre qu'elles deviennent absolues : il se croit très-honoré des mépris dont on le paie, comme  
très-

\* Lieu proche Paris, où les femmes vont manger des matelotes.

très-favorisé des graces qu'on lui refuse; à lui permis de ne s'en pas plaindre.

\* On est peu disposé à croire ce qui se dit au sujet des femmes: quiconque se plaint froidement de n'avoir point reçu de faveurs, est bien aise qu'on suppose que sa maîtresse n'a pas été cruelle: quiconque se vante d'en avoir été bien traité, n'est pas cru sur sa parole; il y a dans ces discours de l'affectation.

La plupart ne parlent mal des femmes que par le chagrin d'en avoir été maltraités: ils taïroient les faveurs qu'ils en auroient reçues, tout honnête homme a cette discretion; ils se disent comblés de celles qu'on n'a point songé à leur faire; vanité de fanfaron, vengeance de coquin.

\* Une femme ne connoît pas de crime plus atroce après l'infidelité, que l'indiscretion: il y en a qui aimeroient mieux qu'on les trahît, que non pas qu'on les quitât: chez elles l'amour est une passion aveugle & hardie: elles se moquent des discours, pourvu qu'elles ne cessent pas d'y donner sujet.

\* Le plus grand de mes étonnemens, est de voir des femmes & des galands, se donner pour une certaine pension: telle a un amant à gages qui reçoit elle-même des apointemens: tel homme est païé & d'avance, qui fournit à d'autres intrigues des sommes considerables: ces lâches commerces sont frequens, les plus généreux s'y aprivoient.

\* Les jeunes gens espèrent plus de la liberalité des femmes que de leur patrimoine: ceux qui comptent sur ces secours, ne sont pas des mieux entretenus: les femmes commencent à n'être plus dupes: elles ont enfin reconnu que la vanité des  
hôm-

Hommes abusoient de leur générosité : que chez elles on s'habilloit pour aller plaire ailleurs : le tour que fait une femme à ses galands, l'amant le joue à la coquette : une femme se sert des habits qu'on lui donne pour augmenter ses conquêtes, un homme de ceux qu'il reçoit pour se rendre plus agréable à d'autres femmes à qui lui-même en donnera : on se fournit ainsi réciproquement de quoi se trahir & se perdre.

La générosité de quelques femmes est suspecte ; autrefois elles recevoient , à présent elles donnent : voici ce qu'on en peut dire , les présens reçûs ébranlent la pudeur , les présens offerts montrent qu'il n'y en a plus dans le sexe ; quand il accepte, il se promet ; quand il paie , il se livre & s'abandonne : la vertu qui mene au desintéressement & la prudence , défend aux unes de donner , aux autres de recevoir ; leur humeur avare ou libérale est mal interprétée : les hommes qui offriront pour corrompre , ont raison de croire que celle qui à son tour leur donne , s'est elle-même corrompue.

\* Il manque à certaines aventures un nom illustre & connu , il manque à d'autres le secret & l'obscurité ; les amans qui vivent dans une condition médiocre , traitent quelquefois l'amour noblement ; les amans distingués font dégénérer leur commerce en reproches , la fin en est honteuse & fatale ; le sort de ces intrigues d'abord illustres , est d'attirer à un homme le nom d'ingrat , à une femme celui de coquette.

\* Les malheurs de la fortune abattent , les disgrâces de l'amour accablent : une femme est plus touchée de perdre un amant, qu'un riche n'est sensible à la perte de ses biens : la fortune peut rire une seconde fois, un amour malheureux n'a point de

ressources : vains efforts de la part d'une maîtresse abandonnée , il ne lui reste pas même l'esperance d'adoucir les rigueurs de son sort , une estime usée produit des mépris opiniâtres , l'amant se réserve le droit de haïr une infidèle , sans qu'elle puisse obtenir de son cœur le pouvoir de le haïr à son tour : elle porte en tous lieux le triste souvenir de mille faveurs légèrement accordées ; elle rappelle ses premières foiblesses qui augmentent le triomphe de l'ingrat ; en se reprochant qu'elle l'a aimé , elle se dit malheureuse d'être la dupe d'un homme qui ne l'aime plus.

Quand l'amant déserte, la femme que cette ingratitude force à la haine, s'imagine que c'est elle qui renonce à l'amour : sa fierté lui persuade qu'elle a commencé d'être indifférente : il est pourtant vrai que la maîtresse aime la dernière : elle a tout l'honneur d'une constante passion , mais qu'elle ne se donne pas la gloire de la rupture : elle eût continué d'aimer , si on n'eût pas cessé de lui être fidèle.

\* Au moment qu'on cesse d'aimer , on rougit de la durée de sa passion : quand elle commença , on la souhaita éternelle : quand elle finit , on reconnoît sa honte , & on se reproche sa foiblesse.

\* Une femme a résolu de se vanger d'un homme infidèle : a-t-elle bien réussi ? elle s'est la première décriée. Personne ne connoît l'ingratitude d'*Oronte* , qu'il n'ait appris les dépenses qu'a faites avec lui la prodigue & coquette *Melanisse*.

Nous ne pensons mal de la plupart des femmes , que parce qu'elles-mêmes en pensent très-désavantageusement : elles publient leurs aventures , décelent leurs intrigues , se décrivent , & nous imposent par ce procédé perfide la nécessité d'en faire autant.



DE LA SOCIÉTÉ.

**L**E commerce du monde , la société civile , comment les définir ? assemblée de gens qui se déguisent tour à tour , qui veulent qu'on les flate , qu'on les ménage ; certain nombre d'hommes qui se voient , qui s'embrassent , qui se traversent , qui se brouillent , qui s'aiment par intérêt , se nuisent par envie , qui se cherchent sans vouloir se trouver , se fuyent pour se rejoindre ; voilà ce qu'on appelle la société civile. Intrigues , démarches , trahisons , flatteries , médisances , cabales ; en cela consiste le commerce du monde.

\* Il faut pour vivre dans le monde plus de perfections , que pour vivre dans la solitude ; j'excepte les vertus de la Religion.

La plupart des talens nécessaires au monde , ne sont pas même des vertus morales.

\* C'est le tout de savoir profiter des occasions.

\* Les grandes qualités ne sont pas plus de mise ; on réussit avec des talens médiocres , qui n'attirent ni l'envie , ni n'exposent aux soupçons.

\* Etre homme du monde , savoir le monde , je doute qu'on puisse penser avantageusement de ceux à qui le talent en est attribué : cet homme du monde ne m'en rendra pas le commerce plus agréable , je n'aurai que plus à craindre ses manières artificieuses.

Homme du monde , homme de cour , différence entre ces deux caractères ; l'homme du monde

fait à la vérité tout ce que feroit l'homme de cour, il ne le fait pas si finement: le Courtisan est plus souple, il cache mieux son jeu, se plie avec art, se déguise de toutes façons.

\* Cacher son jeu, c'est adresse; le cacher pour de mauvais desseins, il entre de l'imposture dans cette dissimulation.

L'homme dissimulé joué toutes sortes de rôle, même celui de confiant & de sincere.

\* Les fourbes sont les hypocrites de la société; hommes suspects qu'il est aussi difficile de démêler, que dangereux d'aprofondir, ils commencent par la bonne foi, & finissent par la trahison.

Un fourbe est un homme que je ne connois pas, il se déguise: que je ne puis éviter de connoître, le monde en est plein: que je me repentirai d'avoir connu: sa dissimulation vise au crime.

Le fourbe est plus que double, il joint à un mauvais cœur un esprit artificieux.

Une sincérité contraire ne vaut gueres mieux qu'une fourberie ouverte: la violence qu'on se fait pour ne pas paroître double, marque de la mauvaise foi dans le cœur: les apparences vont se démentir bien-tôt, & les intentions se faire connoître: il est difficile de se gêner long-tems en matiere de sincérité.

\* C'est une nécessité dans le monde que de grimacer: quelque chose qui se dise contre les gens dissimulés, un peu de dissimulation ne nuit point.

Le naturel est bon dans les manieres, quand il en exclud l'affectation: il est mauvais quand il est le contraire de la parfaite politesse.

\* Qui ignore les régles du monde, passe pour mal élevé, qui les possède, est soupçonné de fourbe-

berie ; cela détermine presque les hommes à se bannir de la société : ils se lient les uns, les autres s'unissent, se fréquentent ; ce n'est point par le plaisir que leur donne une société régulière ; ils n'envisagent que de se rendre propres à tromper d'autres hommes qui ont besoin d'eux : quand ils en sont venus-là, ils publient qu'ils savent vivre, & se sauront bon gré de l'avoir appris.

La civilité est autant une étude de déguisement qu'une leçon de politesse.

\* Le cœur a sa politesse aussi bien que l'esprit, l'esprit aussi bien que les mœurs : la politesse de l'esprit consiste à penser des choses fines & délicates, celle du cœur à suivre des penchans honnêtes ; la politesse des mœurs embrasse les deux autres ; l'homme poli règle ses paroles, & recherche ses actions.

\* Le savoir-vivre n'est pas une vertu commune : il y a des gens très-parfaits d'ailleurs, en qui on ne trouve à dire que cela : ils ont les biens de fortune, sont en possession d'un mérite distingué ; l'éducation leur manque, ils ignorent les loix de la vie publique ; avec tous leurs talens, tout leur esprit, le monde les méprise ; pour s'en vanger, ils méprisent les bienséances du monde ; à qui font-ils tort ? leurs talens demeurent dans la médiocrité ; leur esprit ne se polit ni ne se perfectionne ; leurs manières sont haïssables : je ne vois qu'eux de punis ; le monde trouve ailleurs à se dédommager de la perte de tels sujets, ils ne recouvreront point celle qu'ils font de l'estime du monde.

\* L'esprit, même le grand esprit est le dernier des talens qui donne accès dans le monde : l'éducation, la politesse, le savoir-vivre passent devant, & font estimer l'homme qui a de belles manières.

L'es-

L'esprit est quelquefois tenté par une sote gloire de passer par-dessus les règles du savoir-vivre; mais le savoir-vivre retient un esprit qui s'alloit échaper, & ne le fait paroître qu'à propos.

Soyez Avocat au Barreau, Théologien en Sorbone, Philosophe dans l'Ecole: s'il vous arrive d'entrer dans le monde, n'y paroissez qu'en homme qui le fait, & qui a étudié autre chose que les décisions de *Bartole*, le systême de *Descartes*, ou les cinq propositions; montrez-vous sociable, admirez ceux qui le sont, fréquentez-les; sinon le manque de savoir-vivre fera tort à votre capacité; on n'estime ni la doctrine sauvage, ni le docteur farouche.

\* L'esprit ne reforme point les défauts de l'éducation, l'éducation corrige les vices de l'esprit.

L'esprit fait faire des sottises, qu'il ne peut ensuite réparer.

\* Il y a des défauts qui servent avantageusement au commerce du monde, mais ce ne sont pas les défauts de l'éducation.

Les habiles gens se gardent bien de tomber dans les défauts qu'on pourroit attribuer à une mauvaise éducation.

Je ne connois point de mérite assez grand pour rendre suportable un homme qui manque de belles manières: sans elles comment pourra-t-il devenir agréable?

\* Le monde n'est rempli que de gens d'un caractère libre, sans façon, brusque même & petulant, gens qui se piquent de manquer à toutes les formalités, accoutumés à violer par indépendance les loix les plus indispensables. Moi, dit *Draco*, je ne veux point de liaison avec *Argire*, elle me croiroit passionné pour elle; quel en seroit le mal.



malheur, *Draco*? est-il honteux de faire des démarches civiles auprès d'une femme? Moi, dit le bizarre *Harpin*, saluërai-je *Timon*? il se prévaudroit de m'être nécessaire, & je m'en veux passer; à la bonne heure, passez-vous-en; mais si vous négligez *Timon*, de peur qu'il ne soupçonne que par intérêt vous recherchez son amitié, il mépriseroit la vôtre, s'il vous connoissoit capricieux à ce point.

Je pardonne de ne point aimer les femmes; j'appelle brutal un homme qui ose en leur présence s'honorer de son insensibilité, & taxer hautement de foiblesse l'estime du sexe poli.

\* Nul agrément dans la société des hommes bizarres; ils ne plaisent à personne, parce que personne ne leur plaît: si nous voulons être goutez, commençons par nous rendre agréables.

Il ne faut pas se flater qu'on puisse plaire en toutes choses, c'est beaucoup qu'on plaise en quelques-unes; il ne faut pas même ambitionner de plaire à tout le monde, on est heureux de trouver un petit nombre de gens à qui l'on revienne: les esprits, les goûts, les hommes, sont si différens, que l'approbation de uns choque le jugement des autres; le sort de celui qui a prétendu se le rendre universellement favorable, est enfin de devenir, ou le jouët de la critique, ou l'objet de l'envie.

Peu de gens nous plaisent, convenons-en; mais aussi avouons que nous plaisons à peu de gens.

L'excessive délicatesse nuit dans le commerce du monde; elle nous rend peu de personnes agréables, & nous rend incommodes à beaucoup d'autres.

\* L'esprit chagrin approche fort du caractère  
mi-

misantrope ; & le caractère misantrope est le plus haïssable de tous les caractères.

L'humeur difficile tient le milieu entre l'esprit misantrope & le jugement bizarre.

\* Vous verrai-je toujours chagrin ? ne rirez-vous jamais ? que vous ont fait mille gens contre lesquels vous vous emportez avec aigreur : ils étudient votre foible, ils cherchent à vous plaire, vous repoussez leurs complaisances, vous les contrariez lors même qu'ils évitent de vous contredire ; ils approuvent ce que vous dites, & vous ne laissez pas de paroître offensé ; l'ouvrage qui vous choque, ils le rejettent : cette action qui vous indigne, ils en sont outragés : vous ne vous rendez pas : il faut pourtant que l'ouvrage soit bon ou mauvais : il vous semble bon, à moi de même : vous le dites mauvais, je prononce qu'il est pitoyable : prenez donc garde que je suis de votre avis : malgré mon approbation conforme à votre sentiment, vous murmurez. Homme nullement fait pour la société, rompez avec nous, & fuïez dans les bois.

\* L'esprit chagrin est de tous les génies le plus mauvais, il n'est d'accord, ni avec soi-même, ni avec les autres : il loue & contredit en même-tems ; il blâme & estime la même chose ; incertain dans ses opinions, chancelant dans ses avis, bizarre dans ses goûts il ne veut pas se rendre aux jugemens d'autrui, ni se fixer aux siens propres : également irrité ou quand on l'approuve, ou quand on ne l'approuve pas, il s'emporte avec la même aigreur & contre celui qui le flatte, & contre celui qui lui parle ouvertement : disposé à prendre le change sur toutes choses, il interprète à mensonge la vérité, à fourberie la complaisance : il refute ce qu'il entend, & retracte ce qu'il a dit : en un mot, l'esprit cha-

chagrin est amer dans la critique, critique même dans sa manière de louer : il se plaint de tout le monde, est mécontent de sa personne, il connoît le fâcheux de son humeur, avoué qu'il ne la peut vaincre : il se trouve de trop dans la société, & n'y demeure que pour avoir le maudit plaisir d'en bannir l'agrément.

\* Tant que dure le *patelinage*, il embellit les sociétés, elles finissent avec lui : si-tôt que la complaisance se relâche, les amis qu'elle avoit donnés se froidissent : il faut soutenir le caractère avec lequel on s'est ouvert accès dans le monde, ou renoncer au monde, si l'on veut rentrer dans son naturel ennemi de toutes contraintes.

Le patelinage est proprement la complaisance des actions ; à moins qu'il ne soit un effet de la complaisance du cœur, on ne soutient pas long-tems ce caractère emprunté.

Être patelin, c'est avoir des manières étudiées, de douces affections, des termes préparés : être complaisant, c'est tenir de la nature ce que les autres veulent obtenir par artifice. L'homme patelin n'est honnête que par intervalle ; l'homme complaisant l'est toujours : le patelinage s'empare des dehors, la complaisance réside dans l'humeur, & jamais ne se dément.

On gagne beaucoup d'être complaisant, quand ce ne seroit que de pouvoir une autre fois se dispenser de l'être.

L'humeur complaisante rend les sociétés délicieuses.

\* La flatterie est agréable, pourvu qu'elle se répande sur tout le monde : personne n'a le courage de blâmer un art qui le peint en beau : si le flatteur est haï, il ne l'est que de ceux qu'il ne daigne pas flater, ou de ceux qu'il loue sans finesse & a-

vec froideur : une louange indifferente revolte le goût, une louange peu délicate satisfait mal l'amour propre : il est difficile de flater adroitement : il est dangereux de ne point flater du tout : prendre ce dernier parti , c'est vouloir de gayeté de cœur se brouiller avec tous les hommes.

Nul vice n'épouvante le flateur , nulle vertu n'arrête le critique : les hommes adulateurs prodiguent la gloire à qui ne la mérite pas , les censeurs la refusent à qui l'a méritée : une basse complaisance donne aux crimes des noms avantageux : une lâche envie substitué aux éloges des termes malins : l'adulation & la satire font deux écueils presque inévitables dans le commerce des hommes : s'ils jugent équitablement , ils ont intérêt de ne pas s'écarter des véritables règles : ce même motif qui par hazard les rend justes , les porte d'ordinaire à des jugemens bizarres sur le mérite : tels hommes font métier de ne point convenir ; ils contredisent la voix publique , prêts à se retracter si leur passion en est d'accord : il faudroit les bannir de la société , cela est impossible ; la société a pour dernier apui les flateurs , & pour dernière ressource la flaterie.

La société s'acommode des flateurs , ils contribuent à la rendre agréable : les critiques sont les perturbateurs du repos commun , ils empoisonnent la douceur des plus charmantes sociétés.

\* Les critiques ne font pas grande fortune dans le monde , cet odieux métier les recule ; le flateur s'avance , & trouve que son art lui a produit beaucoup.

Il coûte peu à flater , & la flaterie rapporte beaucoup ; quand même la dépense en seroit grande , il faudroit y consentir ; on ne sauroit trop acheter l'honneur de se faire des amis , & l'occasion de  
tra-



travailler utilement à ses intérêts : il coûte beaucoup à censurer ; le plaisir cruel de se faire des ennemis , l'obstacle qu'on met à ses avantages , sont les fruits pernicioeux de la moindre critique.

\* On se louë pour être loué : on se blâme par un motif contraire : s'il arrive que les témoins ne le devinent pas , au lieu de mandier des louanges par le truchement du blâme , on s'explique ouvertement , & on se loue de formais sans interruption : en arrive ce qui pourra.

\* Un esprit de société , un cœur de société ne se trouvent gueres dans ces assemblées d'élite qu'on appelle les compagnies du beau monde : là se forment par envie des haines irréconciliables , le génie de la fatyre y répand son venin : on se voit pour se critiquer , on se fréquente par politique , on ne s'aime point : les conversations se noyent régulièrement , on y apporte beaucoup d'esprit , de bons mots , de politesse , d'affectations ; comme l'on y vient sans cet esprit de société , l'on en sort après y avoir fait bien des mécontents.

Le rare homme qu'un homme sociable ! le monde qui produit beaucoup de societez , produit peu de ces hommes sociables : des gens qui se voyent tous les jours , qui s'assemblent dans un jeu , qui se lient d'intérêt , cela s'appelle une société : des gens qui auroient une humeur douce , un bon cœur , un esprit bien fait , des manieres revenantes , un air honnête , un dehors afable & poli , un fond de sincerité & de complaisance , un entretien solide & enjoué , cela s'appelleroit des gens sociables.

\* Toute affectation est ridicule , même celle par laquelle on prétend s'éloigner de l'affectation.

Le caractère singulier est déplaisant ; il faut s'hab-

bil-

billier, parler, agir à la maniere des autres, vivre en un mot comme les hommes du monde où l'on est.

La singularité, même celle qui paroît raisonnable, n'est pas au goût du monde: il abandonne à eux-mêmes ces esprits particuliers, & veut des gens qui feignent d'aimer ses maximes; ou qui, s'ils ne les suivent pas, n'affectent point de les contredire.

Malheur à qui se rend délicat sur les formalitez! personne ne sera content de lui, il se plaindra de tout le monde.

L'humeur la plus désagréable est celle d'un homme formaliste; tendre & excessivement délicat sur toutes bienféances, jamais rien n'est à son gré; il veut les premières places, est envieux du haut bout, des longs complimens, des reverences profondes, ne permet pas qu'avec lui les façons soient omises, ni les ceremonies négligées: il s'arroe toutes les distinctions, ambitionne qu'on le prie, & qu'on le prie bien fort, qu'on n'ouvre la bouche que pour le louer, qu'on ne se découvre que pour lui; il se fait le centre de tous les devoirs, croit seul mériter, par préférence aux autres hommes, les égards dûs à la naissance, les respects que la civilité prescrit: ce même homme qui raporte à lui tous les honneurs, se dispense très-exactement d'en rendre à personne, il évite la moindre gêne, & ne pardonne pas une légère omission; il manque de complaisance, & conçoit de l'indignation contre les gens qui n'en ont point. *Capris* est celui que je viens de peindre; avec lui point de commerce; c'est un monstre dans la société qu'un esprit formaliste.

\* L'amour propre est un vrai *trouble-société*; à force de vouloir s'obliger, il désoblige tout le  
mon.

monde , & n'est bien venu que dans les cœurs dont il s'empare.

L'amour propre trouve mieux son compte dans le grand monde , il est gêné dans les petites assemblées ; observé de plus près , il est contredit ; ailleurs il se confond & se donne toutes ses aises.

\* Point très-épineux que l'observation des bien-séances ! le peu d'exactitude à les pratiquer , est ce qui brouille les amis , ce qui rompt les societez , & ce qui met entre les femmes la division.

Tout le monde dit , il faut vivre librement , on le repete , on se le recommande , à la charge qu'on n'en fera rien : si-tôt que les façons sont négligées , on se fâche , on s'interroge ; m'a-t-on mis où je dois être ? ce présent convient-il aux services rendus ? cette démarche suffit-elle ? chacun vetille de la sorte sur les formalitez , & ce même chacun avoit prié qu'on les omît.

\* Je n'aime pas à traiter avec des gens fins , ils croient tout le monde capable de la même fourberie ; ils n'auroient en moi aucune confiance , & je ne leur donnerois point la mienne.

\* Si l'on trompe , on n'en a pas tant l'obligation à sa propre finesse , qu'à la confiance d'autrui.

La simplicité peut être un bon manége , & la finesse un mauvais parti.

C'est avoir bien de la finesse que de cacher celle dont on use.

\* Se fier à tout le monde c'est temerité : ne se fier à personne , c'est délicatesse : l'honnêteté ne veut pas qu'on produise ses soupçons : la politique défend de trop marquer sa confiance.

Les fourbes dissimulent pour tromper , les gens de bien dissimulent aussi : mais dans une vûe contraire , pour n'être pas trompez.

\* Les

\* Les gens qui affectent de mépriser les bienséances, se moquent, disent-ils, de la coutume; & moi je leur répons qu'on se moque d'eux.

L'usage à qui on accorde sur les Langues un droit de *tyrannie*, s'érige également en souverain des actions; ne les pas suivre telles qu'il les régle & les prescrit, c'est une singularité condamnable; pourquoi se dispenser de faire ce que d'autres hommes font? ils ont de la qualité, ils ont du mérite, vous n'avez ni l'un ni l'autre; & vous voulez au lieu de vous soumettre à l'usage, soumettre l'usage à votre caprice, il n'en fera pas ainsi: l'usage aura son cours, & vous serez blâmé de ne vous point conformer à l'usage.

\* Jamais de relâchement sur le fait des bienséances, l'homme d'esprit les étudie, l'honnête homme les observe avec scrupule: l'homme d'esprit & l'honnête homme croient devoir se rendre propres à la société, ils n'ont garde de négliger des bienséances qui en fond le nœud, l'agrément, le soutien.

Suivre les bienséances, coutume pénible; ne pas suivre les bienséances, omission dangereuse.

\* Distinguons les bienséances approuvées, d'avec celles qu'il est criminel de suivre.

On peut quelquefois passer sur les bienséances du monde, nullement sur celles de la Religion: le monde a ses règles, tant pis pour celui qui les néglige, il n'en est que cela; la Religion prescrit des devoirs, malheur à qui les méprise, cela le conduira loin.

\* Ce qui dans le monde est appelé *le pas*, la *préséance*, y excite tous les jours mille contestations: c'est le pas qui interrompt les ceremonies publiques; il brouille l'Evêque & les Chanoines, l'Ordinaire & les exempts; c'est la préséance qui sou-



Touleve le noble contre le roturier, & l'Officier contre l'homme sans titre.

La querelle des rangs l'emporte sur certaines querelles d'interêt : on relâche plus volontiers les droits de la fortune que ceux de la dignité : un champ de moins est une bagatelle ; le pas est jugé une affaire importante , il est le privilege de la charge, la preuve de noblesse, une ancienne prérogative qu'il seroit lâche de négliger : aussi a-t-on grand soin de contester le pas ; mais il vient un tems où le chagrin de s'être ruiné à le défendre fait repentir le Gentilhomme de son entêtement, & le Magistrat de sa délicatesse.

Des gens se haïssent, des familles ne se voient plus , des compagnies sont liguées , un point d'honneur a fait tout cela ; une traverse dans le pas, un droit contesté , une bienfiance omise , causes légères de diferens très-longs & très-serieux ! l'obstination autant que le vrai point d'honneur les soutient ; chacun apprehende si fort de donner l'avantage à son compétiteur , que tous évitent de se rencontrer : qu'un seul prît ce parti, la chose seroit bien-tôt décidée ; l'absent jugeroit lui-même en faveur du concurrent.

\* La difficulté de juger à qui doit appartenir le pas , empêche des Rois étrangers de se montrer dans notre Cour , & des Princes de celle-ci de paroître dans la leur.

\* La préséance , question importante , qui la première & le plus long-tems est examinée dans ces assemblées d'hommes choisis que forme l'interêt de plusieurs Couronnes ! si par malheur ils ne s'accordent pas, cette contestation particuliere rallume les querelles d'Etat, prolonge les guerres, & rend les Chefs intraitables.

Le tabouret & le fauteuil doivent leur inven-

tion à la prééminence ; fans elle on prendroit place où l'on voudroit , & toujours selon sa commodité.

\* Il est un certain nombre de gens qu'on appelle *éfrontez* , *gens hardis à se fourer par tout* : ils courent à un bal secret où personne n'est invité , & se mêlent avec les masques : s'ils savent un repas , déjà ils tiennent le milieu de la table , & les conviez sont encore au buffet pour laver : à une assemblée où l'on entre par billets , ils se pouffent , s'introduisent & s'emparent des meilleures places : ces gens ne sont point lents à faire connoissance ; là ils vous ont vû , ici ils ont entendu parler de vous : votre pere étoit leur ami , votre famille est alliée à la leur ; ils ont appris que vous traitez d'une charge , que votre cousin brigue un emploi : le lendemain ils vous rendent visite , ce sera le matin à l'heure de la toilette ; fans se faire annoncer ils entrent , vous parlent , & vous parlent très-long-tems : le dîner est servi , on n'ose pas leur dire de se retirer ; ils demeurent , mangent *comme des perdus* , montent avec vous en carrosse , se font promener au Cours , de-là reviennent avec vous aux Tuilleries ; le soir ils vous conduisent , soupent & coucheroient volontiers à l'Hôtel , pour peu qu'on les en priât. Je ne vous demande pas depuis combien d'années vous connoissez cet homme qui en use ainsi ? je fai qu'il n'y a que vingt-quatre heures : avoüez qu'il y a dans ce procedé bien de la hardiesse : le monde n'est rempli que de tels *éfrontez*.

Il est une autre sorte de gens naturellement timides , qui craignent de gêner , gênent en éfet par leurs excuses : ils en font toujours sur l'honneur qu'ils reçoivent , sur la crainte d'incommoder , sur l'examen de toutes les façons. Dans le

monde il faut un caractère plus aisé, n'être ni trop libre, ni trop contraint : l'excès de liberté démonte les autres, mais l'excès de timidité les embarrasse aussi beaucoup.

\* L'homme *ceremonieux* ne differe en rien de l'importun : il feint de remplir les bienféances, & cherche à les déranger ; il cede la place d'honneur pour l'obtenir, comble de civilitez, afin qu'on l'en accable, demande des complimens par les siens ; il n'y a chez lui de sincere que l'envie d'être honoré de tous ceux à qui il témoigne de si humbles, mais de si incommodes déferences.

\* L'éfronterie agit par le ressort de la sotise ; le savoir-vivre a de la pudeur & de la modestie ; c'est-à-dire qu'un homme bien né se produit à propos, & n'est jamais de trop où il se montre.

L'incivilité est la source de tous les contre-tems, & ces contre-tems le fleau des societez.

\* Autant d'imprudence à dire ses affaires que d'indiscretion à s'informer de celles d'autrui : je suis d'une telle famille, j'ai un tel emploi, une femme d'une telle humeur, un patron de tel rang ; cela ne fait rien aux autres. Quel bien a *Caliste*, on dit qu'elle se marie, est-il vrai que *Longinus* quite les sous-fermes, & veut donner à ses enfans le titre de Gentils-hommes ? que nous importe ? *Caliste* & *Longinus* se passent de nos affaires, passons-nous de ce qui les regarde.

\* Ne demandez pas ce qu'il ne vous est point permis d'apprendre, évitez même de savoir ce que vous n'auriez pas raison de demander ; l'homme qui fait vivre fuit ces deux extrêmes d'une curiosité blâmable.

Curiosité d'honnête homme que celle qui pénètre les bonheurs des amis, afin de s'en réjouir avec eux : curiosité criminelle que celle qui entre

dans le détail des infortunes d'un malheureux pour lui insulter.

\* Evitez d'être chargé d'un secret, ou chargez-vous en même-tems de le garder religieusement.

\* Il ne m'arrive point de demander d'un homme, s'il a beaucoup d'esprit; je me contente d'apprendre qu'il l'ait bien fait: un grand fond d'esprit sert à l'éclaircissement des choses subtiles, à la décision des choses embarrassantes, il ne s'en présente pas tous les jours: un bon tour d'esprit est nécessaire pour la société, pour la conversation, cela s'offre à tous momens: veux-je dire que le bon esprit est plus utile que le grand esprit? jugez-en vous-même, vous viendrez à mon sentiment.

\* L'esprit forme les sociétés, le cœur les entretient: celles qui ne sont soutenues que par l'esprit, dégènerent en des commerces indifferens: les sociétés d'affection durent, & plaisent toujours.

\* Je voudrois, d'autres avant moi l'ont souhaité, qu'on supprimât les repas de bienséance & de cérémonie. Pour entretenir la société, on les donne, on s'y trouve; en sort-on que la société n'ait été blessée dans quelque'une de ses parties? la raillerie, de fâcheux éclaircissements, des reconciliations feintes, des haines rapellées, des reproches couverts, tout cela y trouve place; la société en est dérangée.

\* Bassesse qui n'est point pardonnable! être invité à un repas, jurer, médire, calomnier pour faire plaisir à celui qui l'a offert; dînez chez vous succinctement, plutôt que de vous commettre d'une manière indigne: si un repas vous assujettit de la sorte, que ne feriez-vous point par une lâche complaisance pour un homme qui vous donneroit régulièrement sa table?



Il n'est pas de la bonne grace de repeter cent fois que tout est bien entendu dans un festin; abandonnez à ceux qui ne font pas prier le soin de faire l'éloge des viandes: j'ai souvent jugé à cet air d'admiration, qu'on s'étoit soi-même invité, & je jugeois vrai.

\* A quoi pense *Lorani* qui m'invite à manger? entêté de la bonne chere qu'il me presente, j'ai beau dire qu'elle est délicate; il me répond avec aigreur que rien n'est plus exquis; je redouble mon apetit, j'exagere la propreté des services; sans cela il aloit prononcer que j'étois indigne de manger.

\* Trop de façons déconcerte, trop de familiarité déplaît, vous abordez une personne que vous n'avez point encore vûe: *Où vas tu, mon cher?* l'homme instruit des manieres du monde évite de prendre ce ton libre: depuis dix ans nous nous connoissons, nous avons vécu dans une union étroite: même emploi, même table, même demeure: vous en êtes toujours sur les complimens: c'en est trop: la premiere année je vous les passois: la seconde, il faloit vous reformer: les suivantes, vous deviez parler en ami à votre ami.

\* Si l'on ne trouve du plaisir à se voir, il est impossible qu'on se voie long-tems: la politique forme quelques liaisons, la sympathie a seule le droit de les conserver.

Quand une société dure long-tems, il faut ou qu'il y ait une grande sympathie entre les personnes, ou qu'il n'y ait eu aucune contradiction dans les interêts.

\* Ce qui fait le commerce du monde, est le besoin que nous avons les uns des autres: les

hommes se voient sans agrément, par la seule nécessité où ils sont de se voir.

Les autres se passeroient fort bien de nous, nous ne pouvons nous passer des autres : voilà ce qui produit la société.

\* Dans le monde on veut de la franchise, de l'ouverture de cœur : ces sociétés où il faut du mystère, où il faut se composer, se réduire au sérieux, gênent & deviennent fastidieuses ; on en est par bienfiance, & on deteste la bienfiance qui veut que l'on en soit.

Ce qui rend la société agréable, manque à presque toutes les sociétés ; se voir avec affection, se parler avec sincérité, se servir avec zèle ; il faut tout cela pour donner de l'agrément à une société ; celles dont on vante la douceur ont-elles le moindre de ces charmes ? visites incommodes, discours mystérieux, services lents ou intéressés ; on se voit ou toujours, ou rarement ; on s'entretient ou avec dégoût, ou avec froideur ; on s'oblige, parce qu'on n'oseroit se désobliger : ainsi vivent tous les hommes : loüons après cela l'envie qu'ils font paroître de s'unir, & d'établir entre eux un long commerce d'amitié : tels projets se détruisent bien-tôt, les connoissances se dispersent, les amis se font brouillez, & tous courent à de nouvelles liaisons aussi peu constantes que les premières.

\* Le caprice multiplie les *coteries*, il porte aux connoissances nouvelles ; la confiance unit les sociétés, & rend stables toutes les liaisons qu'elle forme :

\* Commerce bien chancelant qu'une société de femmes ! tous les ans elles se renouvellent : leurs amis de l'année passée ne sont celle-ci que des fem-

femmes de leur connoissance ; elles ont perdu jusques à l'idée des femmes de leur ancienne coterie ; elles se rencontrent sans se saluër , elles se saluënt sans se reconnoître ; qu'elles se reconnoissent , elles se rient au nez , ou se montrent au doigt.

Deux années ne virent point mêmes femmes en bonne intelligence : beaucoup d'ardeur dans les premiers jours à se voir ; ensemble elles masquent & courent le bal , se rendent aux spectacles , vont à la campagne & aux eaux : ces parties ne se font point sans de petites brouilleries ; un an ne se passera pas qu'il n'y ait entr'elles des haines irreconciliables.

Un jour on me railla d'avoir trop bonne opinion de deux femmes qui s'aimoient tendrement ; j'eûs beau soutenir qu'il y avoit de la sincérité dans leur commerce , on m'assura qu'il ne durerait pas : elles s'aimoient effectivement trop de la moitié : *ma chere , mon adorable mignone , ma fille , ma bonne* , on ne se servoit que de ces aimables mots : je n'oserois prononcer ceux qui peu après y succederent : la jalousie excita entre ces deux amies des differens cruels : l'une demandoit un galand , que la jeune ne vouloit pas restituer : injures atroces de part & d'autre : si la calomnie n'en fut l'auteur , ces femmes avoient de terribles intrigues : les reproches qu'elles se firent les ont perduës : époux en compromis : ils se souviennent à regret des suites de cette union , la confusion me resta d'en avoir trop bien jugé.

Des femmes qui se sont toujours haïes se nuisent moins , que celles qui ne peuvent long-tems s'aimer.

\* Une femme passe une belle apresdînée chez d'autres femmes qui ne sont ni ses amies ni ses

voisines , ni des personnes avec qui elle soit en liaison étroite : elle sort d'un endroit où elle a fait la reverence, entre dans un autre où elle fait encore la reverence; un compliment sérieux est repeté en cinq ou six cercles differens; les femmes traitent cette cérémonie du nom de visites: telles visites se renouvellent par bienséance quatre fois l'année, sans qu'il y ait dans le cœur ni estime ni affection pour les personnes à qui elles sont renduës.

\* Les hommes sont nez pour la société, voilà le prétexte de ceux qui y rentrent après s'en être volontairement bannis: ils quitterent le commerce du monde qu'ils crurent dangereux, & cherchent de nouvelles occasions de s'associer avec ce même monde dont ils ne peuvent se passer.

\* Sans l'interêt il ne se forme aucune société, à cause de l'interêt aucune société ne subsiste: il faut pour se lier trouver un certain avantage, esperer de l'union un certain fruit, ce sera de se perfectionner, de s'aimer, de se procurer des conversations & des entre-vûës agréables, ce motif est un noble interêt: est-on lié, se voit-on, se frequente-t-on? on ambitionne des amis d'éclat, on se propose d'augmenter ses connoissances, de se faire du crédit, & de la protection: vil interêt qui cause des ruptures, & brouille des sociétés.

\* Il ne faut pas que les amis se voyent trop souvent ni que les parens s'aprochent de trop près: la familiarité détruit l'affection: ceux qui vivent éloignez les uns des autres désirent de se voir: ceux qui se voyent éternellement ne peuvent que souhaiter un tems d'absence: il n'y a pas dans l'esprit des hommes d'assez grandes ressources pour soutenir de longs commerces: leur humeur



meur est inconstante: toujours les mêmes objets, les mêmes hommes, les mêmes sociétés, il faudroit la même constance, le même cœur: nous sommes changeans & inégaux, nous nous cherchons dans nous-mêmes au bout de quelques momens: nos proches, nos amis, doivent-ils compter qu'ils nous retrouveront ce que nous leur avons d'abord paru?

\* L'envie empêche de fortes & de sinceres liaisons entre gens de même caractère: souvent aussi la diversité de caractères est une raison de se séparer.

\* Le peu d'union qui regne entre les parens ne surprend plus; leur bonne intelligence cause de l'étonnement, elle est regardée comme un prodige dans la société: les freres accoutumés à se brouiller pour une bagatelle ont donné lieu à cent caractères; avant les caractères, leur mesintelligence passa en proverbe, & personne n'osa depuis tenter leur réconciliation.

\* Point de fin dans les querelles si l'on en vient aux éclaircissemens, aux recherches: pourquoi ne se pas raccommoier aussi brusquement que l'on s'est brouillé? une bagatelle a fait naître la division, une petite démarche doit reconcilier: à force de se dire innocent, on donne matière à de nouveaux reproches, & jamais ce n'est fait.

Les brouilleries durent quand le tort n'est que d'un côté: le coupable veut avoir raison, l'innocent n'en convient pas; si tous deux avoient tort, tous deux l'avoueroient & se permettoient de s'excuser.

\* Il entre peu de bonne foi dans les reconciliations: les amis qui entreprennent le raccommoier, sont les seuls sinceres: les ennemis se promettent la paix qu'on les oblige de promettre:

l'ocasion prochaine fait voir qu'alors ils ne se la donnerent pas.

Sans un grand effort de politique , on ne fait point la premiere démarche d'une réconciliation : c'est un prodige de Religion qu'un raccommodement sincere & parfait.

\* Les bons offices font trouver les amis : la négligence , le peu d'exactitude les fait perdre.

\* Les faiseurs de visite déplaisent & sont redoutez dans les compagnies où ils paroissent. Un homme qui n'a que cette profession , n'a aussi que le talent de faire souhaiter son absence , tant il est impossible qu'il ne devienne incommode & fâcheux.

\* Toute la vie d'un homme s'est passée en visites : si dans le tems de la maladie mortelle , il est obligé d'en recevoir autant qu'il en a rendu , je le plains : il n'aura pas la liberté de songer aux affaires qu'il remet à ce moment.

## DE L'HOMME.

**L'**Homme en general se peut définir , l'homme en particulier ne se peut connoître.

\* Pour être parfaitement homme , il faut parfaitement bien raisonner ; c'est avilir la dignité de sa nature que de ne pas faire un bon usage de la Raison.

La seule maniere d'user de la Raison , admet dans les hommes de l'inegalité : quiconque l'occupe de bonnes reflexions est homme parfait ; quiconque la rend inutile , ou l'assujettit à des pensées basses , s'il conserve le dehors de l'homme , il n'en a que cela.

\* Les

\* Les hommes qui le font véritablement, prennent conseil de leur Raison; les autres soumettent la Raison à leur humeur; ils accordent à une volonté corrompue, tout ce que lui refuseroit un sain jugement: se peut-il entre les hommes une plus grande différence? on en voit de raisonnables, ceux là soutiennent la noblesse de leur être; on en voit à qui l'esprit est une faculté inutile, peut-être odieuses, je ne connois point ceux-ci pour mes semblables.

Non, ce n'est pas être homme que de l'être à la façon de la plûpart: on pourroit soutenir qu'il n'y a dans certains hommes qu'un instinct grossier.

La même Raison semble distinguer la nature de tous les hommes, peu s'en servent comme il faut; jusques là que cette Raison qui les distingue en general des autres Creatures, les distingue aussi d'eux-mêmes.

\* L'homme renonce aux privileges de son origine; ses actions qui devroient se sentir de la dignité de sa Raison, prouvent malgré lui l'indignité du sujet.

\* Le passé n'est plus, le present cesse d'être, l'avenir n'est pas encore, quel tems avons-nous à notre disposition? nous nous croyons maîtres du present, il nous échape: nous ne pretendons rien à l'avenir, il s'écoule: Entr'eux il y a une si étroite liaison, que les momens de l'un se confondent avec l'autre: l'instant sur lequel je ne comptois pas s'offre à mon usage; celui que je croyois à moi, est passé sans retour; nul moyen de fixer la rapidité du tems; employons-le de maniere que le passé ne soit pas pour nous un sujet de repentir, ni l'avenir une source de crainte.

\* Le passé, le present, l'avenir, trois tems  
R 6 qu'il

qu'il seroit necessaire de réunir, s'il se pouvoit, en un seul : notre conduite passée est la cause de nos déreglemens presens ; nos déreglemens presens nous menacent d'une ruine prochaine : il faudroit détester ces années écoulées dans le crime, réfléchir sur celles dont nous sommes maîtres & les rendre innocentes, anticiper les futures, & confondre en elles le mauvais usage des unes & des autres : foiblesse de l'homme ! la mémoire ne peut fournir à rapeller des jours mal employez, où toutes les heures ont été déplorables ; il se laisse dérober la jouissance du present ; l'horreur de l'avenir s'empare inutilement de ses pensées, il est réduit à ne point réfléchir sur ces tems importants, ou à y réfléchir d'une maniere inquiete & sans fruit.

\* Les jours se passent, les mois s'écoulent, les années viennent, les siècles disparoissent, l'éternité qui semble se détruire par la fuite du tems n'en est point alterée ; tout ce qui est passé ne la commence point : tout ce qui est à venir ne la finira pas : c'est un composé de tems successifs, sans qu'aucune partie retranchée de ce tout, puisse le diminuer ; on doit dire qu'il n'y a que par rapport à la vie des hommes que se fait la distinction du passé & de l'avenir, l'éternité est un tems qui subsiste avec la même égalité, toujours present, toujours durable, toujours fixe, s'écoulant sans alteration, rapide sans s'échaper, immobile dans sa fuite, immuable dans sa durée, en un mot l'éternité est la vie de Dieu.

\* Nous ne savons point ménager ce précieux tems, seule chose de laquelle il nous seroit permis d'être avares : comme si les hommes en avoient de trop, ils le prodiguent, & n'en regrettent point la perte ; elle mérite toutes leurs larmes,



mes, s'ils considerent qu'elle est irreparable, & que quoiqu'ils projettent pour mieux user de l'avenir, ils ne peuvent faire que le passé n'ait été pour eux un tems inutile, lors même que toutes les autres creatures en faisoient un si bon usage. Le Soleil acheva sa course, les saisons se succederent regulierement, les fleuves coulerent vers leurs sources, les animaux de la terre travaillerent à leur conservation, la terre elle-même redoubla ses efforts; de concert avec le tems, elle nous donna ses fleurs; habile quelquefois à le prevenir, elle se hâta de produire des fruits: l'homme a tout admiré dans la nature qui subsiste par l'œconomie du tems que lui seul se laisse ravir; il consent froidement à le perdre; mais le tems fait punir l'indolence de ces mortels oisifs; il se dérobe rapidement à eux, quand devenus plus sages, ils veulent ménager; & ce tems qui jusques-là leur avoit paru long, semble enfin trop court, ils ne s'en trouvent plus assez. L'âge mûr conçoit des repentirs d'une jeunesse mal employée, il anime ses travaux, il augmente ses penibles soins pour se dédommager de ces pertes; ainsi nous ne nous possédons que quelques années; les trente premières ont été perduës sans ressource; dix autres qui les suivent nous agitent beaucoup, & nous empêchent d'arriver à une saine vieillesse: l'homme qui commence par bien user du tems s'en voit de reste, il en jouit avec honneur jusques au dernier moment d'une longue vie.

\* Il s'est vû des hommes se repentir de l'être, & se reprocher leur naissance comme un mal qui les assujettissoit à d'autres maux inevitables.

\* La noblesse de l'origine de l'homme part de la connoissance qu'il a du vrai bien: cette connoissance du vrai bien auquel la foiblesse de sa nature

l'empêche de s'attacher, n'est-ce point ce qui fait le malheur de la condition des hommes ?

Etre né pour connoître le bien, vivre sans le pratiquer ; l'avantage de la naissance est grand, celui de la vie est funeste : il y a à se rejouir d'avoir été destiné à de nobles fonctions ; il y a à se repentir de s'être dégradé.

\* La fin du travail des hommes a quelque chose de honteux, elle des-honore leurs occupations : ils cherchent dans les travaux la gloire, dans la gloire l'intérêt, dans l'intérêt de quoi satisfaire aux dépenses nécessaires à la conservation de la vie ; je n'ai pas osé dire qu'ils travailloient uniquement pour boire, & pour manger ; si ce mot est bas, il n'en exprime que mieux leurs bas sentimens.

\* La nécessité du travail dégoûte de la vie, l'oïveté la rend ennuyeuse ; que faire ? que ne pas faire ? travailler pour s'occuper, s'occuper pour ne pas être oïsis, voilà, si je ne me trompe, le milieu des deux extrémités.

Trouvons dans nos occupations le loisir de vivre ; qu'il ne soit pas dit que nous n'ayons vécu que pour autrui.

\* L'habitude plutôt que la nature a établi une manière de se plaindre propre à chaque âge, & à chaque état : les hommes soupirent, les enfans pleurent ; il y a dans la douleur une bienséance qu'on prend garde de violer : Un grand homme se dit accablé de chagrin, il le dit à haute voix, il s'emporte, & auroit crû marquer de la foiblesse, s'il avoit donné des larmes paisibles aux premiers mouvemens de sa tristesse.

S'il est indigne aux yeux d'un Heros de verser des pleurs, son ame qui est le centre de la force, s'avilit davantage par les transports auxquels elle

s'abandonne : tout cela prouve que les affligés raisonnent, mais qu'ils ne raisonnent pas juste.

On a vû de grands hommes n'oser regretter la mort de leurs enfans ; ils aimèrent mieux se piquer d'une constance criminelle, que de montrer une douleur raisonnable.

Une affliction de quelques momens ne messied pas aux grands hommes ; il ne seroit pas à propos qu'ils parussent insensibles à tous les événemens fâcheux : s'affliger, mais triompher de la douleur, on attend cela de la force de leur esprit.

\* Pleurer ce n'est pas foiblesse, il n'y en a qu'à pleurer toujours & sans sujet.

\* La nature n'est que capable de se plaindre des maux qu'elle souffre ; la patience nécessaire aux affligés est un présent que le Ciel ne fait pas à tous.

Le même mal excite ici des murmures, là il signale une constance admirable : les hommes impatiens succombent à la foiblesse naturelle ; les hommes intrépides la surmontent, & s'élevent au-dessus d'eux-mêmes.

\* La Philosophie regardoit autrefois les douleurs muettes comme son ouvrage ; elle piquoit les hommes de constance ; l'orgueil plus fort que tous les maux ensemble, retenoit leurs plaintes : la Religion permet à l'homme de se plaindre, elle ne défend que les douleurs indiscrettes & immoderées : nous sommes si peu accoutumés à voir des gens souffrir, & ne le pas dire, que les hommes muets dans leurs afflictions sont les héros du Christianisme.

\* Que sert la Raison dans les grandes douleurs ? avant qu'on la puisse consulter, elle est vaincue, les conseils qu'elle donneroit seroient trop difficiles à excuter.

\* Une

\* Une douleur violente peut faire prendre la résolution de mourir ; elle n'est pas telle néanmoins, qu'on ne lui préfère le plaisir de vivre.

\* S'affliger par avance d'un mal qu'à peine a-t-on sujet de craindre, il faut avoir des larmes de reste, & une douleur bien prévoyante.

\* Une douleur qui résiste à la Raison, ne se rend qu'à la force du tems ; mais le tems triomphe de sa résistance.

Le tems est le remede des grandes tristesses, beaucoup d'affligez ne doivent la fin de leurs larmes, ni à leurs reflexions, ni à la persuasion de leurs amis ; le tems seul a pû en arrêter le cours : je ne vois pas qu'il soit trop glorieux de le rendre, plutôt que la Raison, arbitre de sa douleur.

\* L'homme est un grand sujet d'humiliation pour lui-même ; son corps sujet aux maladies, son esprit entraîné par l'erreur, son cœur rempli de mille penchans honteux, que de contre-poids à son orgueil naturel !

\* Tous les hommes ont des deffauts pour lesquels notre exemple demande grace ; en eux nous blâmons ce qui se trouve en nous ; ils sont reconnoissables dans nos mœurs, & nous osons nous emporter contre leur conduite ! pour la justification de notre amour propre, ayons plus d'indulgence : en manquer à leur égard, c'est leur permettre de nous donner le tort.

\* Un homme de vingt ans peut s'en promettre vingt autres ; un homme de soixante est coupable de les esperer : à cet âge on est aussi présomptueux que dans la jeunesse ; on se rassure, on se flate, sur ce que la mort des jeunes est subite, violente ; celle des vieillards lente, tardive, & donne du tems : se repose qui voudra sur la durée de ses jours,



jours, l'expérience condamne sa temerité, & sa temerité fera son malheur.

Mes beaux jours sont passez, j'ai vécu languissant, froid, mélancolique, l'âge commence à m'accabler, voudrois-je quitter les plaisirs sérieux, me mêler dans les joyes folles & badines ? Plusieurs ont cette tentation, il ne sied pas d'y succomber.

\* La vieillesse, ce mot est affreux : il comprend une infinité de misères difficiles à exprimer : voir des gens souhaiter devenir vieillards, cela n'a rien qui doit étonner ; l'homme fait peu ce qui lui convient.

\* Une longue vie est quelquefois une punition du Ciel, une vie courte est souvent une récompense : les déreglemens de la jeunesse se perpetuent jusqu'à l'âge avancé ; de l'excès des debauches on passe à d'autres vices également honteux ; on ne peut se corriger après en avoir méprisé tant d'occasions ; les volontez d'un cœur corrompu se fortifient, à mesure que le corps se corrompt ; la punition du coupable, est de ne pouvoir cesser de l'être : que le vertueux soit enlevé au milieu de ses jours, une prompte mort est favorable à ses vertus : il pouvoit tomber, & ne pas reparer sa chute ; une innocence de plusieurs années eût été détruite par un moment de fragilité.

\* Il est beau de parvenir à une vieillesse sage, prudente, corrigée : il est honteux de se voir un vieillard foible, ridicule, vicieux : telle vieillesse n'est pas une grace à envier.

\* A voir certains vieillards, on ne peut croire qu'ils ayent été jeunes : à voir certains jeunes gens, on ne peut se persuader qu'ils deviennent vieillards : la gravité des uns paroît née avec eux ;  
l'ex-

l'extravagance des autres semble ne devoir finir qu'avec eux.

Les cheveux blancs font le vieillard, & le distinguent des jeunes gens: la gravité, la prudence font le vieillard venerable, & le distinguent des autres vieillards.

\* C'est un talent que d'apprendre à être vieillard.

\* Que ne suis-je dans ma premiere jeunesse! souhaits ordinaires des vieillards: que n'ai-je vingt années de plus! c'est celui du jeune homme; folie! avec plus de jeunesse auroit-on plus d'activité pour le bien, avec plus d'années auroit-on moins d'attachement à la vie?

\* Avoir vû passer tant de choses avant soi, ne finir qu'après les plus durables, cela devoit consoler les hommes qui n'ont passé qu'après elles: *Tiburce* a vécu un siecle, ou peu s'en faut, sous le regne de quatre Rois, toujours en faveur, & toujours témoin de la disgrâce des Courtisans: inutile spectateur de mille changemens, d'une infinité de vertus; il a peine à dire adieu au monde: les Villes ont changé de face, il ne se reconnoît pas dans celle qu'il habite; les bâtimens qu'il a vûs construire, sont antiques à ses yeux. Il dit ce qu'il a fait depuis cinquante, soixante, & quatre-vingts-ans; il a regret enfin de n'oser se promettre une vie aussi longue: pourquoi desirer la vieillesse qui rend l'homme plus foible, plus timide que le jeune ge?

\* L'enfance des vieillards est plus incommode que celle du premier âge: elle humilie l'homme en lui ôtant l'usage d'une Raison, dont il tira peu d'avantage ou trop de vanité.

L'enfance du premier âge est une courte éclipse

se de la Raison, qui avec le secours des années, doit luire & éclairer l'esprit ; mais l'enfance des vieillards est comme l'anéantissement de cette même Raison ; elle s'obscurcit pour ne plus paroître, & se cache de maniere, qu'entre l'homme & l'animal, le vieillard prend une nature, s'il faut ainsi dire, *mitoyenne* : plus semblable à ces monstres qui ont les seules apparences de l'humanité, il ne reste en lui qu'un grossier instinct : est-ce-là cet homme qui quelques jours auparavant éblouissoit encore par ses discours, charmoit par ses oracles, qui homme plus parfait que les autres, n'a pas même le triste & dernier avantage de posséder l'adresse des animaux à prévenir les besoins du corps ?

\* Je ne veux rien dire de nouveau en comparant le monde à une mer couverte de vaisseaux, dont les uns se brisent avec effort, les autres engloutis par la violence de la tempête se dérobent promptement à la vûe des témoins du naufrage : le Marchand pour l'éviter restituë à la mer ce qu'il lui a pris, il aime sa vie, & perd tout le reste, songe peu aux biens qu'il abandonne, ne pense qu'à ceux qu'il veut conserver : reflexion que l'homme devoit souvent faire.

\* Nous pleurons en naissant, & nous pleurons sans connoître nos maux : nous ne pleurons pas en mourant, peut-être en avons-nous plus de sujet : les miseres du monde dans lequel entre un enfant se font pressentir, elles arrachent des larmes : les malheurs d'une vie future que l'homme doit craindre, demanderoient plus que de la douleur : s'il gémit, que ce ne soit pas pour rendre un honteux hommage à la nature déjà superbe de l'avoir vû foible ; que ce soit pour exciter en lui un repentir salutaire.

\* Les

\* Les amateurs de la vie se déterminent difficilement à la mort : ils ont tant de fois cru en recevoir l'atteinte, qu'ils devroient être faits à ses menaces.

\* On nomme courage, intrepidité, force d'esprit, le souhait que font certains hommes de mourir : il n'y a, ce me semble, ni courage à preferer la mort à une vie plus affreuse qu'elle, ni intrepidité à mépriser une vie qu'on est las de traîner dans la douleur ; ni force d'esprit à souhaiter par desespoir une mort dont on doit redouter les approches & les suites.

La Raison est impuissante dans les conseils qu'elle donne de mépriser la mort : être affranchi des peines de ce monde, des inquiétudes de l'esprit, des miseres du corps, cela peut la faire regarder avec indifférence : entrer dans un Monde nouveau pour lequel on n'a point travaillé, il n'y a ni raison, ni force d'esprit qui tienne contre de si justes terreurs.

\* Plus l'homme est resolu de se faire justice, plus il trouve de quoi prononcer rigoureusement contre lui-même : bien des vertus à acquérir, de faux sans nombre à exterminer, le moyen de prendre le parti de la douceur !

\* L'homme peut avoir de bons mouvemens sans être assuré de les suivre : ses resolutions sont chancelantes ; il aspire au bien, & vit dans l'incertitude de le pratiquer : personne ne voudroit être caution de sa vertu, quand il s'agit de ne point démentir un sage dessein : les hommes qui s'applaudissent de bien commencer, craignent de mal finir : ce n'est donc qu'après vous que je me défie de vous-même.

\* Que l'homme soit vicieux, il l'est pour toujours, ou revient bien tard de ses égaremens : qu'il  
ait



ait de bonnes inclinations, je ne répons pas de leur durée; tout conspire à l'entraîner au vice, à l'y entretenir; son penchant, l'occasion, les choses qui l'environnent: y renoncera-t-il sans une force extrême, sans d'heureux efforts? tout conspire à le séduire, à le corrompre, fausses images de la vertu, idées agréables du plaisir, qui résistera à leurs impressions?

Nous sommes vicieux par inclination, sages par intervalles; à des années de crime succede un jour de vertu, & ce jour de vertu est tout à coup obscurci par une nuit où l'on ne peut plus travailler.

\* Tous les vicieux sont dans l'aveuglement, ce n'est pas à dire qu'ils ignorent leurs défauts: leur aveuglement consiste à ne pas vouloir corriger les défauts qu'ils connoissent.

\* Comment s'en rapporter au témoignage des libertins? avec toute leur confiance à faire le mal, ils évitent les regards des censeurs, le respect humain les touche: cette crainte décide qu'il y a de la honte à ne pas être homme de bien, puisque le scelerat rougit de ses actions, rougit même d'en avoir tiré gloire.

\* Les Libertins ne manquent point d'esprit, ils manquent seulement de cet esprit qui est nécessaire pour goûter le plaisir d'être honnêtes gens.

\* Témoin des malédictions dont on chargera sa memoire, *Lupus* continuë sa vie molle & voluptueuse: beaucoup lui ressemblent, ils vivent pour vivre, & s'embarassent peu de la difference qu'il y a entre la vie de l'homme, & la vie de l'honnête homme.

\* L'esprit, la memoire, grands talents, l'homme de bien est heureux de les posséder: il se remplit

plit de belles reflexions, il s'occupe de l'agréable souvenir de ses actions passées : un scelerat qui a de l'esprit rafine sur le mal, il étudie l'art de pécher délicatement ; un scelerat qui a de la memoire ne réuffit jamais à perdre l'idée de ses crimes, ils lui font toujours présens, & renouvellent la vivacité de ses remords.

\* La nature a pour partage la corruption, un homme vertueux n'est pas son ouvrage.

\* Les passions sont les foibleffes de l'humanité, l'homme ne vit point sans leurs mouvemens ; s'il n'en a de grandes, il en a une infinité de petites qui ne le laissent pas plus tranquille : souvent pour repouffer celles-là, il est contraint de succomber à celles-ci ; la curiosité, l'amour de la gloire charment la cupidité ; on ne guérit des derniers excès que par d'autres habitudes, moins coupables si l'on veut, mais ce sont toujours des fautes qui succedent à des crimes.

\* De legers dégoûts du monde, de petits mécontentemens font prendre la resolution de le quitter : on vend une charge, on se débarasse des affaires, on se jette brusquement dans la retraite : combien y demeure-t-on ? quelques jours, au plus quelques mois : ennuyé d'être seul on se revêt d'une dignité nouvelle, on se replonge dans les affaires ; plus enfoncé que jamais dans le monde on continuë de le mépriser, mais pourtant d'y vivre : on se propose de le quitter une seconde fois, ce dessein se differe, ne s'exécute point, & voilà où tous nous en sommes.

\* Les hommes auroient assez d'eux-mêmes, s'ils vouloient vivre seuls ; ils ne se dégoûtent de ce genre de vie, que pour s'être trop accoutumés à des objets étrangers : ils fuyent de se connoître, & de s'étudier, recherchent tout ce qui les éloi-

éloigne de leur propre vûë, la solitude leur est defagréable, fon silence les rend trop attentifs à la voix de la Raifon; ils ne consentent pas volontiers de s'éloigner du bruit des Villes & de la fociété des autres hommes, parce que cet éloignement les aproche trop d'eux-mêmes, & qu'ils n'aiment pas entre eux & leur esprit une fi étroite familiarité.

\* Comme il en coûte à l'homme pour ne point démentir ce qu'il est, la vûë de fa grandeur, si elle ne l'afflige toujourns, lui devient quelquefois un spectacle penible: les travaux le déconcertent; les dificultez le rebutent; le soin de fa perfection l'inquiette, il y renonce; & plutôt que de s'en donner la gêne, il consentiroit de rentrer dans un néant plus afreux que le premier dont il est forti.

\* L'état de l'homme est un état distingué, fa condition, une condition glorieuse; mais la perfection de fon état dépend de celles qu'il acquiert; il doit de fon côté honorer une condition qui l'honore, & par les qualitez de fa personne relever la nature de fon être.

\* Nous sentons à quoi nous engage la Raifon qui nous est donnée, notre esprit ne peut résister à ses lumieres; il n'y a que notre cœur qui rebelle à ses mouvemens entreprend de secouër un joug dur à fa moleffe: il prend le dessus sur la Raifon, & la Raifon n'a pour partage que la honte d'instruire inutilement le cœur.

\* Notre vie n'est point si égale que les extrémitez s'en ressemblent: ceux qui commencent par le bonheur, finissent par un sort contraire: quiconque a une vieillesse heureuse & tranquille, eut une jeunesse triste & agitée: si le destin de quelques-uns est uniforme dans les deux âges, ce ne peut être

être qu'un destin malheureux : il est ordinaire de voir des hommes toujours se plaindre, & se plaindre avec raison, on n'en vit jamais qui eussent des joyes continuelles, ou qui n'eussent de grands sujets de les interrompre.

Rire est si peu convenable à l'état de l'homme qu'en lui le ris est une espece de ridicule; il traite lui-même de folie le ris immodéré.

Les rieurs péchent contre la bienfiance, encore plus contre la Religion; nous sommes nez pour la douleur, & nous devons consacrer cette tristesse necessaire à l'expiation de nos folles joyes.

\* Le déreglement des hommes a multiplié les états : si chez eux l'usurpation ne confondoit *le tien & le mien*, les Tribunaux deviendroient inutiles, que de conditions déjà suprimées s'ils vivoient sobrement, une Nation ne chercheroit dans un autre ni Medecins ni remedes, l'Angleterre retiendrait ses empiriques, & la Hollande ses simples: s'ils étoient modestes, la Chine & les Indes conserveroient leurs étofes, nous nous contenterions des nôtres: si l'interêt & l'ambition ne les dominoient point on se passeroit de soldats & de Plenipotentiaires: si la Raison les gouvernoit, ils vivroient en paix avec eux & leurs voisins; chacun s'occuperoit du gouvernement de sa famille, ce seroit là l'unique état; nos peres n'en connurent point d'autres.

*Fin du Tome second.*



بسم الله الرحمن الرحيم  
الحمد لله رب العالمين  
والصلاة والسلام على  
سيدنا محمد وآله الطيبين  
الطاهرين



